

LIBRARY, WINDSOR

11

VIE
DE DOM BOSCO

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ S. ALÉSIENNE



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle.** Paris, Jules Vic, rue Cassette ; Lyon, Vitte et Perrussel ; in-8° de 600 pages ; 16^e édition. **5 fr.**
- Histoire des martyrs canonisés par Pie IX.** Paris, Jules Vic, 2^e édition **2 fr.**
- Vie de dom Marie-Augustin** (marquis de Ladouze), fondateur de la Trappe de Notre-Dame des Dombes. Paris, Bloud et Barral. **3 fr. 50**
- Vie de Nicolas Olivieri**, fondateur de l'Œuvre du rachat des jeunes négresses **75 c.**
- Le fabuliste chrétien**, 8^e édition. Bourg-en-Bresse, chez l'auteur ; in-12 de 242 pages. **1 fr. 25**
- Fables, contes et ballades**, 4^e édition, suivies de *la Frigolade*, 9^e édition. Bourg, chez l'auteur, un fort. vol. in-8° **3 fr. 50**
- Cinéas ou Rome sous Néron**, étude historique, religieuse, philosophique et littéraire. Paris, Lethiellieux, 1869 ; 1 fort vol. de 520 pages. **3 fr.**
- Deux orphelines**, étude contemporaine de mœurs anglaises. Paris, Lethiellieux, 1868. **2 fr.**
- L'Ange de la Tour**, ou l'Angleterre sous la reine Elisabeth. Paris, Lethiellieux **2 fr. 50**
- Elisa de Montfort**, récit contemporain **2 fr.**
- La télégraphie française**, étude historique, descriptive, anecdotique et philosophique, par J.-M. Villefranche, directeur du télégraphe à Versailles. Paris, V. Palmé, 1870. **3 fr.**
- Curés et Prussiens**, chez l'auteur **50 c.**



TRANSFERED
HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR



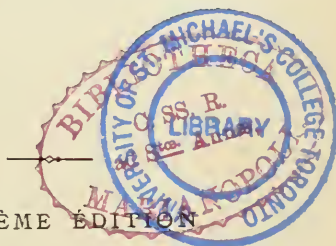
DOM BOSCO
FONDATEUR DES SALÉSIENS A TURIN

VIE
DE
DOM BOSCO

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ SALÉSIENNE

PAR

J.-M. VILLEFRANCHE

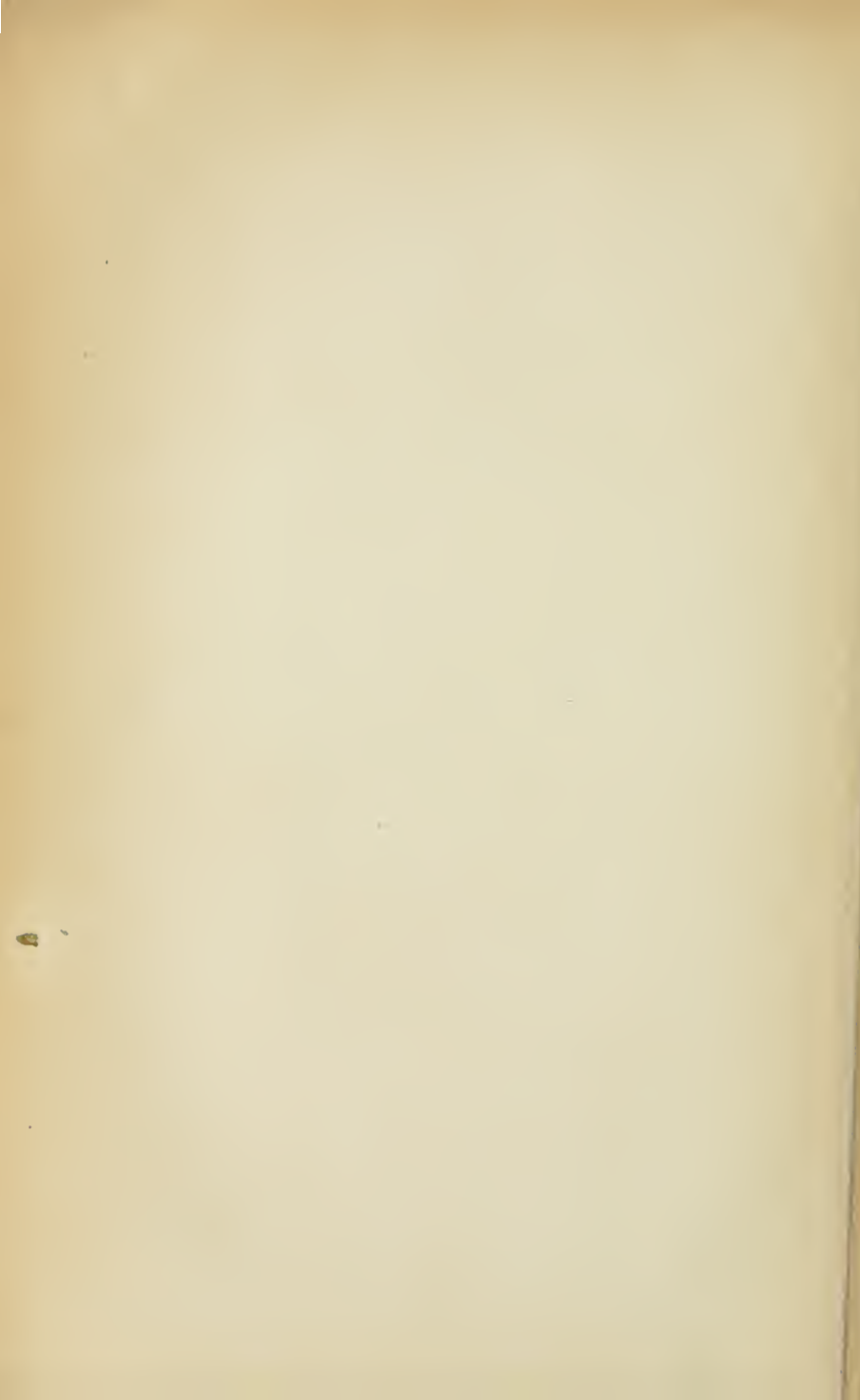


HUITIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59



PRÉFACE.

Voici une merveilleuse histoire, et qui n'était pas assez connue en France.

Paris a vu et entendu dom Bosco, il y a cinq ans; Paris s'en est épris au passage, Paris l'a oublié.

J'ose essayer de le rappeler à mes compatriotes, de leur faire mieux connaître.

Faut-il l'avouer? je n'ai entrepris moi-même cette étude qu'avec hésitation, par curiosité pure, en cherchant à me rendre compte de l'immense popularité du Vincent de Paul de l'Italie.

Mais à mesure que me sont arrivés les renseignements fournis, en général, par les enfants mêmes de dom Bosco, à mesure que les documents affluaient, se corroborant, s'éclairant, se complétant les uns les autres, ma curiosité a fait place à l'admiration, et bientôt l'admiration à la stupeur.

C'est bien un Vincent de Paul que ce Piémontais, et un Vincent de Paul doublé d'un François de Sales. Aussi habile organisateur que ces deux grands saints et aussi

ardent promoteur du règne de Dieu sur la terre ; aussi passionné que le premier pour le relèvement des déshérités de ce monde, et aussi suave de douceur et de bonne grâce que le second, quoique avec moins grand air, à cause de l'infériorité de naissance ; mais, comme éducateur, il fut incomparable. Personne peut-être n'eut jamais à un degré pareil l'amour de la jeunesse et le don de la gagner, de la séduire, de la pétrir à sa guise.

Il a tiré de la misère, de l'ignorance et du vice, pour les élever à toutes sortes d'honorables carrières, des enfants dont le nombre est incalculable, indéfini en quelque sorte, car son œuvre se continue après lui. Il a fondé près de deux cents orphelinats, à la fois collèges et ateliers, qui versent chaque année dans la société de vingt à vingt-cinq mille chrétiens, la plupart vagabonds de la veille ; il a créé, pour diriger ces fondations, deux congrégations, l'une de religieux, l'autre de religieuses, et pour les soutenir, un tiers ordre d'une munificence étonnante ; il a ranimé les vocations ecclésiastiques en Italie, et formé déjà plus de six mille prêtres. Avec cela, bâtisseur d'églises et fondateur de missions, et pas les moindres ressources naturelles ; car c'était un paysan, simple autant que pauvre, le bonhomme Jean Bosco !

Ce n'est pas tout, dom Bosco eut d'autres mérites qui ont été une découverte pour moi et qui en seront une pour la plupart de mes lecteurs.

Il ne s'agit pas seulement des faits extraordinaires qui s'accomplirent si souvent à sa prière : la renommée en a circulé un peu partout. Mais croirait-on que cet éduca-

teur si occupé, qui devait à la fois former ses enfants et quêter au dehors pour leur subsistance ; que ce maître d'école indigent dans les débuts jusqu'à s'être vu obligé de faire, avec ses élèves, le maçon, le cordonnier, le tailleur, tout en surveillant la *polenta* sur le feu ; que ce prêtre qui, après le curé d'Ars, est peut-être, de tous les prêtres contemporains, celui qui a le plus confessé ; croirait-on qu'il a encore trouvé le temps d'écrire une soixantaine de volumes et de les imprimer ?

Cette vie d'une plénitude surhumaine, voilà le grand miracle.

« A la bonne heure ! Mais tenez-vous-en à celui-là et ne nous en racontez pas d'autres, va s'écrier ici quelque libre penseur (s'il en est dont les yeux s'égarer sur ces pages) ; expliquez-nous ce qu'a fait votre héros pour guérir les misères sociales ; mais, de grâce, pas de miracles, pas de sentimentalisme mystique ou de théologie contestée ; voilez-nous ce côté faible. »

Notre siècle, en effet, accepte bien la Charité, mais pour ce qui est de la Foi, il croit qu'on peut s'en passer.

Un enfant sans expérience, un citadin qui ne serait jamais sorti de sa chambre raisonnerait de même, après une observation superficielle d'un arbre en pleine vigueur. « A quoi servent, dirait-il, ces membres invisibles, enfouis sous terre ? Les branches seules portent feuilles, fleurs et fruits ; les branches suffisent ; mais c'est un travail inutile et absurde que d'entretenir, d'arroser, de fumer les racines ; on devrait même les couper, parce qu'elles tiennent de la place. »

Avec ce beau raisonnement, qui présenterait pourtant à première vue une apparence de vérité, on n'aurait bientôt plus ni feuilles, ni fleurs, ni fruits.

Eh bien ! la Foi est à la Charité ce que les racines sont aux branches. L'histoire entière le proclame ; les saints n'ont fait de si grandes choses pour l'humanité que parce qu'ils avaient une grande foi ; on chercherait même vainement un seul vrai frère des Ecoles, une seule vraie sœur de Charité en dehors de l'Eglise et de la vie supérieure qui se nourrit de ses dogmes, de ses mystères et de ses sacrements.

Permettez-moi donc, lecteurs, d'étudier avant tout, dans un saint, la sainteté ; sans cela il resterait non seulement incomplet, mais inexplicable et inexplicable.

Je ne voilerai donc point ses miracles, et moins encore le caractère surnaturel de toute sa vie.

Grâce à la tendance générale de cette vie, et au but vers lequel convergèrent constamment tous les efforts de dom Bosco, mon livre est devenu peu à peu, sans que je l'aie cherché, une histoire de la formation des âmes ; formation d'abord d'une âme d'élite par les soins d'une admirable mère ; ensuite, par les soins de cette âme, formation de milliers et de milliers d'âmes incultes et sauvages en général, et des moins bien préparées.

Je ne regrette point le développement que mon travail a pris dans ce sens : c'est par là surtout qu'il pourra être utile à d'autres.

Après la méthode d'éducation de dom Bosco, ce que j'ai analysé avec le plus d'amour, c'est son œuvre littéraire.

Aucun de ses biographes, à ma connaissance, ne nous avait encore révélé dom Bosco sous cet aspect. Pour moi — on en sourira peut-être — ma joie a été vive de me trouver un tel confrère. Dom Bosco écrivain, dom Bosco journaliste, dom Bosco imprimeur, dom Bosco éditeur, quelle bonne fortune pour nous tous qui vivons du livre et du journal !

Il me reste à souhaiter que mon ravissement soit partagé, et que mon émotion profonde devant l'œuvre de ce grand homme et de ce grand serviteur de Dieu devienne contagieuse.

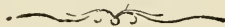
Puisse *Dom Bosco* trouver autant de lecteurs que *Pie IX* !

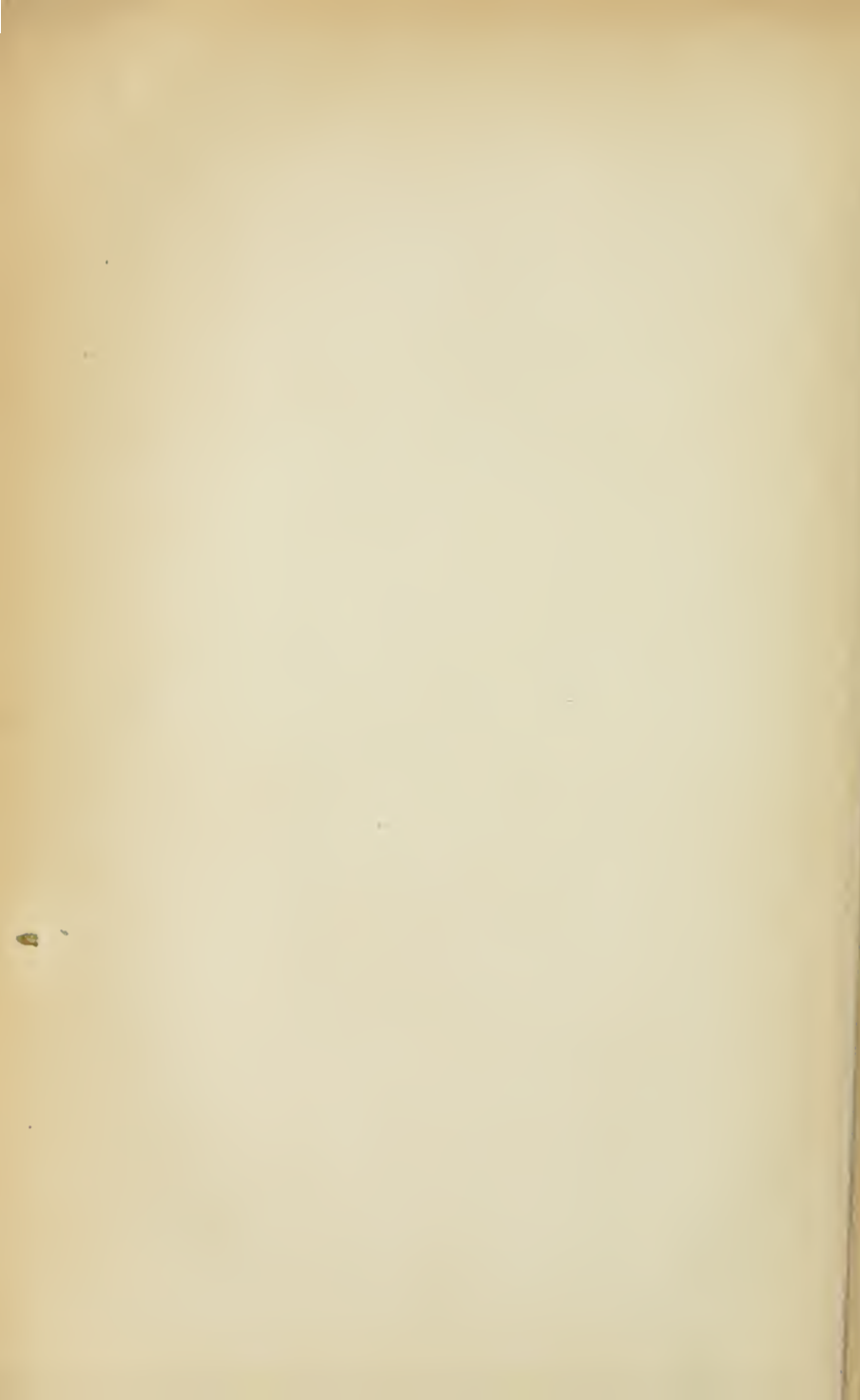
Je n'ose l'espérer. Et pourtant dom Bosco sera, entre Pie IX et Léon XIII, une des plus belles figures de notre temps.

Bourg-en-Bresse, 29 mai 1888.

J.-M. VILLEFRANCHE,

Directeur du Journal de l'Ain.





VIE DE DOM BOSCO

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ SALÉSIENNE

CHAPITRE PREMIER.

ENFANCE DE DOM BOSCO. — SA MÈRE, MODÈLE DES MÈRES.

Dom Jean Bosco ⁽¹⁾, l'apôtre de la jeunesse, eut lui-même une jeunesse des plus pures : il est vrai qu'il n'y en eut jamais de mieux gardée et de mieux dirigée.

Son père, François Bosco, était un simple paysan de Murialdo, hameau de Châteauneuf d'Asti, province de Turin. Sa mère, appelée Marguerite, était fille de Melchior Occhiena et de Domenica Bossone, cultivateurs à Capriglio, commune d'Asti.

C'est là, sur le versant oriental des Alpes, dans un air rude mais vivifiant, en présence de toutes les splendeurs de la

(1) En italien, dom Giovanni Bosco ; *Bosco* signifie *bois* ; le deuxième *o* de ce mot ne se fait pour ainsi dire pas entendre, mais on appuie fortement sur le premier, et il en résulte une prononciation qui ne peut bien se figurer en français que par Bosc.

Quant au mot Dom ou Don, abréviation du latin *Dominus* (seigneur ou maître), c'est un titre usité en Italie, pour les ecclésiastiques, et même en France, pour les moines, bénédictins, trappistes, chartreux.

libre et vaste nature, que se formèrent en lui ce tempérament robuste, cette imagination vive, légèrement poétique, cette énergique volonté, qui le rendirent capable de si grandes choses. Mais l'idée même de ces choses, et la piété, la foi, la charité qui les lui inspiraient, il les dut à sa mère.

Marguerite Bosco, dans sa simplicité, était une femme supérieure. Elle avait une instruction fort ordinaire, mais beaucoup de jugement, et surtout un sens religieux des plus droits et des plus tendres. Restée veuve à vingt-neuf ans, elle se consacra tout entière à l'éducation de ses trois fils, dont deux seulement lui appartenaient par la naissance, le plus âgé, Antoine, étant issu d'un premier mariage de François Bosco ; mais elle ne faisait entre eux aucune distinction. Le deuxième s'appelait Joseph.

Jean, le plus jeune, était né le 15 août 1815. Il n'avait pas encore deux ans à la mort de son père.

La vie de Marguerite Bosco a été racontée, d'après les souvenirs et les confidences de Jean, par un des disciples de ce dernier (1). Elle peut servir de modèle à toutes les femmes, et l'historien du fils est heureux d'emprunter quelques traits à celui de la mère.

Jean, très pétulant, très curieux, vivait dehors, dans les champs, autant que sa mère le lui permettait. Il était par là même devenu grand dénicheur d'oiseaux, non pas pour les détruire, comme font beaucoup de petits bergers imprévoyants, mais pour les nourrir, les aimer et les étudier. Un jour, il avait découvert sous des broussailles une belle nichée de rossignols, et de temps en temps il allait observer la mère qui leur apportait à manger. Ce nid était sa joie ; il voyait les petits grandir, et épiait le moment où ils auraient des plumes ; mais voici que sur un arbre voisin vint s'abattre un gros oiseau qu'il reconnut à son cri pour être un coucou. La mère des petits rossignols était sur le nid. Le coucou la

(1) *Margherita Bosco, racconto edificante ed ameno pel sac. J.-B. LEMOYNE. Torino, tipografia Salesiana, 1886.*

vit, fondit sur la jeune famille en écartant ses ailes pour qu'aucun n'échappât, et, à coups de bec, il tua puis dévora tout, en rejetant dehors les os et les plumes. Après quoi, il s'installa sur le nid.

Le petit Jean, caché derrière un buisson, était désolé du massacre d'oiseaux qu'il considérait déjà comme lui appartenant; mais l'immobilité du meurtrier lui donna l'idée d'attendre encore pour voir ce qu'il faisait. Le coucou venait de pondre un œuf dans le nid et le couvait, lorsque survint un autre brigand, un chat, qui s'élança sur le nid, saisit l'oiseau par la tête et l'engloutit en quelques bouchées.

Le jeune garçon allait s'éloigner, satisfait de cette justice expéditive; un nouveau et gracieux spectacle le retint. Un rossignol, peut-être le père de la famille égorgée, arrive, et trouvant le nid vide avec un seul œuf, se pose délicatement sur ce dernier. Il le couva tant et si bien qu'un petit monstre en sortit, sans plumes, avec un gros bec et un air effaré. Le rossignol lui portait néanmoins à manger, comme s'il eût été sien. Jean ne manquait pas d'aller, soir et matin, voir ce qu'ils devenaient l'un et l'autre. Dès que le jeune coucou lui parut assez fort, Jean, pour lui éviter une sorte de parricide, car il le devinait parfaitement capable de dévorer son père nourricier, le prit, le mit en cage, et se chargea lui-même de son avenir.

Mais cet hôte vorace et cruel était difficile à nourrir. Jean le négligea, distrait peut-être par d'autres occupations. — Et ton coucou ? lui demanda la mère. Jean y courut : le petit monstre était mort. En essayant de forcer les barreaux de sa cage, il était resté la tête prise entre deux fils de fer.

Le jeune garçon n'en eut qu'un chagrin médiocre; mais sa mère, qui ne négligeait aucune occasion de former son cœur, le retint devant le cadavre de l'oiseau et lui exposa la morale de tout ce petit drame : l'odieuse conduite de la mère du petit coucou, le juste châtement qui avait suivi, l'imprudente et aveugle tendresse du rossignol qui avait couvé l'œuf étranger, et surtout l'infortune du pauvre petit, héritier des

mauvais instincts et du crime paternels. Marguerite appuya particulièrement sur le respect du bien d'autrui et sur le bonheur d'avoir de bons parents : « Bien volé ne profite jamais, conclut-elle ; et presque toujours les enfants de ceux qui s'enrichissent de la sorte finissent misérablement. Tu peux remercier Dieu de t'avoir donné un père qui ne t'a pas laissé un centime qui ne lui appartint. — O mère, s'écria l'enfant, je le remercierai surtout de m'avoir donné une mère de qui j'ai reçu de si beaux exemples et de si belles leçons ! » Et l'enfant embrassait sa mère, qui se trouvait ainsi payée de tous ses soins.

Jean, une autre fois, s'était emparé d'une jeune chouette. Il l'élevait avec le soin qu'on peut imaginer, après ses déceptions déjà nombreuses.

Il revient du jardin et porte au bras un beau panier de cerises. Il en présente une à son oiseau, qui l'avale gloutonnement, le noyau compris, et qui, ouvrant le bec et tendant le cou, en demande à grands cris une seconde. Ce désir est aussitôt satisfait, mais la chouette se montre insatiable. Jean se pique un peu : « Tiens, prends toujours, disait-il en riant ; voyons qui de nous deux se lassera le plus tôt. » La chouette en prit tant que, tournant les yeux et secouant la tête, elle tomba pour ne plus se relever.

Jean porta à sa mère le cadavre de l'oiseau, déjà raide.

« Ainsi finissent les gourmands, déclara la mère. Pour hâter la mort il n'est rien de tel que l'intempérance et la glotonnerie. »

Encore une anecdote pour montrer comment cette vertueuse femme savait profiter des circonstances les plus insignifiantes pour en faire sortir des leçons utiles.

La maison avait pour gardien un grand chien, que les enfants affectionnaient beaucoup, mais qui les aimait encore davantage et qui leur en donna la preuve. Marguerite l'ayant emmené dans son pays natal, ses parents le lui demandèrent. Elle le leur laissa. Mais elle ne fut pas plus tôt de retour aux Becchi, que le chien y arriva, lui aussi. Il entra, la tête basse,

comme s'il eût compris qu'il avait fait une désobéissance ; il avançait lentement, allant de l'un à l'autre solliciter les caresses habituelles, et, ne les recevant pas, finit par s'accroupir tristement dans un coin.

Peu de jours après, les parents de Marguerite vinrent en personne et reprirent possession du chien. L'animal se laissa emmener, mais à peine eut-il trouvé sa liberté, qu'il en profita pour reprendre le chemin des Becchi. Un des jeunes garçons, sitôt qu'il l'eut vu, courut à lui avec un bâton levé. Le chien, au lieu de s'enfuir, se coucha aux pieds de celui qui le menaçait, puis, se renversant sur le dos, les jambes en l'air, exprima, par cette attitude résignée, qu'il acceptait tous les châtimens, pourvu qu'on le gardât.

Cette muette mais éloquente supplication toucha les jeunes garçons jusqu'au fond du cœur. « Voyez, leur dit la mère, quelle patience, quelle soumission, quel attachement pour ses maîtres ! Et pourtant, ce n'est qu'un animal, et que nous doit-il ? Quelques morceaux de pain qu'il nous a amplement payés par ses services. Ah ! si nous avions seulement la moitié de cette fidélité pour Dieu à qui nous devons tout, non seulement la nourriture, mais l'existence, et cette âme libre, créée à son image et qui nous met si fort au-dessus des chiens ! »

L'extrême bonté de la veuve Bosco n'était point de la faiblesse. Elle ne se fâchait pas, mais ne savait pas non plus céder à un caprice d'enfant. Un jour d'été que Joseph et Jean rentraient ensemble, très altérés, elle leur donna à boire, en commençant par Joseph, qui était le plus âgé. Jean fut choqué de cette espèce de préférence, et, de la main, repoussa le verre. A ton aise, dit la mère sans insister ni faire aucune observation, et elle remporta la boisson. Un moment après, Jean éleva timidement la voix :

« Maman !

— Eh bien ?

— Donnez-moi à boire, à moi aussi.

— Je croyais que tu n'avais pas soif.

— Oh ! si, maman.... Mais, pardon, maman, pardon !

— A la bonne heure, mon pauvre enfant ; j'ai lu dans ton cœur un sentiment mauvais, aussi mauvais que faux : est-ce que je ne vous aime pas tous également ? Mais tu en as honte ; c'est bien ; demande pardon à Dieu, et n'y pensons plus. »

En même temps elle lui versait à boire en accompagnant d'un sourire ce petit service.

Le sourire d'une mère, qui en exprimera la tendresse et la puissance infinie ? C'est un baume qui guérit toutes les blessures faites au cœur de l'enfant par la nécessité d'être sévère quelquefois ; c'est un soleil qui réjouit et féconde les labeurs souvent pénibles de l'éducation. Tout petits, il fut notre joie et notre récompense ; vieillards, alors qu'il n'est plus qu'un souvenir, il nous réchauffe encore comme un rayon de printemps égaré dans notre hiver ; il nous rend ce que la vie nous a fait connaître de plus doux et de plus pénétrant.

Les jeunes Bosco grandissaient ainsi et mûrissaient sous le sourire de leur mère.

Bien rude pourtant, sous certains rapports, fut leur éducation. Marguerite avait tenu à faire d'eux des hommes. Qui sait, leur disait-elle, si vous ne serez pas un jour soldats ? Des garçons doivent s'habituer à la fatigue et aux privations. Et puis, ne sommes-nous pas tous soldats du Christ, toujours sous les armes, toujours en présence de l'ennemi, et celui qui ne sait rien supporter, rien endurer, est-il capable de vaincre dans la lutte incessante de la vie ? Et elle les appelait au lever du soleil, en été, et longtemps avant, en hiver. La prière, le travail, le jeu, partageaient leur journée ; mais pas une minute d'oisiveté. Elle répétait que la vie est trop courte pour en perdre la moindre partie. Quant à la nourriture et aux commodités permises, elle poussait sur ce point la rigueur jusqu'aux plus extrêmes limites. Plus d'une mère, en nos jours de mollesse, va se récrier, si nous ajoutons que les petits Bosco ne mangeaient que du pain sec à déjeuner et à goûter, et qu'ils couchaient toujours sur la dure.

Lorsque Jean fut au séminaire, il y porta un matelas qui faisait partie du trousseau. Mais aux vacances, sa mère le lui fit rouler et ficeler soigneusement dans une couverture. « Tu le reprendras à la rentrée, puisqu'il le faut, dit-elle, mais tu n'auras que trop le temps de t'habituer aux douceurs inutiles, c'est-à-dire toutes plus ou moins nuisibles, dès lors que l'on peut s'en passer. »

Elle ne redoutait point pour eux l'excès de fatigue, et les employait comme aides à tous les travaux du ménage et même des champs. Elle tâchait, par là, de leur donner une trempe robuste, tant dans leur âme que dans leur corps.

La maison était isolée, seule sur le penchant d'une colline, avec un vignoble au-dessus ; plus bas, un pré planté d'arbres, qui descendait jusqu'à la route bordée de bois. Dans ce milieu presque sauvage, les enfants s'habituèrent à se passer d'autrui, et à n'avoir pas facilement peur. Dom Bosco, plus tard, aimait à raconter, à ce propos, une aventure assez gaie.

La vendange s'annonçait mal, les raisins étaient rares sur les ceps, les propriétaires tenaient d'autant plus à les conserver. Dame Marguerite, avec ses trois enfants pour toute défense, n'était guère en état d'écarter les maraudeurs, encore moins de les repousser de vive force. Cependant il y avait lieu de le faire, si elle ne voulait voir la récolte passer aux mains d'autrui. Elle avait remarqué un étranger rôdant autour de sa vigne et se cachant, comme s'il étudiait les lieux. Elle se douta de quelque mauvais dessein, et rassemblant ses fils leur dit : « Cette nuit nous veillerons, ou du moins je veillerai, et au signal que je vous donnerai s'il y a lieu, tenez-vous prêts à courir vers moi en faisant autant de bruit que vous pourrez. »

Les enfants ne voulurent pas la laisser seule ; ils veillèrent avec elle, assis par terre dans la vigne. La nuit vint. Au bout d'une heure environ d'obscurité et de silence, une ombre parut dans un sentier, s'avança, et se baissa parmi les ceps. Les enfants voulurent y courir ; la mère les retint du geste, jusqu'à ce que le délit fût flagrant ; alors elle se leva elle-

même, alla à l'intrus, qui tenait déjà une poignée de grappes, et lui demanda ce qu'il faisait là, et comment il pouvait bien, de gaieté de cœur, s'exposer à aller en enfer pour quelques raisins. L'homme se redressa, voyant qu'il n'avait affaire qu'à une femme ; mais Marguerite cria de toutes ses forces : « Au voleur ! Au voleur ! » Et aussitôt ce cri : « Au voleur ! Au voleur ! » retentit comme d'une multitude d'échos. Les trois garçonnets l'accompagnaient d'un tapage infernal de pelles et de pincettes qu'ils avaient préparées ; l'un d'eux ajoutait même : « Il est là, là, là, carabiniers (1), barrez-lui le chemin, ne le manquez pas !

A cette chaude alerte à laquelle il ne s'attendait point, le voleur éperdu laisse là son panier de raisins, se précipite, tête baissée, du côté opposé à celui par où les carabiniers étaient censés venir, et dégringole vers les bois, au risque de se rompre le cou.

La mère, quand il eut disparu, se mit à rire et dit à ses enfants : « Vous voyez qu'il n'y a pas besoin de fusils pour se débarrasser des voleurs, tant la mauvaise conscience les trouble et les rend peureux. » Toute la joyeuse petite bande riait avec elle à pleins poumons, et célébrait par des gambades sa facile et grotesque victoire.

A quelque temps de là, on apprit que le voleur, pour d'autres méfaits de même nature, s'était fait condamner à plusieurs années de prison.

Marguerite fit cette réflexion : « Il n'a pourtant dérobé que des choses d'un prix secondaire, des fruits, du linge, de l'argent. Ah ! mes enfants, chacun de vous possède des trésors plus précieux. Nous avons sauvé ensemble nos raisins ; mais j'aimerais mieux perdre la récolte entière et le terrain avec, que de laisser ravir l'innocence de vos âmes. Craignez surtout, craignez les voleurs qui tendent des pièges à la vertu ; défiez-vous de votre inexpérience, et n'ayez d'autres camarades que ceux que je vous permets. »

(1) Gendarmes.

Les enfants lui obéissaient, et ne s'écartaient jamais sans son autorisation. Elle eut à les défendre plus d'une fois contre ces malfaiteurs d'une autre espèce, dont elle leur avait parlé. Les voisins plus ou moins éloignés se réunissaient dans son étable, l'hiver, pour la veillée. C'est là une habitude des montagnes ; on vit ainsi un peu moins solitaire, un peu moins sauvage ; on se voit, on échange des nouvelles ; les femmes filent ; les hommes se livrent à quelque occupation moins bruyante que celles de la journée ; les jeunes gens s'amuse, et tous économisent le feu et la lumière.

Dame Marguerite assaisonnait ces distractions de pieuses et bonnes pensées, racontait quelque histoire tirée de la vie des saints, prenait garde surtout que rien ne se passât qui fût contraire à la religion, à la charité, aux bonnes mœurs. Elle terminait toujours par la prière. Or, un soir, deux jeunes gens, déjà d'un certain âge, se laissèrent aller à des propos inconvenants ; elle leur demanda s'ils n'avaient rien de mieux à dire. « Eh ! répliqua le plus hardi, reconnu pour son insolence, ne faut-il pas qu'on s'amuse ? — Qu'on s'amuse, oui, mais pas aux dépens de l'honnêteté. — Bah ! vous êtes trop scrupuleuse, mère Bosco ; ce que nous disons, bien d'autres le disent. — Et si d'autres allaient se noyer, iriez-vous aussi ? insista avec énergie la mère de famille ; et si les vilaines choses dont vous vous délectez vous conduisent en enfer, sera-ce un grand soulagement pour vous que de vous y voir en nombreuse compagnie ? »

Le jeune libertin sourit avec affectation au mot d'enfer, et entonna à demi-voix une chanson impie. Marguerite se leva tout d'une pièce, et d'un ton ferme qui ne décelait point son émotion : « Sortez ! commanda-t-elle, je suis ici chez moi ; sortez ! » Et comme les deux mauvais sujets ne se pressaient pas d'obéir, elle ordonna à un de ses fils d'aller chercher quelqu'un de leur famille. Bientôt arriva la mère de l'un, puis le frère de l'autre. Il y eut d'abord un peu de bruit, mais finalement les deux insolents furent obligés de partir. Marguerite ne leur permit plus jamais de venir à la veillée chez elle.

Mais la qualité favorite, la vertu la plus éminente de cette admirable veuve était celle qui, un jour, devait illustrer son fils Jean : la charité.

Isolée, quoique proche de la route, comme nous l'avons dit, la maison Bosco avait à chaque instant la visite des passants. Dame Marguerite possédait une aisance relative : ni richesse ni pauvreté, assez de bien pour n'avoir besoin de personne, mais trop peu pour donner largement. Néanmoins elle ne sut jamais rien refuser, ni un morceau de pain aux pauvres, ni un verre de vin aux malades, ni même un gîte pour la nuit à ceux qui arrivaient tard. Bien souvent elle ouvrit son fenil, après sa huche, à des marchands ambulants. Je n'ai qu'un lit de foin à vous offrir, leur disait-elle, mais j'offre ce que j'ai.

Elle les traitait en amis, et, pour leur en donner une preuve, les invitait à faire la prière avec elle et ses enfants. S'ils lui offraient, le lendemain, une rémunération, elle répondait qu'elle n'était point aubergiste et n'acceptait qu'un *Pater* et un *Ave* à réciter pour elle et sa jeune famille, ou quelquefois une image, si le colporteur en avait. Alors, sous prétexte de choisir, elle ne manquait pas de fouiller jusqu'au fond de la balle portative. Y découvrait-elle quelque chose d'indécent, c'était là le cadeau qu'elle réclamait, et elle le brûlait incontinent sous les yeux étonnés et confus du marchand. Si l'objet suspect était un livre, elle le retenait pour le montrer au curé de Murialdo. Cette femme étonnante ne savait pas lire, notons-le en passant, non pas à l'honneur de l'ignorance, qu'elle combattit toute sa vie chez ses enfants, mais pour montrer combien le bon sens et la piété peuvent suppléer pleinement aux lacunes de l'instruction, tandis qu'il n'est pas d'instruction capable de tenir lieu de piété et de bon sens.

Marguerite avait subi, comme la plupart des villageois de son temps, le contre-coup des malheurs de la grande Révolution ; la République française, dont le Piémont faisait partie, ayant détruit presque toutes les écoles, en confisquant les fondations et dispersant les maîtres.

Les colporteurs d'obscénités ou d'impiétés rougissaient de leur honteux métier, et plus d'un brûla spontanément, pour faire plaisir à la bonne veuve, ce qui lui restait de marchandises corruptrices. Il est vrai que ce genre de marchandises était moins commun chez eux qu'aujourd'hui, et qu'ils ne le portaient guère qu'en petite quantité, cachée dans le reste de leur bagage.

Il arriva aussi très souvent à dame Marguerite d'héberger des brigands. Comment les repousser ? La chose n'était point facile. Et puis, n'étaient-ce pas aussi des hommes, des malheureux, de pauvres égarés qu'elle ramènerait peut-être à de meilleurs sentiments ? De fait, elle en renvoya plus d'un touché et à moitié converti. Si ces conversions durèrent, nous ne saurions le dire.

Il lui arriva même d'avoir chez elle des carabiniers et, séparés d'eux par une simple cloison, les brigands qu'ils cherchaient. Elle ne les trahit point, mais elle évita désormais de mettre à une aussi rude épreuve les saintes lois de l'hospitalité.

Avec de si beaux exemples constamment sous les yeux, les petits Bosco ne pouvaient manquer de s'éprendre, eux aussi, d'un beau zèle pour le service et la sanctification du prochain. Les vertus de l'apostolat se développèrent chez Jean à un âge où l'on ne songe encore qu'à s'amuser. Il jouait, mais le jeu pour lui se tournait en apostolat. Dans les veillées d'hiver, c'était lui qui faisait la lecture, ou répétait le sermon du curé pour ceux qui n'avaient pu se rendre à l'église. On le faisait monter sur une table, afin de le bien voir et de mieux l'entendre, et l'on raffolait de ses prédications enfantines, de ses histoires et de ses contes.

Lorsqu'il devint un peu plus grand, ce fut bien autre chose. Dans le pré au-dessus des Becchi, se trouvait un vieux poirier, à une courte distance d'un autre arbre. Jean attachait une corde de l'un à l'autre, et se livra sur cette corde à des exercices de gymnastique où il réussit d'une façon peu commune. Il les compléta par des tours d'adresse qu'il avait

vus et profondément étudiés à la foire. Ainsi préparé, il se fit saltimbanque et prestidigitateur, bien entendu sans sortir de chez sa mère.

Ses camarades faisaient cercle autour de lui, en compagnie de leurs parents, car il y a des curieux à tout âge. La corde tendue et une table sous le poirier, couverte d'un grand tapis, fixaient vivement l'attention. Le petit Bosco, une baguette dans une main, des gobelets dans l'autre, un long chapeau de magicien sur la tête, annonçait des merveilles ; puis, avant d'ouvrir la séance, commençait une dizaine de chapelet ou un cantique pieux, en invitant les spectateurs à répondre. La plupart s'exécutaient de bonne grâce, beaucoup même avec entrain ; mais il s'en trouvait toujours qui s'impatientaient, en déclarant ces préliminaires plus qu'inutiles. « Nous reviendrons quand les patenôtres seront finies, grommelaient-ils en faisant mine de s'éloigner. — Partez, je ne vous retiens pas, leur criait le jeune organisateur du spectacle ; mais souvenez-vous bien qu'une fois sortis, vous ne rentrez pas ! »

Et d'un air d'autorité il montrait ses frères et ses autres amis, chargés de faire la police de l'assemblée et d'assurer l'exécution de ses ordres souverains. Tout le monde restait.

La prière ou le cantique achevés, le petit acrobate, doublé d'un magicien, se donnait carrière. Se promener et danser sur la corde raide, faire le saut périlleux, se suspendre par les pieds au poirier et en descendre de même, marcher sur les mains, les pieds en l'air, étaient des tours de souplesse et de force qui paraissaient ne rien coûter au jeune garçon. Endosser ensuite un ample tablier, et, debout devant la table, faire voltiger les muscades d'un gobelet à un autre, multiplier les œufs, vomir des rubans, extraire des noisettes du bout du nez des regardants, escamoter leurs montres et les faire retrouver dans la poche d'un compère qui, naturellement, jouait la surprise et affirmait sa complète innocence, tout cela faisait pâmer d'aise et d'admiration. Les spectateurs n'en pouvaient croire leurs yeux ; bien qu'il n'eût pas tout à fait

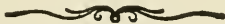
l'habileté de son célèbre homonyme, que du reste ni eux ni lui ne connaissaient, ils juraient que le jeune Bosco devait être sorcier. « Pas en commerce avec le diable, en tous cas, ripostait le faiseur de tours, et, pour preuve, nous allons terminer comme nous avons commencé, par la prière. »

Dame Marguerite n'était pas la dernière à s'émerveiller. Mais en mère prudente et en chrétienne qui sait que l'humilité est le fondement de toutes les vertus, non seulement elle s'abstenait de célébrer son fils et de le vanter en face, mais elle ne manquait aucune occasion de le prémunir contre les compliments plus ou moins intéressés dont le monde est si prodigue, et elle redoublait ses secrètes prières pour lui. Prières pleines d'espérances, pleines aussi d'anxiétés.

Un jour que Jean donnait une séance sous le poirier, et qu'un grand nombre de personnes, bouche béante, l'applaudissaient, sa mère, assise à l'écart, le regardait aussi. Une voisine entra, et s'approchant d'elle : « Eh bien, Marguerite ? » Marguerite, comme s'éveillant d'une distraction profonde, fixa ses regards sur ceux de son interlocutrice, et lui dit avec feu :

« Mon fils, mon fils Jean.... que pensez-vous qu'il arrivera de mon fils (1) ? »

(1) LEMOYNE, *Margherita Bosco*, p. 81.



CHAPITRE II.

DOM BOSCO ENTRE DANS LES ORDRES.

Les deux fils de Marguerite, Joseph et Jean, se ressemblaient peu.

Joseph, doux et paisible, n'avait jamais eu l'idée d'une autre condition que celle de son père, et d'une autre vie que celle des champs.

Jean, au contraire, beaucoup plus entreprenant, avide de connaître, observateur, chercheur, doué d'une immense mémoire, dévorait, dès qu'il sut un peu lire, tous les livres qui lui tombaient sous la main, et s'arrêtait volontiers à la ville pour voir ou entendre du nouveau. Il était facile de conclure de ces aptitudes qu'il était fait pour une carrière plus agitée et moins humble que celle de son frère.

Un matin, au déjeuner, il raconta un songe qu'il avait eu la nuit précédente. « J'étais, dit-il, sur une petite colline, et je voyais venir d'un bois voisin une multitude de bêtes sauvages qui m'inspiraient la plus vive frayeur; elles sautaient, grinçaient des dents, se battaient, s'entre-déchiraient. Une voix mystérieuse m'a crié de les mener au pâturage. Aussitôt, j'ai pris une houlette, je la leur ai montrée, elles m'ont suivi, et, chose étrange, je n'avais plus devant moi qu'un troupeau de brebis dociles. »

Les commentaires de la famille sur ce rêve furent nombreux et variés. Que signifiait-il ?

« Probablement rien, observa la mère; car, selon le proverbe, tout songe est mensonge.

— Prends garde, s'écria Antoine, l'aîné, qui n'était frère des deux autres que par leur commun père, et qui avait huit à neuf ans de plus qu'eux, prends garde de ne pas devenir un chef de voleurs!

— Pourquoi chercher si loin? observa paisiblement Joseph, tu auras simplement à garder un troupeau de porcs, ou un troupeau de brebis, ou tous les deux l'un après l'autre; il n'y a là rien d'extraordinaire ni de bien effrayant.

— Pourvu qu'il y ait progrès, reprit Jean avec son doux sourire, pourvu qu'il y ait progrès et que mes porcs ou mes bêtes sauvages se changent en brebis, et non mes brebis en bêtes sauvages! Mais j'ai confiance ⁽¹⁾.

— Sois disposé à faire tout ce que le bon Dieu demandera de toi, ajouta la mère en forme de conclusion, et tiens-toi bien tranquille; quand viendra l'heure, sa volonté se manifestera. »

Mais elle se dit en elle-même : Qui sait s'il ne sera pas prêtre? Et cette pensée, qui était en même temps pour elle une joie et une récompense, ne la quitta plus.

L'heure de la manifestation de la volonté divine, dont elle avait parlé, ne devait plus tarder longtemps à sonner; voici dans quelles circonstances elle se fit entendre.

En Piémont comme en France, Dieu suscita, vers cette

(1) Dom Bosco n'a été explicite sur ce rêve qu'à la fin de sa vie, à Barcelone, où il raconta que la voix mystérieuse était celle de la très sainte Vierge qui, habillée en bergère, lui avait remis la houlette, lui avait annoncé que ce qu'il voyait aurait lieu réellement, et qu'il apprivoiserait ainsi les bêtes; elle lui avait même indiqué de quelle façon tout cela se produirait. Dom Rua, auquel cette confidence était adressée, lui fit un cas de conscience du silence persistant qu'il avait gardé jusque-là et obtint qu'il le romprait pour l'honneur et la gloire de la céleste bergère.

Dans cette même ville de Barcelone, dom Bosco dit à deux ecclésiastiques français (M. Griffon, fondateur, et M. Rampon, directeur de l'orphelinat agricole de Saint-Isidore, près Bourg-en-Bresse): « J'étais résolu depuis l'âge de dix et onze ans à me consacrer aux orphelins. » Cette parole frappa vivement ces messieurs; un semblable projet arrêté par un enfant de la campagne dans un âge si tendre, serait inexplicable sans quelque incident extraordinaire tel que la vision dont nous venons de parler, et que raconte également, mais avec moins de précision, la *Vie de Marguerite Bosco*.

époque, une petite armée d'hommes zélés et éloquents qui se partagèrent le pays et le parcoururent en tous sens pour le reconquérir à la religion. Il y eut des missions dans toutes les villes, presque dans toutes les bourgades un peu importantes. Les beaux esprits les tournèrent en ridicule, les sociétés secrètes poussèrent les hauts cris, certains politiques à courte vue craignirent ou feignirent de craindre le retour de ce qu'on appelait l'ancien régime; mais la courageuse campagne entreprise contre l'indifférence religieuse et l'impiété n'en fut point arrêtée. Ses victoires furent merveilleuses, vraiment providentielles. Elle renoua les traditions religieuses des générations vieilles, prêtes à disparaître, à celles des générations plus jeunes auxquelles appartenait l'avenir; elle répara en grande partie les désastres moraux causés par la Révolution française et par une interruption de dix à douze ans de tout culte extérieur et de tout enseignement religieux public; bref, elle prolongea d'un siècle peut-être, des deux côtés des Alpes et du Rhin, la vie de la civilisation chrétienne, si tant est que cette civilisation doive finir par succomber dans la terrible lutte engagée contre elle par la prétendue philosophie du siècle dernier, lutte dont nos petits-enfants ne verront probablement pas la fin.

Une de ces missions fut donnée, en avril 1826, à Buttigliera. La renommée de ceux qui la prêchaient, disons mieux, l'attrait de la grâce divine et la bénédiction particulière qu'il plut au ciel de lui donner, attiraient des multitudes d'auditeurs. Il en venait de toutes les communes voisines, et, le soir, on s'en retournait paisiblement, en s'entretenant de ce qu'on avait entendu.

Parmi ceux qui regagnaient Murialdo, se trouvait le desservant de ce village, un bon vieillard appelé dom Calosso, de Chieri, et qui n'avait pas hésité à faire un long trajet pour le bon exemple et aussi pour son édification personnelle. Il remarqua un jeune garçon de taille moyenne, aux cheveux bouclés, cheminant en grand silence et comme plongé dans la méditation. Il l'appela à côté de lui et l'interrogea.

« De quel hameau es-tu ? »

— Je suis des Becchi, je m'appelle Jean Bosco.

— Et tu viens aussi d'entendre les missionnaires ? Si tu étais resté à la maison, ta mère t'aurait peut-être fait un sermon plus à ta portée.

— C'est vrai, monsieur, ma mère fait souvent d'excellents sermons, mais ceux des prédicateurs ne manquent pas pour cela d'intérêt.

— Tu parles comme si tu les comprenais ; voyons, qu'as-tu retenu de celui d'aujourd'hui ? Je te donne quatre sous si tu peux m'en répéter quatre phrases.

— Je vais essayer, monsieur. »

Et l'enfant se mit à développer le sermon, qui avait pour sujet le péril qu'il y a à différer de se convertir. Il répéta successivement l'exorde, les trois points et la conclusion, le tout presque mot à mot. Le vieux prêtre en fut ravi et lui demanda où il en était de ses études de grammaire.

« La grammaire ? Je ne la connais que de nom ; mon grand frère Antoine ne veut pas que je l'apprenne.

— Et pourquoi cela ?

— Il dit que c'est du temps perdu pour un cultivateur.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Moi, si je pouvais étudier, ce serait avec plaisir.

— Ton frère a raison peut-être, si tu dois rester au village ; mieux vaut un laboureur dont l'imagination ne divague pas au delà des bornes de son champ, qu'un laboureur mécontent, ambitieux, déclassé ; les villageois qui ont fait des études incomplètes, et qui n'ont pas l'idée de ce qui leur manque, sont souvent les pires ennemis de la société. Qui nous délivrera des demi-savants ! Aussi, le ciel me préserve de contribuer à en faire un de plus ! »

Jean écoutait avec chagrin ces déclarations peu encourageantes.

« Ainsi, reprit-il, vous pensez comme mon grand frère, monsieur le curé ? »

— Je ne dis pas cela, mon ami, si le ciel t'avait donné une

vocation particulière, je suis sûr au moins que ta famille ne t'en détournerait point. Dis-moi, as-tu jamais pensé à la pré-trise ?

— J'ai une idée, affirma Jean, c'est que, si j'avais assez d'instruction, je voudrais en donner à tant de pauvres enfants abandonnés, qui ne sont pas mauvais, mais qui le deviennent parce que personne ne s'occupe d'eux. »

Ces dernières paroles et le ton de résolution dont elles étaient empreintes frappèrent vivement dom Calosso. A l'endroit du chemin où il fallait se séparer, il recommanda à Jean de venir le voir avec sa mère, le dimanche suivant, après les vêpres.

Sitôt qu'il aperçut la veuve Bosco, au jour fixé : « Savez-vous, lui dit-il, que vous avez un fils qui est un prodige de mémoire ? Il faut le faire étudier. »

On convint qu'il s'en chargerait lui-même, dès que les gros travaux de la campagne laisseraient à l'enfant un peu de loisir.

Les leçons commencèrent au milieu de septembre 1826. Jean s'y livra avec ardeur. Malheureusement, elles ne furent pas de longue durée. Dom Calosso mourut inopinément en 1828. Jean s'en retournait tranquillement aux Becchi, après avoir pris sa leçon, lorsqu'une personne envoyée à sa recherche le rattrapa en courant, et lui dit que son maître, saisi d'un mal subit, le réclamait. Il n'y accourut point, il y vola. Le vieux curé était déjà sans parole, presque sans connaissance ; le mal était une attaque d'apoplexie. Il fit à son élève quelques signes inintelligibles, mais ce fut tout. Au bout de deux jours d'agonie, il expira entre les bras de Jean inconsolable.

La mort de dom Calosso brisait tous les vœux du petit étudiant et tous les projets déjà caressés par sa mère. Antoine Bosco fit valoir, dans cet événement, un signe manifeste de la volonté du ciel, et renouvela son opposition. Jean n'osait plus ouvrir ses livres qu'en cachette ; et à quoi bon les ouvrir ? il n'avait plus personne pour se faire expliquer ce qu'il ne comprenait pas.

Cependant il ne pouvait se résoudre à s'en séparer. Lorsque Antoine remarqua cette obstination, il s'en plaignit à la mère ; mais la mère se rangea du côté de Jean.

« Sommes-nous en mesure d'avoir un nouveau professeur ? insista Antoine. Avant que Jean arrive au bout de ses études, il faudra des années ; et combien d'argent ? Voulez-vous, pour la réalisation d'une ambition insensée, nous mettre tous sur la paille ?

— La divine Providence viendra à notre secours, déclara la mère ; mais Jean n'est pas fait pour la pioche et la charrue. »

Antoine, ne pouvant vaincre ce qu'il avait appelé leur ambition insensée, parla de séparer ses intérêts d'avec les leurs, et réclama sa part de l'héritage paternel. La mère y consentit ; elle ne pouvait, du reste, s'y opposer, Antoine ayant vingt et un ans. Celui-ci resta donc seul dans la maison où ses frères étaient nés. Joseph et Jean s'installèrent dans une autre maison plus modeste, où leur mère vécut avec eux de l'usufruit de leurs parts et de ses reprises matrimoniales. Mais le jeune étudiant put, sans nouvel obstacle, retourner au latin.

Il fréquenta cinq ou six ans les écoles publiques de Châteauneuf (Castelnuovo d'Asti) et de Chieri ; avec quel profit, nous le verrons plus tard, quand nous aurons à énumérer ses nombreux ouvrages. Sciences, lettres, notions artistiques, il s'assimilait tout avec une surprenante facilité ; mais l'histoire, l'éloquence sacrée et l'Écriture sainte avaient ses préférences ; il ne perdit jamais de vue le but qu'il s'était fixé et qui n'était pas la satisfaction d'une vaine curiosité, encore moins l'acquisition d'une renommée purement humaine : il voulait être utile, gagner des âmes à la vérité et à la vertu. Son travail convergeait tout entier vers cette fin supérieure, seule vraiment digne des efforts d'un chrétien.

A Chieri, il habitait dans une famille à laquelle sa mère l'avait confié, moyennant une petite pension. De là, il suivait les cours du collège.

La pensée lui vint à cette époque d'entrer dans un ordre

religieux. Il communiqua ce projet, ou plutôt ce désir, au curé de la paroisse, ajoutant qu'il avait choisi l'ordre des Franciscains. Le curé en prévint la veuve Bosco.

Immédiatement celle-ci se rendit à Chieri et se présenta à son fils, le sourire sur les lèvres, comme toujours.

« M. le curé ma confié que tu te proposes d'entrer en religion ; est-ce vrai ?

— Oui, mère, et je crois que vous ne vous y opposerez pas.

— Non certes, je ne m'y opposerai pas ; je n'ai pas le droit de m'y opposer. M. le curé m'a bien dit que je pouvais t'en dissuader, à cause du besoin que j'aurai peut-être un jour de ton aide ; mais je ne veux pas que tu te préoccupes de moi. Songe uniquement au salut de ton âme et à faire le plus de bien possible. Je suis née dans une position de fortune plus voisine de la gêne que de la richesse ; j'y ai vécu, je mourrai s'il le faut dans la pauvreté. Crois-tu que ce soit par orgueil ou par calcul égoïste que j'ai souhaité que Dieu daignât choisir un prêtre parmi mes enfants ? Non ; si par impossible tu devenais riche, si tu parvenais aux hautes dignités ecclésiastiques, il me semble que je ne mettrais jamais les pieds chez toi, par crainte de diminuer la part des pauvres. Tels sont mes sentiments ; les tiens doivent y répondre. Oublie-moi donc ; que le choix d'une vocation soit une question entre Dieu seul et toi. Mais que mon absolu désintéressement dans cette circonstance ne devienne pas un motif pour te dispenser de réfléchir et de consulter. M. le curé m'a fait observer aussi qu'il est peu de prêtres séculiers qui, à un moment donné, n'aient pensé à entrer en religion, de même qu'il y a peu de jeunes filles pieuses — je le sais par expérience — dont l'imagination n'ait été traversée par des rêves de cloître et de couvent. N'agis point à la légère, prie beaucoup, et, encore une fois, consulte : voilà tout ce que j'avais à te dire. »

Le jeune homme embrassa sa mère, en remerciant Dieu intérieurement de l'avoir mis, dès son enfance, sous la garde d'une femme aussi parfaite. Il promit de ne rien précipiter et de demander conseil à dom Caffasso, directeur et profes-

seur de théologie morale à l'Institut de Saint-François de Sales, à Turin.

« Tu ne saurais mieux t'adresser, dit la mère, je m'en vais contente. »

Dom Caffasso, après avoir étudié quelque temps la jeune et belle âme qui s'ouvrait à lui, dissuada Jean de ses projets. « Entrez au séminaire, lui dit-il, achevez tranquillement vos études ; je ne pense pas que vous soyez appelé à une autre vie que celle des bons prêtres de paroisse. »

Jean obéit avec docilité. Lorsque la mère connut cette nouvelle et définitive détermination, elle se montra également satisfaite, son unique désir étant que la volonté de Dieu s'accomplît.

Jean Bosco revêtit pour la première fois l'habit ecclésiastique le jour de la Saint-Michel, 29 septembre 1835. Il le reçut des mains de Michel-Antoine Cinzano, prévôt et vicaire forain de Châteauneuf d'Asti, et le 30 octobre suivant, il entra au grand séminaire de Turin.

Des six années qu'il y passa, on ne sait rien, sinon qu'il y fut un des meilleurs élèves que cet établissement ait jamais formés. S'il avait étudié avec ardeur les lettres profanes, bien plus grande encore fut son application à la philosophie et à la théologie, sciences qui le préparaient directement à la mission apostolique après laquelle il soupirait.

Arriva enfin le jour solennel qui devait couronner tant d'efforts. Jean Bosco fut ordonné prêtre la veille de la Trinité, 5 juin 1841. Nous renonçons à peindre son bonheur et celui de sa mère, amplement récompensée, ce jour-là, de toutes ses privations et de toutes ses peines.

Il monta à l'autel pour la première fois, le lendemain, assisté de dom Caffasso, dans l'église de Saint-François d'Assise. On l'avait sollicité de se rendre pour cette circonstance dans son pays, où l'on n'avait pas vu de première messe depuis longtemps. Mais il préféra célébrer sans bruit, dans une grande ville, précisément parce qu'il y était à peu près inconnu.

Le lundi suivant, il dit la messe dans l'église appelée Della Consolata, pour remercier la sainte Vierge des innombrables faveurs qu'elle lui avait obtenues et se mettre sous sa protection toute spéciale.

Le jeudi de la Fête-Dieu, il se montra enfin à Châteauneuf, y chanta la messe solennelle, et porta le très saint Sacrement à la procession traditionnelle de ce jour. Le soir, le curé l'invita à dîner avec sa mère, ses frères et les principaux habitants. Chacun prit part à la joie de la famille Bosco, universellement aimée.

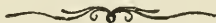
Mais lorsque l'abbé Jean rentra aux Becchi, lorsqu'il retrouva la chambre où, à l'âge de dix ans environ, il avait eu le songe des animaux sauvages et des brebis, il ne put s'empêcher de verser des larmes et de dire : « Oh ! combien merveilleux sont les desseins de la Providence ! Dieu a vraiment ramassé par terre un pauvre enfant pour le placer parmi les chefs de son peuple. Il me reste à correspondre à sa volonté en devenant dompteur de bêtes humaines, car il me semble que c'est à cela qu'il m'appelle. Je suis prêt, Seigneur, je suis tout à vous ; faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Sa mère vint le trouver un instant et l'entretenir seule à seul :

« Te voilà donc prêtre, mon cher fils, te voilà près du Seigneur ; mais, mon enfant, commencer à faire œuvre d'apostolat, c'est commencer à souffrir. Ce ne sera pas demain peut-être, mais ce sera bientôt ; ta mère ne demande pas pour toi le repos, mais du courage. »

Quelle haute philosophie chrétienne dans ces paroles d'une simple paysanne, et comme elle disait vrai !

Jean Bosco était alors dans sa vingt-cinquième année, et à la veille de commencer la vingt-sixième.



CHAPITRE III.

PREMIERS DÉBUTS DE L'OEUVRE SALÉSIENNE. —
LES TRIBULATIONS D'UN FONDATEUR.

Nous avons déjà rencontré le nom de l'Institut de Saint-François d'Assise en parlant de son directeur, dom Caffasso, l'ami et le guide spirituel de dom Bosco. Cet Institut était une sorte d'école normale ou d'école supérieure pour les jeunes prêtres du diocèse de Turin. On les y exerçait à la prédication, et on leur faisait des conférences morales pratiques, complément de la théologie et préparation directe au saint ministère.

Dom Bosco y fut naturellement attiré par dom Caffasso. Au lieu d'accepter une des places plus ou moins lointaines qu'on lui offrait, il préféra s'attacher aux œuvres de l'homme éminent qui possédait toute sa confiance. Il le suivit dans la visite des prisons, et ce qu'il y observa tout d'abord fut comme une révélation pour lui.

Le nombre des détenus, leur misère morale, et surtout l'âge encore tendre de beaucoup d'entre eux, le frappèrent d'étonnement et de pitié. Comment tant de jeunes gens se voyaient-ils atteints par les rigueurs de la justice presque avant de savoir ce que c'est qu'une loi? Sans doute, la société est obligée de se défendre en les mettant hors d'état de nuire; mais s'ils nuisaient, était-ce bien leur faute, à eux, pauvres abandonnés, ignorants de tout ce qui aurait pu

réprimer ou redresser leurs instincts pervers? La prison les renvoyait non corrigés, souvent pires qu'à leur arrivée, et ne tardait pas à les reprendre, à les rendre à la société, à les reprendre encore; cercle fatal d'existences malfaisantes et malheureuses, que rien ne venait rompre, sinon la mort, et parfois la mort sur l'échafaud.

Le terrible problème s'empara du jeune prêtre comme une obsession. Il y réfléchissait le jour, il en rêvait la nuit. En théorie, la solution était assez claire; pour empêcher ces enfants de prendre le chemin de la prison, il s'agissait de les faire passer par l'école, et surtout par l'église; il eût suffi de leur enseigner la morale, de leur inspirer la crainte de Dieu, enfin de leur donner le goût et l'habitude du travail. Mais comment y arriver, ces enfants étant justement ceux qui n'ont point de famille ou qui n'ont que des familles indifférentes sinon vicieuses?

Ramené ainsi à la pratique, le problème se compliquait au point de paraître insoluble.

Ce fut au milieu de ces préoccupations désolantes que notre héros reçut d'un petit incident un coup d'épéon inattendu qui le força à se mettre à l'œuvre, au lieu de délibérer, et à démontrer en marchant, comme le philosophe antique, la possibilité du mouvement.

Le 8 décembre 1841, il se disposait, dans la sacristie de Saint-François d'Assise, à dire la messe, et revêtait ses ornements sacerdotaux, lorsqu'il entendit une altercation qui lui fit retourner la tête. Le sacristain gourmandait un enfant inconnu qui semblait s'être égaré dans ce lieu et qui lui refusait de servir la messe. « Je ne sais pas, disait l'enfant. — Comment! tu ne sais pas? alors, que viens-tu donc faire ici? Va-t'en, je n'aime pas les mendiants. » Et il le poussait dehors par les épaules, non sans appuyer ses injonctions de quelques taloches destinées à hâter son départ.

« Pourquoi le maltraitez-vous? dit Jean Bosco, vous ne lui avez pas seulement laissé le loisir d'expliquer ce qu'il voulait. Rappelez-le, je lui parlerai, je veux lui parler. »

Le sacristain, un peu confus, courut après l'enfant et le ramena. Dom Bosco rassura ce dernier, le caressa, le pria de l'attendre après la messe, et, lorsqu'elle fut terminée, il eut avec lui un entretien que lui-même a raconté bien des fois :

« Comment t'appelles-tu, mon jeune ami ?

— Mon nom est Barthélemy Garelli.

— D'où es-tu ?

— Je suis d'Asti.

— As-tu tes parents ?

— Non, mon père est mort.

— Et ta mère ?

— Morte également.

— Quel âge as-tu ?

— Quinze ans.

— Sais-tu lire et écrire ?

— Je ne sais rien.

— Sais-tu tes prières ?

— Je vous ai dit que je ne sais rien.

— Quoi ! tu n'as pas fait ta première communion ? Pourquoi ne vas-tu pas au catéchisme ? tout le monde y est admis....

— C'est possible, mais je suis trop grand, maintenant : mes camarades plus petits et plus savants se moqueraient de moi.

— Et si je te faisais le catéchisme, à part, ici même, viendrais-tu l'entendre ?

— Oui, de bien bon cœur...., pourvu qu'on ne me donne pas de taloches.

— Oh ! sois tranquille, personne ne te maltraitera ; tu seras mon ami, et tu n'auras affaire qu'à moi. Quand veux-tu commencer ?

— Quand il vous plaira.

— Ce soir, peut-être ?

— Ce soir, je veux bien.

— Et pourquoi pas tout de suite ?

— Eh bien ! tout de suite, soit. »

Le jeune prêtre fut touché de cette docilité. Il fit asseoir Garelli à ses côtés, et lui enseigna pour commencer le signe

de la croix et la notion d'un Dieu créateur de toutes choses. Au bout d'une demi-heure, le voyant fatigué par une attention peu familière à son existence vagabonde, il le renvoya en lui recommandant bien de revenir.

Garelli, pour qui tant de bonté était chose absolument nouvelle, n'eut garde de manquer au rendez-vous. Non seulement il revint, mais il amena des camarades. Moins de deux mois après, le 2 février 1842, la sacristie comptait vingt élèves.

Tels furent les modestes débuts de l'œuvre de l'Oratoire de Saint-François de Sales. Dom Bosco choisit cette appellation d'oratoire, parce qu'il commençait et finissait toujours ses leçons par la prière, et il le mit sous la protection de saint François de Sales, afin de bien établir que la douceur, par laquelle brilla ce grand saint, doit présider à tout ce que l'on se propose de faire en faveur de la jeunesse.

Après avoir catéchisé ses enfants, dom Bosco s'occupait encore d'eux toute la journée. Il les visitait chez leurs parents ou leurs maîtres, leur cherchait de l'ouvrage, leur procurait des places, et, chemin faisant, recrutait de nouveaux auditeurs et en ramassait dans les bouges, dans les ruelles, et jusque dans les fossés des faubourgs. Le dimanche, il les conduisait lui-même aux offices et les faisait jouer, sous ses yeux, dans quelque place publique. Ainsi se passèrent deux années, durant lesquelles il n'avait point cessé de suivre les cours de l'Institut de Saint-François d'Assise.

Mais le terme de ces cours arriva, et dom Caffasso, son directeur, l'informa que l'autorité ecclésiastique songeait à lui confier un poste.

« Quel poste? demanda le catéchiste des vagabonds; n'en ai-je pas un bien marqué et suffisant à occuper un homme? Si je m'éloigne de mes pauvres enfants, qui est-ce qui en prendra soin? »

Dom Caffasso sentit la parfaite justesse de cette observation. Il sollicita et obtint pour son jeune ami un emploi comme aumônier dans un hospice, ou maison de refuge,

fondé par la marquise de Barolo, et dont le directeur était l'abbé Borelli.

Cet abbé Borelli, ou Borel, car il était Français d'origine, était communément appelé, suivant l'usage italien, « le théologien Borelli, » parce qu'il était docteur en théologie. Il n'eut aucune peine à entrer dans les plans de dom Bosco, et devint bientôt un de ses plus intimes amis et de ses meilleurs auxiliaires.

Ensemble, et avec l'autorisation de la marquise de Barolo, ils disposèrent, dans la maison de refuge, de deux grandes chambres complètement indépendantes, dont l'une fut arrangée en chapelle. L'œuvre de l'Oratoire s'y réunit pour la première fois le 8 décembre 1844. Dom Bosco, en y donnant la communion à la plupart de ses enfants, versa des larmes de bonheur. Son œuvre marchait.

Elle ne marchait même que trop.

Les enfants étaient trois cents. La marquise de Barolo s'effraya du tapage qui lui fut signalé dans son immeuble, et des inconvénients que pouvaient présenter les réunions tardives instituées par dom Bosco et le théologien Borelli sous le nom d'écoles du soir. Elle les invita, en juillet 1845, à transférer leur vacarme ailleurs.

Les deux amis furent atterrés. « Mais où irons-nous ? s'écrièrent-ils. — Allez où bon vous semblera, répliqua la marquise, j'ai besoin de tout mon immeuble. »

Ils eurent recours d'abord à Dieu. Recueillis en sa présence, ils comprirent que toutes les fondations qu'il bénit sont marquées du sceau de l'épreuve, et que la voie sûre, la voie royale qui mène à lui, est et sera toujours la voie de la croix.

Ils s'adressèrent ensuite à M^{gr} Franzoni, archevêque de Turin. Celui-ci, qui connaissait déjà et appréciait l'œuvre, proposa à la municipalité de concéder à dom Bosco l'usage, à certaines heures et moyennant certaines conditions, d'abord de l'église Saint-Martin, et bientôt après de l'église de Saint-Pierre aux Liens (1). La municipalité se laissa gagner par l'in-

(1) San Pietro in Vincoli

térêt que lui inspiraient les classes du soir. L'œuvre fut donc installée dans un grand vestibule et dans la cour de l'église Saint-Pierre. L'abbé Borelli disait gaiement en aidant à déménager : « Mes enfants, les choux ne peuvent faire belle et grosse tête que si on les transpose ; c'est donc pour votre bien qu'on vous a délogés, et ce n'est peut-être pas la dernière fois. »

Il ne se trompait point, et cette prédiction, il avait pu la faire sans être un prophète. En effet, en changeant de local, les élèves de dom Bosco n'avaient pu changer de caractère. Trois cents enfants, presque tous remarquables par leur indisciplinable, trois cents petits sauvages, jouant, gambadant, criant dans la cour ou sur la grande place de l'église, ne pouvaient manquer de modifier d'une façon désagréable la physionomie du quartier. Dès le lendemain, les voisins se plaignirent. Le curé, homme âgé, paisible et peut-être un peu ami de ses aises, ne fut pas le dernier à appuyer une pétition contre les perturbateurs ; sa servante alla même jusqu'à les traiter publiquement de « fleur de la canaille, *flore di canaglia* ; » et comme il lui fut rapporté que dom Bosco n'avait fait que rire de ce luxe d'épithètes, elle ne craignit pas d'aller l'invectiver en personne, et de lui mettre le poing sous le nez, au beau milieu de son catéchisme.

Le syndic de Turin était alors le marquis de Cavour, père du comte Camille de Cavour, le célèbre homme d'Etat dont l'influence sur Napoléon III fut si fatale à celui-ci, et du marquis Gustave de Cavour, directeur du très catholique journal *l'Armonia*. Il se laissa convaincre par la pétition et retira l'autorisation donnée. Les gens du quartier firent à cette occasion une remarque qui les frappa vivement. Le vieux prêtre, signataire de la pétition, tomba le lendemain frappé d'apoplexie, et sa servante, deux jours après, le suivit au tombeau.

Les enfants, chassés de leur installation qui avait à peine mérité le nom de campement, refluèrent jusqu'au logement du bon père. Mais s'y réunir était impossible ; ils n'auraient pas pu y tenir, même debout et serrés les uns contre les autres. Dom Bosco prit rapidement son parti. Il décida qu'avant tout

il fallait sauver l'œuvre et prévenir la dispersion des enfants : « Mes amis, leur cria-t-il, le toit du bon Dieu nous reste, personne ne nous en refusera la jouissance. Donc, notre prochaine réunion aura lieu en plein air. Je ne sais pas encore où, mais je vous le dirai ; soyez sans crainte, la place ne nous manquera pas ! »

Et pendant deux mois, l'Oratoire fonctionna à l'aventure, et mérita le nom que lui donnaient ses détracteurs : « un ramassis de vagabonds. »

Dès le matin, les dimanches et jours de fête, les enfants, munis de leurs petites provisions, se réunissaient à la porte de dom Bosco ; mais donnons ici la parole à l'un d'entre eux.

« A la précédente réunion, avant de nous séparer, le bon père avait eu soin de nous communiquer le nom du but de promenade choisi pour le dimanche suivant. Il nous indiquait le chemin, nous traçait le programme, marquait l'heure du rendez-vous, donnait ses avis sur la contenance à tenir dans les divers lieux ; il nous souhaitait d'être aussi nombreux que possible. « Si vous avez quelque camarade, ajoutait-il, invitez- » le de ma part. Plus nous serons, plus joyeuse sera la fête. »

» La future promenade était pour nous, pendant toute la semaine, un sujet inépuisable de conversations à l'atelier ou dans nos familles. Ces dernières en profitaient pour exiger de nous plus d'attention, plus d'obéissance, plus d'application à nos devoirs et plus de silence, pour ne point nous attirer, au jour si désiré, le châtement d'une retenue. Les principaux buts de promenade, soigneusement variés, étaient le Mont des Capucins, Notre-Dame des Champs, Pozzo di Strada, la Superga, mais assez rarement, et Notre-Dame des Lacs d'Avigliana. Mais avec quel bonheur on marchait ! Des jours comme ceux-là s'imprimaient dans notre souvenir, donnaient presque une direction à notre vie ; la piété, qui en était l'élément essentiel, comme la joie complète qu'ils nous apportaient toujours, remplissaient notre âme d'un je ne sais quoi de pur et de grand (1). »

(1) *Bollettino salesiano*, mai 1887.

Arrivé à quelque église de la banlieue, dom Bosco demandait l'autorisation de dire la messe, qui ne lui était jamais refusée, et, sur un signe, la bande joyeuse et bruyante se recueillait, pour l'entendre, avec un ensemble qui ébahissait d'admiration tous les spectateurs.

Il faisait ensuite son catéchisme, et puis l'on déjeunait. Pas besoin de tables ni de nappes ; la pelouse ou les rochers en tenaient lieu ; on se passait également très bien de fourchettes ; quant au vin, les fontaines ou les ruisseaux ne permettaient pas même d'y songer. Ceux qui avaient de reste donnaient à ceux qui n'avaient pas assez ; le bon père trouvait pour ceux qui ne possédaient absolument rien ; le pain manquait parfois, la gaieté jamais, l'appétit encore moins.

La fraternelle agape terminée, on poussait la promenade plus loin ; on chantait quelque part les vêpres, car l'Oratoire ambulante possédait déjà une belle société chorale, on entendait un deuxième catéchisme, on récitait le chapelet tout en marchant, et lorsque le soleil s'abaissait derrière les montagnes neigeuses du couchant, on rentrait en ville, harassés, mais la conscience légère et le cœur content.

Les enfants, qui ne voyaient pas au delà de l'heure présente, s'imaginaient que cela durerait toujours ; mais ce qui était bon pour la saison d'automne allait devenir impraticable en hiver, et dom Bosco ne partageait point l'insouciance de ses pupilles. A force de recherches, il put louer trois grandes chambres, chez un nommé Moretta, presque en face du lieu où est aujourd'hui l'église de Notre-Dame Auxiliatrice. Trois chambres, c'était peu. Néanmoins on y passa l'hiver, que bien que mal. Les difficultés matérielles ne furent même pas, à ce moment-là, celles qui inquiétèrent le plus le fondateur de l'Oratoire de Saint-François de Sales, ou, comme on disait déjà, de l'œuvre salésienne.

La délicate question de la conciliation de l'apostolat libre avec le service paroissial fut soulevée à son sujet. On a beau tendre à un but commun, les moyens d'action n'étant pas les mêmes, et le détachement de chacun à l'égard de sa propre

gloire et de ses conceptions personnelles n'étant jamais absolu, les froissements, les jalousies, les rivalités, ne peuvent pas être évités toujours. Les hommes font l'œuvre de Dieu, mais ils la font en hommes, et jusque dans l'histoire des apôtres, jusque dans les livres saints, nous voyons un saint Paul et son compagnon, saint Barnabé, réduits à se séparer parce qu'ils avaient cessé de s'entendre.

Les curés de Turin se plaignirent donc à l'archevêché des agissements bizarres et du zèle peu prudent du jeune prêtre Jean Bosco. Il enlevait les enfants aux catéchismes des paroisses ; il les détournait de l'assistance aux offices réguliers ; bref, si tout le monde faisait comme lui, les églises de la ville seraient bientôt vides.

L'archevêque manda le novateur incriminé, qui n'eut pas de peine à lui faire agréer sa réponse. Les enfants dont il s'occupait étaient presque tous des étrangers, des Savoyards, des Lombards, des Suisses. Quant aux Turinois, avant de venir aux catéchismes de l'Oratoire, ils n'allaient à aucun. S'ils cessaient de venir prier et s'instruire dans cette réunion réputée irrégulière, serait-ce pour grossir le nombre des fidèles dans les paroisses ? Evidemment non.

Cette dernière observation était péremptoire. M^{sr} Franzoni rassura le jeune prêtre et calma les curés, qui, d'ailleurs, ne tardèrent pas à reconnaître combien les avantages de l'œuvre nouvelle étaient supérieurs à ses inconvénients.

Mais dom Bosco n'était pas au bout de ses ennuis. Tandis que l'autorité supérieure ecclésiastique lui donnait de si précieux encouragements, Moretta, le propriétaire de ses trois chambres, lui signifiait brusquement son congé. L'œuvre se trouvait sur le pavé encore une fois.

Que faire et que devenir ? Personne ne consentait à loger la turbulente et souvent peu propre cohue que la servante du curé de Saint-Pierre aux Liens n'était point seule à baptiser de *fiore di canaglia*. Dom Bosco frappa vainement à toutes les portes.

Alors, ne pouvant louer une maison, il loua un pré.

C'était au printemps de 1846. Il s'installa en plein air, au

quartier de Valdocco, sur le terrain d'un nommé Defilippi, dans un endroit occupé maintenant par une fonderie. Là, lui et ses enfants ne craignirent pas de se donner en spectacle aux curieux, dont ils n'étaient pas même séparés par un mur, mais simplement par une haie.

Et ce fut en vérité un beau spectacle, capable de charmer les regards des anges et des hommes. On voyait, les dimanches et fêtes, dès le point du jour, le bon père assis sur un tertre de gazon, prendre à côté de lui ses enfants, un à un, passer un bras autour de leur cou et les retenir quelques minutes à genoux, en écoutant leur confession. Ceux qui se préparaient se tenaient immobiles, dans le silence du recueillement, d'un côté du tertre ; ceux qui faisaient leur action de grâces, d'un autre côté. Leurs camarades, en les attendant, jouaient à quelques pas plus loin, mais évitaient les jeux bruyants qui auraient pu troubler les pénitents. A une heure fixée d'avance, le confesseur se levait de son tribunal rustique ; une trompette fêlée et un vieux tambour grossièrement raccommodé donnaient le signal du départ pour l'église où la messe de communion devait être célébrée, et qui n'était presque jamais la même. On s'y rendait sur deux rangs, avec un maintien modeste qui attestait les progrès réalisés dans la discipline et la vertu par ces jeunes âmes naguère indomptées. Après la messe, chacun allait déjeuner. On revenait ensuite passer la journée soit à courir et à s'amuser dans ce poétique pré du Valdocco, soit à entendre une instruction familière du bon père ou du théologien Borelli, montés sur un escabeau.

Qui l'eût cru ? Cette rudimentaire et naïve installation ne trouva, pas plus que les autres, grâce devant les détracteurs. Le propriétaire du pré, Defilippi, fut circonvenu. Il déclara qu'il avait loué un pré, non une place publique, et il donna congé dans la huitaine.

D'autres épreuves nouvelles s'ajoutèrent à celle-là pour accabler le pauvre dom Bosco. L'autorité civile, par tous pays, est ombrageuse. La municipalité de Turin ne faisait pas exception ; elle crut découvrir dans des rassemblements, qui

pourtant ne se passaient que trop au grand jour et en pleine lumière, le germe de je ne sais quelle société secrète, plus ou moins réactionnaire. Le vieux marquis de Cavour, syndic de Turin, gourmanda sévèrement l'organisateur :

« Qu'est-ce donc, lui demanda-t-il, que ces troupes de vagabonds que vous traînez après vous dans les rues ?

— Ce sont mes enfants, répondit le pauvre jeune prêtre je les ai adoptés.

— Adoptés ! en ce cas, je ne vous fais pas compliment de votre famille. Vous perdez votre temps, mon cher abbé, vous êtes dupe de votre bon cœur. Où voulez-vous en venir ?

— A former des chrétiens, monsieur le marquis, à changer en citoyens honorables ces petits vauriens, qui, sans cela, iront peupler les prisons.

— Mais il vous faudrait des ressources sérieuses ; en avez-vous ?

— J'en attends de la Providence, et peut-être de vous-même, monsieur le marquis, lorsque vous aurez constaté l'utilité de mon œuvre.

— Vous attendrez longtemps, répliqua en riant le syndic. Pour le moment, je vous avertis que je vais demander à l'Archevêque de mettre bon ordre à ce qui se passe.

— L'Archevêque m'approuve, monsieur le marquis.

— Il ne vous approuvera pas toujours ; avant peu il vous défendra de continuer.

— Oh ! alors, monsieur le marquis, je me soumettrai, mais pas avant. »

Le vieux gentilhomme conclut de cet entretien que le pieux utopiste avait le cerveau dérangé.

Il ne fut pas le seul à qui un semblable soupçon traversa l'esprit. Dom Borelli, jusque-là si fidèle à l'œuvre, se laissa gagner par le découragement. « Ne nous obstinons pas contre l'évidence, dit-il à son jeune ami. L'Oratoire n'a plus d'asile ; vous ferez bien de le licencier. Peut-être, plus tard, quand nous aurons amassé quelques ressources et que les préventions seront calmées, pourrions-nous le reprendre.

— Non, s'écria dom Bosco avec énergie, les oppositions que nous rencontrons ne sont pas une preuve que l'entreprise soit mauvaise ni même prématurée ; c'est plutôt le contraire. Connaissiez-vous une seule œuvre utile, vraiment chrétienne, qui n'ait pas été combattue à sa naissance ? Vous parlez de nous réserver pour des temps meilleurs, mais, jusque-là, que deviendront ces chers enfants qui nous ont donné tout leur cœur ? Ils grandiront, et les influences mauvaises, la fainéantise, la misère, les ressaisiront. Et ce sera notre faute, parce que nous les aurons abandonnés. Non, la divine miséricorde me les a envoyés, je n'en lâcherai pas un seul, entendez-le bien : j'ai confiance. On ne veut pas me louer, je bâtirai. Avec quoi, je n'en sais rien, mais je bâtirai ; j'ai l'invincible confiance, que dis-je, la certitude qu'un jour, avec l'aide de Dieu et par la protection de sa sainte Mère, tous ces enfants, et bien d'autres encore, auront une maison à eux, des ateliers à eux, une église à eux, des professeurs à eux. Que suis-je, moi, infirme et sans appui, pour en arriver là ?... Mais j'y arriverai, cher maître, nous y arriverons, si vous voulez bien me continuer votre concours. Que si vous me le refusez, eh bien, je poursuivrai seul. »

En parlant ainsi, il élevait les mains au ciel, et ses yeux jetaient des éclairs.

Dom Borelli, pour toute réponse, se contenta de l'embrasser avec une tendresse à laquelle se mêlait autant de pitié que d'admiration. Il s'éloigna tout ému.

La marquise de Barolo fut beaucoup plus tranchante dans ses appréciations, lorsque, mis en demeure de se consacrer uniquement aux modestes fonctions qu'il conservait encore dans sa maison de refuge, ou de les résigner, dom Bosco opta pour la deuxième alternative. Elle n'hésita plus à le croire fou, et pas davantage à le dire. La malveillance grossit cette rumeur, que le clergé des paroisses était généralement disposé à accueillir, si bien que deux ecclésiastiques se déterminèrent à faire acte de charité, et tentèrent d'employer les grands moyens pour arracher le monomane à son entreprise absurde.

Ces moyens consistaient à l'enfermer pour quelque temps dans une maison de santé.

Ils eurent soin, au préalable, de retenir sa place, en annonçant qu'ils allaient le chercher ; ensuite, ils se rendirent chez lui et, avec tous les égards et toute l'adresse possibles, amenèrent la conversation sur les audaces de son imagination. Dom Bosco s'exalta comme avec dom Borelli et mit plus de précision et de feu que jamais dans la description anticipée de ses plans. Il en parlait comme s'ils eussent été réalisés déjà ; il mettait au présent et même au passé ce qui n'était que dans un avenir des plus hypothétiques : « Voici, disait-il, regardez ; ici se trouve telle chose, là j'en ai mis telle autre.... » Les deux prêtres échangèrent un signe de tristesse : « C'est donc bien vrai, le doute n'est plus possible ! »

Dom Bosco surprit un de leurs gestes et devina le but de la visite. Il en sourit au dedans de lui-même et se tint sur ses gardes. Au bout d'une heure environ, ses visiteurs se levèrent et lui proposèrent une petite promenade avec eux. Le temps était beau, leur voiture les attendait à la porte, il fallait en profiter ; dom Bosco descendit avec eux et, la portière de la voiture ouverte, attendit qu'ils entrassent les premiers. « Après vous, cher ami, dirent les deux visiteurs. — Non, Messieurs, à vous l'honneur...., je connais mon devoir ; plutôt que d'y manquer, j'aimerais mieux rester dehors. » Ce débat de politesse dura longtemps ; enfin, un des ecclésiastiques dit qu'il en fallait faire à sa volonté ou qu'on n'aboutirait pas. Il monta et attira son compagnon.

Le malin dom Bosco n'attendait que cela. Il ferma vivement la portière, et cria au cocher : « Allez, allez vite, et quoi qu'on puisse vous dire, ne vous arrêtez pas avant d'être où vous savez. »

Le cocher, qui avait déjà un mot d'ordre dans ce sens, fouetta ses chevaux et emmena tout d'un trait ces messieurs, malgré leurs récriminations, jusqu'à la maison de santé. « Mais, observa le directeur, on ne m'a annoncé qu'un malade ; comment se fait-il qu'il m'en arrive deux ? La chose

s'expliqua lorsqu'il eut reconnu dans ces deux prétendus aliénés les mêmes personnes qui étaient venues s'entendre avec lui pour l'internement annoncé. « Et l'autre, le vrai malade, où est-il donc ? » insistait le directeur. Les ecclésiastiques dupés prirent gaiement leur parti. « Ah ! Monsieur, c'est lui qui nous a mis dedans, avec ou sans jeu de mots, comme on voudra. Nous commençons à croire qu'il n'est pas aussi fou qu'on le prétend. »

Cependant, le jour était arrivé où l'Oratoire jouissait pour la dernière fois du fameux pré du Valdocco. C'était le dimanche des Rameaux, 5 avril 1846, et dom Bosco ne savait où donner rendez-vous à sa famille adoptive pour le jour de Pâques.

La matinée de ce jour des Rameaux se passa comme les dimanches ordinaires. Dom Bosco mena les enfants en pèlerinage à Notre-Dame de la Campagna, à deux kilomètres de Turin. Comme ils approchaient, chantant les litanies sur la route, le chapelain dom Fulgence, confesseur de Charles-Albert, vint à leur rencontre et dit à dom Bosco d'avoir bon courage. « Certes, je ne demande pas mieux, répondit dom Bosco, qui le savait au courant de sa situation ; mais avez-vous quelque chose à m'apprendre qui me puisse tirer de peine ? — Rien de précis, à proprement parler, répliqua le chapelain ; cependant, je vous le répète, ayez bon courage. »

Ces vagues marques de sympathie ne suffirent pas pour dissiper l'anxiété de dom Bosco. Il resta longtemps prosterné aux pieds de la madone, et il invita ses enfants à prier instamment avec lui, car il avait à demander une grande grâce, une grâce suprême.

Vers deux heures de l'après-midi, les enfants et lui se retrouvèrent sur le pré. Son attitude du matin, triste et préoccupée, n'avait pas changé.

« Père, vous êtes bien pâle, vous avez pleuré, » lui dirent les enfants se pressant autour de lui. Il éclata en sanglots, et embrassant les plus proches : « O mes enfants, mes chers enfants, si le bon Dieu ne vient à notre aide, il va falloir nous séparer. »

Les enfants étaient également consternés.

Il se prosterna à terre, en les invitant à prier avec lui. « Mon Dieu, mon Dieu, nous avez-vous abandonnés ? s'écriait-il. Que votre volonté soit faite ; mais peut-il être conforme à cette volonté sainte de laisser sans asile ces pauvres orphelins ? »

Cet appel désolé, qui rappelait le cri du Golgotha, retentit distinctement au loin ; les jeux furent suspendus de tous côtés ; un silence de mort planait sur la prairie.

En ce moment, un homme franchit la barrière. Il s'appelait Pancrace Soave, et était connu de plusieurs des enfants. Il alla droit au Père :

« On m'a conté, monsieur l'abbé, que vous cherchez un laboratoire.

— Ce n'est pas tout à fait cela, c'est d'un oratoire qu'il s'agit, répondit le prêtre.

— Monsieur l'abbé, oratoire ou laboratoire, c'est tout un pour mon compère Pinardi, pourvu qu'on le paie. Pinardi possède un superbe hangar. Il veut le louer ; autant vaut que ce soit vous qu'un autre qui profitiez de l'occasion. Voulez-vous venir le voir ? »

Dom Bosco ne se le fit pas dire deux fois. Il suivit Pancrace Soave.

Le hangar était vaste et entouré d'une assez grande étendue de terrain à louer avec lui ; mais en quel état piteux il se trouvait ! Ne l'ayant destiné jusqu'alors qu'à abriter des fagots, le propriétaire ne l'avait pas entretenu. Les gouttières étaient nombreuses, le toit crevé en maints endroits ; de plus, construit en pente très inclinée, il s'élevait sur les côtés à peine à un mètre du sol.

Dom Bosco l'examina longuement ; enfin, hochant la tête, il dit que c'était vraiment trop bas ; quoique ses enfants ne fussent pas très grands, et que lui-même ne fût pas un géant, jamais ils ne pourraient se loger là-dessous.

Pinardi insista, et promit de faire creuser le sol tant qu'on voudrait, pour qu'on entrât commodément dans le laboratoire.

« Oratoire, répéta dom Bosco.

— Tant mieux, reprit le propriétaire ; si c'est une œuvre de piété que vous vous proposez d'établir chez moi, cela se trouve bien, je suis chantre, je vous offre mon concours ; j'ai aussi une lampe d'argent, je vous la prêterai ; seulement, si vous changez mon bâtiment en chapelle, j'y retiens deux sièges, un pour ma femme et un pour moi. »

Dom Bosco, séduit par cet empressement naïf, demanda quel serait le prix annuel.

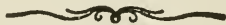
« Trois cents francs, c'est pour rien !

— Je vous en donnerai trois cent vingt, mais à deux conditions : nous ferons un bail, et vous vous chargerez de faire creuser le sol d'un demi-mètre, d'ici à dimanche prochain. »

Le propriétaire accepta, le marché fut conclu, et dom Bosco retourna tout joyeux à la prairie où il avait laissé son petit peuple.

« Nous sommes sauvés, mes enfants ! Au lieu de nous disperser, voilà que nous allons être chez nous. Remercions le bon Dieu, sa très sainte Mère a exaucé nos prières de ce matin : nous ne nous quitterons plus ! »

Les enfants sautaient de joie et ne pouvaient se contenir. Lorsqu'on leur eut indiqué de loin l'emplacement choisi, ils se débandèrent pour y courir. Mais dom Bosco les retint et voulut qu'ils récitassent d'abord un chapelet en actions de grâces ; après quoi ils vinrent tous ensemble visiter ce bienheureux hangar qui devait être leur refuge, et qui le fut en réalité, puisque c'est sur ce même emplacement que s'élève aujourd'hui l'Oratoire de Saint-François de Sales, avec toutes ses dépendances.



CHAPITRE IV.

L'ARCHEVÊQUE FRANZONI, LE MARQUIS DE CAVOUR ET LE ROI
CHARLES-ALBERT. — MALADIE DE DOM BOSCO.

Pinardi, aidé de Pancrace Soave, prit à cœur de tenir rigoureusement parole à son locataire. Les travaux d'appropriation du hangar auraient pu durer des mois ; ils furent achevés en une semaine. Il est vrai que dom Bosco ne quittait guère le chantier, et que les plus forts d'entre ses enfants se firent un bonheur de venir donner un bon coup de main aux ouvriers. Le sol fut abaissé et planchéié, les murs enduits de chaux, la toiture réparée ; bref, ce fut une transformation à vue d'œil, et dom Bosco put prendre possession dans la matinée de la fête de Pâques, 12 avril 1846.

La chapelle ainsi improvisée n'était qu'une longue chambre de quinze à seize mètres, sur cinq ou six de large. Le plafond en était si bas, que lorsque M^{sr} Franzoni y vint pour la première fois donner la confirmation, il fut obligé, pour circuler, de quitter sa mitre.

Dom Bosco bénit le nouveau sanctuaire, avec l'autorisation de l'archevêque ; ensuite il dit la messe, donna la communion à ceux de ses enfants qui étaient en état de la recevoir, et fit à tous une allocution bien en rapport avec la solennité du jour : « *Alleluia!* s'écria-t-il, glorifions le Seigneur, et réjouissons-nous : comme Lui, nous venons de traverser les tourments de la Semaine-Sainte, mais la Résurrection a

succédé au crucifiement, l'allégresse au deuil. *Alleluia*, mes chers enfants, *Alleluia* ! »

On devine avec quels transports ce cri de joie fut répété, dans le chant des hymnes sacrées, par la jeune et enthousiaste assistance.

La transformation pour ainsi dire féerique du hangar Pinardi et l'inauguration du nouvel établissement furent aussitôt la grande nouvelle, non seulement du Valdocco, mais de Turin tout entier. Les curieux affluèrent. Ils constatèrent qu'auprès de la chapelle se trouvait un autre abri, plus modeste, mais susceptible d'un facile agrandissement, pour recevoir les enfants en cas de pluie ; que l'espace pour les jeux en plein air, à côté, ne manquait pas, et les enfants moins encore, puisqu'ils étaient cinq cents ; que dom Bosco avait un bail en bonne forme pour plusieurs années, et qu'il n'était pas moins complètement en règle avec l'archevêché, puisque M^{gr} Franzoni lui accordait l'autorisation, non seulement de dire la messe dans sa chapelle, mais d'y prêcher, d'y confesser, et même d'y donner la communion pascale, ainsi que dans une véritable paroisse.

L'opinion publique fut prompte à se retourner : le jeune prêtre insensé devint un saint prêtre, un apôtre, presque un homme de génie ; cela du jour au lendemain, et sans que son œuvre fût meilleure que la veille ; mais elle avait réussi. Tels sont les jugements des hommes.

La municipalité fut la dernière à se laisser convaincre. Le vieux marquis de Cavour avait fait d'instantes démarches à l'archevêché pour obtenir le licenciement à l'amiable et sans éclat de ces bandes de *mascalzoni* traînées, comme il disait, par cet utopiste de Bosco, au travers des rues de la ville. Leur aspect avait le don de l'horripiler chaque fois qu'il les rencontrait. Le bruit de la création d'un établissement définitif en leur faveur acheva de l'exaspérer. N'ayant rien pu obtenir de l'autorité religieuse, il se promit d'employer la force que la loi civile mettait en ses mains. Toutefois, la chose était trop grave pour qu'il agît de son autorité privée ; il

déféra dom Bosco et son utopie au conseil supérieur appelé la *Ragioneria*.

La réunion fut convoquée au palais archiépiscopal, parce que l'Archevêque avait le droit d'y assister, et qu'il était malade. Notons, en passant, cet acte de générosité et de loyauté du marquis. Un syndic (ou maire) de nos jours n'aurait pas manqué de saisir l'occasion pour tenir séance sans l'Archevêque, et esquiver ainsi des remontrances importunes et, tout au moins, le dépôt d'un bulletin de vote d'opposition. Mais si l'intraitable vieillard avait l'entêtement de l'ancien régime, il en avait aussi la courtoisie.

Son imagination se donna libre carrière dans l'exposé de ses griefs. Il ne comprenait pas que l'opinion publique s'accommodât si aisément d'une institution que pas un de ceux qui l'avaient vue de près n'avait pu tolérer. Rassembler les hommes, c'est les corrompre, a dit un grand écrivain ; l'imprudence n'était-elle pas manifeste lorsqu'il s'agissait d'un ramassis de jeunes va-nu-pieds enclins à tous les désordres ?

L'Archevêque plaïda la cause contraire. Les premiers fruits de l'œuvre étaient excellents, les propriétaires ou voisins ne l'avaient repoussée que par amour de leur tranquillité personnelle, et non parce qu'ils l'avaient jugée mauvaise, et l'on pouvait être assuré que lui, responsable devant Dieu et devant les âmes, ne la laissait point sans surveillance ni contrôle ; quant aux dangers d'émeute, ce n'était point le moment d'en parler sous un prince aussi aimé que le roi Charles-Albert.

En ce dernier point l'Archevêque se trompait ; mais ce ne fut pas le motif pour lequel ses raisons ne produisirent que peu d'impression.

Les membres de l'assemblée, tous laïques, quoique généralement bons chrétiens, inclinaient plutôt du côté de l'autorité municipale, qui jusque-là s'était montrée conciliante dans les représentations qu'elle avait faites, que de l'autorité ecclésiastique, dont on n'avait pas pu obtenir la moindre concession. On alla aux voix. La majorité, évidemment, était sur le point de décider la fermeture de l'Oratoire, lorsqu'un des

conseillers, qui jusque-là s'était borné à écouter attentivement, demanda la parole.

C'était le ministre des finances, comte Provana di Collegno.

« Messieurs, dit-il, le roi, notre maître, m'a chargé de le représenter ici, et d'y apporter son opinion. Sa Majesté a fait, discrètement et sans bruit, une enquête sur l'affaire qui nous occupe. Le résultat en a été complètement favorable. Sa Majesté verrait donc avec déplaisir qu'on entravât, de quelque manière que ce soit, le zèle du prêtre Jean Bosco, à moins, bien entendu, qu'il ne survienne quelque désordre imprévu, auquel cas Sa Majesté sait qu'elle peut compter sur l'énergie du syndic et des autres administrateurs de sa bonne ville de Turin. »

Sur ce compliment dont ils se fussent bien passés dans cette place et en cette forme, syndic et administrateurs restèrent bouche close. La séance fut levée.

Ce bon roi Charles-Albert possédait à un haut degré les défauts de sa race : l'ambition et l'astuce, mais il en avait aussi les qualités héréditaires : une piété profonde, un courage indomptable et un sincère amour de son peuple ; il assura ce jour-là, de haute lutte, la sécurité à dom Bosco. Il fit plus. Au premier janvier qui suivit, il lui envoya trois cents francs avec cette suscription, tracée de sa main : « Pour les petits drôles de dom Bosco : *pei birichini di dom Bosco.* »

Celui-ci jugea sainement que tenir secrète une semblable marque de la faveur royale eût été hors de propos. Il montra le billet. La vue de ce morceau de papier eut le don de faire tomber les dernières oppositions, et les pièces d'or du souverain en attirèrent quantité d'autres, empressées de prendre la même route, dès qu'elles surent en quelle bonne compagnie elles s'y trouveraient ; en un mot, l'esprit d'imitation et de courtoiserie acheva ce que l'esprit de charité avait commencé.

Le marquis de Cavour lui-même s'adoucit. Il n'avait plus, du reste, que peu de temps à vivre ; mais lorsqu'il tomba malade et se mit au lit pour ne plus se relever, ce ne fut pas sans avoir rendu justice à dom Bosco et s'être réconcilié avec

ses *mascalzoni*. Ajoutons qu'il les avait fait épier par les gardes civiques ; ces agents de la police municipale, dans leurs rapports, lui avaient certifié qu'il n'était jamais question de politique à l'Oratoire, et qu'il ne s'y passait rien qui ne pût avoir pour témoin le conseil de ville en personne.

Les amis de la première heure, un instant ébranlés et hésitants, revinrent également au Valdocco. Le théologien Borelli s'y montra plus fidèle que jamais, et de nouveaux aides, recrues précieuses, l'y accompagnèrent.

La marquise de Barolo, qui avait résolu de renvoyer dom Bosco, consentit à ne rien précipiter et à le loger encore dans son hospice ou asile, jusqu'à la fin de juillet.

Ce fut donc d'un esprit plus calme et d'un cœur plus audacieux que jamais, que le fondateur continua son œuvre interrompue pour d'autres, mais non pour lui. Maintenant qu'il avait un abri sûr et suffisant, il pouvait entrevoir un avenir où il lui serait possible de garder ses enfants toute la semaine, au lieu de ne les recevoir que le dimanche. Mais cet avenir paraissait encore bien éloigné. Pour le moment, il s'occupa de multiplier et d'organiser ses écoles. Ce qui lui manquait le plus, c'étaient les emplacements d'abord, les maîtres ensuite.

Pour le recrutement de ces derniers, il inventa un ingénieux système, très économique, et, de plus, à double profit. Quoique ce système n'ait pu recevoir d'abord le plein développement qu'il eut par la suite, c'est ici le lieu de l'expliquer, puisqu'il fut imaginé dès cette époque.

Dom Bosco fit un choix parmi les jeunes gens qui manifestaient le plus de dispositions, les cultiva avec une assiduité particulière, leur enseigna l'italien, le français, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, et même un peu de latin, mais à la condition qu'élèves à certaines heures, ils deviendraient professeurs à leur tour à certaines autres, et le seconderaient dans sa tâche. Cet enseignement mutuel rendit à l'œuvre les plus grands services ; il permit de donner à l'ensemble des études une impulsion merveilleuse. Les *petits*

maîtres (maestrini) ne furent d'abord que trois ou quatre ; leur nombre progressa rapidement, et leur habileté marcha du même pas. Rien de tel que d'enseigner pour bien apprendre.

On eut ainsi bientôt d'excellents professeurs, qui ne coûtaient que leur entretien, et qui devinrent une pépinière d'auxiliaires et de collaborateurs pour la direction, et bientôt même une mine féconde de vocations sacerdotales. Mais évitons de trop anticiper.

Les classes, durant la semaine, n'avaient encore lieu que le soir ; le dimanche, on en faisait une dans la journée. Le pieux organisateur soupirait, devant Dieu, de ne pouvoir davantage ; il appliquait à les multiplier ou à les agrandir toutes les aumônes, à mesure qu'elles arrivaient, souvent sans qu'elles arrivassent. La prudence humaine lui aurait conseillé de n'engager les dépenses qu'en proportion des ressources ; mais les saints ignorent la prudence humaine. Dom Bosco se mit dans les dettes et n'en sortit plus.

Le développement de l'Oratoire se fit bientôt sentir jusqu'au dehors de son enceinte. Les dimanches et jours de fête, la chapelle était ouverte non seulement aux enfants, mais à toutes les personnes qui voulaient assister aux offices ; or, la réputation de dom Bosco continuait à grandir ; déjà il y avait foule à son catéchisme et à son prône dominical, et jusqu'à huit ou neuf heures du matin, son confessionnal ne désemplissait pas.

Ajoutons que le quartier du Valdocco n'était pas alors ce qu'il est devenu depuis, et qu'il avait grand besoin de s'assainir moralement et matériellement. Tout près de l'enclos Pinardi se trouvait une auberge fort mal habitée, appelée *de la Jardinière (della Giardiniera)*.

Mais comment retracer les fatigues et l'excès de dévouement de dom Bosco ? Aumônier à l'asile Barolo, confesseur, prédicateur, professeur, il se multipliait. Le jour, il était tout à ses enfants ou à l'asile ; la nuit, il prenait sur son sommeil pour préparer sa classe ou ses instructions, et faire sa correspondance. Bien plus, il s'instruisait comme ses jeunes *maes-*

trini. L'expérience lui ayant fait connaître l'insuffisance ou les défauts des livres qu'il employait dans son enseignement, il ne recula point devant cette tâche énorme de les refaire pour les rendre plus corrects, plus simples, plus clairs ; on le vit s'attacher à les reprendre un à un, à les refondre conformément aux besoins spéciaux de ses élèves, à créer ainsi toute une bibliothèque de piété et d'éducation. Mais nous consacrerons un chapitre spécial à cette partie considérable de ses labeurs et de son effrayante activité.

Il ne cessait pas, pour cela, d'accueillir à son confessionnal tous ceux, même étrangers, qui s'y présentaient. Les enfants des frères, entre autres, usaient et abusaient de lui sans aucune discrétion. Un dimanche matin, comme ils arrivaient en bande pour se confesser avant la messe, on leur annonça que dom Bosco était absent, qu'il avait pris quelques jours de repos chez le curé de Sassi, et qu'il ne rentrerait certainement pas de la journée.

Les enfants ne savaient pas exactement où se trouvait Sassi, mais seulement que c'était du côté du Pô. Ils se mirent en route dans cette direction, traversèrent le fleuve et, ne voyant pas encore Sassi, comprirent que c'était plus loin qu'ils ne l'avaient cru. Des personnes d'âge plus raisonnable eussent rebroussé chemin et cherché pour cette fois d'autres confesseurs. Mais nos écoliers étaient lancés, ils poursuivirent.

Pour comble de mauvaise chance, ils voulurent abrégier et se jetèrent dans des chemins de traverse où ils s'égarèrent. La pluie les y surprit ; ils arrivèrent enfin, mais trempés, affamés, brisés de fatigue. Le curé voulait fermer sa porte devant cette invasion ; mais ils demandaient dom Bosco, et dom Bosco, en entendant prononcer son nom, n'eut pas le courage de se dérober. « Nous venons nous confesser, lui dirent-ils. — Vous confesser, si tard ? Mais vous êtes une centaine, la messe de paroisse sonne, et il vous sera impossible de communier aujourd'hui. Puis vous me paraissez exténués ; avez-vous apporté quelques provisions ? »

Les enfants répondirent qu'ils ne s'étaient pas doutés que

ce fût si loin, qu'ils étaient à jeun et qu'ils n'avaient rien apporté. « En ce cas, je plains mon pauvre ami le curé, dit gaïement dom Bosco; je ne puis pas faire la multiplication des pains et ne veux cependant pas vous renvoyer en cet état. »

Le curé appela la cuisinière, qui leva les bras au ciel en voyant tant de convives, et protesta qu'il n'y avait pas au presbytère de quoi donner quatre bouchées à chacun. Elle finit par s'exécuter en réquisitionnant tout ce qu'on put trouver de pain chez les boulangers.

Pendant ce temps dom Bosco se mit au confessionnal; le curé en fit autant, sitôt la messe finie. Après cela nos jeunes étourdis prirent leur premier repas, à l'heure où l'on prend ordinairement le second; aussi ce repas put-il compter pour deux: ils ne laissèrent pas une miette. Dom Bosco jugea de son devoir de les admonester; mais il y mit si peu de rudesse, qu'il les renvoya enchantés de leur escapade. « Les voilà prêts à recommencer, » grommelait la servante toujours exaspérée, et ne comprenant pas cet excès d'indulgence.

Ils ne recommencèrent pas, mais cette aventure et d'autres visites de Turinois, qui ne pouvaient déjà plus se passer de lui, ne permirent pas à dom Bosco de tirer tout le profit qu'on avait espéré de son court repos à Sassi. Sa santé était fortement ébranlée; un peu plus tôt, un peu plus tard, tous les excès se paient, même les excès de dévouement et de travail. A son retour à Turin, il fut atteint d'une fluxion de poitrine et obligé de se mettre au lit.

C'était en juillet 1846. La maladie parut aussitôt extrêmement grave; le huitième jour, les médecins ne conservaient plus d'espoir.

Le théologien Borelli, qui veillait au chevet du malade, le supplia de demander sa guérison.

« Si vous la demandiez, lui disait-il, le bon Dieu ne pourrait, ce me semble, vous la refuser: tant de gens ont besoin de vous!

— Mon ami, répondit dom Bosco, il faut s'abandonner à sa sainte volonté, rien de plus. »

Borelli insista : « Non, cela ne suffit pas, vous devez guérir, pour le bien de votre petit peuple ; demandez à Dieu qu'il vous guérisse, je vous en supplie. »

Alors le malade, vaincu par les instances de l'amitié, murmura à demi-voix : « Seigneur, je ne refuse pas le travail : *non recuso laborem*, guérissez-moi si tel est votre bon plaisir.

— *Basta cosi*, cela suffit, s'écria Borelli ; à présent, je suis rassuré. »

En effet, dès le lendemain, le malade entra en convalescence.

On connut dans cette occasion combien il était aimé. Les abords de sa chambre, à l'asile Barolo, ne désemplissaient pas d'enfants qui venaient, les larmes aux yeux, demander de ses nouvelles et solliciter la faveur de le veiller, faveur qui fut accordée à quelques-uns des plus grands. L'autel de la madone *Della Consolata* était également assiégé de suppliants qui priaient pour leur père. Afin d'obtenir sa guérison, la plupart firent des vœux de pénitence et de mortification, et des vœux si sévères que dom Bosco, lorsqu'il en eut reçu la confiance, dut user de son autorité pour les commuer et les adoucir.

Autant leurs craintes avaient été vives, autant leur joie fut expansive la première fois qu'ils le virent au milieu d'eux. Les larmes coulaient encore, mais c'étaient des larmes de bonheur. Dom Bosco y mêla les siennes : « O mes amis, s'écria-t-il, prenant la parole à la suite d'une prière d'action de grâces prononcée publiquement, dans la chapelle, par le théologien Borelli, ô mes chers amis, c'est Dieu qu'il faut aimer ! Si j'ai fait quelque chose pour vous, n'est-ce pas lui qui m'en a donné les moyens ? Je suis tout à lui et tout à vous, puisqu'il me rend la santé ; à le servir et à vous servir pour l'amour de lui, je veux employer jusqu'à mes dernières forces. »

Mais la santé ne lui était pas si complètement revenue qu'elle n'exigeât beaucoup de ménagements et de repos ; or, il n'était capable ni de se reposer ni de se ménager, tant

qu'il se trouvait en présence de sa besogne ordinaire. La cure de Sassi n'était pas non plus assez éloignée, il en avait fait l'expérience. Les médecins décidèrent qu'il devait aller se rétablir aux Becchi; nul traitement, pour lui, ne vaudrait l'air natal et les soins d'une mère.

Il partit à regret, quoique le théologien Borelli se fût chargé de le remplacer à l'Oratoire, et que plusieurs amis, le théologien Vola, dom Pacchiotti et d'autres encore, lui eussent promis de veiller à ce que rien ne souffrit de son absence. Mais à mesure qu'il se rapprochait des Becchi, ses préoccupations se dissipaient peu à peu devant la joie de revoir sa mère et les jeunes enfants de son frère Joseph, qu'il connaissait à peine.

Son retour au pays fut une fête par tout le village et même au delà. Sa renommée personnelle commençait à se répandre; elle s'ajoutait à la très légitime affection dont tout le monde entourait l'hospitalière et bienfaisante dame Marguerite. Qu'on nous permette, à ce propos, encore une anecdote. Elles abondent dans la vie de dom Bosco, les anecdotes; mais nous croyons n'en devoir omettre aucune, parce qu'elles n'ont généralement rien de vulgaire et jamais rien qui ne soit édifiant.

Vers la fin d'octobre 1841, première année de son sacerdoce, Jean Bosco avait accepté de se rendre de Turin à Lavriano, pour prêcher le panégyrique de saint Bénigne. Il cheminait à cheval, de grand matin, se promettant d'arriver un peu avant la messe, où il devait prendre la parole. Mais voici qu'en galopant par la vallée de Casal-Borgone, entre Cinzano et Borsano, comme il longeait un champ de millet semé depuis peu, une bande de moineaux s'éleva tout à coup devant son cheval qui prit peur, s'emballa et se lança à travers champs. Le cavalier fit de son mieux pour se tenir ferme; mais la selle tourna sous le ventre du cheval; Jean tomba la tête en avant sur un tas de pierres. Heureusement l'accident avait eu des témoins; un homme accourut en toute hâte, accompagné de son domestique. Il trouva le blessé

évanoui, le transporta dans sa maison, le coucha dans son propre lit et lui dit, lorsqu'il l'eut vu reprendre ses sens :

« Rassurez-vous, n'ayez pas la moindre inquiétude de vous voir dans la maison d'autrui ; ici, rien ne vous manquera. J'ai envoyé mon domestique chercher le médecin, et une autre personne ramène votre cheval. Je ne suis qu'un paysan, mais, grâce à Dieu, pas à la misère. Vous sentez-vous beaucoup de mal ?

— Que Dieu vous récompense, dit Jean ; j'espère que ce ne sera rien ; peut-être une épaule démise, car j'éprouve là une assez vive douleur. Où suis-je ?

— Vous êtes sur la colline de Bersano, chez Jean Calosso, surnommé Brina, votre serviteur tout dévoué. J'ai un peu couru le monde, et moi aussi j'ai eu besoin du secours d'autrui. Ah ! il m'en est arrivé plus d'une en allant aux foires et aux marchés.

— Vraiment ? Racontez-moi donc quelque chose en attendant que le médecin arrive.

— Oh ! je n'ai que l'embarras du choix ; écoutez. Il y a quatre ou cinq ans, à peu près à la même époque de l'année qu'aujourd'hui, j'étais allé à Asti faire mes provisions pour l'hiver. Je passais, en revenant, par la vallée de Murialdo. Ma jument, un peu trop chargée, donna dans un fossé et resta immobile à plat ventre. Tous mes efforts pour la relever furent inutiles. Il faisait nuit, point de lune, et il pleuvait. Ne sachant plus que devenir, je me mis à crier au secours ; je ne criai pas longtemps ; on me répondit d'une habitation voisine ; j'en vis sortir des lanternes allumées, et à mesure qu'elles s'approchaient, je reconnus un jeune, tout jeune curé, avec deux paysans guère plus âgés que lui. Ils m'aiderent à décharger ma bête, la tirèrent de la fange, et remisèrent le tout chez eux pour le reste de la nuit. J'étais en piteux état, juste à point pour bien comprendre le bonheur de s'entr'aider.

— En effet, observa le blessé, nous sommes ainsi faits que, ce bonheur-là, on l'apprécie beaucoup plus aisément lorsqu'on reçoit que lorsqu'on donne. Poursuivez.

— Les deux paysans et le curé étaient frères ; tandis qu'ils s'occupaient de ma bête, leur mère me chauffa un bouillon, oh ! mais, un bouillon comme je n'ai jamais avalé le pareil. Puis elle me donna du pain et des fruits, tout ce qu'elle avait, et me prépara un lit. Oh ! la brave femme, la charitable et digne femme ! Quand je voulus la payer avant de partir, impossible de lui faire accepter un sou : « Je ne suis pas aubergiste, gardez votre argent ; qui sait si demain ce ne sera pas à notre tour d'avoir besoin de vous ! » Oh ! la brave femme, la brave femme ! »

A ces paroles, le blessé détourna ses yeux jusque-là attentivement fixés sur le narrateur.

« Tiens ! vous pleurez ? Est-ce que vous vous sentez plus mal ?

— Non, mon bon ami, mais pourrais-je ne pas être ému ? vous faites l'éloge de ma mère.

— Comment ! comment ! balbutia le naïf paysan ; mais alors vous-même vous seriez donc... le petit curé ? Vous seriez un des trois jeunes Bosco qu'on appelait ordinairement les *Boschetti*.

— Oui, moi-même, mon cher ami, et vous voyez que ma mère eut raison de refuser votre argent. Vous me payez longtemps après, mais vous me payez avec usure. »

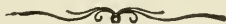
Il est inutile de décrire la surprise et la joie du bon paysan. Ce Jean Calosso Brina avait une femme, une sœur et d'autres parents qui, émerveillés, firent au blessé de véritables festins. La blessure, d'ailleurs, se trouva légère ; le médecin reconnut qu'il n'y avait aucune fracture, mais seulement une forte contusion. Au bout de peu de jours, dom Bosco remonta à cheval, accompagné de Jean Calosso, avec lequel il conserva toujours, depuis, les plus amicales relations.

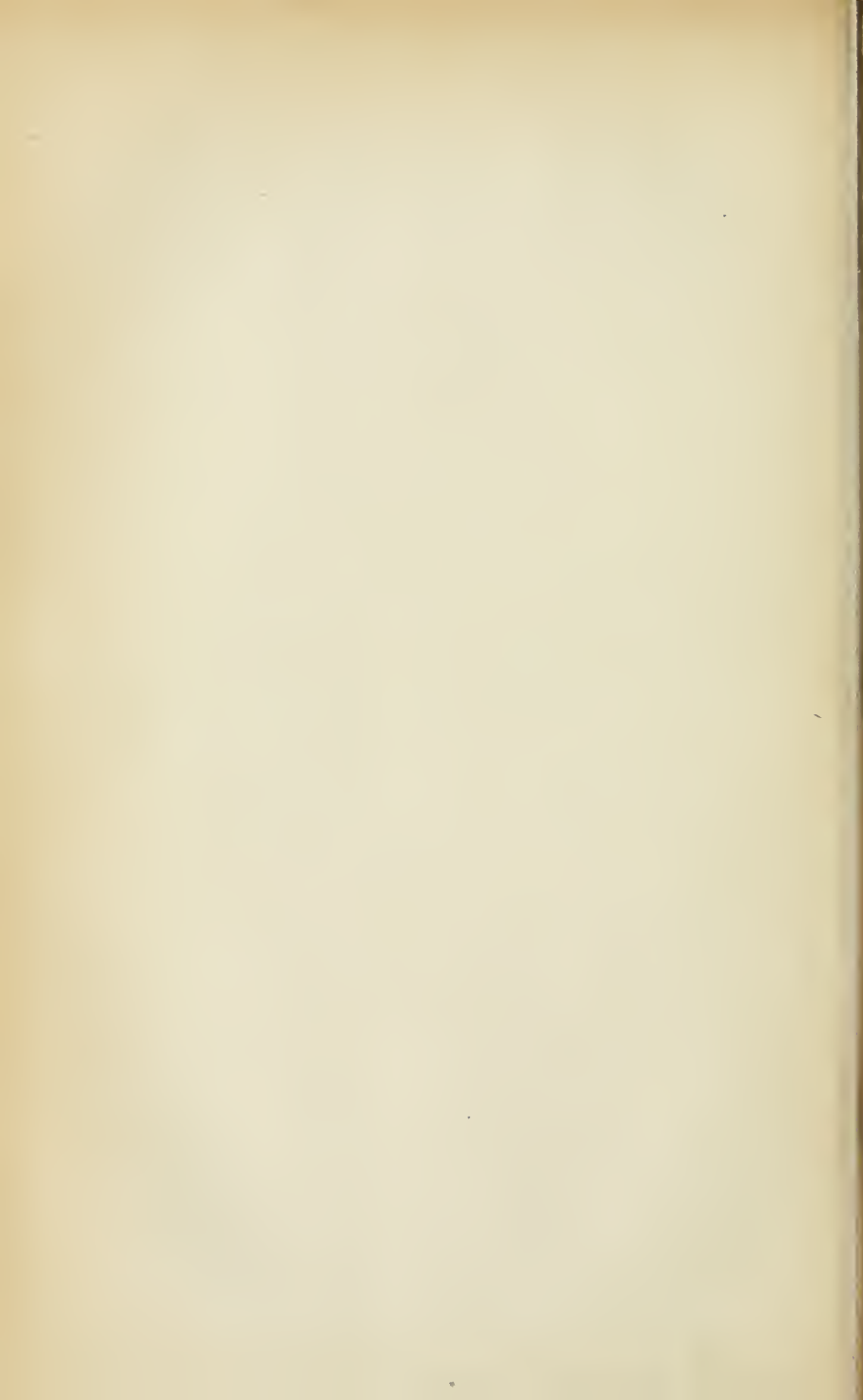
Il passa environ trois mois aux Becchi. Sa santé s'y rétablissait lentement. Cependant, à Turin, l'âme de l'Oratoire naissant paraissait avoir disparu avec lui. Ses jeunes élèves lui écrivaient lettres sur lettres pour demander comment il se portait et s'ils ne le reverraient pas bientôt. Les lettres ne

le ramenant pas assez vite à leur gré, ils lui envoyèrent une première députation, puis une deuxième et une troisième. Les Becchi sont à une vingtaine de kilomètres de Turin ; ils devinrent une sorte de pèlerinage, que les enfants inquiets faisaient tour à tour. L'un d'eux lui disait, en prenant congé de lui : « Ou vous reviendrez auprès de nous, ou nous transporterons ici tout l'Oratoire. »

Les pupilles de l'Oratoire n'étaient pas tous sans famille ; il y en avait qui vivaient avec leurs parents. Ceux-ci, témoins de l'heureuse influence du bon Père, tremblaient à la pensée de le perdre. Des mères firent le voyage des Becchi et vinrent supplier dame Marguerite de leur rendre l'ange gardien de leurs foyers. Elles avouèrent qu'il se donnait beaucoup, beaucoup de mal, mais elles promirent de le secourir plus efficacement qu'elles n'avaient fait jusqu'alors. « S'il a besoin d'argent, dit l'une, je filerai tout l'hiver pour pouvoir lui en donner. — Moi, dit une autre, je lui donnerai ma toile elle-même. — Et moi, des œufs et une poule, » ajouta une troisième. Puis toutes reprirent ensemble : « Qu'il vienne seulement, qu'il n'ait pas peur, rien ne lui manquera. » Et comme il ne paraissait pas que leurs instances fussent couronnées de succès, toutes se mirent à pleurer.

Enfin dame Marguerite se laissa vaincre. « La volonté de Dieu soit faite ! on n'est pas sur terre pour prendre ses aises, mais pour travailler, pour sanctifier, autant qu'on peut, soi et les autres ! » Et dom Bosco ajouta : « Soyez tranquilles, dites à vos enfants qu'avant que les feuilles aient fini de tomber, je serai auprès d'eux. »





CHAPITRE V.

LA VEUVE BOSCO VIENT ASSISTER SON FILS. — ANECDOTES.

Les grandes pensées viennent du cœur, a dit un moraliste. Il aurait pu ajouter que, le plus souvent, elles viennent par l'influence d'une femme et, à leur première origine, procèdent du cœur d'une mère. Dom Bosco en est un des exemples les plus manifestes que l'histoire ait enregistrés.

On lit dans le Bulletin salésien (*Bollettino Salesiano*) de janvier 1880 :

« La femme se retrouve dans tous les événements plus ou moins glorieux à la pauvre humanité et favorables au salut des âmes. Il n'est pas nécessaire de passer ici en revue toutes les grandes héroïnes qui, poussées par la volonté divine, soit dans les temps anciens, soit sous la loi nouvelle, prirent une part principale dans l'accomplissement de quelque haut fait ; mais comme, pour nous et pour la jeunesse en général, la fondation de l'Oratoire et de l'hospice (ou internat) de Saint-François de Sales fut un événement de grande importance, nous devons noter combien les femmes y contribuèrent.

» Elles y contribuèrent, les mères qui, avec une pressante sollicitude, envoyèrent leurs fils à l'Oratoire ; elles y contribuèrent, les dames qui, par leurs offrandes, soutinrent et affermirent cette œuvre ; elles y contribuèrent, les religieuses qui, jour et nuit, travaillèrent pour l'éducation des enfants

naguère abandonnés. Mais entre toutes il est une femme qui y prit une part singulière; une femme qui donna l'exemple et le branle à toutes les autres; une femme qui la première arbora sur ce sol béni la bannière de la charité; une femme que des milliers d'orphelins appelèrent à juste titre leur mère; une femme qui se mit résolument à la tête d'autres femmes innombrables qui la suivirent, la suivent et la suivront jusqu'à la fin des siècles. Cette femme fut Marguerite Occhiena, veuve Bosco. »

Dom Bosco était bien décidé à rejoindre, dès qu'il le pourrait, ses chers enfants de Turin. Mais il avait réfléchi, dans sa demi-solitude des Becchi, à diverses difficultés dont, sur les lieux mêmes, il n'avait pas eu le temps de se rendre bien compte. Obligé de quitter sa chambre de l'asile Barolo, il allait habiter maintenant le clos Pinardi, mais l'habiter seul, à côté d'une auberge mal famée. Qui tiendrait son petit ménage, et comment serait-il tenu? Mince souci, il est vrai, que cette dernière question; mais une servante, circulant par des chemins presque déserts ou, ce qui est pire, par des rues à moitié construites où l'on coudoyait le vice, ne serait-elle pas exposée à beaucoup de désagréments?

Dom Bosco fit part de ses préoccupations au curé de Chateauneuf d'Asti.

« Vous avez votre mère, » lui dit le curé.

Et comme dom Bosco paraissait ne pas bien saisir, le curé s'expliqua :

« Votre mère est assez ferme et assez digne pour imposer respect à tous; d'autre part, elle est encore assez verte pour tenir une maison plus considérable que ne sera la vôtre. Prenez votre mère avec vous. »

Dom Bosco objecta qu'il lui en coûterait beaucoup d'exposer sa mère à une vie de privations comme celle qu'il prévoyait, et qu'il lui en coûterait plus encore de la mettre en quelque sorte sous sa dépendance. Sa mère, pour lui comme pour son frère Joseph, était l'objet d'un véritable culte. Sous son extérieur rustique et sous son ignorance complète des

lettres humaines, elle cachait des trésors de délicatesse et de savoir que tout le monde, du reste, reconnaissait. Lui, fils soumis qui n'avait su, jusqu'ici, qu'obéir, oserait-il commander à une telle mère ?

« Je prévois votre intérieur comme si je l'avais déjà sous les yeux, répliqua doucement le curé ; chez vous personne ne commandera, mais on y luttera d'obéissance et d'attentions prévoyantes ; le fils à l'égard de la mère, parce qu'elle est la mère ; la mère à l'égard du fils, parce qu'il est prêtre. Soyez donc bien tranquille. Songez en outre que personne mieux que la mère ne soignera le fils dont la santé a besoin de ménagements, et que le prêtre recevra de dame Marguerite Bosco, simple paysanne qui ne sait pas lire, plus d'un bon conseil et plus d'une haute inspiration qu'on demanderait vainement à une doctresse. »

Dom Bosco, persuadé, exposa à sa mère la situation inquiétante qu'allait lui offrir la capitale : l'isolement du clos Pinardi, la fâcheuse renommée de tout le Valdocco, et, malgré ces inconvénients, la nécessité d'avoir quelqu'un pour les soins matériels. « Ah ! si les Becchi étaient à Turin !... Mais ne pourrait-on effacer la distance en transférant à Turin ce que j'ai de plus précieux aux Becchi, c'est-à-dire ma mère ? »

Dame Marguerite fit un soubresaut : « Quitter les Becchi, moi ! Ne plus voir nos montagnes et le clocher de notre église, m'éloigner de Joseph, perdre mes petits-fils, cesser de cultiver ces douces âmes qui commencent à s'ouvrir comme des fleurs pleines d'espérances ! Ah ! Jean, quels sacrifices, quels sacrifices tu me demandes ! »

Mais ces premières exclamations de la surprise une fois exhalées, dame Marguerite se recueillit et pria intérieurement. Au bout de quelques minutes elle se leva et dit avec calme et résolution, quoique ayant les yeux pleins de larmes :

« Joseph et ses enfants se portent bien ; ils peuvent se passer de moi. Toi, Jean, tu as été malade et tu n'es pas encore bien solide ; je vais faire mon paquet. »

Ce fut un grand deuil pour la famille et pour tout Murialdo

que la nouvelle du prochain départ de la veuve Bosco. Joseph essaya de la faire revenir sur sa résolution : ici rien ne lui manquerait. Au lieu que là bas, c'était l'inconnu, peut-être la misère, à coup sûr la nécessité de se remettre à travailler comme à trente ans, et pour tout dire, comme un mercenaire. Jamais, à son âge, elle ne s'habituerait loin des Becchi ; les jeunes arbres seuls se laissent transplanter.

Et lui-même, et ses enfants, avaient-ils mérité qu'elle les abandonnât ainsi ? Ne valaient-ils pas, à ses yeux, les petits vauriens étrangers au milieu desquels elle acceptait d'être jetée ?

La tendre mère avait le cœur brisé, mais elle se borna à répéter que Joseph et les siens pouvaient se passer d'elle, tandis que Jean avait besoin de son assistance. A supposer qu'elle ne pût s'habituer dans la grande ville, elle était toujours à temps de revenir. Quant au travail, jamais, grâce à Dieu, elle n'en avait eu peur, et elle comptait bien mourir en travaillant.

Aux remontrances de la raison Joseph fit vainement succéder l'éloquence des caresses enfantines. La courageuse femme demeura inébranlable. Le 3 novembre 1846 elle s'arracha des bras de ses petits-fils, et prit avec Jean la route de Turin.

Dom Bosco portait sous le bras son bréviaire, un missel et quelques cahiers ; dame Marguerite, un panier rempli de linge, avec des vêtements à elle.

Ils voyageaient littéralement à la manière apostolique, à pied et s'entretenant des choses du ciel.

A Chieri ils firent halte quelques heures chez l'avocat Valimberti, dont la famille était au mieux avec dom Bosco. Ils s'y restaurèrent, se remirent en chemin et arrivèrent le soir dans la capitale.

En passant au Rondeau (ou *Rondo*), endroit peu éloigné de leur nouvelle demeure, ils firent une rencontre heureuse, que nous nous reprocherions de ne pas mentionner. C'était celle du théologien Jean Vola, prêtre turinois très zélé, et qui venait souvent à l'Oratoire.

Après les plus cordiales félicitations sur la santé recouvrée, Vola leur demanda d'où ils pouvaient bien venir, couverts de poussière comme ils étaient.

« Nous venons du pays.

— De Murialdo, à pied !

— Mais oui, à pied, répéta gaiement dom Bosco, et nous avons pour cela de graves motifs.

— Quels motifs ? »

Dom Bosco, riant toujours, fit, en guise de réponse, courir son pouce sur son index ; pantomime muette, qui signifiait : « Que voulez-vous ? pas d'argent, pas de voiture !

— Et maintenant, où allez-vous habiter ?

— Au clos Pinardi.

— Avez-vous un appartement prêt ?

— Je crois que oui, on a dû allonger le hangar....

— Et des meubles, des provisions ?

— Vous en voulez trop savoir, cher ami ; je rencontrerai, j'espère, quelqu'un de mes enfants ; et puis n'avons-nous pas la Providence ?

— Ainsi personne ne vous attend, et vous ne trouverez rien de prêt ! Ah ! mon pauvre Jean Bosco, vous me faites pitié.... et vous me faites honte.... Si j'osais.... tenez, j'ai là dans ma poche un objet parfaitement inutile, acceptez-le.

— Comment ! votre montre ?

— Oui, je n'ai pas besoin de savoir l'heure pour retourner chez moi. Mieux vaudrait vous donner de l'argent, mais pour n'en pas donner, j'ai les mêmes raisons que vous pour voyager à pied. »

Et le bon théologien imitait, avec le pouce et l'index, la pantomime expressive faite précédemment par dom Bosco.

« Ma montre fera de l'argent ; pas beaucoup, hélas ! Mais vous paraissez fatigués, je ne vous retiens plus. »

Il avait prédit juste : dès le lendemain la montre fut vendue chez un horloger, et le peu qu'on en retira fit face aux plus urgentes nécessités.

Quelques pas plus loin, la mère et le fils se trouvèrent à

leur future habitation. Elle consistait en deux chambres à coucher, dont l'une devait servir aussi de cuisine. Le mobilier se composait de deux petits lits, deux bancs, deux chaises, un coffre, une table, une marmite et quatre assiettes.

Dame Marguerite faisait, du regard, l'inventaire de cette installation. Elle la trouvait un peu sommaire. « Mais non, disait dom Bosco, ils n'ont rien oublié, ils ont pensé à tout ce qui est vraiment nécessaire; voyez, mère, nous avons même le superflu, une montre, au moins pour ce soir, car je ne répons de rien pour demain. »

Alors, gagnée par la bonne humeur de son fils, la mère se prit à dire à son tour :

« Oui, voilà bien le ménage qu'il me fallait. Aux Becchi, j'avais sans cesse à commander, à surveiller, à nettoyer, à entretenir. Ici, en deux tours de bras je serai au bout de mon ouvrage. Trouverai-je seulement assez pour m'occuper? Si nous n'avons rien autre à faire, nous chanterons. »

Plusieurs enfants de l'Oratoire étaient venus se poster curieusement sous les fenêtres de la maison pour voir dom Bosco. Tout d'un coup ils entendirent la voix de leur si désiré maître, accompagnée de celle de sa mère, entonner le cantique italien : *Angioletto del mio Dio*.

Le chant dura plus d'une heure (1).

A dire vrai, la position était des moins brillantes. Dom Bosco, n'étant plus attaché aux œuvres de la marquise de Barolo, ne recevait plus aucun traitement, tandis que ses dépenses allaient croissant. Il y avait les maçons à payer, le loyer, la subsistance quotidienne de deux personnes. Que dis-je? ce chiffre de deux personnes était bien fréquemment multiplié par plusieurs autres. Comment repousser tant d'enfants qui venaient chercher la nourriture de l'âme, mais n'avaient pas celle du corps? Comment refuser une écuelle de soupe à celui-ci, une paire de chaussures à celui-là, quelques sous pour acheter un livre ou une plume à un troisième?

(1) G.-B. LEMOYNE, *Margherita Bosco*, p. 114.

Dom Bosco fit venir des Becchi plusieurs charretées de bois, de blé et de pommes de terre ; ces provisions durèrent à peine quelques mois. Il n'était rien dû de plus à sa mère, et l'argent manquait pour faire des emplettes.

Alors il prit le parti de vendre quelques lopins de terre et une vigne qui lui appartenaient en propre. Dame Marguerite se montra plus généreuse encore ; elle fit venir son trousseau de mariée, qu'elle avait soigneusement conservé intact jusqu'à ce jour. C'étaient de ces robes d'étoffes solides, inusables, que les mères léguaient à leurs filles, du linge en grande quantité, selon l'usage des ménages campagnards, une grande chaîne d'or. Lorsqu'elle les eut à sa disposition, elle les consacra partie à la très pauvre sacristie de l'Oratoire, partie à l'entretien de son modeste intérieur. Ses robes furent transformées en chasubles, son linge fin en surplis, rochets, purificateurs, nappes ; chaque objet passa par les habiles mains d'une des dames qui patronnaient l'Oratoire, M^{me} Marguerite Gastaldi, mère d'un chanoine qui fut plus tard archevêque de Turin. Le prix du collier servit à acheter du galon et des garnitures pour l'autel.

Quelque détachée qu'elle fût des vanités de ce monde, il en coûta au cœur de la bonne dame de se séparer de ces précieux débris de sa jeunesse. Un jour qu'elle en causait avec dom Lemoyne, qui depuis a écrit sa vie, elle lui fit cette confidence : « J'ai eu souvent les larmes aux yeux, quand je les regardais pour la dernière fois avant de les défaire ou de les aliéner ; mais en m'apercevant de ma faiblesse, je leur disais : « Allez ! chers souvenirs de mon époux et de mes parents, vous ne sauriez mieux finir que sur le dos des pauvres ou sur celui de la sainte épouse du Christ. » Et après avoir prononcé cet acte d'abandon, je me sentais si contente que j'aurais voulu posséder bon nombre de trousseaux pour les livrer tous au même usage. »

Avec ce secours et d'autres semblables, dom Bosco se trouva en état de louer, de M. Pinardi, d'abord une pièce qu'il agença en sacristie, ensuite plusieurs chambres qu'il utilisâ

pour les écoles du dimanche et du soir. Au commencement il était si à l'étroit, que les classes se faisaient simultanément dans la cuisine, dans la chambre de dom Bosco, dans la sacristie, dans le chœur de la chapelle, derrière l'autel et jusque dans les nefs, si tant est qu'on pût décorer de ce nom les ailes disgracieuses et si basses de l'ancien hangar. Encore si, pour en faire des classes, l'architecture seule leur eût manqué ! mais la voix d'un professeur couvrait celle de l'autre, et les chants, les allées et venues, le moindre incident qui survenait ici, dérangeaient tout ce quise faisait là. Ces diverses bandes d'écoliers étaient aussitôt sens dessus dessous ; mais on ne pouvait s'organiser autrement.

Quel contraste ensuite, pendant toute la durée des dimanches et fêtes, entre le calme des Becchi et le bruit d'un millier d'enfants : car déjà on atteignait ce nombre. Que de fois dame Marguerite dit à son fils : « Quand je n'avais que tes deux frères et toi, ma jeune famille me paraissait déjà bien tapageuse ; où est-il aujourd'hui le vacarme dont je me plaignais ; et plutôt à Dieu que je n'eusse pas, sur mes vieux jours, la tête plus rompue que je ne l'avais jadis, étant jeune et forte ! Ce n'est pas que je veuille m'en plaindre, mon bon Jean ; amène toujours de nouveaux tapageurs ; il n'y en aura jamais trop pour moi, tant que tu pourras leur faire du bien. »

Pendant les dix années qu'elle vécut encore, la courageuse femme ne donna aucune marque de lassitude sérieuse ou d'impatience. Une seule fois elle parla de quitter l'Oratoire, à la suite d'incidents comme celui que raconte le *Bulletin (Bollettino Salesiano)* de mars 1881 :

« Après la campagne de 1848, un de nos anciens pupilles, qui est aujourd'hui père de famille et porte à dom Bosco la plus vive affection, revint à l'Oratoire. Il avait momentanément servi dans le corps des bersaillers (*bersaglieri*), et naturellement nous ne l'appelions que le *Bersailler (Bersagliere)*. Donc, sur nos instances et avec l'agrément de dom Bosco, il imagina de nous apprendre l'exercice et forma, des plus alertes d'entre nous, un petit bataillon. Nous obtinmes du

gouvernement deux cents fusils hors d'usage, nous complétâmes notre armement avec des bâtons, le Bersailler apporta son clairon, et en peu de temps notre Oratoire disposa d'une brigade dont l'instruction militaire pouvait largement lutter avec celle de la garde nationale. Nos jeunes gens en avaient perdu la tête et ne s'occupaient plus d'autre chose. Dans toutes les solennités notre milice était de service pour maintenir l'ordre, jusque dans la chapelle, et ces exercices ne servirent pas peu à nous ramener ceux de nos anciens qui s'étaient engagés pour la guerre....

» Maman Marguerite (c'est ainsi que nous l'appelions tous), en bonne ménagère, s'était réservé au fond de la cour un petit enclos dans lequel, avec une tendre sollicitude, elle cultivait du persil et du cerfeuil, des poireaux et des carottes, voire de la sauge et de la menthe. Or, un jour de grande fête, nous ne savons plus lequel, le Bersailler rassembla son armée, la partagea en deux corps, et voulut offrir à de nombreux spectateurs la représentation d'une bataille. Il distribua les rôles et détermina lequel des deux corps devrait céder à l'autre et feindre d'être vaincu. C'était à la limite du petit jardin, devant la haie, qu'on devait s'arrêter et poser les armes.

» Il prit le commandement et donna le signal : En avant ! chargez ! Les deux troupes s'élancent, poussant des cris formidables, avancent, reculent, tournent et retournent, fusils de bois contre fusils de bois. Il n'y manquait que l'odeur de la poudre et le bruit de la fusillade ; mais les cris de joie, les applaudissements des spectateurs, pouvaient, à la rigueur, tenir lieu des cris de douleur des blessés et des mourants, et même des détonations de l'artillerie. L'affaire devint si chaude que les prétendus vaincus, oubliant la consigne, chargèrent les vainqueurs et les poussèrent dans le jardinet de maman Marguerite. La haie est renversée, foulée aux pieds ; il y a de vrais blessés, de vrais morts, et ce sont les poireaux et les carottes. Le général en chef criait, sonnait du clairon ; mais les rires et les battements de mains des spectateurs ne

permettaient de rien entendre. Quand les deux drapeaux se relevèrent et se réunirent fraternellement, du fameux jardinet il ne restait plus guère que l'emplacement.

» Seule, maman Marguerite n'applaudissait pas, au contraire. A la vue du désastre, elle se tourna vers son fils et lui dit en patois piémontais (langage qu'elle employait lorsqu'elle était fortement excitée) : « *Varda, varda, Gioanin, lo c' al a fait l' Bersalie, al a guasta me tout l' ort!* ce qui veut dire : Regarde, regarde, Jean, ce qu'il a fait, le Bersailler ! il m'a gâté tout le jardin ! » Dom Bosco, le sourire sur les lèvres, lui répondit, en patois également : « *Mare, cosa veuli feie? A son giouvu :* Mère, que voulez-vous leur faire ? Ce sont des enfants ! » Cependant le général en chef, tout mortifié de son peu d'autorité sur ses troupes, se confondait en excuses. Il finit par tirer de sa poche un sac de caramels, et pria la mère de dom Bosco de le distribuer à tous les combattants, vainqueurs et vaincus. »

Dame Marguerite fit contre fortune bon cœur. Toutefois, à la suite d'une nouvelle escapade de même genre, elle entra dans la chambre de son fils et lui dit : « Ecoute-moi, Jean, je vais te parler en bon italien : je ne puis plus faire le bien dans cette maison. Tu vois comme tes enfants sont insupportables ; à chaque instant c'est quelque mauvais tour. Celui-ci, en courant, accroche ma table et la renverse avec toute ma lessive encore humide ; celui-là déchire ses culottes, arrache sa blouse, troue ses bas, comme s'il le faisait exprès, à tel point que je ne sais, pour les raccomoder, par quel bout commencer ; et mon jardin, mon pauvre jardin, que j'ai dû planter à nouveau ! En vérité, je n'y peux tenir. Sois raisonnable, Jean, laisse-moi retourner aux Becchi pour y terminer en paix le peu de jours qui me restent à vivre ! »

Dom Bosco regarda sa mère fixement, avec une tendresse émue, et, sans rien dire, lui montra le crucifix pendu à la muraille.

Marguerite comprit, ses yeux se remplirent de larmes : « Tu as raison, Jean, tu as raison ! »

Et, paisiblement, elle retourna à son ouvrage.

On la vit même prendre à son tour la défense de ces étourdis encore mal disciplinés. Un jour que l'un d'entre eux avait effrayé les poules par ses cris et s'amusa à les chasser dans un pré voisin, Marie Occhiena, sœur de Marguerite, qui, pour aider cette dernière, était venue se fixer à l'Oratoire, courait après le petit polisson en criant : « Veux-tu laisser les poules ! Si tu ne les ramènes pas, je te ferai renvoyer ! » Marguerite, sortant pour voir la cause de tout ce bruit, dit tranquillement à sa sœur : « Prends patience, ma bonne Marie, je le gronderai ; mais ne vois-tu pas qu'ils ont du vif-argent dans les veines ? »

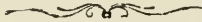
Nous avons nommé deux collaboratrices de dame Marguerite : Marie Occhiena, tante de dom Bosco, et M^{me} Gastaldi. Elles ne furent pas les seules. D'autres femmes dévouées venaient se grouper autour de la mère du saint prêtre et l'assistaient de leurs aiguilles ; ou bien elles lui apportaient, chaque samedi, son linge tout lavé, repassé et rapiécé. La plus remarquable fut la mère de M^{sr} Franzoni, l'illustre archevêque de Turin.

Leurs visites achevèrent, en faveur de l'Oratoire, la conquête de l'opinion publique turinoise, déjà très favorable depuis qu'on avait vu les premiers résultats de l'œuvre et connu les sentiments du roi.

Le conseil municipal de Turin lui-même, cédant à l'évidence, désarma et fit mieux que de désarmer. Il nomma une commission spéciale pour visiter les écoles de l'Oratoire. Cette commission, étonnée des progrès accomplis par des jeunes gens ramassés en grande partie sur le pavé des rues, et qui devaient tout à dom Bosco, fit un rapport tellement louangeur, que le conseil municipal crut devoir allouer à l'Oratoire un subside annuel de trois cents francs.

Vers le même temps le chevalier Gonella, directeur d'une œuvre dénommée la Mendicité instruite, œuvre qui n'était pas sans analogie avec celle de dom Bosco, institua pour lui un prix de mille francs, dont il le pria de disposer à son gré.

L'autorité ecclésiastique redoubla également ses témoignages de sympathie. Le fondateur de l'Oratoire ayant jugé à propos, pour encourager ses élèves dans la piété et la vertu, de constituer les plus exemplaires d'entre eux en une congrégation spéciale, sous le patronage de saint Louis de Gonzague, l'archevêque de Turin vint présider la cérémonie de l'inauguration, le 29 juin 1847 ; il en profita pour donner la confirmation à plus de trois cents jeunes gens. La pauvre chapelle du clos Pinardi eut l'honneur de recevoir, avec l'Archevêque, le Nonce apostolique et plusieurs grands personnages de la cour.



CHAPITRE VI.

ÉTABLISSEMENT DE L'INTERNAT. — HÉROÏQUES ET TOUCHANTS SOUVENIRS.

Jusqu'en 1847, les pupilles de l'Oratoire n'y venaient que les dimanches et fêtes ou pour les écoles du soir, mais s'en retournaient ensuite chez leurs parents, quand ils avaient un chez eux. Le fruit des enseignements reçus et la durée des bonnes résolutions prises dans l'établissement se trouvaient, par suite, singulièrement compromis : les camarades restés dehors reprenaient possession, par leurs moqueries, de ceux qui avaient voulu s'améliorer. Les mauvaises rencontres étaient fréquentes, pour ainsi dire inévitables ; une heure défaisait l'ouvrage de plusieurs semaines. Les patrons chez lesquels ils étaient en apprentissage n'étaient pas non plus tous également recommandables ; souvent le bon Père devait retirer ses enfants d'une maison suspecte pour les placer dans une autre plus sûre. Il les visitait et les faisait visiter, les interrogeait sur les conversations qu'ils avaient entendues, bref, s'efforçait de combattre les mauvaises influences. Mais le mal s'apprend plus vite qu'il ne se désapprend ; sans compter que cette espèce de police secrète que dom Bosco était obligé d'organiser froissait sa délicatesse, et que, lorsqu'il enlevait un enfant à un patron, il se faisait un ennemi. De toutes ces considérations il conclut que sa création ne serait ni complète ni définitive tant qu'il ne pourrait pas retenir jour et nuit les enfants sous sa main.

Il commença par offrir aux plus nécessiteux une espèce de fenil, avec de la paille fraîche et un sac pour chacun, parfois même une couverture, afin de les préserver d'aller coucher à la belle étoile. Ce premier essai de dortoir commun fut assez mal récompensé. Il ne faut pas croire, en effet, que les petits vagabonds furent tous de bons diables, ne demandant qu'à devenir anges, et que le métier de dompteur de sauvages civilisés n'ait que des succès et des jouissances.

Un soir, revenant de voir des malades, il rencontra à l'entrée du cours du Valdocco une bande de jeunes malandrins qui, voyant venir une robe noire, se promirent de s'amuser à ses dépens. Ils commencèrent par imiter, en le regardant, l'harmonieux cri du corbeau, le même par tous pays, et, par tous pays, adopté comme cri de ralliement par les insulteurs de prêtres. Dom Bosco, sans hâter ni ralentir son pas, alla droit aux insulteurs, qui furent bien vite décontenancés par son calme et par son air d'extrême bonté. Le cercle se referma autour de lui.

« Regardez-moi bien, dit-il, ai-je donc la mine d'un mangeur de gens? Vous paraissez me traiter en ennemi; eh bien! moi, je ne vois en vous que des amis.

— Si vous êtes un ami, dit le plus hardi de la bande, vous allez nous le prouver en commençant par nous payer à boire. »

Et les autres de rire.

Dom Bosco ne fut nullement déconcerté.

« Volontiers, mes amis, très volontiers; entrons à l'auberge des Alpes, ici près. »

Et ils s'attablèrent tous ensemble autour d'une bouteille, puis de deux et de trois. L'aubergiste ouvrait de grands yeux; mais ayant reconnu dom Bosco, qu'il voyait passer souvent, il ne fut ni surpris ni scandalisé.

Lorsqu'il vit ses compagnons de table un peu gris, dom Bosco leur demanda de lui faire, à leur tour, un petit plaisir. « Oh! plusieurs, monsieur le curé. — Non, un seul. Quand vous paraissez vous moquer de moi, cela m'est assez indifférent; mais je vous ai entendus blasphémer, insulter Dieu;

cela, c'est une folie et une ingratitude, car le bon Dieu est plus fort que vous, et vous tenez tout de lui. Promettez-moi de ne plus le faire ! » Ils le lui promirent tous et ajoutèrent, sur son invitation, qu'ils iraient le voir dimanche à la maison Pinardi.

« Maintenant voici la nuit, observa-t-il en manière de conclusion : vous ferez bien de rentrer chez vous. — Je n'ai pas de domicile, répondit l'un. — Moi pas davantage, » déclara un autre. Sur une vingtaine qu'ils étaient là, dix ou douze ne connaissaient d'autre toit fixe que la voûte du ciel ni d'autre parquet que le pavé des rues. « Où couchez-vous donc ? insista dom Bosco. — Quelquefois sous ou sur les bancs des promenades, quand la saison le permet ; quelquefois dans une maison en construction, quelquefois dans une voiture, ou près des chevaux, lorsque les garçons d'écurie sont de bonne humeur ; quelquefois dans le grand dortoir municipal ; mais pour celui-là il faut avoir quatre sous !

— Pauvres enfants ! soupira dom Bosco, pour ce soir, voilà ce que je vous propose : que ceux qui ont un gîte et des parents s'en aillent tranquillement chez eux ; j'emène les autres. »

La bande se partagea alors en deux moitiés, dont l'une s'éloigna du côté de la ville, après échange d'une poignée de mains avec ce prêtre charmeur ; l'autre le suivit au Valdocco.

Arrivés chez lui, il les mena au fenil, où l'on grimpait par une échelle, leur remit de quoi se couvrir tant bien que mal, et, après la récitation avec eux d'un *Pater* et d'un *Ave*, enchanté de sa bonne rencontre et persuadé qu'il tenait le commencement de son internat, il leur souhaita le bonsoir.

De grand matin il vint pour les appeler et les envoyer chacun à leur travail de la journée. Il arriva à l'échelle et n'entendit pas le moindre bruit. « Comme ils dorment ! pensa-t-il, les pauvres enfants ! n'est-ce pas dommage de les réveiller ? » Et il attendit encore un pied sur l'échelle. Le silence se prolongeant, il se détermina à monter. Le nid était vide, les oiseaux de passage s'étaient levés plus matin que lui ; ils s'étaient en-

volés, et les sacs, les couvertures, les avaient suivis. Mais ce qui affligeait le plus dom Bosco, c'était la certitude qu'il ne les reverrait plus, du moins plus à l'Oratoire.

Il cherchait donc le moyen d'arriver à l'établissement d'un asile ou hospice, c'est-à-dire d'un véritable internat; mais il reculait devant les difficultés et les dépenses, lorsqu'un beau soir de mai 1847, par une pluie battante, comme sa mère et lui venaient de souper, un grand garçon d'une quinzaine d'années, mouillé jusqu'aux os, frappa à leur porte, demandant un abri et un morceau de pain.

Dame Marguerite l'introduisit dans la cuisine, le fit asseoir près du feu et lui mit dans les mains tout ce qui restait du modeste souper.

Une fois bien séché et restauré, il remercia et, avant de prendre congé, raconta son histoire. « Je suis orphelin, je viens de Valsesia et je sers les maçons, quand j'ai de l'ouvrage. Mais pour le moment j'en cherche encore. J'avais trois francs en quittant le pays, il ne me reste plus un sou.

— As-tu fait ta première communion? demanda dom Bosco vivement intéressé.

— Pas encore.

— Suis-tu un catéchisme? vas-tu quelquefois te confesser?

— J'y allais au pays, mais ici je ne connais personne. »

Disant ces mots, l'enfant se mit à pleurer. Peu s'en fallut que dame Marguerite ne lui fit compagnie.

« Si je savais que tu fusses un honnête garçon, reprit dom Bosco, je trouverais peut-être moyen de te loger quelque part, mais d'autres m'ont emporté mes sacs et mes couvertures....

— Monsieur le curé, dit l'enfant, je suis pauvre, mais je n'ai jamais volé.

— Si tu veux, Jean, nous le garderons, proposa dame Marguerite.

— Et où le mettrons-nous?

— Ici, près de moi, dans la cuisine; au moins il n'emportera pas les sacs du fenil.

-- Non, mais il emportera votre marmite.

— J'aurai soin que cela n'arrive pas.

— Eh bien ! soit, viens nous aider, petit. »

Ils sortirent tous les trois, rapportèrent des planches qui furent posées sur une demi-douzaine de briques, ajoutèrent de la paille, une couverture, et ainsi fut improvisé un grabat.

Marguerite pourvut à la sûreté de la marmite en fermant la porte au dehors. Dom Bosco, en se retirant, emporta la clef dans sa poche.

Tel fut le premier dortoir de l'asile salésien, qui en compte aujourd'hui plus de quarante, où dorment huit à neuf cents enfants qui n'auraient, sans cela, ni feu ni lieu.

Avant qu'il s'endormît, dame Marguerite fit à son hôte un petit sermon sur la nécessité du travail et de la religion, et lui recommanda de faire sa prière.

« Je ne la sais plus bien.

— Récite-la après nous, dit dom Bosco. » Et il se mit à dire la prière lentement, s'arrêtant à chaque mot, pour que l'enfant pût le répéter.

Dame Marguerite continua ainsi tous les soirs. Sans y penser, elle donnait ainsi naissance à un usage qui s'est maintenu dans toutes les maisons salésiennes. La prière terminée, le père de la jeune famille souhaite le bonsoir à ses nombreux enfants et les endort, pour ainsi dire, dans de saintes pensées et des résolutions salutaires pour le lendemain.

L'enfant se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait. Il revint prendre ses repas et son gîte à l'Oratoire, trouva de l'ouvrage et fut l'hôte de dame Marguerite jusqu'au commencement de l'hiver. Alors il regagna son pays et on n'en a plus entendu parler.

Un mois après, en juin, dom Bosco revenait un soir de l'église de Saint-François d'Assise. En suivant le cours Saint-Maxime (depuis appelé boulevard ou *corso* de la Reine Marguerite), il vit un petit garçon de douze ans qui, la tête appuyée contre un orme, pleurait abondamment. « Que fais-tu là, et pourquoi pleures-tu ? demanda le bon prêtre s'approchant.

— Je pleure parce que je ne sais que devenir ; mon père est mort avant que j'aie pu le connaître ; ma pauvre mère, qui m'aimait tant, a été portée en terre ce matin. Le propriétaire de notre chambre m'a mis dehors en gardant le peu de hardes que nous avons, parce que nous lui devons un terme de loyer. »

Et l'enfant se mit à pleurer. Dom Bosco réfléchit une demi-minute et dit : « Viens avec moi.

— Avec vous ? Mais je ne vous connais pas, monsieur le curé.

— Viens toujours, nous ferons connaissance. »

Il le prit par la main, et lorsqu'il fut en présence de dame Marguerite :

« Mère, voici un nouveau fils que le bon Dieu vous envoie.

— Dieu soit béni ! » répondit la mère. Elle se rappelait sans doute le proverbe : A mesure que Dieu fait naître un ânon, il fait pousser un chardon.

Ce deuxième enfant, qui fut placé depuis comme commis dans un magasin et devint un bon père de famille, fut rejoint bientôt par un troisième, ensuite par un quatrième, puis, en 1848, par un vingtième et un trentième. Dame Marguerite devint ainsi de plus en plus « maman Marguerite, » et une véritable maîtresse de pension, avec cette différence que la pension était payée par la charité publique.

Pinardi avait encore quelques locataires autres que l'Oratoire et sa croissante famille. Dom Bosco s'arrangea pour les remplacer tous successivement, à l'expiration de leurs baux. Il occupa de la sorte toute la maison, en attendant d'être en mesure de l'acheter.

Mais plus il s'agrandissait, plus il était à l'étroit. La place pour le coucher était surtout absolument insuffisante. Il eut alors l'heureuse idée de recevoir, le jour seulement, des hôtes qui allaient passer la nuit à Turin ; et afin que cette organisation profitât à un plus grand nombre, il les recevait par séries de cinquante, c'est-à-dire que cinquante enfants étaient admis à sa table depuis le dimanche matin jusqu'au samedi soir ; la semaine suivante, c'était le tour de cinquante autres.

Les classes, devenues régulières et quotidiennes, prirent alors un nouvel essor, et l'on put établir dans l'Oratoire divers corps de métiers pour l'apprentissage, et aussi pour alléger les dépenses de la maison. Dom Bosco élargit l'institution de ses *maestrini*, en étendant à l'enseignement professionnel ce qu'il avait imaginé pour l'enseignement scolaire : il tâchait que, sous toutes les formes, ses pupilles rendissent à d'autres ce qu'ils recevaient de lui. Les premiers bénéficiaires de ses apprentis cordonniers, menuisiers, maçons, etc., furent appliqués à l'alimentation commune ; maman Marguerite était triomphante lorsqu'elle pouvait dire : « Ceci, c'est de l'argent gagné par nos enfants. » Mais il fallut promptement, sous le rapport financier, faire une part assez large aux travailleurs, du moins à ceux qui paraissaient destinés à s'en aller un jour pour s'établir dans le monde ; et c'était le nombre le plus considérable. La maison partagea avec eux, dans des proportions qui variaient suivant les âges et le degré d'habileté de chacun. En gardant tout, elle n'eût pas commis une injustice, puisqu'ils ne gagnaient rien que par elle ; mais elle les eût découragés. Le droit de propriété sera toujours, pour la masse des hommes, le principal aiguillon du travail ; aiguillon moins puissant toutefois que la charité, qui était celui de dom Bosco et de sa mère. Quelle récompense terrestre eût été capable de créer chez eux la puissance de travail dont ils ne cessaient de donner l'exemple ?

Le fondateur de l'œuvre salésienne se délassait par des occupations manuelles de la trop grande tension d'esprit qu'exigeaient son administration et surtout ses labeurs littéraires. Aussi, raconte un de ses biographes, on pouvait le voir aider sa mère dans les gros ouvrages de la maison, puiser de l'eau, balayer, scier du bois, allumer le feu, écosser les haricots, peler les pommes de terre, et il ne dédaignait pas, le cas échéant, de ceindre le tablier et de confectionner lui-même la *polenta*. Ce jour-là, elle était acclamée comme particulièrement délicieuse.

Un pantalon à tailler et même à coudre n'était pas au-

dessus de ses moyens, et les réparations qu'il faisait quelquefois aux vêtements des enfants, si elles n'étaient pas d'une élégance suprême, étaient au moins remarquables par leur solidité.

Quant au réfectoire, il était des plus élémentaires. Chacun s'asseyait où il pouvait et comme il pouvait ; les uns dans la cour, sur une pierre ou quelque pièce de bois ; les autres sur les marches de l'escalier, et les écuelles se vidaient comme par enchantement.

Une source d'eau fraîche jaillissait tout à côté ; elle fournissait une boisson aussi salubre qu'abondante.

Le repas terminé, chacun lavait son écuelle et la mettait en lieu sûr ; quant à la cuiller, c'était un objet si précieux que, faute d'un tiroir où l'on pût la déposer, on la gardait dans sa poche.

Petite cour, humbles chambres ! Que de franche et douce joie dans ce pauvre ménage ! Dom Bosco, après le *Benedicite*, avait coutume de dire à ses convives : « Bon appétit, » et cette innocente recommandation était immanquablement accueillie par un formidable éclat de rire.

L'excellent Père possédait dans l'esprit et le cœur un fonds inaltérable de jeunesse et de gaieté. Personne ne savait comme lui amuser et intéresser les enfants. Il racontait avec une bonhomie charmante, et le trait, toujours délicat, était remarquable par sa finesse et sa tournure. Aussi les repas, faute d'assaisonnement plus solide, étaient-ils signalés par leur entrain et leur joyeuse allure ¹.

La table du maître n'était guère meilleure que celle des élèves : de la soupe, du pain et un plat, si bien que pas un de ses confrères, après avoir essayé quelques jours de vivre avec lui, n'y put tenir : ils cherchèrent tous un autre régime. Notre soupe était la sienne, racontent ses premiers élèves. Il avait de plus un plat, mais sa mère, par son ordre, le lui confectionnait le dimanche, et le lui servait, tant au dîner

(1) Le docteur Charles DESPINEY, *Dom Bosco*, p. 41.

qu'au souper, jusqu'au jeudi soir; le vendredi matin, elle en faisait un autre, maigre, et ainsi se terminait la semaine. Ordinairement ce fameux plat était une tourte ou pâté, et il suffisait de le réchauffer pour qu'il fût prêt. Un peu rance, un peu moisi quelquefois, surtout l'été; dom Bosco n'y regardait pas de si près; il se figurait que sa mère l'avait arrosé d'un filet de vinaigre, et il ne le mangeait pas avec moins d'appétit ¹.

Ses premiers disciples se rappellent aujourd'hui encore, avec délices, son enjouement et sa bonhomie.

Un d'entre eux, se disposant à faire une confession générale, avait écrit ses péchés. Était-ce par excès d'une perspicacité qui les lui grossissait, ou bien en avait-il réellement commis tant que cela? Le fait est qu'il en remplit tout un cahier. Pour comble de malheur, ce cahier tombe de sa poche. Alors le pauvre enfant de se fouiller et refouiller, de chercher par tous les coins, et, ne trouvant rien, de pleurer à chaudes larmes. Dom Bosco avait ramassé le cahier, à l'insu de tout le monde, lorsqu'on lui amena le petit inconsolable. « Nous ne savons ce qu'il a; il se désole et ne veut pas nous dire pourquoi.

— Voyons, mon petit Jacques, insista dom Bosco avec tendresse, as-tu quelque mal? aurais-tu éprouvé quelque contrariété? tes camarades t'auraient-ils battu? »

Et en lui faisant ces questions, il le caressait paternellement, afin de ralentir le cours de ses larmes. L'enfant, essuyant ses yeux, et reprenant un peu de courage, répondit : « J'ai perdu mes péchés ! »

A ces paroles, tous ses compagnons poussèrent un grand éclat de rire, et dom Bosco, qui avait aussitôt compris de quoi il s'agissait, ajouta en plaisantant : « Heureux es-tu d'avoir perdu tes péchés, et plus heureux encore si tu ne plus les retrouver, parce que, dépourvu de tes péchés, tu iras certainement au Paradis ! » Mais ce bon petit garçon, craignant de n'avoir pas été compris, répartit : « J'ai perdu le cahier où ils se trouvaient écrits. »

(1) *Bollettino salesiano*, 3^e année

Alors dom Bosco tira de sa poche le grand secret : « Rasure-toi, mon ami, tes péchés sont tombés entre bonnes mains, les voici. » A cette vue, le front de notre jeune affligé se rasséréna et il dit en souriant : « Si j'avais su que vous les aviez trouvés, au lieu de pleurer je me serais mis à rire, et ce soir, en allant me confesser, je vous aurais dit : « Mon père, je m'accuse de tous les péchés que vous avez trouvés et qui sont actuellement dans votre poche. »

Il avait quelquefois à protéger ses enfants contre leurs familles elles-mêmes. Un d'entre eux, malmené par son père, qui le battait, lui donnait du travail au-dessus de ses forces, et voulait lui interdire de fréquenter l'Oratoire, vint se réfugier chez lui ; mais, poursuivi de près, il n'eut pas le temps d'entrer dans la maison et grimpa sur un mûrier.

Il s'y trouvait à peine, blotti dans les branches, que ses parents arrivèrent, passèrent sous l'arbre sans l'apercevoir, et le réclamèrent impérieusement à dom Bosco. Celui-ci les connaissait, et c'était lui qui avait invité l'enfant à réclamer sa protection en cas de besoin. Il dit aux parents irrités que leur fils n'était pas chez lui. « Et pourtant il doit y être. — Je vous affirme qu'il n'y est pas, et y fût-il, vous n'avez pas le droit de vous introduire de force dans la maison d'autrui. — Eh bien ! nous irons à la police, et nous saurons arracher l'enfant d'entre les mains des curés. — Oui, allez-y, à la police, je vous y suivrai, je ferai connaître la manière indigne dont vous traitez votre fils ; et la justice vous déchargera du soin de le garder. »

A cette menace les parents, qui se sentaient coupables, s'en allèrent et on ne les revit plus.

Mais que devint l'enfant ? Ses deux persécuteurs éloignés, dom Bosco, maman Marguerite et plusieurs autres se portent sous le mûrier ; ils invitent l'enfant à descendre, l'appellent par son nom, mais en vain. Il faisait déjà nuit et très froid, et le malheureux ne donnait aucun signe de vie. On regarde avec plus d'attention et, au clair de la lune, on le voit immobile, fortement cramponné à quelques branches. Dom Bosco

répète plus fort : « Descends, mon ami, ne crains rien, il n'y a plus personne, et au besoin nous te défendrons. » Mais il parlait au vent. Alors, un frisson parcourut tous les spectateurs de cette scène ; on redouta quelque malheur.

Dom Bosco se fait aussitôt apporter une échelle, et, le cœur palpitant de crainte, monte sur l'arbre. Il s'approche de l'enfant et le trouve tout transi et privé de sentiment. Il le touche avec les plus grandes précautions, il le secoue, l'appelle ; alors l'enfant semble se réveiller d'un sommeil léthargique. Croyant avoir encore son père à ses trousses, il se met à crier comme un aigle. Il mordait et se débattait avec une telle violence, que peu s'en fallut qu'il ne tombât de l'arbre, entraînant dom Bosco dans sa chute. Le bon prêtre se tenait d'une main à une forte branche et de l'autre pressait étroitement contre lui le pauvre garçon : « N'aie pas peur, mon ami, répétait-il, je suis dom Bosco ; vois, j'ai l'habit de prêtre, regarde-moi en face ; calme-toi, ne me mords pas surtout, parce que tu me ferais mal. » En un mot, il fait si bien qu'il le rend au sentiment de l'existence, et ramène le calme dans son esprit agité. Revenu à lui, le petit garçon pousse un profond soupir, puis, avec l'aide de dom Bosco, il descend de l'arbre. Maman Marguerite le reçoit tendrement, l'emmène à la cuisine, le reconforte d'une bonne *minestra*, et, à partir de ce moment, l'asile de Saint-François de Sales devient sa maison, et dom Bosco son père.

Plus humain que l'autre, dom Bosco le mit à un métier en rapport avec ses forces, celui de relieur ; mais remarquant en lui beaucoup d'intelligence et de bonnes dispositions, il le poussa aux études et lui enseigna lui-même l'italien, le latin et l'harmonium ; bref, il en fit son bras droit pour les fêtes où la musique avait à intervenir. Ce jeune homme, ses études terminées en 1857, a reçu les ordres sacrés et a eu la gloire d'être le premier prêtre de dom Bosco. Il n'entra point dans la congrégation salésienne, mais il est devenu un des membres les plus distingués du clergé de Turin.

La continuité des rapports du maître avec les élèves et la

vulgarité des occupations dans lesquelles ceux-ci le surprenaient souvent auraient dû, ce semble, amoindrir son autorité. Il n'en était rien, parce qu'il ne traitait jamais d'égal à égal avec eux et qu'il savait être solennel à propos. Un père peut se montrer impunément condescendant pourvu qu'il reste digne, de même qu'il peut se montrer sévère sans cesser d'être aimé, pourvu qu'on le sache juste. Le respect et l'affection sont tellement loin de s'exclure, qu'ils ne vont jamais l'un sans l'autre. Sans affection, les enfants n'ont que de la crainte et deviennent hypocrites ou farouches ; sans respect, leur affection se tourne en mépris et ils ne savent ni obéir ni se vaincre.

Dom Bosco se conciliait à la fois respect et affection par le double mobile que ses collaborateurs et lui ne cessaient de présenter aux enfants : plaire à Dieu et contenter le maître. C'était là une double baguette qui suffisait à régir le petit troupeau et à le faire marcher droit. Au besoin, la main du berger en laissait apercevoir une troisième : la possibilité d'être exclu de la maison. Devant cette dernière, il était bien rare que tout ne rentrât dans l'ordre. S'il fallait absolument en arriver à une exécution, dom Bosco se raidissait contre son propre cœur et se montrait intraitable. Plutôt sacrifier une brebis galeuse qu'exposer tout le troupeau.

Un dimanche soir, dom Bosco ayant admis ses internes à lui baiser la main après la prière, en oublia un par mégarde. Le pauvre enfant se mit au lit en pleurant ; ses sanglots se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit ; c'était un véritable désespoir. Le surveillant se leva pour lui demander ce qu'il avait. « Ah ! gémit l'enfant, il faut que j'aie commis quelque grosse faute, le Père n'a pas voulu que je lui baise la main. » Le surveillant, ému, alla réveiller dom Bosco pour lui raconter ce qui se passait. Le bon Père s'habilla en toute hâte, vint au dortoir, rassura l'enfant, le caressa, lui affirma qu'il l'avait sauté sans s'en apercevoir, que c'était lui-même qui était répréhensible, ce dont il lui demandait pardon. Ces douces paroles calmèrent l'enfant ; il baisa et rebaisa la main

de dom Bosco pour se dédommager, et s'endormit heureux et souriant.

Une parole, un signe, un regard de dom Bosco, avaient sur ses élèves une action souveraine, instantanée. Un jour, raconte un d'entre eux, nous étions quatre cents à courir, jouer, crier, lorsque dom Bosco parut, ayant à nous parler. Au seul signe de sa main levée, tout s'arrêta, cris et jeux ; en un clin d'œil nous fûmes autour de lui, tous immobiles, tous silencieux et attentifs. Un carabinier qui, depuis un moment, nous considérait, s'écria : « Voilà un curé qui, s'il était général, avec une armée aussi disciplinée, serait toujours sûr de vaincre. »

La bonté, chez le père, était relevée par l'autorité ; dans la mère, dans « maman Marguerite, » elle était toute pétrie de tendresse. Lorsqu'un enfant avait reçu une réprimande, Marguerite estimait qu'il ne fallait pas le laisser seul à ruminer sa rancune, et à moins que dom Bosco n'eût commandé de tenir le coupable dans l'isolement, on la voyait accourir pour mettre le baume sur la blessure. « Qu'as-tu fait ? disait-elle ; voilà donc les consolations qu'on reçoit de toi ? Nous ne cherchons que ton bien ; pourquoi ne veux-tu pas nous aider ? Si tu étais sage, si tu travaillais, nous serions heureux, et toi avec nous. Si tu te conduis ainsi à l'âge où tu es, et dans une maison où tu n'as que de bons exemples sous les yeux, que feras-tu quand tu seras grand et loin d'ici ? Où iras-tu ? Comment finiras-tu ? Pauvre enfant ! » Elle le laissait tout ému et s'éloignait, émue elle-même.

D'autres fois, mais rarement sans en avoir demandé l'autorisation à l'avance, elle levait la punition, emmenait le coupable à la cuisine et disait, en lui mettant dans la main une pomme ou un morceau de fromage avec du pain, car il n'y avait pas de friandises à l'Oratoire : « Prends, c'est dom Bosco qui te le donne. Comme il travaille, dom Bosco ! comme il prend de peine, jour et nuit, pour arriver à nourrir tant de monde ! Et toi, n'as-tu pas honte de lui faire du chagrin pour tout remerciement ? Que tu lui en as fait déjà à dom Bosco ! **A sa place, je n'aurais pas tant de patience que lui.** »

L'enfant baissait la tête, muet et confus, ou se mettait à pleurer, et généralement il allait demander pardon à dom Bosco.

« Mais le pardon de dom Bosco, ce n'est pas tout, continuait maman Marguerite, et Dieu ? Sais-tu ce que c'est que Dieu, le grand bienfaiteur, le souverain maître ? Dieu voit non seulement tes actions, mais tes pensées les plus secrètes, et peut-être les mauvais sentiments, la colère et l'obstination qui t'agitaient en dedans tandis que dom Bosco te faisait ses reproches, peut-être le peu de désir que tu as de changer de conduite. Demande-lui donc aussi pardon, au bon Dieu, demande-le-lui du fond de l'âme. »

Souvent, tout en le sermonnant de la sorte, elle lui préparait quelque chose à manger : « Mais ne le dis à personne, ajoutait-elle, tu me ferais faire fâcheuse figure ; on dirait que j'encourage tes vices. Est-ce que je protège ceux qui ne le méritent pas ?... Toi, c'est vrai, tu ne l'as pas mérité, mais tu le mériteras ; je sais que tu as bon cœur et, songes-y bien, à partir de maintenant, je te suivrai de près, j'aurai les yeux sur toi ! »

Et comme elle savait animer ceux qui se conduisaient bien, et les pousser à faire mieux encore ! « Bravo ! viens près de moi, cher enfant, tu seras notre consolation. Dom Bosco est très content de toi. Le bon Dieu aussi est content ; il te bénira : allons, embrasse ta maman Marguerite. »

Si l'enfant ainsi encouragé ne répondait pas à son attente, ou si l'enfant grondé retombait dans les mêmes fautes, elle le prenait à part, et, comme n'ayant pas voulu croire d'abord à ses manquements : « Est-ce bien vrai ce qu'on m'a dit ? Parlons plus bas, si quelqu'un l'ignore, je ne veux pas qu'il l'apprenne. Voilà donc comme tu m'as tenu parole, comme tu as récompensé maman Marguerite de sa confiance ! Si tu étais mon supérieur, si tu étais à ma place, que ferais-tu ? Ne perdrais-tu pas courage avec un garnement incorrigible tel que toi ? Voyons, juge-toi toi-même, que veux-tu que nous fassions de toi ? »

Le lecteur voudra bien excuser ces minimes détails : ils sont toute l'éducation.

En 1846, dom Bosco et sa mère eurent une grande joie : quatre des enfants de l'Oratoire prirent l'habit ecclésiastique. Ils étaient les prémices de l'immense phalange sacerdotale que devait former un jour l'Institut salésien.

Tout réjoui de ces premiers résultats, dom Bosco redoublait de zèle pour faire des recrues, et de confiance en Dieu pour pourvoir à leur entretien. Il a expliqué lui-même plus tard, à Paris, dans l'église Notre-Dame des Victoires, ce qu'était alors sa vie :

« Dans mes courses à travers Turin, quand je rencontrais un jeune homme sans moyens d'existence, je lui posais cette question : « Veux-tu travailler? — Oui, me répondait-il, mais je ne sais où aller. — Je vais t'indiquer, lui disais-je. — On ne me recevra pas, objectait-il, je suis trop mal habillé! — Viens toujours, suis-moi, on t'habillera. » Et tous me suivaient avec plaisir.

» Des femmes du monde, en effet, s'occupaient de vêtir ces pauvres garçons.

» Des jeunes gens riches, dévoués à notre œuvre, consacraient une grande partie de leur temps à leur trouver de l'ouvrage, en attendant que nous pussions leur en fournir sans sortir de chez nous. Ils s'adressaient aux industriels, aux chefs de magasins; ils en plaçaient un grand nombre.

» Parmi les vagabonds recueillis, il s'en trouvait de très grands et très ignorants; mais quand ils se voyaient en contact avec de tout jeunes enfants que nous avions déjà instruits, ils avaient honte de leur ignorance. Ils suivaient nos classes avec ardeur, et ils en arrivaient bientôt à nous demander de les confesser et de les communier.

» Voilà toute l'histoire de la fondation de nos patronages appelés hospices, asiles, refuges ou orphelinats. »



CHAPITRE VII.

DEUX NOUVEAUX ORATOIRES DANS TURIN. — DOM BOSCO
ET LES VAUDOIS.

Cependant l'immeuble du Valdocco devenait absolument trop étroit : impossible d'y introduire un enfant de plus, si petit que fût cet enfant. Dom Bosco et son fidèle conseiller et collaborateur, le théologien Borelli, en parlèrent au zélé archevêque Franzoni et à sa mère, qui n'hésitèrent point à les pousser à la fondation d'une succursale.

L'entreprise ne manquait pas d'une certaine témérité, le premier établissement étant déjà d'un si lourd entretien. Néanmoins, toujours confiant dans la Providence, dom Bosco chercha un local dans le quartier où se trouve actuellement le cours Victor-Emmanuel II, et où l'on ne voyait alors que des chemins à demi tracés, des entrepôts et des masures habitées par des blanchisseuses qu'attirait le voisinage du Pô. Il trouva ce qu'il lui fallait ; mais la propriétaire, une dame Vaglienti, demanda un prix de location si élevé que dom Bosco ne pouvait raisonnablement accéder à ses prétentions. Les pourparlers durèrent ; ils n'auraient peut-être pas abouti sans un incident qui parut un acte d'intervention directe de cette Providence que dom Bosco invoquait si souvent.

Pendant une conférence entre lui et l'obstinée M^{me} Vaglienti, qui ne voulait rien entendre, le ciel, tout d'un coup, se voila

d'épais nuages ; M^{me} Vaglienti alluma une lampe ; un violent coup de tonnerre ébranla la maison, et la lampe s'éteignit.

Tremblante, affolée, la dame oublia ses écus pour ne songer qu'à sa vie. Elle tomba à genoux : « Bon père, s'écria-t-elle, obtenez de Dieu que j'échappe à la foudre, et j'en passerai par où vous voudrez.

— Rassurez-vous, reprit dom Bosco, je vais prier Dieu qu'il vous aide maintenant et toujours. »

La lampe fut rallumée, le coup de tonnerre ne se renouvela pas, et l'acte fut signé conformément aux propositions du saint prêtre.

Le nouvel Oratoire fut appelé Oratoire de Saint-Louis. Son inauguration eut lieu sous la présidence du théologien Borelli, le 8 décembre 1847. Cette date du 8 décembre fait souvent époque dans l'œuvre salésienne, pour laquelle tant d'anniversaires mémorables coïncident ainsi avec une des fêtes principales de la grande protectrice, la Vierge Immaculée ¹.

Il mit à la tête de cette fondation tantôt l'un, tantôt l'autre de ses amis du clergé de Turin ; car, retenu au Valdocco, il ne pouvait la diriger personnellement, et il n'avait pas encore de prêtre de sa congrégation qui fût complètement formé et disponible. Parmi les prêtres qui venaient bénévolement, chaque dimanche, prêter leur ministère pour confesser, dire la messe, et surveiller les enfants à l'Oratoire Saint-Louis, on cite le théologien Hyacinthe Carpano, qui en fut le premier directeur, ensuite les prêtres Félix Rossi, Demonte, Léonard Murialdo et Théodore Scolari.

Un troisième Oratoire, celui de l'Ange gardien, s'ouvrit dix-huit mois après, dans le quartier Vanchiglia, qui n'avait pas non plus, à cette époque, les larges rues et les jolies maisons qui l'ont embelli depuis.

La main de la Protection divine fut d'autant plus visible dans une aussi rapide extension de l'œuvre salésienne, que

(1) Le 8 décembre 1841, dom Bosco avait recueilli son premier enfant ; le 8 décembre 1844, il inaugura l'Oratoire chez la marquise de Barolo ; le 8 décembre 1847, il ouvrit l'Oratoire de Saint-Louis.

les circonstances politiques étaient devenues subitement contraires.

La proclamation de la République en France avait déchaîné la révolution sur toute l'Europe, et en particulier sur l'Italie. Charles-Albert, croyant l'Autriche par terre à la suite des insurrections de Vienne, de Hongrie, de Milan et de Venise, avait eu l'imprudence de lui déclarer la guerre, et l'imprudence plus grande de poursuivre cette guerre tout seul : « *Italia farà da se,* » disait-il ; moins habile en cela que son fils Victor-Emmanuel, qui réalisa tant de conquêtes par les armes d'autrui. Vaincu à Novare, Charles-Albert dut abdiquer. La défaite ulcéra les cœurs piémontais ; les Etats de l'Eglise étant parmi ceux dont on avait rêvé de s'emparer, la guerre contre l'Eglise et le Pape succéda à la guerre contre l'Autriche ; le successeur de Charles-Albert se jeta dans les bras de la Révolution et des sociétés secrètes ; l'Archevêque de Turin, M^{gr} Franzoni, dont l'indépendance apostolique déplut, fut exilé à Lyon ; bref, les œuvres catholiques perdirent la faveur officielle ¹.

Dom Bosco était patriote, quoique non révolutionnaire ; les derniers chapitres de son *Histoire d'Italie* en font foi. En 1848 et 1849, un certain nombre de ses élèves, les plus âgés, s'engagèrent comme soldats ; il les laissa faire et eut la joie de les voir revenir presque tous après la campagne. Ceux qui restaient, déjà si à l'étroit, durent se resserrer encore pour faire place à des séminaristes délogés eux-mêmes par les troupes, si nombreuses qu'on ne savait plus où les caserner. La fièvre de la guerre troublait toutes les têtes ; on ne parlait que guerre, on ne rêvait que guerre sur les bancs des écoles, aussi bien que dans les rues et les théâtres. Les études s'en ressentirent, et dom Bosco fut obligé de faire la part du feu en autorisant, dans la cour de l'Oratoire, ces simulacres de bataillons et de batailles dont nous avons parlé déjà.

(1) On ne disait pas encore les « œuvres cléricales ; » le mot ne fut inventé que vers 1860, par les francs-maçons belges.

Mais ces embarras furent de peu de durée. Ce qui jeta le plus de perturbation dans l'existence pacifique et sereine de dom Bosco, existence uniquement tourmentée alors par l'excès des occupations, ce fut l'invasion du prosélytisme vaudois.

Charles-Albert avait cru devoir émanciper les Vaudois et leur donner non seulement le droit de pratiquer librement leur religion, mais celui d'attaquer la religion d'autrui, et de venir troubler les consciences catholiques. Les sectaires sortirent comme un torrent du fond des vallées profondes où ils vivaient depuis si longtemps isolés, et se répandirent sur les principales villes du Piémont. Leurs pasteurs, qu'on appelait Barbets, parce qu'ils portaient toute leur barbe, défiaient les prêtres catholiques. Ils les provoquaient en insultant avec audace la Vierge, la messe, la confession, le Pape, le célibat ecclésiastique.

Violamment passionnés contre les doctrines qu'ils ne connaissaient pas ou qu'ils connaissaient mal, ils s'attendaient à voir ces doctrines crouler devant leurs prédications, comme les murs de Jéricho au son des trompettes de Josué. Mais leur fougue se brisa promptement. Ils ne renversèrent que les croyances déjà plus que chancelantes. Un petit nombre de mécréants, qui pratiquaient mal la religion paternelle, allèrent à eux afin d'avoir un prétexte de n'en plus suivre aucune, et ce fut tout. Les mêmes résultats devaient se répéter bientôt dans l'Italie entière. Le protestantisme, après vingt ans et plus de complète liberté, est parvenu à y défaire des catholiques, mais non à y faire des protestants. Écoutons, sur ce point, dom Bosco lui-même.

« Nous demandons si, parmi tous ceux qui ont passé du catholicisme au protestantisme, il s'en trouve un, un seul qui ait fait ce changement afin de devenir plus pratiquant du culte divin et plus vertueux ; on ne peut rien nous répondre, sinon que les catholiques apostats sont tous des moins pieux et des plus dissolus.

» Nous demandons en outre : Pouvez-vous nous montrer un seul protestant qui se soit fait catholique sans avoir eu pour

but de progresser dans la vertu ? On reconnaît que ce protestant-là ne se trouve point : c'est une preuve que le vice et l'incroyance mènent au protestantisme, et la pureté des mœurs au catholicisme ¹. »

Dom Bosco fut un des prêtres de Turin les plus empressés à relever le défi des prédicants vaudois. Il opposa brochures à brochures et discours à discours. Le titre choisi pour son œuvre lui parut une invitation providentielle et comme une obligation. Il disait à un de ses amis : « En mettant mes enfants et moi sous le patronage de saint François de Sales, je n'avais d'abord songé qu'à la douceur proverbiale de ce grand saint ; je voulais me remémorer sans cesse que, pour réussir auprès de la jeunesse, il faut avoir la patience d'un père, le cœur d'une mère, être toujours accueillant, indulgent, de bonne humeur. Mais je crois voir aujourd'hui que Dieu m'appelle à imiter notre patron sous un autre rapport, celui du zèle à défendre la foi catholique. La carrière du doux François de Sales fut une longue bataille contre le protestantisme ; il en préserva ou délivra son pays, la Savoie. De même Dieu m'appelle à creuser un large et infranchissable fossé entre la jeunesse italienne et l'invasion de l'hérésie ; autrement je ne serais qu'à moitié le disciple du grand évêque de Genève. Il fut apôtre par ses écrits autant que par la sainteté de sa vie ; que ne puis-je l'imiter en tout ! »

Les opuscules que dom Bosco publia alors sous le titre d'*Avis aux catholiques* et de *Lectures catholiques*, se vendirent à deux cent mille exemplaires. L'auteur les réunit en un volume et les fit mettre, par le cardinal Antonelli, sous les yeux du souverain pontife Pie IX, qui lui envoya sa bénédiction et tous ses remerciements pour ces excellents petits volumes (*volumetti*). C'est aussi vers le même temps qu'il publia l'ouvrage de polémique religieuse intitulé *Le catholique dans le monde* (*Il cattolico nel secolo*), dans lequel il confondit les Barbets et leurs alliés des sociétés bibliques.

(1) Dom Bosco, *Il cattolico nel secolo*, p. 427.

Il menait de front la controverse par la plume et par la parole. On nous permettra bien de le citer encore :

« Il y a quelques jours, j'ai eu la visite d'un ministre protestant fameux, dont il convient que je taise le nom. Après les compliments d'usage, il me tendit un livre, en disant à plusieurs reprises : « Voilà un bon livre ! Comme il fait tou- » cher du doigt les infamies de l'Eglise romaine ! » J'ouvris le livre, il était d'un nommé Trivier, et renfermait, sans exagération, autant de mensonges que de paroles. « Voilà » des allégations, dis-je ; il faudrait les prouver. — Comment ? » reprit mon interlocuteur, n'est-ce pas une infamie que votre » Pape se fasse adorer comme Dieu, et plus que Dieu ? » N'est-ce pas une infamie et une idolâtrie d'adorer les » images et les saints comme autant de dieux ? N'est-ce pas » une infamie de prohiber la lecture de l'Evangile ? »

» A ce débordement de *quousque tandem*, je le priai paisiblement de me chercher, dans le livre qu'il avait en main, ou dans quelque autre, un seul décret des Papes ou des conciles, un seul passage des saints Pères prescrivant, fût-ce par une seule expression, une des trois énormités qu'il me signalait. Il tourna et retourna les pages, parcourut paragraphes et chapitres, et, ne trouvant rien : « Je reviendrai, dit-il, et » j'apporterai les textes. — Oui, allez, répliquai-je, lisez » tous les livres du monde, imprimés ou manuscrits ; et si » vous pouvez me prouver les assertions ci-dessus, qui sont » acceptées parmi vous comme monnaie courante, je procla- » merai que vous avez raison ; sinon.... — Quoi ? sinon.... — » Sinon, je suis en droit d'affirmer que le protestantisme vit » sur des calomnies. »

» Il partit, et je ne l'ai pas revu ⁽¹⁾. »

On fut généralement étonné de la vigueur de dialectique et de la puissance de persuasion du bonhomme Bosco, connu jusqu'à ce jour comme un saint, mais pas comme un théologien et un écrivain. Les ministres, désespérant de réussir au-

(1) Dom Bosco, *Il cattolico nel secolo*, p. 431.

près des adultes, s'adressèrent à l'enfance; là encore ils se trouvèrent en présence de l'indomptable bonhomme, quoique, pour l'éviter, ils se fussent abstenus de s'attaquer à l'Oratoire du Valdocco, et n'eussent concentré leurs batteries que sur la succursale de Saint-Louis. Voici quelle fut la tactique de ces nouveaux assiégeants.

Le dimanche, quelques-uns d'entre eux se postaient sur les divers chemins qui aboutissent à l'Oratoire Saint-Louis, épiaient les enfants qui s'y rendaient, engageaient conversation avec eux, et, tantôt par flatterie, tantôt par raillerie, tâchaient de les détourner. Le cadeau d'un joli livre bien relié, et au besoin celui d'une pièce d'argent de quinze sous, appuyaient leur éloquence.

Un petit nombre de ces enfants, peut-être soixante sur trois à quatre cents, se laissèrent séduire. Ils rapportèrent les pièces d'argent ou allèrent les dépenser au cabaret. Quelques-uns suivirent les prédicants dans une grande salle où l'on déblatéra contre le papisme, contre l'exploitation de l'homme par l'homme et en particulier par certains prêtres qui attirent les enfants pour les abêtir et s'en faire des revenus.

Quant au joli livre distribué, c'était une diatribe infâme sur la confession.

Chose remarquable, presque tous ceux qui s'étaient laissé séduire rentrèrent le soir à l'Oratoire et remirent le livre au directeur, le théologien Carpano, qui était déjà informé par les rapports de leurs camarades restés plus fermes.

Dom Carpano leur expliqua à tous le but et la tactique des sectaires et leur fit promettre de passer désormais sans les écouter. Comme preuve de leur docilité et de leurs bonnes résolutions pour l'avenir, les jeunes gens entassèrent des fagots dans la cour de récréation, alignèrent au-dessus les livres hérétiques et firent une joyeuse flambée.

Mais le théologien Carpano alla rendre compte à dom Bosco, et, prévoyant que l'attaque serait renouvelée, tous deux se concertèrent pour le dimanche suivant.

Des élèves adultes se tinrent aux carrefours des chemins,

afin de protéger leurs camarades plus jeunes. Ils avaient ordre de n'engager aucune discussion, mais simplement de veiller à ce qu'aucun ne se laissât embaucher et à ce qu'ils se rendissent tous, directement et sans s'arrêter, à l'Oratoire. Cependant il y en eut qui ne surent pas se retenir de traiter les Barbets de « marchands de consciences, » et leurs quelques adeptes de « soldats de quinze sous. » Il s'ensuivit un commencement de rixe qui n'eut pas de suite.

Mais le dimanche suivant, voyant que c'était un parti pris de passer sans vouloir rien entendre, et que ce mot d'ordre, donné par le théologien Carpano, était strictement suivi par tous les enfants, les Barbets et leurs amis stipendiés assaillirent l'Oratoire à coups de pierres. Alors les jeunes gens les plus forts, ramassant des cailloux, firent une sortie contre les assaillants et les mirent en fuite.

La police fut prévenue; mais soit connivence, soit négligence dans ces temps troublés, elle n'empêcha point les attaques brutales de se renouveler. Un dimanche, pendant que dom Carpano et dom Borelli étaient dans la sacristie, occupés à revêtir leurs ornements sacerdotaux pour donner la bénédiction, deux coups de pistolet furent tirés sur eux par une fenêtre qui donnait sur la route. Les balles s'aplatirent sur un mur. Des jeunes gens s'élançèrent à la poursuite des assassins; ils ne purent les rejoindre; mais lorsque ce fait fut connu dans Turin, l'opinion publique indignée obligea la police à faire un peu mieux son service dans ce quartier isolé de la rive du Pô, et les désordres ne se reproduisirent plus. Les Barbets laissèrent dom Carpano en paix, du jour où ils cessèrent de compter sur l'impunité.

Leurs efforts se tournèrent sur celui qui leur avait paru être le chef de la résistance. Ils n'avaient pu convaincre dom Bosco; ils tentèrent de le corrompre ou de l'intimider.

Un dimanche de janvier 1854, assez tard dans la soirée, deux inconnus demandèrent à parler à dom Bosco. Leur mine suspecte et l'heure avancée éveillèrent la défiance des jeunes gens de l'Oratoire, qui crurent devoir monter la garde à la

porte de leur bien-aimé directeur pour veiller à sa sûreté. Voici le dialogue qu'ils entendirent et que l'un d'eux a raconté.

Le plus âgé des deux inconnus (on a su depuis que c'était un ministre vaudois) commença par flatter dom Bosco.

Le ministre. — Vous avez reçu de la nature, monsieur le théologien, un don bien grand et bien rare, celui de vous faire lire et comprendre par le peuple; ne serait-il pas d'un homme sage d'employer un talent si précieux à des choses d'une utilité pratique, telles que le commerce, les arts et les sciences?

Dom Bosco. — Vraiment, Messieurs, dans la mesure de mes forces, j'ai fait ce que je croyais être de mon devoir. Mes diverses publications ont été bien accueillies, ce qui semble prouver qu'elles n'ont pas été inutiles.

Le ministre. — Pardon, Monsieur, elles seraient bien mieux accueillies encore si elles étaient capables d'intéresser tout le monde, par exemple si c'étaient des traités de physique ou d'histoire.

Dom Bosco. — Vous croyez cela, Messieurs?

Le ministre. — Evidemment, car vos *Lectures catholiques* roulent sur des matières usées et ressassées.

Dom Bosco. — Il est vrai que les sujets que j'y aborde ont été traités souvent par de célèbres auteurs; mais leurs in-folio pleins d'érudition furent écrits pour les savants, non pour le peuple, auquel conviennent très bien, au contraire, des opuscules dont presque tout le mérite est dans la clarté et la simplicité.

Le ministre. — Mais ces travaux ne sont nullement lucratifs pour vous, nous le savons très bien; si vous les échangez contre ceux que nous prenons sur nous de vous conseiller, vous en tireriez un profit très considérable et immédiat, au grand avantage de cet Institut si admirable qui reste, après tout, votre œuvre capitale. Tenez, si vous voulez bien suivre nos conseils, voilà un premier présent que je suis chargé de vous offrir (c'étaient quatre mille francs en billets de banque), et ce ne sera pas le dernier.

Dom Bosco. — Et pourquoi voulez-vous me donner tant d'argent ?

Le ministre. — Pour faire les frais des publications vraiment utiles que nous vous demandons, et pour venir en aide à votre Institut.

Dom Bosco. — Vous m'excuserez, Messieurs, si je refuse votre présent ; pour le moment je ne puis m'adonner à aucun travail autre que celui de la composition de mes *Lectures catholiques*.

Le ministre. — Nous vous répétons que c'est un travail inutile.

Dom Bosco. — Mais en vérité, Messieurs, que vous importe ? Est-ce à vous d'en juger ?

Le ministre. — Vous n'avez pas sans doute, monsieur le théologien, mesuré la portée et la conséquence d'un tel refus ; il fera un grand tort à votre Institut et pourra exposer votre propre personne à certains désagréments, à certains périls....

Dom Bosco. — Assez, Messieurs, je vous comprends...., mais je vous déclare haut et net que pour défendre la vérité, je ne crains personne. En me faisant prêtre de l'Eglise catholique, je me suis voué au bien des âmes et en particulier au salut de la jeunesse. C'est dans ce but que j'ai commencé et que je compte poursuivre mes publications.

— Vous faites mal, et vous nous bravez, s'écrièrent les deux sinistres personnages, d'une voix altérée par la colère. Qui sait maintenant ce qui vous arrivera ? Quand vous sortirez de votre maison, serez-vous sûr d'y rentrer ? »

Ces misérables parlaient sur un ton si menaçant, que les jeunes gens qui étaient derrière la porte la secouèrent légèrement et l'entr'ouvrirent, pour montrer qu'il y avait là des gardiens prêts à intervenir au premier signal. Mais dom Bosco, sans laisser paraître la moindre émotion, répondit gravement et avec calme : « On voit bien que Vos Seigneuries ne savent pas ce que c'est qu'un prêtre catholique ; autrement elles ne s'abaisseraient pas à de telles menaces. Que nous fait l'attente

de la mort, quand elle peut être pour nous le sort le plus enviable et le plus glorieux? »

A ces mots, les deux Vaudois parurent tellement furieux, qu'ils firent un mouvement en avant pour mettre la main sur leur adversaire.

Dom Bosco se leva, plaça sa chaise entre eux et lui et leur dit froidement : « Si vous voulez employer la violence, je me fais fort de vous prouver qu'il en coûte cher de violer le domicile d'un citoyen libre ; mais non : un prêtre ne doit chercher sa force que dans la patience et le pardon ; seulement, il faut que cela finisse. » Puis il ouvrit la porte toute grande, et apercevant là le jeune Buzzetti, il lui dit : « Conduisez ces messieurs dans l'escalier et jusqu'au portail extérieur, car il m'a paru qu'ils ne connaissent guère l'Oratoire ; ils pourraient se tromper (1). »

(1) *Dom Bosco*, par Albert du Boys, p. 76.





CHAPITRE VIII.

ATTENTATS CONTRE LA VIE DE DOM BOSCO. -- IL GRIGIO.

Aux ressentiments de l'hérésie s'ajoutèrent ceux du vice, qui grouillait librement dans le Valdocco avant l'établissement salésien, et que dom Bosco éconduisait progressivement et éloignait par sa seule présence. La vie du bon Père cessa d'être en sûreté.

Un jour qu'il faisait le catéchisme dans sa chapelle, un coup de fusil fut tiré sur lui, par la fenêtre ouverte. La balle passa entre le bras et la poitrine, déchira la soutane et alla s'aplatir contre le mur. Les jeunes gens, effrayés, se levèrent en tumulte; les plus forts voulaient courir après l'assassin. Dom Bosco les calma et dit en regardant sa soutane : « Ah ! pauvre soutane, c'est toi qui paies pour moi ! J'en suis vraiment désolé, car tu es mon unique ! »

Une autre fois, un forcené se précipita sur lui, un énorme couteau de boucher à la main. Dom Bosco n'eut que le temps de se réfugier dans sa chambre et de la fermer à clef. L'assassin resta là très longtemps, guettant sa proie. Les jeunes gens de l'Oratoire voulaient le déloger à coups de pierres et de bâton, mais dame Marguerite fit mieux : elle alla chercher les gendarmes, qui arrivèrent enfin après deux heures. Le malfaiteur fut conduit en prison, mais relâché le lendemain, sous prétexte que dom Bosco lui avait pardonné. C'était exact ; seulement, en pardonnant, le saint prêtre n'avait pas eu la

faiblesse de solliciter l'impunité. « Je pardonne comme chrétien, avait-il dit; mais comme citoyen et comme chef d'institution, je réclame la protection des lois de mon pays. » Le magistrat, probablement un courtisan de la canaille, fit semblant de ne pas comprendre la distinction.

Informé de cette capitulation encourageante pour de nouveaux attentats, un ami de dom Bosco alla trouver l'assassin et lui demanda quel motif il avait de vouloir le tuer. « Aucun, si ce n'est les quatre-vingts francs qu'on m'a donnés. — Quatre-vingts francs pour tuer un homme! Et si je vous en donnais cent soixante pour le laisser tranquille? — Ce serait juste le double, reprit le brigand, qui savait compter; en ce cas je le défendrais au besoin. »

Le pacte fut conclu; mais voilà de quels honteux marchandages dépend la sécurité des citoyens, là où la justice s'abandonne.

On devine les inquiétudes de dame Marguerite, chaque fois que son fils était dehors et tardait à rentrer. Elle ne le laissait plus sortir sans la compagnie de deux ou trois de ses jeunes gens. Ceux-ci voulaient prendre des armes; dom Bosco ne le permit jamais: « Ce n'est pas à coups de fusil qu'on remporte des victoires du genre de celles que nous cherchons, disait-il; tenons-nous-en à la parole du Maître: « Si on vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche, et à celui qui vous ôte votre tunique, abandonnez encore votre manteau. »

Mais la charité n'exclut pas la prudence. La maison de l'Oratoire étant isolée au milieu des prés et sans mur d'enceinte continu, dame Marguerite fit mettre une petite barrière de fer au pied de l'escalier, afin de fermer le passage qui, par le balcon, donnait dans la chambre de dom Bosco. Elle fit même venir de Châteauneuf son autre fils, Joseph, pour protéger le trop charitable Jean, qui, en dépit des remontrances et des supplications, sortait toujours et ne savait se refuser à aucun appel.

Un soir on sonne à l'Oratoire et l'on prie dom Bosco de ve-

nir confesser une malade qui touche à ses derniers moments. Le bon prêtre part, mais Marguerite fait signer à quatre étudiants de le suivre.

La nuit était noire. La petite troupe arrive à une maison de piètre apparence. Deux des jeunes gens restent dehors; les deux autres montent; mais dom Bosco les oblige à demeurer à la porte de la chambre. Il entre seul, s'approche du lit et remarque que, pour une mourante, la malade a le teint singulièrement allumé. Il commençait à l'interroger lorsque, soudain, l'unique chandelle s'éteint; la pièce est plongée dans les ténèbres. Dom Bosco prie qu'on rallume la chandelle; pour réponse, il reçoit un coup de bâton qui, heureusement, glisse sur l'épaule. Sans perdre sa présence d'esprit, il saisit une chaise, s'en coiffe la tête, et cherche à tâtons la porte par laquelle il est entré; pendant ce temps, les coups destinés à lui fendre le crâne pleuvent comme grêle sur son casque improvisé. Mais voici que la porte s'ouvre avec fracas; les deux jeunes gens, qui, eux aussi, avaient des bâtons, arrachent leur Père à la bagarre, et les assaillants renoncent à les poursuivre.

Une fois dans la rue, dom Bosco remarqua que sa main était humide. Je n'ai pourtant touché aucun liquide, pensa-t-il. C'était le sang qui coulait de son pouce gauche, à moitié enlevé par un coup de bâton, pendant qu'il tenait sur sa tête la chaise qui l'avait si bien protégé.

Il n'avait que cette blessure, mais il en porta longtemps la cicatrice.

L'histoire rencontre ici un de ces faits merveilleux qui la reportent aux temps bibliques ou en plein moyen âge. Elle a enregistré les ours vengeurs du prophète Elisée, les lions fossoyeurs de saint Paul, ermite, et de sainte Marie Egyptienne, les loups apprivoisés que saint François d'Assise appelait « mon frère loup; » à côté d'eux elle mettra le chien mystérieux, protecteur de dom Bosco.

D'où venait-il et quel était son maître? Personne ne l'a su, et pas plus dom Bosco que les autres; mais il apparaissait au

moment du danger comme s'il était sorti de terre, et généralement il disparaissait ensuite. Pour ne rien exagérer ni amoindrir, nous emprunterons le récit d'un des élèves de dom Bosco, M. Buzzetti, coadjuteur salésien et inspecteur des ateliers des arts et métiers. Ce narrateur est un témoin fidèle. Plus jeune, il faillit donner sa vie pour son maître et bienfaiteur. Il détourna un pistolet dirigé sur dom Bosco et reçut à sa place une balle qui lui enleva l'index et une partie du pouce de la main droite; il est même probable que, sans ce glorieux accident qui le rendit impropre à célébrer la messe, il serait entré dans l'état ecclésiastique.

« Dom Bosco, dit-il, revenait quelquefois de Turin à une heure avancée de la soirée, soit parce qu'il avait été retenu auprès d'un malade, soit parce qu'il s'était attardé au sein d'une famille séduite par les hérétiques et qu'il voulait dé tromper. Alors, sans songer à sa sûreté personnelle, il se mettait en route pour redescendre au Valdocco, même par les nuits les plus sombres. Le terrain qu'il avait à traverser, aujourd'hui bordé de fabriques et éclairé au gaz, était alors inégal, coupé par des fondrières et bordé çà et là de haies épaisses, où des malfaiteurs pouvaient aisément se cacher.

» Or, une nuit qu'il se dirigeait tout seul vers son logis, non sans une vague appréhension de faire quelque mauvaise rencontre, il vit un gros chien venir au-devant de lui. Au premier abord il éprouva un sentiment de crainte ou de méfiance; mais ayant observé que la pauvre bête remuait la queue et ne voulait que le caresser, il la laissa approcher et lui rendit sa caresse. Le fidèle animal l'accompagna jusqu'à la porte de l'Oratoire, sans vouloir y entrer. Depuis lors, chaque fois que dom Bosco s'attardait et ne rentrait pas de jour, il voyait surgir auprès de lui, d'un côté ou de l'autre de la route, *le Gris (il Grigio)*, car telle était la couleur de cet énorme chien. Souvent maman Marguerite, inquiète du retard de son fils, envoyait à sa rencontre quelqu'un des jeunes gens de l'Oratoire; j'y suis allé moi-même et je me souviens

de l'avoir vu plusieurs fois côte à côte avec son gardien à quatre pattes.

» *Il Grigio* a sauvé par trois fois, à ma connaissance, la vie à dom Bosco.

» Dans une soirée d'hiver très brumeuse et très obscure, dom Bosco, pour abrégé son chemin, descendait tout droit de la *Consolata* à l'institut de Cottolengo. A un certain point de la route il s'aperçut que deux hommes le précédaient à peu de distance et qu'ils réglaient leur pas sur le sien. Il comprit qu'ils étaient animés de mauvaises intentions ; aussi se dirigea-t-il vers une maison habitée pour y chercher un refuge. Il n'en eut pas le temps : l'un des deux hommes lui jeta brusquement un manteau sur le visage. Dom Bosco voulut crier au secours ; on le bâillonna avec un mouchoir. Notre pauvre directeur se croyait perdu, quand tout à coup on entendit un hurlement terrible, moins semblable à l'aboïement d'un chien qu'au grognement d'un ours en furie. C'était le Gris (*il Grigio*). Il s'élança sur un de ces brigands et le force à se tenir sur la défensive, puis il se jette sur l'autre qu'il mord à belles dents et qu'il renverse. Alors il se tient immobile en continuant de gronder sourdement.

» En ce moment, les deux misérables, épouvantés à leur tour, demandent grâce et s'écrient : « Mais rappelez donc » votre chien, rappelez-le au plus vite ! — Je le rappellerai, » répondit dom Bosco, qui s'était débarrassé de son bâillon, » mais à condition que vous passiez votre chemin et que » vous me laissiez suivre le mien. — Oui, nous nous en » allons, mais retenez le chien. »

» Alors dom Bosco rappela *il Grigio*, qui resta à ses côtés, tandis que les deux brigands détalèrent au plus vite....

» Un autre soir, comme il retournait chez lui par le cours Saint-Maxime, un assassin passa derrière lui et lui tira à brûle-pourpoint deux coups de pistolet. Ces coups n'ayant pas porté, le sicaire voulut se jeter sur dom Bosco pour en finir avec lui d'une autre manière ; mais à l'instant même survint *il Grigio*, qui assaillit l'assassin par derrière et le mit en fuite.

» Dans une dernière circonstance, *il Grigio* le défendit contre une attaque plus redoutable encore, celle d'une véritable bande de sicaires. Il faisait pleine nuit ; dom Bosco traversait la place de Milan, aujourd'hui place Emmanuel-Philibert ; tout à coup il s'aperçut qu'il était suivi par un homme armé d'un énorme gourdin : il doubla le pas, dans l'espérance de gagner l'Oratoire avant de pouvoir être rejoint. Il était déjà parvenu au commencement de la descente, quand il aperçut dans le bas, un peu plus loin, plusieurs autres malfaiteurs. Alors il attendit celui qui était derrière, et lui donna avec tant de dextérité et d'adresse un coup de coude dans la poitrine, que ce malheureux tomba comme mort en poussant un cri d'angoisse. Mais ses camarades accoururent autour de dom Bosco, en le menaçant avec leurs bâtons. A l'instant même surgit le fidèle *Grigio*, qui se mit aux côtés de son protégé en aboyant, en hurlant, en s'agitant avec une telle furie que ces misérables, craignant d'être mis en pièces, prièrent dom Bosco de l'apaiser, et disparurent dans les ténèbres, l'un après l'autre. Dom Bosco fut escorté par son gardien jusqu'à la porte de l'Oratoire.

» Mais voici un fait tout différent, qui semble révéler de plus en plus, chez ce singulier animal, une sorte d'intuition merveilleuse. Contre son ordinaire, dom Bosco ayant oublié de faire, à Turin, dans la journée, une commission importante, se disposait à se mettre en route dans la soirée pour réparer son oubli. Maman Marguerite cherchait à l'en dissuader ; cependant il s'efforça de la rassurer, prit son chapeau, ouvrit la porte, et il allait sortir, quand il trouva *il Grigio* couché tout de son long sur le seuil. « Oh ! tant mieux, s'écria-t-il, nous serons deux au lieu d'un, et en état de nous défendre. » Et il lui montra le chemin de la rue. Mais *il Grigio* ne l'entendait pas ainsi ; il ne bougeait pas plus qu'un terme et faisait entendre une sorte de grognement à demi étouffé. Deux fois dom Bosco essaya de passer outre, et deux fois le chien l'empêcha de traverser le seuil de la porte.

» La bonne Marguerite s'écria alors : « Vous voyez bien,

» mon fils, que le chien est plus raisonnable que vous ; si
» vous ne m'écoutez pas, écoutez-le. » Sur le refus du chien
de faire place, et en présence de ses grondements répétés,
dom Bosco finit par rentrer dans sa chambre. Un quart
d'heure après, un de ses voisins venait l'avertir de prendre
garde, et lui dire qu'on avait vu rôder non loin de sa porte
trois ou quatre hommes, vrais bandits, qui avaient l'air de
préméditer un mauvais coup.

» Un soir, dom Bosco était à souper avec sa mère et quelques
prêtres, quand *il Grigio* s'introduisit dans la cour de l'Orato-
ire ; quelques-uns des jeunes gens qui y prenaient leur ré-
création voulurent le chasser à coups de pierres. Moi qui le
connaissais, dit M. Buzzetti, je m'écriai : « Ne lui faites pas
» de mal, c'est le chien de dom Bosco ! » A ces paroles, tous
s'approchent, l'entourent, lui font mille caresses, et enfin le
mènent au réfectoire. Là, après un premier regard jeté sur la
table, *il Grigio* en fait le tour, et va tout joyeux auprès de
dom Bosco, qui lui offre un peu de viande et du pain. Il refuse
tout, comme pour montrer que son dévouement est complè-
tement désintéressé.

« Mais enfin, que veux-tu donc ? » demande dom Bosco.
Le chien lui répond en secouant les oreilles et en remuant la
queue. En même temps, il pose tout près de lui son menton
sur la table, en le regardant d'un œil satisfait et avec l'expres-
sion d'un respectueux attachement ; puis il sort par où il
était entré, disparaissant pour toujours de l'Oratoire, sans
qu'on sût d'où il venait ni où il était allé. »

Sa mission était remplie.

On le revit cependant encore une fois, une trentaine d'an-
nées plus tard, ou du moins on crut le revoir. C'était le soir
du 12 février 1883. Dom Bosco, accompagné de dom Durando,
un de ses prêtres, se rendait à l'établissement que les Salésiens
possèdent à Vintimille, dans les faubourgs. Son arrivée n'ayant
pas été annoncée, personne ne l'attendait. Les deux voyageurs
s'engagèrent seuls dans une route assez longue, qu'ils ne
connaissaient ni l'un ni l'autre et qui, de plus, se trouvait dé-

foncée par les pluies. La nuit les surprit au beau milieu. Ils s'égarèrent. Dom Bosco glissa dans une sorte de fondrière où il avait de l'eau jusqu'aux genoux.

« Ah ! s'écria-t-il, si j'avais mon *Grigio* ! »

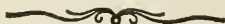
Ce vœu ou ce regret était à peine formulé, qu'un énorme chien parut. Dom Durando fut effrayé : .

« Prenez garde, mon père, prenez garde ! »

Mais dom Bosco caressait l'animal, qui remuait la queue et bondissait de joie autour de lui. « On dirait *il Grigio* !... Mais oui, vraiment, même taille, même couleur, c'est lui, ou quelque autre qui lui ressemble, peut-être son fils. Voyons, si tu es vraiment celui que j'imagine, tu vas nous tirer de là, mon vieux *Grigio*, mon fidèle gardien ! »

Le chien, comme s'il eût compris, s'élança dans une certaine direction, puis revient en arrière, pour voir s'il est suivi. Dom Bosco n'hésite pas : il marche de ce côté-là. Son compagnon, avec moins d'assurance, prend la même direction. Bientôt ils arrivent à la porte de la maison qu'ils cherchaient. Ils sonnent, on leur ouvre ; l'animal entre avec eux et reste à rôder quelque temps autour de la table du souper, mais en refusant, comme toujours, tout ce qu'on lui offre. « Puisque tu ne veux rien accepter, lui dit dom Bosco, retourne à l'endroit d'où tu viens ; mais auparavant n'oublie pas d'être poli et de saluer les convives. » Le chien obéit, toujours comme jadis, adressa un gracieux signe de tête à chacun et disparut (1).

(1) Extrait d'une lettre de M. l'abbé Aumenir, curé de Farges, par Baugy (Cher), auquel dom Bosco a fait lui même ce récit le 6 septembre 1887.



CHAPITRE IX.

ACQUISITIONS ET CONSTRUCTIONS. — LE CHOLÉRA. — DOM BOSCO
ET L'EX-ABBÉ DE SANCTIS. — DOM BOSCO ET RATAZZI. —
TROIS CENTS DÉTENUS EN PROMENADE SANS GENDARMES.

Dom Bosco était locataire depuis 1846 de la propriété Pinardi, lorsqu'il en devint propriétaire beaucoup plus tôt et plus aisément qu'il ne l'avait espéré.

Pinardi, interrogé plusieurs fois sur les conditions auxquelles il consentirait à vendre, avait toujours réclamé quatre-vingt mille francs. Un beau dimanche de février 1851, il vint trouver lui-même le directeur de l'Oratoire et lui demanda combien il offrait.

« Certainement pas 80,000 fr., répondit dom Bosco ; la prétention est par trop exagérée.

— Alors, combien ?

— Votre immeuble vaut 26 à 28,000 fr. ; j'en offre 30,000, c'est tout ce que je puis faire. »

L'écart étant de 50,000 fr., il semblait que l'on fût plus loin que jamais de pouvoir s'entendre. Mais subitement Pinardi se ravisa :

« 30,000 fr., c'est pour rien.... Vous ajouterez bien 500 fr., comme épingles à ma femme ?

— Va pour 500 fr. d'épingles.

— Et vous paierez comptant ?

— Je paierai comptant, dans quinze jours.

— Eh bien, marché conclu, s'écria Pinardi, avançant la main ; qui se dédira paiera 100,000 fr. à l'autre.

— J'accepte, » répliqua dom Bosco, qui prit la main tendue vers la sienne. Et cette laborieuse négociation, qui traînait depuis cinq ans, fut terminée ainsi en quelques minutes.

Une difficulté restait : dom Bosco n'avait pas les 30,500 fr.

Mais Pinardi venait à peine de sortir que dom Caffasso, le père spirituel de dom Bosco, apporta 10,000 fr., don de la comtesse Casazza à l'Oratoire.

Le lendemain, un Père Rosminien vint consulter dom Bosco sur le placement d'une somme de 20,000 fr., qui lui était confiée. « Je les garde, dit dom Bosco ; le placement chez moi portera intérêt double : d'abord celui que je vous compterai chaque année, ensuite celui que vous paiera la divine Providence et qui dépassera, croyez-moi, cent pour cent. »

Le Père Rosminien, qui avait mandat de faire une bonne œuvre au moins autant qu'une bonne spéculation, se laissa persuader. Du reste, en consultant dom Bosco, il avait bien dû s'attendre d'avance à quelque proposition de ce genre.

Il ne restait plus à trouver que 500 francs et les frais. Le banquier Cotta les prit à sa charge.

Une deuxième affaire, moins importante par le chiffre, mais plus sérieuse encore sous le rapport moral, fut conclue peu de temps après.

Dom Bosco acheta l'auberge *della Giardiniera*, dont le voisinage, depuis tant d'années, l'empêchait en quelque sorte de dormir. Il l'ajouta à l'Oratoire.

Comme sa mère lui exprimait toute sa satisfaction d'être enfin délivrée des mauvais exemples et de l'odeur de vice qu'exhalait cette maison : « Mère, dit l'infatigable apôtre, nous allons maintenant reconstruire la maison de la prière et de la vertu ; le hangar Pinardi est absolument insuffisant et il devient indigne, dès lors que nous pouvons mieux faire ; je veux donc élever une belle église, et nous la mettrons sous le vocable de saint François de Sales.

— Mais où prendras-tu l'argent ? demanda la bonne Marguerite ; tu sais bien que nous n'avons rien... que des dettes.

— Mère, écoutez-moi. Si vous aviez de l'argent, m'en donneriez-vous ?

— Certes, je t'ai assez prouvé que oui, mon pauvre Jean.

— Eh bien, mère, supposez-vous que le bon Dieu soit moins généreux que vous, ou qu'il manque de ressources ?

— Tu as toujours raison, mon bon Jean, conclut la mère. Nous allons prier et faire prier les âmes innocentes que le bon Dieu a mises sous notre garde. Après tout, si nous sommes imprudents, c'est par amour pour lui. »

Il n'y eut pas plus d'imprudence pour cette entreprise que pour les autres. La première pierre fut posée le 21 juillet, et la consécration eut lieu dès l'année suivante, 20 juin 1852.

Le soir de ce jour, qui fut pour l'Oratoire un jour solennel et mémorable, dom Bosco annonça à sa mère un nouveau projet : « Maintenant que nous avons élevé un temple au Seigneur, nous allons en bâtir un à la sainte Charité ; je veux remplacer les mesures où grouillent mes enfants, comme j'ai remplacé le hangar où pataugeait, les jours de pluie, le service divin. »

Et il commença, tout près de la nouvelle église, un vaste édifice à deux étages, non compris le rez-de-chaussée et les sous-sols : « L'argent ne nous manquera pas, répétait-il à sa mère ; un prêtre qui dépense largement pour Dieu et les pauvres reçoit largement ; il devient le canal des aumônes des fidèles, et vous savez qu'à mesure qu'un canal se vide d'un côté, il se remplit de l'autre. »

De fait, les ressources les plus inattendues affluaient. Jusqu'au nouveau roi Victor-Emmanuel, jusqu'au modeste et pieux Joseph Bosco, tout le monde lui envoyait son offrande.

Non content de transmettre tous les ans à son frère et à sa mère, quoiqu'il ne leur dût plus rien, une partie de sa récolte, Joseph quêta pour eux auprès de leurs parents et de leurs compatriotes. Il recevait avec empressement les enfants que dom Bosco conduisait parfois aux Becchi pour leur faire

prendre un peu de vacances, et jaloux de conserver les traditions hospitalières de la maison, jamais il ne voulut accepter d'être indemnisé de ses dépenses.

Un jour qu'il passait par Turin avec le dessein d'aller acheter deux veaux au marché de Moncalieri, il s'arrêta à l'Oratoire et, touché de la pauvreté dont il fut témoin : « Tiens, dit-il à son frère, en lui vidant sa bourse dans les mains, voici trois cents francs ; je regrette de ne pouvoir t'en offrir davantage.

— Et toi ? interrogea dom Bosco.

— Moi, je suis moins pressé que toi ; j'achèterai mes veaux plus tard. »

Dom Bosco l'embrassa avec des larmes de reconnaissance.

« J'accepte, dit-il, mais seulement à titre de prêt.

— Non, non, répliqua Joseph, tu as assez de dettes comme cela. Tes enfants feront une prière pour les miens, et je m'estimerai plus que remboursé. »

Et il ne voulut pas qu'on lui reparlât de cette somme.

Dom Bosco avait une confiance toute particulière dans les prières de l'enfance ; il ne passait aucun jour sans recommander aux élèves de l'Oratoire leurs nombreux bienfaiteurs, et on le savait.

Un jour, la note du pain était très élevée, si élevée que le boulanger se refusait à continuer de fournir à crédit ; le comte R. d'Agliano vint à l'Oratoire demander des prières pour sa femme, qui était gravement malade. En même temps il remit à dom Bosco une somme qui était précisément la moitié de celle qu'on devait au boulanger.

Les enfants et leur bon maître se mirent en prières, on devine avec quelle ferveur. Trois jours se passèrent ; le comte d'Agliano reparut :

« Merci, mon Père, merci mille fois !

— Mais, s'exclama dom Bosco, il me semble que c'est à moi plutôt de remercier.

— Mon Père, reprit le comte, ma femme s'est trouvée mieux du jour où vous et les vôtres avez prié pour elle ; aujourd'hui les médecins répondent de sa guérison. »

Il remit à dom Bosco une somme égale à la première, et le boulanger fut intégralement payé, sans plus de retard.

L'asile ou internat, près de l'église neuve, était à peu près terminé, et habité déjà en partie, lorsque, dans la nuit du 2 au 3 décembre 1852, à la suite de pluies diluviennes, tout l'édifice s'écroula. Ce fut maman Marguerite qui la première s'éveilla au bruit des pierres qui se détachaient. Habillée à la hâte, elle accourut sur le lieu du sinistre. Les enfants à moitié nus, la plupart enveloppés seulement des couvertures de leurs lits, sortaient en désordre en poussant des cris de terreur. L'un se sauvait par la cour et tombait dans un borbier, l'autre se réfugiait sous les mûriers voisins, un troisième s'abritait à l'église et se pelotonnait tremblant au pied des autels. Leurs cris n'étaient interrompus que par de nouveaux fracas de murs qui s'abattaient sur le sol. Marguerite, avec un courage viril, rassembla tout ce petit peuple affolé, le distribua du mieux qu'elle put dans l'ancien bâtiment, et resta debout toute la nuit, comme un général sur le champ de bataille. Quant à dom Bosco, qui avait déjà exposé sa vie en parcourant les ruines, pour voir si aucun enfant n'y était resté, et qui voulait y retourner encore, elle le retint comme par force et fit valoir son autorité de mère pour l'obliger à demeurer auprès d'elle.

Il n'y eut d'ailleurs aucune victime. On en fut quitte pour bâtir à nouveau, et plus solidement.

Mais où l'intrépidité de la mère et du fils éclata au point de forcer l'admiration des jaloux et de désarmer les ennemis, ce fut dans l'épidémie de 1854.

Le choléra asiatique fit, au mois d'août de cette année-là, invasion en Italie. Ses ravages en Piémont et en Ligurie eurent quelque chose de foudroyant. La ville de Gênes compta cinquante victimes par jour, à elle seule, et cela durant plus de deux mois.

A Turin, la panique était si grande que toutes les boutiques se fermèrent, tout commerce fut suspendu. Une erreur populaire augmentait l'épouvante : on croyait la maladie conta-

gieuse, et l'on s'était persuadé, parmi les pauvres, que les médecins tuaient les malades en leur faisant prendre une boisson empoisonnée, qu'on appelait *acquetta*, afin de hâter leur mort et de préserver ceux qui n'étaient pas encore atteints. Les riches fuyaient vers les montagnes. Le fléau les y suivait et étendait sans cesse le cercle de ses ravages. Dans les maisons abandonnées, s'il était resté quelque malade, il expirait sans secours. On ne trouvait même plus de fossoyeurs pour enlever les cadavres.

Le quartier le plus éprouvé fut celui du Valdocco. Toutes les familles, autour de l'Oratoire, furent plus ou moins décimées, et il y en eut de complètement anéanties.

Dom Bosco se préoccupa d'abord des moyens préservatifs du choléra. Il fit nettoyer à fond toute sa maison et recrépir les murs en dedans et en dehors, améliora l'ordinaire de la cuisine et ne craignit pas de s'imposer, dans ce but, un surcroît notable de dépenses. Il s'efforça surtout de purifier sa conscience et celle de son petit peuple, afin d'être préparé à tout événement. Prosterné devant le très saint Sacrement, il s'offrit en holocauste. « Vous avez dit, Seigneur, que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; vous-même vous en avez donné l'exemple. Je suis le pasteur, acceptez mon sacrifice, mais épargnez les brebis ! »

Si cette prière fut exaucée, elle ne le fut heureusement que dans sa dernière partie. Mais on remarqua, tant que dura le fléau, un redoublement de ferveur dans tout l'Oratoire.

Aux mesures de précaution et aux sentiments de résignation succéda la lutte directe ; elle fut héroïque.

Les hôpitaux étant devenus insuffisants, la municipalité de Turin établit des lazarets. Dom Bosco accepta avec empressement la direction de celui du Valdocco. Il adressa à ses jeunes gens un chaleureux appel : « Voici, leur dit-il, le moment de rendre au prochain les bienfaits que vous avez reçus de lui. Où seriez-vous, du moins la plupart d'entre vous, sans la charité chrétienne ? Quel eût été votre avenir devant Dieu et devant les hommes ? Une occasion se présente de rendre

dévouement pour dévouement ; venez m'aider à sauver ces malades abandonnés de tous, comme plusieurs d'entre vous le furent jadis, et si quelqu'un doit succomber dans cet exercice de la charité, quel bonheur, ô mes enfants ! Mourir pour Dieu, ou pour le prochain afin de plaire à Dieu, n'est-ce pas mourir martyr et avec la certitude d'obtenir la palme immortelle ? »

Dès le soir même quarante jeunes gens se mirent à sa disposition. Il s'en présenta un plus grand nombre, mais les plus robustes furent seuls acceptés.

Dom Bosco leur donna ses instructions pour suppléer non seulement les médecins du corps, mais ceux de l'âme, en attendant l'arrivée du médecin ou du prêtre, et durant quatre mois on vit ces jeunes infirmiers se multiplier et au lazaret et dans les maisons particulières. Lui-même était partout à la fois ; Dieu seul connut et enregistra le nombre des malades qu'il réconcilia avec la religion et la société, et des mourants auxquels il ouvrit la porte du ciel. La nuit il se jetait tout habillé sur son lit, ainsi que son digne collaborateur dom Galvagno, afin d'être immédiatement prêt au premier appel, et il lui arriva d'être appelé quatre fois dans la même nuit (1).

Maman Marguerite, sans quitter l'Oratoire, fut aussi parmi les combattants. A chaque instant on sonnait à sa porte pour demander secours ; c'était une adresse de malade qu'on signalait avec instances ; c'étaient des orphelins qu'on amenait ou qu'on venait recommander ; c'étaient de pauvres gens pour lesquels les jeunes infirmiers de l'Oratoire venaient chercher des serviettes, des draps, des chemises. Maman Marguerite allait à sa garde-robe, et tant qu'elle eut, elle donna. Le fléau sévissait toujours, que déjà elle et les siens ne possédaient plus, en fait de linge, que ce qu'ils avaient sur le corps ou dans leurs lits. Elle finit par livrer les nappes de sa table. « Prends, dit-elle à l'infirmier qui reçut la der-

(1) Il convient d'ajouter que le clergé paroissial déploya aussi le plus grand zèle, ainsi que les Dominicains, les Oblats, etc.

nière, je m'en suis passée assez longtemps dans les débuts de la fondation, je m'en passerai bien encore ; pouvons-nous garnir et habiller le bois sur lequel nous mangeons, lorsque les pauvres, les membres de Jésus-Christ, sont découverts et nus? »

Elle fit plus, elle donna jusqu'aux nappes d'autel, jusqu'aux amicts dont on se servait pour dire la messe ; mais pour ce don, elle demanda l'autorisation de son fils, qui la lui accorda sans hésiter.

On peut comparer les épidémies à ces fauves féroces, mais lâches, qui sautent sur ceux qui leur tournent le dos et reculent devant ceux qui marchent droit à eux. Sur tant de victimes enlevées à Turin par le choïéra de 1854, aucune ne le fut à l'Oratoire. La seule personne qui, un instant, parut frappée, fut dom Bosco lui-même.

Il se soigna dans sa chambre, sans vouloir alarmer ni déranger personne, se frictionna vigoureusement, se recommanda à Dieu et s'endormit réchauffé et baigné de sueur. On ne sut que le lendemain quel danger il avait couru.

Un *Te Deum* d'actions de grâces fut chanté dans l'église de Saint-François de Sales, le 8 décembre, jour mémorable pour l'Eglise tout entière, puisque ce fut celui où le grand pape Pie IX, à Rome, au milieu de deux cents évêques, proclama comme dogme la pieuse croyance à l'Immaculée Conception. Dom Bosco fit une allocution pathétique qui enleva l'assistance. Son éloquence était simple, sans recherche apparente, mais nourrie de doctrines solides et saines ; elle allait au cœur, parce qu'elle venait du cœur ; comment n'être pas gagné par des sentiments qu'il éprouvait si vivement tout le premier ? Lorsqu'il paraissait en chaire, on se sentait ému rien qu'à le voir ; son air de bonté et de sainteté était déjà une prédication avant qu'il eût ouvert la bouche. Aussi venait-on de plus en plus aux fêtes religieuses de l'Oratoire, et l'on y venait surtout pour le voir et l'entendre. Il y eut des processions, présidées par lui, qui furent suivies par toute la ville. On remarqua à l'une d'elles les deux Cavour, fils de

feu le marquis, mais non héritiers de ses préventions contre l'œuvre salésienne. Ils suivaient dévotement tous les deux, tenant d'une main un cierge, et de l'autre *Il Giovane provveduto*, recueil de piété récemment publié par dom Bosco. Cette attitude chez l'aîné ne surprenait personne, car le marquis Gustave de Cavour ne cessa jamais de donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes ; mais de la part du cadet, de cet habile et redoutable conspirateur, le comte Camille, qui intriguait alors avec la révolution italienne et l'empereur Napoléon III, et se préparait à mettre le feu aux quatre coins de l'Europe, tant de piété avait de quoi surprendre. Il convient toutefois, même à l'histoire, de se garder des jugements téméraires. Dieu seul est juge ; seul il connaît le fond des consciences, dont l'histoire n'aperçoit que les surfaces, et bien souvent peut-être il ne voit que des inconséquences, ou tout au plus des faiblesses et des lâchetés, dans ces abîmes des contradictions humaines qui nous apparaissent comme des hypocrisies.

Dom Bosco hérita de vingt orphelins, qui vinrent grossir son petit peuple.

Vers le même temps il eut occasion de nouer, avec le plus renommé des ministres vaudois, des relations autres que celle de la polémique doctrinale qu'il avait soutenue avec tant de vigueur contre eux, et par la plume et par des conférences.

L'ex-abbé Louis de Sanctis, renégat de l'Eglise catholique, ayant été destitué de ses fonctions de ministre vaudois par le comité dit « de la Table vénérable, » c'est-à-dire par la suprême magistrature de l'Eglise vaudoise, dom Bosco, qui le savait sans ressources, lui écrivit :

« Monsieur,

» Depuis quelque temps j'avais formé le projet de vous écrire, afin de vous faire connaître mon vif désir de vous parler et de vous offrir tout ce qu'un ami sincère peut offrir à un ami. Mon amitié pour vous m'est venue de la lecture attentive de vos livres ; j'ai cru y découvrir une véritable inquiétude au fond de votre cœur et de votre esprit.

» J'apprends maintenant, par certains articles de journaux, que vous êtes en désaccord avec les Vaudois ; je viens donc vous inviter à venir chez moi quand vous le trouverez bon. Et pourquoi faire ? Pour faire ce que le Seigneur vous inspirera. Vous aurez une chambre à votre disposition, vous partagerez ma modeste table et nous prendrons en commun la nourriture du corps et celle de l'esprit. Il va sans dire que vous n'aurez rien à déboursier.

» Je suis heureux de pouvoir vous exprimer du fond de mon cœur ces sentiments amicaux. Si vous pouvez connaître combien mon amitié pour vous est loyale et juste, vous accepterez mes propositions, ou tout au moins vous voudrez bien comprendre le sentiment qui les a dictées et y répondre.

» Puisse le bon Dieu seconder mes désirs et faire de nous un seul cœur et une seule âme, pour ce Maître qui saura récompenser dignement ceux qui l'auront servi pendant leur vie !

» Je suis, Monsieur, votre sincère ami en Jésus-Christ :

» Jean Bosco, *prêtre*.

» *Turin, Valdocco, 17 novembre 1854.* »

Cette lettre remua dans ses fibres les plus intimes le pauvre de Sanctis. Il répondit le lendemain :

« Monsieur,

» Vous ne sauriez jamais vous imaginer l'effet qu'a produit sur moi votre si amicale lettre d'hier. Je n'aurais jamais cru trouver tant de générosité et d'affabilité dans un homme qui m'était ouvertement hostile. Nous n'avons pas à nous le dissimuler entre nous : vous combattez mes principes comme je combats les vôtres ; mais en même temps vous me donnez une preuve d'amour sincère en me tendant la main au jour de l'affliction. Vous prouvez ainsi que vous connaissez la pratique de cette charité chrétienne que tant d'autres savent si bien prêcher en théorie.

» J'accepte comme un don précieux votre amitié.... Pour de très nombreuses raisons, je ne suis pas encore en état

d'accepter votre offre généreuse ; mais la profonde impression qu'elle a faite en moi s'effacera difficilement. En attendant, prions l'un pour l'autre afin que Dieu nous réunisse.... »

Des très nombreuses raisons pour lesquelles de Sanctis ne pouvait pas encore accepter l'hospitalité de dom Bosco, la principale était que, en rupture de ses vœux, il était marié. Dom Bosco pria vainement ; la femme qui retenait le malheureux paraît être restée la plus forte. Le dévoyé se contenta de dire dans son journal *la Lumière évangélique* : « Pendant que les Vaudois traitent M. de Sanctis de la manière que chacun sait, le prêtre catholique Jean Bosco lui adresse une lettre pleine d'affabilité et de charité, et l'invite à partager avec lui la table et l'habitation. Honneur à qui le mérite ! »

On a remarqué de même depuis, dans le schisme des Vieux catholiques et dans l'essai d'Eglise catholique nationale à Genève, que généralement ceux des prêtres apostats qui se sont refusés à contracter des mariages sacrilèges sont rentrés au bercail, lorsqu'est venue l'heure de la désillusion, tandis que les autres ont persévéré dans l'erreur. Un prêtre qui fait défection obéit presque toujours ou à l'orgueil de l'esprit, ou au désordre des sens. Tant que ce dernier n'a pas reçu de consécration définitive et irrévocable, il y a lutte dans le cœur du malheureux, et l'on peut espérer.

Mais la générosité de dom Bosco envers l'un de ses plus fameux adversaires, tombé dans le malheur, acheva de calmer les colères contre lui. Depuis ce jour les hérétiques cessèrent d'avoir recours aux violences matérielles ; ils s'en tinrent aux armes de la polémique, inoffensives contre un homme aussi instruit et aussi vertueux.

Un dimanche de la même année dom Bosco faisait, comme à l'ordinaire, en pleine église, son catéchisme. Les auditeurs ayant déjà une certaine instruction, il ne se bornait pas à expliquer le dogme et la morale, mais faisait de fréquentes excursions dans le domaine de l'histoire. Il venait de parler des persécuteurs de l'Eglise, lorsqu'un petit garçon se leva et demanda à poser une question. Sur un signe affirmatif du

catéchiste, l'enfant s'exprima à peu près en ces termes : « Si Trajan commit une injustice en envoyant en exil le pape saint Clément, que faut-il penser de notre gouvernement à nous, qui a exilé notre archevêque, M^{gr} Franzoni ? »

La question était compromettante ; l'enfant, dans sa naïveté, n'avait pas réfléchi au danger des applications politiques, en présence surtout de nombreux auditeurs n'appartenant pas à la maison. Dom Bosco s'en tira avec sa droiture et sa simplicité connues :

« Mon ami, répondit-il, Trajan commit une injustice ; tous ceux qui persécutent l'Eglise commettent une injustice, et de plus une imprudence, l'obéissance à Dieu et à ses lois étant le plus solide appui de l'obéissance aux princes et aux lois humaines ; voilà la thèse. Quant à l'application aux temps actuels, réservons-la aux catéchismes qui se feront dans cent ans d'ici, alors que le présent sera tombé dans le domaine de l'histoire ; contentons-nous, pour le moment, de respecter l'autorité, sous quelque forme qu'elle se présente, civile ou religieuse.

— Mais, insista l'enfant, si vous étiez l'archevêque ?

— Je ne suis pas l'archevêque, et toi non plus, mon petit ami ; en attendant que tu le sois, occupe-toi de tes leçons pendant la classe et de tes billes pendant la récréation. »

Le ton décisif sur lequel fut donnée cette réponse, qui était un ordre, ne permettait pas la réplique. On devait croire l'incident clos.

Il ne l'était pas. Dans la cour, en sortant de la chapelle, un inconnu de haute taille et de manières distinguées aborda dom Bosco :

« Permettez, monsieur le chapelain, que je vous félicite sur la manière à la fois adroite et ferme dont vous vous en êtes tiré. On m'avait représenté votre enseignement comme séditieux et en révolte perpétuelle avec le gouvernement du roi ; je vois qu'il n'en est rien.

— Vous étiez donc venu pour me contrôler ? demanda dom Bosco.

— Peut-être.

— Mais alors, Monsieur, voudriez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Je suis Urbain Ratazzi, président du conseil des ministres.

— Quoi ! s'exclama dom Bosco en piémontais, dialecte qu'il employait quelquefois comme sa mère, *coul gran Rostaf!* ce grand Ratazzi !

— Lui-même, reprit son interlocuteur évidemment flatté de ce témoignage naïf d'admiration ; mais, encore une fois, je m'applaudis de ne m'être pas contenté à votre égard d'un rapport de police, et vous n'avez rien à craindre de moi.

— Je vous remercie, monsieur le ministre, de l'honneur que j'ai eu, sans le savoir, de vous faire le catéchisme, dit en riant dom Bosco ; Votre Excellence mettrait le comble à sa bonté si elle me permettait d'ajouter un mot.

— Parlez.

— J'ai dit que le plus solide appui du respect des lois civiles, c'est le respect des lois divines ; que Votre Excellence s'en souviennne, monsieur le ministre. »

Ratazzi demeura pensif ; ensuite prenant un ton dégagé :

« Les actes de l'archevêque ne me plaisaient point, mais je suis bien aise que son expulsion n'ait pas eu lieu sous mon ministère ; je vous fais cette confidence, monsieur Bosco, pour vous montrer que je tiens à votre estime. »

Le ministre et le fondateur de l'Oratoire prolongèrent l'entretien durant plus d'une heure. Ratazzi demanda à visiter la maison et fit de nombreuses questions sur le but, les moyens et les ressources de l'œuvre. Il se retira très satisfait, tellement qu'il en devint le protecteur déclaré tant qu'il fut au pouvoir, et qu'il en resta l'avocat lorsqu'il eut quitté le ministère.

Cette conférence amicale entre deux hommes si dissemblables ne fut pas la dernière. Le prêtre voulait absolument convaincre le ministre de l'excellence de sa méthode et l'amener à lui promettre de l'appliquer dans toutes les prisons où se trouvaient des jeunes gens. « Oui, insistait-il, atta-

chons-nous à prévenir le crime encore plus qu'à le réprimer ; ce sera plus humain et moins coûteux. Chacun de nous trouve dans son cœur en naissant le germe de tous les vices, et aussi de toutes les vertus ; c'est à l'éducation de développer les bons instincts et d'étouffer les mauvais. Attachons-nous à l'enfant ; le sire molle prend l'empreinte qu'on lui donne, et elle la garde ; l'arbrisseau tendre encore se redresse facilement ; n'attendons pas qu'il soit devenu arbre : alors on le brisera plutôt que de le plier. On parle d'éducation ; il faut l'éducation religieuse ; l'instruction donnée toute seule est un remède qui aggrave le mal, puisqu'elle augmente le pouvoir de nuire sans amoindrir le goût qu'on en a. Pensez-vous, monsieur le ministre, qu'un homme ayant une notion claire du devoir ; un homme bien pénétré de la présence universelle de Dieu auquel rien n'échappe et qui enregistre tous nos actes pour les punir ou les récompenser ; un homme formé en outre, par la pratique, à aimer ce Dieu, à voir en lui un père autant qu'un juge, à aimer les autres hommes parce que Dieu l'ordonne ainsi et que nous sommes tous frères ; un homme habitué à se vaincre, à lutter sans cesse contre ses instincts pervers, pensez-vous qu'un pareil homme puisse tomber dans le vice ou, s'il y tombe, s'y trouver bien et ne pas chercher à en sortir ? Faites des chrétiens, monsieur le ministre, vous aurez fait des citoyens faciles à conduire ; et si, idéal auquel je sais bien que nous ne parviendrons jamais, si tous les hommes étaient de bons chrétiens, vous pourriez supprimer et juges et prisons, et même police et armées permanentes. »

Le ministre objectait qu'il y a des natures incorrigibles.

« Peut-être, répondait le prêtre ; je n'en suis pas pleinement persuadé ; en tous cas, même pour les pires natures, on peut obtenir une amélioration. Voyez les enfants dont je m'occupe, ils ne sont évidemment pas choisis dans l'élite de la société ; eh bien, il y en a quatre-vingt-dix sur cent qui, pris à temps et avant que les mauvaises habitudes aient été contractées, subissent la transformation salutaire. Les dix autres

résistent; je m'en sépare, la tristesse dans l'âme; mais, en les renvoyant, je garde encore la conviction qu'ils emportent quelque chose de mon enseignement. Oui, ils auront des remords dans le désordre et ils sont capables de regretter leurs crimes, ne fût-ce qu'à l'heure inévitable qui les enverra, et nous aussi bien qu'eux, monsieur le ministre, devant le tribunal suprême. »

Ces raisons impressionnaient vivement Ratazzi. Il promit à dom Bosco de faire adopter son système dans les prisons et maisons de correction. Le *Bulletin salésien*, qui nous donne ces détails, ajoute que « s'il ne réalisa pas complètement cette promesse, c'est qu'il manqua du courage nécessaire pour expliquer nettement et défendre ses propres convictions. »

Mais il donna au fondateur de l'œuvre salésienne un témoignage public et bien singulier de sa bienveillante confiance.

En mai 1855, dom Bosco prêcha aux détenus de la principale prison de Turin, appelée *la Générale*, une retraite de huit jours qui donna les fruits les plus admirables. Trois cents et plus, sur quatre cents, s'approchèrent des sacrements avec toutes les marques de la piété la plus sincère. Le prédicateur, profondément touché, se demanda ce qu'il pourrait faire pour récompenser tous ces chers pénitents. Il alla trouver le directeur de la prison et lui proposa de donner un jour de liberté à tous ceux qui avaient fait leur retraite.

Le directeur n'en pouvait croire ses oreilles :

« Un jour de liberté ! s'écria-t-il, autant vaudrait donner tout de suite liberté pleine et entière. Une fois dehors, pas un de mes vilains oiseaux ne reviendrait en cage ; il faudrait mettre en campagne, pour les rattraper, tous les carabiniers du royaume.

— Détrompez-vous, affirma dom Bosco, je les connais, je sais comment les prendre, je ferai appel à leurs sentiments d'honneur, à leur conscience, et, sans qu'il soit besoin de gendarmes, pas un ne me faussera compagnie. »

L'honneur de petits voleurs, la conscience d'apprentis assassins : dom Bosco était fou !

Le directeur leva les épaules et n'en voulut pas entendre davantage. Il transmet néanmoins la pétition de dom Bosco. Sa stupeur redoubla lorsque la pétition lui revint avec le mot ; « Accordé, » suivi de la signature de Ratazzi.

Il courut au ministère pour décliner personnellement toute responsabilité. Le ministre, aussi fou que les autres, lui dit que c'était une expérience qu'il voulait faire.

Pendant ce temps, dom Bosco haranguait son effrayant bataillon. Il le prit par les sentiments dont il avait parlé ; tous jurèrent qu'ils ne feraient rien pour s'évader ; les plus grands déclarèrent qu'ils se chargeaient de châtier ceux qui tenteraient de manquer à ce serment.

Le lendemain, par un soleil splendide, le départ eut lieu après la messe. Plusieurs centaines de prisonniers traversèrent les rues de Turin, en bon ordre, radieux et libres, sous la garde d'un seul homme.

Dom Bosco les conduisit aux jardins royaux de Stupinigi. Le trajet était long ; les jeunes jambes, quoique engourdis par la réclusion, le trouvèrent beaucoup trop court : c'est si doux le grand air, la promenade à travers champs, quand on en a été longtemps privé !

Comme dom Bosco paraissait un peu fatigué de la marche, ils s'empressèrent autour de lui, déchargèrent un âne portant des provisions qu'ils prirent eux-mêmes sur leurs épaules, et hissèrent le bon Père sur l'animal. Ils se relayaient pour tenir la bride tour à tour et contempler à leur aise celui auquel ils devaient une aussi heureuse journée.

Le soir, les Turinois ébahis les virent rentrer harassés, mais résignés et au grand complet. Pas un ne manquait à l'appel.

Dom Bosco jugea de son devoir de remercier le ministre et de lui rendre compte de tout.

« En vérité, lui dit le ministre, il y a chez vous, apôtres de Dieu, une force morale plus grande que toute la force matérielle dont nous disposons. Vous pouvez persuader et dompter les cœurs ; nous, nous ne le pouvons pas, c'est un domaine réservé. »

CHAPITRE X.

DOM BOSCO PERD SA MÈRE. — DERNIERS SOUVENIRS
SUR CETTE FEMME INCOMPARABLE.

Les nouveaux bâtiments de l'internat, relevés de leurs ruines, furent terminés à l'entrée de l'hiver de 1856. On en avait un besoin urgent, mais la fraîcheur des murs ne permettait pas de les habiter immédiatement sans danger. Que faire? Impatient de recevoir plusieurs enfants qui lui étaient offerts et qui, s'il ne les acceptait pas, allaient passer encore de longs mois dans la misère et l'abandon, dom Bosco demanda à l'industrie ce que la nature lui aurait fait trop attendre; il fit placer de grands brasiers dans les chambres neuves et, fenêtres ouvertes, chauffa jour et nuit jusqu'à ce que l'humidité eût disparu. L'opération réussit si bien que, à la fin de novembre, la maison devint logeable et reçut aussitôt cent cinquante habitants.

Tout était joie, travail et concorde dans ces ateliers, ces dortoirs, cette belle église, sortis de terre comme par enchantement et sur lesquels la bénédiction de Dieu planait si visible. La reconnaissance inondait le cœur de dom Bosco, et rien n'eût manqué à son bonheur si la santé affaiblie de sa bien-aimée et sainte mère n'eût jeté sur toute la maison un voile de tristesse inquiète.

« Ah! disait la bonne dame en aidant à allumer les réchauds pour sécher la maçonnerie fraîche, ces grands corridors ne sont pas pour la pauvre vieille, ils sont trop beaux! »

Les cœurs de ceux qui entendaient ces paroles se resserraient à la seule pensée de perdre à la fois maman Marguerite et ces étroites et humbles chambrettes où l'on avait été si gêné, mais si pieux et si heureux. Avant de s'en éloigner, les grands s'arrêtaient avec amour à contempler une fois encore, pour se les bien graver dans la mémoire, quelque'une des scènes d'intérieur dont ils avaient joui et profité sans assez les apprécier.

C'était, dans la journée, dame Marguerite travaillant et priant sans cesse, l'œil sur sa lessive ou sur le dîner, en même temps que sur le petit peuple très disposé à l'aider, mais très encombrant et très maladroit, qui grouillait autour d'elle : « Un tel, prends un couteau, tu vas m'éplucher ces légumes ; *Pater noster, qui es in cœlis* ; toi, cherche du bois, cours ! *sanctificetur*.... puis, se penchant à la fenêtre : voilà mon linge par terre ; qui est-ce qui va me le ramasser?... *nomen tuum*. Ah ! c'est toi, petit ; encore ta chemise qui passe ! Crois-tu que je n'ai rien à faire que de te raccommode ? *Fiat voluntas tua*.... Toi, va voir si dom Bosco est rentré ; il s'en donne trop, le cher homme.... cependant, vous savez.... il ne faut pas vous scandaliser de mes paroles inconsidérées, mes enfants : quand c'est pour le bon Dieu, on n'en fait jamais trop ;.... *sicut in cœlo et in terra*. »

C'était ensuite le moment du dîner : dame Marguerite, enveloppée d'un large tablier, une grande cuiller en main, distribuait la soupe à tous ces affamés qui tendaient leur écuelle, et ne disaient que bien rarement : assez. Les enfants, pour manger, allaient s'asseoir çà et là dans la cour (il n'y avait pas encore de réfectoire), puis tour à tour rapportaient l'écuelle, bien lavée à la fontaine, et recevaient en échange chacun un large morceau de pain. A une fenêtre à côté se montrait la figure de dom Bosco qui présentait une pomme. « A moi ! A moi ! » criaient les enfants accourant en foule ; et dom Bosco, sérieux et grave : « Aux plus sages ! Monsieur un tel, quels ont été les plus sages, ce matin ? » Le surveillant en désignait trois ou quatre, plus ou moins, car le nombre des pommes

dans l'assiette de dom Bosco n'était pas illimité ; les heureux remerciaient, tout en mordant à belles dents ; les moins bien partagés se contentaient de leur pain, et tous se mettaient à jouer.

Enfin, troisième tableau qui pourrait s'intituler : *le Soir*. Marguerite, dans sa cuisine, rapièce une culotte. A côté d'elle, une petite table sur laquelle une lampe est allumée, un petit garçon apprend à écrire en faisant des barres ; d'autres étudient, les coudes sur la table, la tête entre les mains, les yeux tantôt attachés sur leurs livres, tantôt levés en l'air pour se réciter à eux-mêmes ; au fond de la chambre, un amateur de musique fait grincer un violon, et dom Bosco, paisible, à côté du feu sur lequel mijote la *polenta*, lit son bréviaire, ou achève de raccommoder une paire de chaussures ; tout d'un coup il se bouche les oreilles en frissonnant, puis se tournant vers le violoniste qui a fait une fausse note, il se lève, prend la grande cuiller dans la marmite, et battant la mesure avec cet archet improvisé, ramène dans les droits sentiers de l'harmonie le musicien égaré.

Humbles mais admirables scènes, quand on songe que ces enfants qui jouissaient ainsi de la vie de famille n'étaient rien, par la naissance, au père et à la mère qui la leur donnaient et la leur faisaient si douce, et que ce père et cette mère n'avaient à remplir envers eux aucun devoir imposé par la nature !

Au lieu de changer de chambre, la veuve Bosco se mit au lit dans la sienne et réclama ses deux fils et ses petits-enfants. Jean se hâta de prévenir Joseph.

Elle les entretint tous ensemble et séparément, pour leur exprimer ses derniers désirs. A Joseph elle recommanda de bien élever ses enfants, et sans les faire sortir de la modeste condition de leurs aïeux, à moins qu'ils ne montrassent des dispositions particulières pour les études. « La misère a ses tentations, lui dit-elle, mais la richesse en a d'autres beaucoup plus dangereuses ; je souhaite à mes petits-enfants le sort qui fut le mien : vivre à l'aise, mais en travaillant ; je leur souhaite surtout de garder entre eux la paix et l'union ; ils les gar-

deront si eux-mêmes restent en bon accord avec la loi de Dieu. »

A Jean elle fit des recommandations d'une nature telle qu'il en demeura confondu ; il croyait connaître sa mère, mais il n'avait pas soupçonné chez elle un esprit d'observation aussi fin et aussi perçant : « Mon bon Jean, je vais te parler comme en confession, mais tu es maintenant une autorité, et, comme toutes les autorités du monde, circonvenu par la flatterie et en danger de ne connaître guère que les vérités agréables. Aie grande confiance en ceux qui travaillent avec toi à la vigne du Seigneur, mais ne les laisse pas perdre de vue la gloire de Dieu. Songe qu'au lieu de la gloire de Dieu, plusieurs recherchent leur propre gloire. Dédaigne la splendeur et l'élégance dans tes œuvres ; aie pour guide la pauvreté effective et réelle. Plusieurs aiment la pauvreté de nom, mais pas en réalité, ou chez les autres, mais pas pour eux-mêmes ; ta famille aura beau s'agrandir, il faut qu'elle reste pauvre et qu'elle soit humble, qu'elle ne se préfère point aux autres familles spirituelles, et que chacun de ses membres soit toujours disposé à céder le pas à quiconque marche à côté de lui dans le large sentier de la charité, où il y a place pour tous. Tant qu'il en sera ainsi, Dieu les bénira. »

Elle entra dans des détails confidentiels et plus précis encore. Ensuite elle ajouta :

« C'est pour moi une grande consolation de recevoir d'un de mes fils les derniers sacrements de notre religion, comme aussi de voir par la maison tant de jeunes clercs portant la soutane, de prêtres même, qui sont tes enfants, mon cher Jean, et les miens un peu. Je me recommande à leurs prières à tous, et si le bon Dieu daigne me recevoir dans sa miséricorde, maman Marguerite n'oubliera personne là-haut. »

Dom Bosco lui apporta le saint viatique, lui donna l'extrême-onction et ne la quitta plus. Sa douleur était si vive qu'il semblait que son frère Joseph eût plus de courage que lui.

« Adieu, dit-elle encore, adieu, mes enfants ; embrassez-

moi pour la dernière fois ; ne pleurez donc pas ainsi ; souvenez-vous que le travail et la souffrance sont le lot d'ici-bas. Va-t'en, Jean, obéis à ta mère. »

Dom Bosco hésitait à s'éloigner. Marguerite fit un léger signe de mécontentement, puis éleva son regard vers le ciel, comme si elle eût voulu dire : « Tu souffres et tu me fais souffrir ! »

Il obéit et alla, pour ainsi dire, tomber, suffoqué de sanglots, aux pieds de son crucifix.

Il laissait auprès de la mourante le théologien Jean Borelli, Marie-Anne Occhiena et M^{me} Jeanne-Marie Rua.

A trois heures du matin il entendit le pas de Joseph qui s'approchait de sa chambre. — Eh bien ? interrogea-t-il. Joseph montra le ciel, et Jean comprit que là se trouvait maintenant leur mère.

Il prit avec lui le jeune Joseph Buzzetti et alla dire la messe des morts dans la chapelle souterraine du sanctuaire Della Consolata. C'était le 25 novembre 1856.

Les funérailles furent modestes, mais jamais on n'en vit d'aussi émues et d'aussi émouvantes. Les trois maisons salésiennes de Turin s'y trouvaient au complet. Cette femme, que l'on conduisait à sa dernière demeure terrestre, était la mère des quinze ou seize cents enfants qui l'accompagnaient.

Pour conserver à notre récit de justes proportions, peut-être devrions-nous prendre ici congé de cette douce mémoire. Nous ne le ferons pas sans avoir recueilli encore quelques souvenirs d'elle : souvenirs insignifiants par eux-mêmes, mais traits d'un grand cœur ; or, le moindre trait du cœur n'est-il pas beaucoup plus précieux qu'un trait d'esprit, ou même de génie ?

La pauvreté qu'elle recommandait à son fils fut sa compagne jusqu'à la fin de sa vie ; l'abondance, qui à certains jours commençait à relever l'ordinaire des enfants, n'exista point pour elle. Il lui arrivait souvent de recevoir des visites ; on ne venait guère voir le fils sans demander à saluer la mère. On la trouvait dans sa cuisine ou dans sa chambre, les chaises encombrées de linge à repasser ou à raccommoder ;

elle appelait un enfant à son aide, et, toujours bien disposée, après avoir débarrassé les sièges nécessaires, faisait asseoir les visiteurs et s'entretenait de la meilleure grâce du monde avec eux, et c'étaient quelquefois les premiers personnages de la ville ou de l'Etat. Elle leur rendait leurs visites dans leurs palais et s'excusait de sa simplicité : « Nous sommes des pauvres, » disait-elle, et comme elle était, malgré cela, très propre, l'explication était toujours bien accueillie.

Elle ne possédait qu'un manteau dont, sur la fin, il n'était plus possible de deviner la couleur primitive. Dom Bosco la suppliait d'en acheter un autre, pour l'amour de lui.

« Bah ! tu trouves qu'il ne me va plus, ce manteau ? Regarde, il n'a pas une tache.

— Non, mère, il n'est plus convenable ; les mendiants des rues en ont de moins défrâchés, sinon de plus propres.

— Mais comment veux-tu que j'achète ? nous manquons de tant de choses plus importantes !

— Nous nous arrangerons, mère, soyez tranquille ; pendant quelques jours on se privera de pitance ; mais je veux absolument que vous ayez un autre manteau. Voyons, combien cela coûterait-il ?

— Vingt francs.

— Les voici. »

Marguerite s'en alla à son ouvrage. Une semaine s'écoula, suivie d'une deuxième ; le manteau neuf ne se montrait pas.

« Mère, et ce manteau ?

— Tu as raison, Jean ; mais comment faire une emplette quand on n'a pas le sou ?

— Et les vingt francs ?

— Partis, mon cher Jean, partis sans que j'aie pu les retenir. Nous avons un petit compte chez l'épicier ; puis un tel manquait de cravate, un tel n'avait plus de souliers ; oh ! c'est la chaussure qui ruine les mères de famille !

— Mère, je ne vous laisserai pas détourner la conversation. Vous avez bien fait d'acheter ces souliers, mais il vous faut un manteau ; il y va de mon honneur.

— Si tu mets ton honneur en jeu, nous nous exécuterons, mon bon Jean.

— Mère, voici une autre pièce de vingt francs.

— Sois tranquille, sois tranquille ! »

Et comme la première fois, la pièce passait au vestiaire des orphelins.

Lorsqu'à l'époque du choléra, et aussi par égard pour les jeunes clercs qui étaient déjà dans les ordres sacrés, dom Bosco eut cru devoir faire servir régulièrement un ou deux plats à diner, maman Marguerite les préparait, mais n'y touchait que pour goûter la sauce et voir si rien n'y manquait. Elle continuait à se nourrir de polenta et d'un *peperone* ou d'un oignon avec son pain. « Nous sommes pauvres ! » c'était son éternel refrain.

Un évêque lui offrait un jour une prise de tabac : « Prenez, cela vous dégagera la tête.

— Merci, Monseigneur ; ce n'est rien, une prise ; mais l'habitude ! Comment ferais-je si je me laissais aller à une habitude semblable ?

— Comment vous feriez ? C'est bien simple, gardez ma tabatière. »

La tabatière était en argent ; Marguerite fut obligée de l'accepter, mais la tabatière se transforma en paires de chaussettes.

A sa mort on ne trouva dans sa chambrette aucun vestige de ce qu'on appelle confort ou commodités de la vie. Les dames qui l'ensevelirent avaient demandé à dom Bosco l'autorisation de garder ses vêtements et son linge comme souvenir. Elles furent trompées : maman Marguerite n'avait plus de garde-robe.

Son unique robe l'enveloppa dans son cercueil. Dans sa bourse on trouva douze francs que son fils lui avait remis pour s'acheter une coiffe, et dont elle n'avait pas eu le temps de disposer.

Mais c'était surtout comme consolatrice, comme accommodée de petites querelles, comme excitatrice des courages,

en un mot comme mère, que la veuve Bosco était sans égale et qu'on ne se lasse point, dans la famille salésienne, de rappeler d'elle des traits incomparables.

Observait-elle un enfant maladif ou mélancolique, elle n'avait pas de repos qu'elle n'eût soulagé l'un et ramené le sourire sur les lèvres de l'autre. Venait-on l'interrompre au plus pressé de son travail ou de ses prières, elle suspendait les prières, mais non le travail, et attentive, quoique toujours agissante, elle donnait audience, promettait l'intervention demandée, faisait un bout de remontrance, et ne renvoyait personne sans l'avoir ranimé et réconforté.

Les apprentis restaient souvent fort tard, l'hiver, à travailler en ville, chez leurs patrons. Elle notait les places vides sur les bancs du frugal souper : « Pauvres enfants ! qu'au moins ils trouvent leur soupe chaude en rentrant ! » Et elle n'avait pas le courage d'aller se coucher avant eux ; elle les attendait jusqu'à l'heure la plus avancée, entretenant le feu pour eux et pour leur soupe, mais complètement oublieuse d'elle-même. Lorsqu'ils rentraient enfin, elle avait toujours en réserve quelque chose pour les réchauffer ou pour les régaler, bien que la règle fût, à cette époque, que les apprentis se pourvussent eux mêmes de tout, hors la soupe et le pain, avec l'argent que dom Bosco leur donnait chaque semaine.

Souvent le dimanche soir, après les vêpres, un des plus jeunes enfants se présentait à l'entrée de la cuisine.

« Que veux-tu, petit ?

— Maman Marguerite, donnez-moi un croûton.

— Comment ? N'as-tu pas eu ton goûter ?

— Si, mais j'ai encore si faim !

— Pauvre petit, tiens, prends, mais ne le dis pas aux autres, parce qu'ensuite ils viennent tous me piller, et puis ils laissent les morceaux de pain dans la cour.

— Maman, je vous promets de ne pas le dire. »

Il courait dans la cour, avec son croûton. Les camarades, le voyant manger encore alors qu'eux-mêmes avaient fini, lui demandaient d'où lui venait ce pain.

L'enfant, la bouche pleine, répondait presque toujours, sans le moindre scrupule, pour ne pas dire avec fierté : « C'est maman Marguerite.... »

Et toute la bande courait à la cuisine, où l'on ne savait pas refuser.

Le dimanche suivant, le même enfant revenait solliciter encore.

« Toi, répondait maman Marguerite, je ne te perds pas de vue. La semaine dernière, tu as montré à tout le monde le croûton que je t'avais donné, et tu m'as mise dans l'embarras : il n'est plus resté assez de pain pour le souper. Aujourd'hui tu n'auras rien.

— Pardon, maman, mais pouvais-je dire un mensonge ? Ils m'ont interrogé, il a bien fallu dire la vérité.

— Tu as raison, petit, tu as raison, on ne doit jamais mentir. »

Et, ce disant, elle coupait le morceau de pain attendu.

Parmi les enfants un peu plus âgés, qui faisaient leurs études latines, la discrétion n'était pas non plus à l'ordre du jour. Un d'entre eux, après avoir pris le pain de son goûter, abordait surnoisement maman Marguerite et, avec un sourire câlin :

« Rien autre ?

— Je crois, certes, que c'est bien assez, répondait-elle ; que Dieu t'en donne toujours autant ! »

Le fripon, sans s'éloigner, commençait à manger son pain et, à la troisième bouchée :

« Maman, ça ne passe pas.

— Et pourquoi ?

— C'est trop sec.

— Va-t'en le mouiller à la fontaine. »

Mais l'autre n'avait garde de bouger.

« Maman, un morceau de fromage le ferait si bien glisser, ce malheureux pain qui m'étrangle !

— Va, va, gourmand, ne viens pas me tenter, ou je prends mon balai !

— Oh ! maman, répliquait le jeune fourbe d'un ton moitié scandalisé, moitié plaintif, oh ! maman ! »

Et maman finissait par lâcher le morceau de fromage.

Dame Marguerite, dans ses premières années, fut pour ainsi dire l'âme de l'œuvre salésienne. Dom Bosco était à chaque instant dehors à courir les prisons et les hôpitaux, à faire des missions, des retraites, des neuvaines, ou à chercher des ressources.

Si l'on se demandait comment il pouvait suffire à tant d'affaires, on ne s'étonnait guère moins de voir que rien, à l'intérieur de l'Oratoire, ne paraissait souffrir de ses absences, et que l'ordre, la régularité, y régnaient toujours. C'est que maman Marguerite était là ; son activité, sa bonté, la rectitude de son jugement, valaient toute une administration et faisaient face à tout. Elle donnait une solution, au moins provisoire, aux difficultés, quelles qu'elles fussent, recevait les visites, traitait avec les autorités, achetait, vendait, surveillait ; elle avait l'œil à tout.

Puis, quand son fils rentrait, elle allait à sa rencontre. Le jugeait-elle préoccupé, elle ne lui disait rien, remettant à plus tard les rendements de comptes et le récit de ce qui s'était passé pendant son absence. Au contraire, le voyait-elle allègre et serein, elle lui faisait son exposé avec clarté et précision ; après quoi elle retournait à sa cuisine.

Heureuse mère d'avoir eu un tel fils, mais heureux fils d'avoir eu une telle mère ! On ne sait lequel des deux on doit le plus admirer.

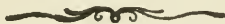
Il convient toutefois d'ajouter que maman Marguerite, sur la fin de sa vie, était moins indispensable et que sa perte se trouva réparée d'avance.

Aussitôt qu'il l'avait pu, dom Bosco avait formé aux travaux d'entretien intérieur quelques-uns de ses enfants qui, s'étant engagés à ne pas le quitter et n'ayant cependant pas l'instruction nécessaire ou la vocation spéciale pour le sacerdoce, furent chargés de la cuisine, de la lingerie, du jardinage, du service de la porte, et devinrent ainsi le noyau d'une catégorie

de religieux coadjuteurs, c'est-à-dire auxiliaires, chargés d'assister pour le temporel leurs confrères absorbés par les travaux spirituels. Leurs confrères, disons-nous, car ils sont admis aux mêmes vœux, aux mêmes faveurs de la vie religieuse commune ; seulement, les uns ont un genre de fonctions, les autres en ont un autre ; c'est Marthe et Marie servant le Seigneur chacune à sa manière, et cependant toutes deux agréables à ses yeux.

Il n'est pas d'ordre religieux ou de congrégation qui n'ait ainsi ses frères coadjuteurs ou ses sœurs converses. Chez eux le travail des mains, déjà noble par lui-même, est encore relevé par son objet. Chose admirable ! La perfection évangélique réalise la perfection absolue sous toutes les formes possibles ici-bas ; si le monde, qui parle tant de fraternité entre ouvriers et bourgeois, désirait voir le modèle le plus accompli qui existe de cette fusion des classes, c'est dans les couvents qu'il devrait aller l'étudier.

Parallèlement aux frères servants, dom Bosco formait des directeurs et des professeurs. Aussi, à l'époque où il perdit le précieux concours de sa mère, était-il en mesure de se suffire de toutes façons. L'Institut naissant se recrutait en lui-même et atteignait ainsi une pleine indépendance.



CHAPITRE XI.

NOTRE-DAME AUXILIATRICE. — GUÉRISONS ÉTONNANTES.

Rien de ce que l'Eglise nous propose comme objet de notre culte, ou comme aliment de notre piété, n'était étranger à dom Bosco ; on remarquait cependant chez lui, à l'égard des saints, trois dévotions plus tendres : à saint François de Sales, modèle de la douceur apostolique ; à saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse, et par-dessus tout à la très sainte Mère de Dieu, invoquée sous le nom de Secours des chrétiens, *Auxilium christianorum*, ou, plus brièvement, Notre-Dame Auxiliatrice.

Le culte de la sainte Vierge en cette qualité est aussi ancien que le christianisme, mais le mot lui-même ne remonte guère qu'à un petit nombre de siècles. Sa consécration officielle se rattache à trois des principaux événements de l'histoire de l'Eglise dans les temps modernes.

En 1571, la flotte chrétienne détruisit, dans le golfe de Lépante, au cri de « *Viva Maria !* » la flotte turque qui menaçait l'Italie et l'Illyrie ; elle brisa ainsi sur mer l'invasion du mahométisme, et le pape saint Pie V, qui avait connu par révélation, avant l'arrivée d'aucun messenger, cette insigne victoire, ajouta, par reconnaissance, aux litanies de la sainte Vierge l'invocation de Secours des chrétiens, *Auxilium christianorum*.

En 1683, une nouvelle invasion du mahométisme, mais par

terre cette fois, inondait l'Autriche. La ville de Vienne allait succomber ; elle fut délivrée par le héros polonais, Jean Sobieski, marchant au nom et sous l'étendard de la sainte Vierge. Alors fut instituée la première confrérie sous le vocable de Notre-Dame Auxiliatrice.

Enfin le pape Pie VII, prisonnier de Napoléon, avait promis d'établir une fête sous le même vocable, s'il recouvrait sa liberté. Rentré à Rome triomphalement le 24 mai 1814, il fixa cette fête au 24 mai de chaque année.

La dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice était populaire à Turin. Afin de l'étendre encore davantage, dom Bosco résolut de lui consacrer une église monumentale dans ce quartier du Valdocco qui se peuplait chaque jour, et pour lequel la chapelle de Saint-François de Sales n'était plus assez grande.

Se charger d'une nouvelle et si importante construction, alors que ses orphelinats étaient loin d'être achevés, n'était-ce pas une folie ?

Le pape Pie IX, bien capable de comprendre dom Bosco et bien digne de le seconder, n'en jugea pas ainsi. Il envoya au constructeur sa bénédiction, avec son obole : cinq cents francs.

Dom Bosco se mit à l'œuvre. La première pierre fut posée le 27 avril 1865, par le prince Amédée de Savoie, frère du roi Humbert, et qui a été lui-même quelque temps roi d'Espagne ; ce pieux prince a toujours témoigné beaucoup d'intérêt à l'œuvre salésienne.

Le travail dura un peu plus de trois ans.

Où et comment les fonds se trouvèrent-ils ? C'est ici qu'éclate l'intervention nullement douteuse de la Reine du ciel, et que commence, pour dom Bosco, la renommée de thaumaturge.

Fit-il réellement des miracles, ou, pour parler plus exactement, Dieu fit-il des miracles à sa prière ? Il n'appartient qu'à l'autorité de l'Eglise de prononcer, et nous nous garderons d'anticiper sur son jugement, à supposer qu'un jour elle croie devoir instruire la cause de la canonisation de notre héros.

Mais un fait est certain, et nous le notons en historien humain, qui juge sur les apparences et sans prétendre lui attribuer une portée surnaturelle : dom Bosco parut forcer bien des fois la main à la divine Providence, en invoquant Marie Auxiliatrice en faveur des besoins tant corporels que spirituels de ceux pour lesquels il la suppliait d'intervenir.

Après la pose de la première pierre de la nouvelle église, il lui restait en caisse quarante centimes, les cinq cents francs de Pie IX, l'offrande du prince Amédée et bien d'autres avec, ayant été absorbés par les frais d'acquisition du terrain. Il continua néanmoins ; les ouvriers travaillèrent à crédit ; mais au bout de quinze jours, plusieurs réclamèrent leur salaire. Ils ne pouvaient plus attendre. Dom Bosco leur devait un millier de francs pour cette quinzaine.

Il se souvint d'une dame malade qui lui avait dit que, pour recouvrer la santé, elle était résolue à tous les sacrifices. Il se rendit chez elle et lui demanda si elle était toujours dans les mêmes dispositions.

« Sans aucun doute, répondit la dame ; que ne donnerais-je pas pour sortir du lit et faire au moins quelques pas dans ma chambre !

— Ayez confiance, Madame, et faisons ensemble une neuvaine à Notre-Dame Auxiliatrice.

— J'en ferai deux, quatre, autant que vous voudrez.

— Bien, commençons par une : vous récitez chaque soir le *Pater*, l'*Ave*, le *Gloria* et le *Salve Regina* ; je m'unirai à vous ; de plus, vous promettez, pour le cas où vous seriez soulagée, une offrande pour l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, qui se bâtit au Valdocco. »

Le huitième jour de la neuvaine il alla, non sans anxiété, s'enquérir du résultat.

La servante qui lui ouvrit la porte s'écria : « Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé ? Madame est guérie ; elle est déjà sortie deux fois. »

La maîtresse survint toute joyeuse et confirma la bonne nouvelle : « Oui, mon père, je suis guérie ; je suis allée déjà

remercier la sainte Vierge, et voici la petite offrande que j'avais préparée pour votre église du Valdocco; c'est la première, mais ce ne sera pas la dernière. »

Et elle lui remit un rouleau de mille francs, la somme dont il avait un si impérieux besoin.

Quelque temps après il alla rendre visite au baron commandeur Cotta, sénateur du royaume, qu'il trouva étendu sur son lit.

« Ah! mon père, lui dit le baron, c'est fini, ce soir, je le vois bien, je ne serai plus de ce monde!

— Et que feriez-vous, dit le prêtre, si Notre-Dame Auxiliatrice vous guérissait?

— Si elle me guérissait! je donnerais pour son église deux mille francs par mois, pendant six mois.

— Eh bien! je retourne à l'Oratoire, je vais faire mettre tout mon monde en prière. Bon courage! »

Trois jours après, dom Bosco était dans sa chambre lorsqu'on annonça un visiteur. C'était le baron Cotta, complètement guéri, qui venait faire son premier versement à Notre-Dame Auxiliatrice, et, depuis, il en fit bien d'autres en faveur de son église.

Le docteur Despiney relate encore deux faits surprenants qui se rapportent à cette même époque.

Le 16 novembre 1866, au moment où dom Bosco achevait la reconstruction de son internat et faisait travailler activement à son église de Notre-Dame Auxiliatrice, quatre mille francs, dont il n'avait pas le premier centime, lui étaient nécessaires pour le soir.

Dès le matin dom Rua, préfet de l'Oratoire de Saint-François de Sales, et quelques autres collaborateurs s'étaient mis en campagne. Ils rapportèrent mille francs, à onze heures, mais avec la conviction la plus absolue que toute nouvelle recherche serait une pure perte de temps et qu'on ne trouverait pas davantage.

Comme ils achevaient de rendre compte de leurs démarches et, d'un air consterné, regardaient dom Bosco, celui-ci, le

sourire aux lèvres, fit observer que l'heure du dîner sonnait. « Après dîner les affaires sérieuses, » ajouta-t-il gaiement. Tout le monde le suivit.

Une heure plus tard, il prenait son chapeau et se dirigeait vers la Porte-Neuve. Il allait au hasard, ou plutôt à la Providence. Un domestique en livrée, qui se trouvait sur la porte d'une très belle maison, l'arrête et l'invite à monter. Dom Bosco ne connaissait pas la maison. Il entre et se trouve en présence d'un homme d'un certain âge, couché et paraissant souffrir beaucoup.

« Ah ! mon père, lui dit cet homme, vous devriez bien me remettre sur pied.

— Je le désirerais autant que vous, répondit dom Bosco. Y a-t-il longtemps que vous êtes malade ?

— Trois ans, mon père, que je n'ai pas quitté mon lit. Je ne puis faire aucun mouvement et les médecins ne me donnent pas d'espoir. Ah ! si vous me soulagiez, vos œuvres n'y perdraient rien.

— Vraiment ? cela tomberait à merveille ; mes œuvres ont besoin pour ce soir d'une somme de trois mille francs. »

Le malade se récria : « Si encore il ne s'agissait que de trois cents francs ! mais trois mille....

— N'en parlons plus, dit le prêtre. Et, après quelques paroles banales, il fit mine de se retirer.

— Mais, mon père, et ma guérison ?

— Mon cher monsieur, je n'ai pas le pouvoir de vous guérir. Dieu, évidemment, a ce pouvoir ; mais quand on marchande avec lui....

— Mais aussi, mon père, trois mille francs !....

— Je n'insiste pas. »

Et il se leva de nouveau.

« Enfin, mon père, obtenez-moi un peu de soulagement, et, d'ici à la fin de l'année, je tâcherai de rejoindre les trois mille francs.

— A la fin de l'année ? Mais ne vous ai-je pas dit qu'il me les faut ce soir ?

— Ce soir, ce soir.... Je ne les ai pas chez moi, il faudrait envoyer à la Banque, et cela exige des formalités.

— Allez-y donc vous-même, cher monsieur, les formalités seront moindres.

— Vous plaisantez, mon père, ne vous ai-je pas dit que depuis trois ans je ne suis seulement pas descendu de mon lit?

— Rien n'est impossible à Dieu ; faisons appel à l'intercession de Marie Auxiliatrice. »

Dom Bosco fit réunir toutes les personnes de la maison, au nombre d'une trentaine, ce qui prouve que les trois mille francs n'étaient pas au-dessus des facultés financières du malade. Il récita une prière, à laquelle tout le monde s'unit ; cela fait, il ordonna qu'on habillât le malade. Les serviteurs se récrièrent.

« Habiller monsieur ! Mais depuis trois ans que monsieur ne fait plus usage de ses vêtements, nous ne savons où les trouver.

— Qu'on aille m'en acheter, dit le malade avec impatience, mais qu'on obéisse au Père. »

Le médecin survient pendant cette scène ; il se demande si son malade n'a pas perdu la tête et le conjure de ne pas bouger.

Pendant des vêtements ont été trouvés, le malade les a revêtus, il se promène à grands pas, à l'inexprimable stupéfaction du médecin et de tout le monde.

Il commande qu'on attelle et, en attendant la voiture, se fait servir à manger. Depuis longtemps il ne s'était senti autant d'appétit.

Bien restauré, il descend l'escalier, en refusant qu'on l'aide, monte en voiture et va chercher à la Banque la somme qu'attendait dom Bosco, et qui ne fut pas la dernière dont il gratifia ses œuvres.

« Je suis complètement guéri, ne cessait-il de répéter.

— Vous faites sortir vos écus de la Banque, et Notre-Dame Auxiliatrice vous fait sortir du lit, » lui dit en riant le saint prêtre.

Sur onze cent mille francs environ que coûta l'édifice, huit cent cinquante mille furent donnés en actions de grâces de faveurs obtenues ; le registre des offrandes en fait foi.

La dédicace solennelle se fit le 19 juin 1868. Les fêtes qui eurent lieu à cette occasion durèrent toute une semaine et attirèrent un concours immense de tout le nord de l'Italie. Pie IX avait bien voulu accorder une indulgence plénière.

Depuis lors le sanctuaire de Notre-Dame Auxiliatrice est devenu un lieu de pèlerinage et de singulière dévotion, comparable à ceux de Lourdes, de Fourvière, de Notre-Dame des Victoires, et tant d'autres où la Reine du ciel se plaît à dispenser ses grâces. Les murs y disparaissent sous les *ex-voto*.

Un samedi de mai de l'année suivante (1869), une jeune fille y entra, les yeux couverts d'un épais bandeau noir. Elle était aveugle depuis près de deux ans et ne pouvait se conduire ; sa tante et une autre personne l'accompagnaient : son nom était Marie Stardero, du village de Vinovo.

Après avoir prié à l'autel de la Sainte-Vierge, elle demanda à parler à dom Bosco, qui la reçut à la sacristie, l'examina attentivement et lui fit rendre compte de sa maladie.

« J'ai fait tous les remèdes possibles, mais ils n'ont qu'aggravé mon mal ; les médecins ne veulent plus m'en donner

— Otez ce bandeau, ordonna dom Bosco, et plaçant la jeune fille en face d'une fenêtre bien éclairée : Voyez-vous la lumière de cette fenêtre ? Dites-moi, de quel côté est-elle ?

— Malheur à moi ! je ne vois rien du tout.

— Voudriez-vous voir ?

— Si je le voudrais ! je suis une pauvre fille, j'avais besoin de mes yeux pour gagner mon pain ; mon Dieu, que je suis donc malheureuse ! »

Elle éclata en sanglots.

« Si le bon Dieu vous rendait la vue, vous en serviriez vous pour le servir ou pour l'offenser ?

— Comment pouvez-vous douter, mon père?... Pour remercier et bénir Dieu, ce ne serait pas assez de toute ma vie

— Eh bien, ne pleurez plus, ayez confiance en Marie Auxiliatrice ; pour vous obtenir votre guérison, elle n'a qu'à vouloir. Oui, j'espère qu'elle aura pitié de vous. »

Il cessa un instant de parler ; puis il reprit :

« A la gloire de Dieu et de la bienheureuse vierge Marie, nommez l'objet que je tiens dans la main. »

La jeune fille fit un grand effort des yeux, dans la direction qui lui était indiquée. Tout d'un coup elle s'écria :

« Je.... je.... je vois !

— Que voyez-vous ?

— Une médaille.

— De qui ?

— De la sainte Vierge.

— Et de l'autre côté de la médaille ?

— De ce côté, un homme âgé avec une tige de lis à la main : saint Joseph.

— O sainte Madone ! s'écria la tante, tu vois donc ?

— Mais oui, je vois ; merci, merci, bonne Vierge, je vois ! »

En ce moment elle tend la main pour prendre la médaille ; mais celle-ci tombe et roule dans un coin obscur de la sacristie.

La tante se baisse pour la ramasser ; dom Bosco s'y oppose.

« Laissez, laissez-la faire, on saura si elle a effectivement recouvré la vue. »

La jeune fille retrouve et ramasse la médaille. Alors, comme saisie de délire, elle se met à pousser des cris de joie, et, sans plus rien dire à personne, sans même songer à remercier Dieu, elle s'échappe et reprend la route de Vinovo, suivie de sa tante et de l'autre femme qui l'avait accompagnée.

Mais elle ne tarda pas à venir rendre grâces à la sainte Vierge, sans oublier une petite offrande, en rapport avec ses facultés, pour l'église de Notre-Dame Auxiliatrice. Depuis ce temps elle n'a plus souffert des yeux et sa vue est restée parfaite.

Fait également singulier : la tante qui l'avait amenée a été délivrée en même temps d'une violente douleur rhumatismale

à l'épaule et au bras droit, qui durait depuis longtemps et l'avait rendue incapable des travaux de la campagne ⁽¹⁾.

Quoique dom Bosco évitât de parler de ces événements, le bruit s'en répandit par toute l'Italie. De Gènes à Venise et de Milan à Palerme, les faits que nous venons de rapporter furent commentés, grossis, quelquefois dénaturés.

Un médecin aborda un jour dom Bosco à l'Oratoire de Saint-François de Sales.

« On dit, mon père, que vous guérissez de toutes sortes de maladies.

— Moi ! pas du tout.

— On me l'a affirmé, et l'on m'a cité les noms de personnes et la nature des maladies.

— On se trompe, monsieur le docteur, sur les causés sinon sur les faits. Beaucoup de personnes viennent ici solliciter des grâces par l'intermédiaire de Notre-Dame Auxiliatrice. Si elles les obtiennent, je n'y suis pour rien, c'est à la sainte Vierge qu'elles les doivent. Or, vous savez, docteur, que la sainte Vierge est toute-puissante. »

Le médecin hocha la tête : « Moi d'abord, dit-il, je ne crois pas aux miracles. J'y croirais si la sainte Vierge en voulait faire un pour moi, mais.... »

— Pourquoi ce mais, docteur ? Si vous aviez la foi et l'humilité de cœur, comme les autres, vous pourriez être soulagé tout aussi bien qu'eux. Dites-moi quelle est votre maladie. »

Le médecin raconta qu'il avait des crises d'épilepsie, qu'elles étaient de plus en plus fréquentes depuis un an, et qu'il ne pouvait plus sortir sans être accompagné, de crainte d'accident.

« Eh bien, dit le prêtre, il faut d'abord purifier votre conscience ; mettez-vous là ; je vais vous confesser.

— Me confesser, moi !

— Et pourquoi non ? Seriez-vous sans péché ?

— Oh ! pour cela, mon père.... mais je ne crois pas à la

(1) *Dom Bosco*, par le docteur Charles DESPINEY, p. 92.

confession, ni à la prière, ni à la sainte Vierge, ni même à Dieu, pas plus qu'aux miracles.

— Mettez-vous là tout de même, cher monsieur ; cela ne peut vous faire aucun mal, et, ne fût-ce que par l'attitude humiliée, vous attirerez sur vous les grâces dont vous avez besoin. »

Le docteur se laissa faire ; le prêtre l'invita à prononcer avec lui les paroles du signe de la croix.

Le docteur fut étonné de les retrouver dans sa mémoire ; il y avait quarante ans qu'il ne les avait dites. Puis il écouta le prêtre, se sentit profondément remué, pria avec lui, pleura, promit de mener désormais une vie régulière, et finit par se réconcilier complètement avec Dieu.

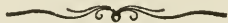
La confession achevée, dom Bosco l'embrassa et lui dit :

« Vous voilà guéri de votre plus grand mal, celui auquel vous ne songiez pas ; j'espère que l'autre, celui qui vous a amené ici, a disparu de même ; si cette espérance se confirme, vous remercirez Notre-Dame Auxiliatrice, et non le pauvre prêtre Jean Bosco, qui n'est qu'un pécheur comme vous. »

Le médecin, depuis lors, n'a jamais éprouvé la moindre atteinte de son mal.

Et il est souvent venu rendre grâces à Notre-Dame Auxiliatrice pour la guérison de son corps et celle, encore plus précieuse, de son âme (1).

(1) *Dom Bosco*, par le docteur Charles DESPINEY, p. 96.



CHAPITRE XII.

VIES DE QUELQUES ÉLÈVES DE DOM BOSCO RACONTÉES
PAR LUI-MÊME.

L'immense édifice moral que dom Bosco a légué au monde prenait corps à mesure que les pierres de ses édifices sortaient de terre, et il se trouva qu'il dépassait de beaucoup les conceptions premières du fondateur. Un progrès en amenait un autre. On n'avait songé d'abord qu'à discipliner l'enfance; on en vint à poser pratiquement et à résoudre plusieurs des grands problèmes contemporains : celui de l'association du travail pour faciliter à la jeunesse la lutte pour l'existence (*the struggle for life*, comme disent les Anglais); celui de l'apaisement des haines sociales; celui du recrutement du clergé dans un siècle indifférent et matérialiste; bientôt, non content d'assainir et de vivifier tout ce qu'il aura touché dans le vieux monde, dom Bosco fera sentir jusqu'au delà des mers son action civilisatrice.

Au sortir de l'école primaire ou concurremment avec elle, les enfants suivent, dans les maisons salésiennes, ou une école professionnelle d'arts et métiers, ou des cours d'instruction secondaire, littéraire et scientifique. Chacun choisit ou se laisse guider dans le choix, conformément à ses dispositions particulières.

De même qu'il créa des écoles industrielles dans les villes,

il établit des colonies agricoles dans les campagnes. Son action comme initiateur au travail fut ainsi universelle.

Mais avec quel soin particulier il surveillait les aptitudes des enfants ! Ses orphelinats furent comme des pépinières où il choisissait chaque année les arbres d'élite pour les planter dans un milieu plus élevé. De l'école primaire, il les faisait passer au collège ou gymnase de l'enseignement classique, et de là, quand il y avait lieu, aux grands séminaires. Il s'attachait à seconder toutes les vocations, sans en violenter aucune. Et comme il savait faire rendre à chacun le plus de fruits qu'on en pouvait obtenir, étant donnée l'inégalité des dons naturels ! Son coup d'œil et son ascendant, sous ce rapport, furent peut-être ce qu'il y eut de plus remarquable dans ses éminentes facultés de maître de la jeunesse.

Donnons-lui la parole et bornons-nous à traduire les premières pages d'un de ses écrits :

« Un soir d'automne, je revenais de Sommariva del Bosco ; arrivé à Carmagnola, je dus attendre une heure le convoi du chemin de fer pour Turin. Sept heures sonnaient ; le temps était nébuleux ; un épais brouillard se résolvait en pluie fine ; aussi l'obscurité ne permettait-elle plus de reconnaître personne à la distance d'un pas. Les lumières sombres de la gare émettaient des clartés pâles qui, tout près des réverbères, se perdaient dans les ténèbres. Mais cela n'arrêtait point les ébats d'une troupe d'enfants qui, par leurs clameurs, attiraient l'attention, ou plutôt écorchaient les oreilles des spectateurs. Les cris de : *attends, prends-le, cours, arrête celui-là, ne manque pas cet autre*, servaient à occuper la patience des voyageurs.

» Au milieu de ces cris retentissait une voix plus distincte que les autres, et qui se haussait jusqu'à les dominer toutes ; elle était comme la voix d'un capitaine ; tous les camarades répétaient les ordres donnés par elle, et les suivaient avec une rigoureuse docilité.

» Aussitôt se forma en moi un vif désir de connaître celui qui, avec tant d'autorité et de promptitude, parvenait à mettre

un certain ordre dans un tel vacarme. J'épie le moment où tous sont réunis autour de ce chef et, en deux sauts, je me lance au milieu d'eux.

» Tous se sauvent, comme épouvantés. Un seul reste, se retourne vers moi et, les poings sur les hanches, paraît vouloir me faire tête.

« Qui êtes-vous, vous qui interrompez notre jeu?

» — Je suis un ami.

» — Et que me voulez-vous?

» — Je voudrais, si vous me le permettiez, prendre ma part de votre divertissement.

» — Mais qui êtes-vous? Je ne vous connais pas.

» — Je te le répète, je suis un ami, désireux de me récréer avec toi et tes compagnons. Et toi, qui es-tu?

» — Moi, dit-il d'une voix grave et sonore, je suis Michel Magon, général de la récréation. »

» Pendant ce dialogue, les autres enfants, qu'une panique avait dispersés, revenaient l'un après l'autre et formaient un cercle autour de nous. Après quelques paroles pacifiques et banales à quelques-uns d'entre eux, je m'adressai de nouveau à Magon :

« Mon cher Magon, quel âge as-tu?

» — J'ai treize ans.

» — Vas-tu déjà te confesser?

» — Oui, oui. »

» Et il éclata de rire.

« As-tu fait ta première communion?

» — Oui, je l'ai faite.

» — As-tu appris quelque profession?

» — J'ai appris la profession du *farniente*.

» — Ce métier-là ne te mènera pas loin.... Vas-tu à l'école?

» — J'ai fait la troisième élémentaire.

» — As-tu encore ton père?

» — Non, mon père est mort.

» — Et ta mère?

» — Ma mère travaille au service d'autrui et fait ce qu'elle

peut pour nous donner du pain, à mes frères et à moi, qui la faisons continuellement endêver.

» — Pauvre mère ! Mais que veux-tu faire, toi, pour l'avenir ?

» — Il faudra bien que je fasse quelque chose, mais je ne sais pas quoi. »

» Cette franchise de langage, jointe à une manière claire et correcte de s'exprimer, me fit éprouver une vive douleur de le voir abandonné ainsi. Il me sembla que si cette ardeur, ce naturel entreprenant, avaient la bonne fortune d'être cultivés, on pourrait obtenir beaucoup de ce garçon.

« Mon cher Magon, repris-je, l'existence de vagabond n'est pas faite pour toi. Voudrais-tu apprendre un métier, ou continuer tes études ?

» — Pourquoi pas ? répondit-il avec émotion ; vous dites vrai, la vie que je mène ne me va pas. Plusieurs de mes camarades sont déjà en prison ; pareille aubaine m'attend un de ces jours, j'en ai peur ; mais qu'y faire ? Mon père est mort, ma mère est pauvre ; je n'ai personne pour m'aider.

» — Eh bien, mon ami, ce soir fais une prière au bon Dieu, tu sais : « Notre père, qui êtes aux cieux. » Fais-la du fond du cœur et prends confiance : il aura soin de toi, de moi et de tous. »

» En ce moment la cloche de la gare frappait ses derniers coups, et je devais partir sans retard. Prends, dis-je à mon nouvel ami, prends cette médaille, et demain va trouver dom Ariccio, vicaire de cette paroisse ; dis-lui que le prêtre qui t'a donné la médaille désire des renseignements sur ta conduite.

» Il prit la médaille avec respect, tout en me pressant de questions : Mais qui êtes-vous ? De quel pays ? Dom Ariccio vous connaît-il ?

» Je ne lui répondis pas ; le train sifflait ; je montai en wagon pour Turin.

» Mais le fait de n'avoir pu connaître son interlocuteur produisit chez Magon un vif désir de savoir qui était ce prêtre ; si bien que, sans attendre au lendemain, il se rendit de ce pas

chez dom Ariccio. Le vicaire comprit de qui et de quoi il s'agissait, et le jour suivant il m'adressa une lettre dans laquelle il me confirma exactement tout ce que mon petit général m'avait appris de lui-même et de sa famille (1). »

On devine la suite. Dom Bosco le fit venir à l'Oratoire de Saint-François de Sales. « Je te prendrai, lui dit-il, mais à la condition que tu ne me mettras pas ma maison sens dessus dessous.

— Oh ! ne craignez rien, je ne vous donnerai aucun chagrin. Essayez seulement de moi, et vous verrez !

— Puisqu'il en est ainsi, puisque tu as bonne résolution de devenir docile et laborieux, je te garde. Mais, dis-moi, qu'aimerais-tu mieux, apprendre un métier ou faire tes études ?

— Je ferai ce que vous voudrez, mais si vous me laissez choisir, je vous avouerai que j'aimerais bien les études.

— Et si tu étudies, que serais-tu désireux de faire, une fois tes classes terminées ?

— Si un petit vaurien tel que moi, un bandit (*un birbante*).... dit-il en baissant la tête.

— Eh bien, continue.

— Si, dis-je, un vaurien tel que moi pouvait encore devenir assez bon pour faire un curé, un bon curé comme vous....

— Nous verrons, mon ami, nous verrons ce qu'on pourra faire d'un *birbante* de bonne volonté. Tu vas te mettre à l'œuvre résolument, et nous examinerons ensemble, plus tard, pourvu que tu te conduises bien, nous examinerons si le bon Dieu t'appelle réellement à l'état ecclésiastique. »

On lui donna pour compagnon spécial, ou, comme on dit à l'Oratoire, pour ange gardien, un excellent camarade qui, soit dans les jeux, soit au travail ou à l'église, prenait soin de le guider, de l'encourager, et qui eut rapidement conquis sa confiance.

(1) *Cenno biografico sul giovanetto Michele Magone, allievo dell' Oratorio di Santo-Francesco di Sales, pel sac. Giovanni Bosco.*

Nous aimerions à redire ici jusqu'au bout, d'après l'auteur de sa transformation, comment cette transformation s'opéra.

« Il était devenu tout triste, raconte dom Bosco ; le sourire ne se montrait plus sur ses lèvres ; souvent, tandis que ses camarades étaient corps et âme en récréation, il se retirait dans quelque coin à penser, à réfléchir, parfois à pleurer. Je l'observais de près ; aussi, quand le moment me parut venu, je le fis appeler et lui dis :

« Mon cher Magon, je désirerais que tu me fisses un plaisir, mais je ne voudrais pas un refus.

» — Parlez seulement, répondit-il empressé, parlez, vous ne pouvez rien me demander que je ne sois disposé à faire pour vous.

» — J'aurais besoin que tu me laissasses un moment maître de ton cœur ; oui, ouvre-le-moi, mon cher enfant, que j'y puisse lire la cause de ce chagrin qui te mine et qui m'afflige.

» — C'est vrai, ce chagrin.... ô mon père, je suis désespéré ! »

» Un sanglot lui coupa la parole et il se mit à pleurer abondamment. Je le laissai se dégonfler. Ensuite je repris, sur un ton de plaisanterie :

» Comment ! le voilà ce général Michel Magon, chef de toute la bande de Carmagnola ! Quel général tu me fais ! Toi qui as le verbe si facile, tu ne trouves plus à m'exprimer ce que tu as sur le cœur !

» — Je ne sais par où commencer....

» — Dis-moi un seul mot, je continuerai, moi.

» — Voilà : j'ai la conscience tout embrouillée.

» — Suffit, mon cher enfant, j'ai tout compris. J'avais besoin que tu prononces ces premières paroles pour que je puisse dire le reste.... »

Et le bon Père lui fit faire une bonne confession qui, pour l'enfant, fut le point de partage entre sa vie passée et une vie toute nouvelle.

Le petit *birbante* devint un modèle accompli des vertus de l'enfance. Encore une citation :

« Je l'avais emmené en vacances aux Becchi, avec d'autres. Or, un jour qu'ils étaient à se divertir dans le bois, et tout absorbés, ceux-ci par la recherche de champignons, ceux-là par l'abatage de châtaignes ou par le plaisir de faire de gros tas de feuilles, Magon disparut sans bruit. Un camarade s'en aperçut et, dans la crainte qu'il n'eût quelque mal, le suivit. Michel, se croyant bien seul, rentre à la maison, ne dit rien à personne et va droit à la chapelle. Celui qui l'avait accompagné de loin le trouva tout seul, à genoux aux pieds du très saint Sacrement et plongé dans le recueillement de la prière.

» Interrogé depuis sur le motif qui l'avait poussé à s'isoler ainsi, il répondit : J'ai trop peur de retomber dans le péché ; c'est pour cela que je vais supplier Jésus, dans son sacrement, de me donner force et persévérance.

» Une autre fois, pendant les mêmes vacances, j'entendis pleurer, la nuit, quand tout le monde dormait. Je me mets tout doucement à la fenêtre et je vois, dans un angle de l'aire à battre le grain, un enfant qui regarde en l'air et qui sanglote et soupire. C'était Magon. Je l'appelle : Es-tu malade, Magon ?

» Lui, qui se croyait seul, fut tout confus et troublé. Il ne savait que répondre. Mais lorsque j'eus renouvelé la question, il répondit exactement ceci :

« Je pleure en admirant la lune, qui depuis tant de siècles reparait avec régularité pour éclaircir les ténèbres, sans jamais désobéir aux ordres du Créateur ; tandis que moi, qui suis raisonnable, j'ai désobéi tant de fois, si jeune encore, j'ai de mille manières offensé mon Dieu. »

» A ces mots, il se remit à pleurer. Je le consolai en quelques mots, le rassurai, l'encourageai, et il alla reprendre son sommeil interrompu. Mais j'admirai, dans un jeune homme de quatorze ans à peine, de si hautes préoccupations et une conscience si tendre (1). »

C'est ainsi que dom Bosco savait gagner et élever les âmes.

(1) *Cenno biografico sul giovanetto Michele Magone*, p. 56.

Si le jeune Magon eût vécu, il serait aujourd'hui un des hommes les plus distingués du clergé italien, qui en compte un si grand nombre.

Nous l'avouons ingénument : nous voulions nous en tenir là pour cet enfant, mais nous venons de relire le récit de sa mort et nous ne résistons pas à la satisfaction de prolonger, sur ce point encore, la profonde édification du petit livre de dom Bosco :

« Tout d'un coup il m'appela par mon nom et me dit :
« Nous y sommes, venez à mon aide !

» — Sois tranquille, lui répondis-je, je ne te quitterai pas que tu ne sois avec le Seigneur en paradis. Mais puisque tu te crois au moment de partir de ce monde, ne veux-tu pas donner le dernier adieu à ta mère ?

» — Non, répondit-il, je ne veux pas lui occasionner une aussi grande douleur.

» — Ne me laisses-tu pas au moins quelque commission pour elle ?

» — Oui, dites à ma mère qu'elle me pardonne tous les chagrins que je lui ai causés pendant ma vie ; je m'en repens. Dites-lui que je l'aime bien, qu'elle prenne courage.... que je vais l'attendre en paradis. »

» Ces paroles firent pleurer tous les assistants. Je refoulais mes propres larmes afin d'occuper en de bonnes pensées ses derniers moments. Je lui adressais donc, de temps en temps, quelques questions :

« Que dirai-je de ta part à tes camarades ?

» — Qu'ils fassent toujours de bonnes confessions.

» — De toutes les actions de ta vie, quelle est celle qui, en ce moment, te donne le plus de joie ?

» — Ce qui me console le plus en ce moment, c'est le peu que j'ai fait en l'honneur de la sainte Vierge. O Marie, Marie, qu'il est bon de mourir votre serviteur ! Toutefois, mon père, il y a une chose qui m'inquiète. Quand mon âme, séparée de mon corps, sera pour entrer dans la vie éternelle, que devrai-je dire ? à qui m'adresser ?

» — Ne crains rien, lui dis-je, Marie t'accompagnera devant le souverain juge; laisse-lui le soin de tout. Mais avant de te laisser partir, je voudrais te donner une commission.

» — Donnez, mon père, je ferai de mon mieux pour obéir.

» — Quand tu seras en paradis et que tu auras vu la vierge Marie, présente-lui mon humble et respectueuse salutation et celle de tous ceux qui habitent ici. Prie-la de nous bénir; qu'elle nous garde sous sa protection de telle sorte que pas un de ceux qui sont dans cette maison, ou que la divine Providence y enverra, ne se perde pour l'éternité.

» — Je ferai votre commission, mon père; n'en avez-vous pas d'autres?

» — Pour le moment, rien de plus; repose-toi (1). »

Peut-on imaginer une foi plus entière et plus naïve que celle qui respire dans ce dialogue entre deux prédestinés?

La biographie du jeune Dominique Soave, par le même auteur, n'est pas moins édifiante et ne donne pas une moindre idée de l'esprit qui régnait dans ce pieux Oratoire de Saint-François de Sales. Nous citons toujours :

« Après la définition du dogme de l'Immaculée Conception, Dominique voulut en perpétuer le souvenir parmi nous d'une manière vivante. Dans ce but, il choisit plusieurs de ses camarades disposés à se joindre à lui pour former une association portant le titre auguste que l'Eglise venait de reconnaître à la Reine du ciel. Il fit un règlement que le directeur approuva aux conditions suivantes :

« Les promesses des associés n'auront pas force de vœu; elles n'obligeront même pas sous peine de péché quelconque, et aucune pratique nouvelle ne pourra être ajoutée sans la permission du supérieur.

» Dans les réunions qui auront lieu une fois par semaine, on indiquera un acte extérieur de charité à faire, comme de balayer et approprier l'église, faire le catéchisme aux enfants ignorants, procurer du secours aux malheureux, etc.

(1) *Michele Magone*, p. 70.

» Les communions seront distribuées de manière qu'il y en ait quelques-unes tous les jours.

» Le but fondamental de l'association sera de propager la dévotion envers le très saint Sacrement et la sainte Vierge. »

» Dominique fut un des membres les plus zélés ; il se comportait en docteur dans les conférences tenues et présidées par les jeunes gens eux-mêmes. Plusieurs de ses amis marchèrent sur ses traces ; mais comme ils vivent encore, il me paraît prudent de ne les point nommer. Je parlerai seulement de Jean Massaglia, de Camille Gavio et de Joseph Bongiovanni, parce que tous les trois ont déjà reçu la récompense éternelle.

» Gavio ne resta que deux mois avec nous, mais ce court espace de temps suffit pour laisser un souvenir ineffaçable de sa sainteté. Il était doué d'un talent supérieur en peinture et en sculpture, tellement que la municipalité de Turin se détermina à lui venir en aide pour lui faire continuer ses études artistiques.

» Arrivé à l'Oratoire, il passait ses récréations à regarder les autres s'amuser, peut-être à cause de son état maladif, ou de son éloignement de la maison paternelle. Dominique remarqua son air pensif et vint aussitôt près de lui :

« Eh bien, « le nouveau, » tu ne t'amuses donc pas ?

» — Non, mais vos jeux me donnent autant de distractions que si j'y participais.

» — Quel âge as-tu ?

» — Quinze ans accomplis.

» — Tu parais triste : serais-tu souffrant ?

» — Oui, j'ai fait une maladie qui m'a conduit aux portes du tombeau, et je ne suis pas encore pleinement rétabli.

» — Tu voudrais sans doute guérir ?

» — Pas précisément ; j'aime mieux m'abandonner à la volonté de Dieu. »

» Ces paroles remplirent de joie le bon Dominique, qui continua ainsi :

« Celui qui cherche avant tout la volonté de Dieu est sur la voie de la sainteté. Tu veux donc devenir un saint ?

» — C'est mon plus ardent désir.

» — Tant mieux : le nombre de mes amis va s'accroître. Dès aujourd'hui tu prendras part à nos bonnes œuvres et à toutes nos pratiques de dévotion.

» — Bien volontiers ; que faut-il faire ?

» — Je vais te le dire en deux mots : notre premier soin est d'éviter le péché comme un ennemi, car il ôte la grâce de Dieu et la paix du cœur, ensuite nous tâchons de remplir exactement nos devoirs et d'être toujours contents. Voici une maxime que tu devras mettre en pratique pour entrer dans l'esprit de notre association : *Servite Domino in lætitia* : servez le Seigneur avec allégresse. »

» Cette conversation fut un baume qui pénétra l'âme de Gavio et la réconforta pleinement. Il devint l'ami de Dominique et l'imitateur de ses vertus ; mais la maladie dont il portait le germe reparut au bout de deux mois. Tous les efforts des médecins, unis aux soins les plus dévoués, ne purent s'en rendre maîtres (1)... »

La vertu de Dominique Soave atteignit à un degré élevé, si élevé qu'il parut favorisé de communications surnaturelles avec Dieu. Dom Bosco en indique des exemples. Le dévouement de ce jeune apôtre à la chaire de saint Pierre était admirable.

Il aimait à s'entretenir du souverain pontife, assurant à plusieurs reprises qu'il désirait le voir avant de mourir, afin de lui communiquer des choses importantes. Je l'interrogeai à cet égard ; il répondit : « Je voudrais dire au Pape qu'au milieu de ses tribulations, il doit s'occuper tout particulièrement de l'Angleterre, parce que Dieu prépare dans ce royaume un grand triomphe à son Eglise.

— Sur quelles preuves s'appuient tes paroles ?

— Voici, mais n'en parlez à personne, on se moquerait de moi. Un matin, pendant mon action de grâces après la communion, je fus surpris par une distraction très forte. Il me

(1) *Cenno sul giovane Domenico Soave, etc.*, pel sac. Giovanni Bosco, p. 71.

sembla voir une vaste plaine remplie de gens plongés en d'épais brouillards. Ils marchaient, mais comme des égarés qui ne savent où mettre les pieds. Une voix me dit : Ce pays est l'Angleterre. J'allais adresser des questions, lorsque parut Pie IX, tel qu'on le représente dans ses tableaux. Il était vêtu majestueusement et tenait en main un flambeau d'une éclatante lumière. A mesure qu'il avançait, on voyait reculer les ténèbres, mais elles ne se reformaient pas derrière lui, si bien que la foule immense resta dans la lumière, comme en plein jour. La voix me dit encore : Ce flambeau est la religion catholique, qui doit éclairer l'Angleterre. »

Étant à Rome en 1858, dom Bosco fit part de ces détails au souverain pontife, qui les écouta avec intérêt et déclara n'en être nullement surpris. Il venait en effet de rétablir la hiérarchie catholique en Angleterre, et apprenait chaque jour quelque nouvelle conversion dans ce noble pays qui fut jadis l'île des saints et qui le redeviendra.

Dom Bosco raconte ensuite d'autres extases du jeune Dominicain. Lorsqu'on parlait du ciel devant lui, il n'en fallait pas davantage pour qu'il perdit connaissance ; ses camarades le recevaient dans leurs bras. Il en était ensuite si humilié et si confus qu'il ne voulait plus s'amuser avec eux et cherchait à se promener seul. « Que voulez-vous, disait-il, je suis assailli de distractions, j'oublie à chaque instant où je me trouve, et je ne voudrais pas dire des choses qui feraient rire de moi. »

« Il entra un jour dans ma chambre en courant, continue dom Bosco : « Venez, mon père, venez vite ; il y a une bonne œuvre à faire !

» — Où veux-tu me conduire ? lui demandai-je.

» — Vite, vite, mon père, » répondit-il. J'hésitais encore ; mais en le voyant si ému et si impatient, je consentis à le suivre ; j'avais d'ailleurs éprouvé déjà l'importance de semblables invitations.

» Il s'engagea successivement dans plusieurs rues sans s'arrêter ni parler ; je le suivais de mon pas le plus hâtif. Enfin il pénétra dans une maison, monta jusqu'au troisième étage,

agita la sonnette en disant : « C'est là que vous devez entrer, mon père, » et il partit aussitôt.

» On ouvre : .

« Oh ! vite, me dit une femme, vite, autrement il serait trop tard. Mon mari a eu le malheur de se faire protestant, il le regrette et demande en grâce de mourir dans la foi catholique. »

» Je m'approchai du malade, qui attendait avec anxiété. Je le réconciliai avec l'Eglise et lui donnai l'absolution. Cet acte à peine accompli de la façon la plus expéditive, entra le curé de la paroisse, que la famille du malade avait envoyé chercher ; mais il commençait à peine d'administrer le dernier sacrement, et n'en était qu'à la première onction, que déjà il n'avait plus sous les yeux qu'un cadavre.

» Je voulus savoir comment Dominique avait découvert ce moribond. Au lieu de me répondre, il me regarda d'un air douloureux et se mit à pleurer, de sorte que je ne lui en parlai plus. »

Après la mort de Dominique Soave, de nombreuses guérisons ou grâces extraordinaires de diverses natures furent obtenues par son intercession. Dom Bosco en cite une dizaine, à la suite de son étude biographique (1) ; mais il les fait suivre de cette prudente déclaration, que nous nous approprions à notre tour et que nous allons reproduire en y changeant un seul mot : le nom de Bosco substitué à celui de Soave :

« A tout ce qui a été dit ici à l'égard de dom Jean Bosco, » l'auteur n'a pas l'intention de donner d'autre autorité que » celle d'un simple récit historique. Il remet toutes choses » au jugement de la sainte Eglise, dont il se fait gloire de se » dire le fils très obéissant, toutes les fois que l'occasion s'en » présente. »

(1) *Cenno*, p. 87.





CHAPITRE XIII.

DOM BOSCO ÉCRIVAIN. — DOM BOSCO IMPRIMEUR.

C'est vers la même époque, de 1845 à 1860, que dom Bosco publia la plupart de ses ouvrages. Où trouvait-il les moyens et la force d'embrasser tant de choses et de remplir en quelque sorte plusieurs carrières simultanées, dont chacune eût suffi à absorber un homme ordinaire? Ce secret est celui de sa foi; mais le temps bien distribué devient élastique, et la foi, selon la parole du Maître, transporte les montagnes.

Dom Bosco a composé bien près d'une centaine de volumes gros ou petits, et en a inspiré, sans les signer, un bien plus grand nombre. Tous convergent vers un même but : l'extension du règne de Dieu dans les âmes, et presque tous y tendent par un même moyen : l'éducation de la jeunesse.

Leurs communes qualités sont la clarté, la sagacité, l'onction.

Qu'on ne lui demande pas les brillantes périodes d'une rhétorique visant à se faire admirer, il n'en a cure; il ne cherche qu'à être bien compris, à instruire, à convaincre, à persuader. Aucune phrase à effet, jamais d'excursions oiseuses hors de son sujet, peu de descriptions et toujours courtes, beaucoup de dialogues, beaucoup d'exemples entremêlés à ses démonstrations, bref, un dédain complet de ce qu'on a appelé « l'art pour l'art; » mais, en compensation, une phrase nourrie, quoique généralement courte, des expres-

sions simples, quoique toujours coulantes, toujours harmonieuses, une discussion bien enchaînée, une narration limpide, et parfois, sans qu'elle ait été cherchée, cette forte et saine éloquence qui naît de la vigueur des convictions et qui va au cœur parce qu'elle vient du cœur : tel est dom Bosco, la plume à la main.

Un de ses disciples nous l'a peint avec amour et exactitude :

« Je me sens tout ému quand je me rappelle ces belles années pendant lesquelles notre bien-aimé Père nous racontait, avec sa rare simplicité, la peine inouïe qu'il s'était donnée, au temps de sa jeunesse, pour cultiver les fleurs de la rhétorique, les périodes arrondies, les belles tournures, et ensuite les efforts qu'il dut faire, la lutte qu'il dut engager avec lui-même pour faire autrement et pour arriver à cette forme unie, simple, candide, et cependant toujours correcte, qui rend si aimables ses paroles et ses écrits.

» Je me souviens de ce qu'il nous racontait au sujet de son *Histoire ecclésiastique* et de sa vénérable mère, douée d'un grand sens catholique, mais tout à fait ignorante en littérature. Afin de rendre sa composition intelligible à tous, il lui en faisait la lecture, puis retouchait et corrigeait d'après ses conseils. Il lui arriva souvent de refaire des chapitres entiers, sans tenir compte de la fatigue. Son unique désir fut, sans dédaigner l'art dans sa sobre beauté, d'être bien compris (1). »

Les écrits de dom Bosco peuvent se distribuer en quatre catégories :

Œuvres de piété;

Œuvres de discussion religieuse;

Récits pour la jeunesse ;

Cours classiques.

Nous ne pourrions les analyser tous, même sommairement, sans dépasser les limites de cette histoire. Nous devons au

(1) *Les idées de dom Bosco sur l'instruction et l'éducation*, par FRANÇOIS CERRUTI, p. 42.

moins mentionner les principaux ; sans cela on ne connaîtrait pas dom Bosco tout entier.

Ses principales œuvres de piété sont :

Il Giovane proveduto, en français : *le Jeune homme instruit, dans la pratique de ses devoirs* (la plupart des ouvrages de dom Bosco ayant été traduits, nous ne donnerons que les titres français) ;

La Jeune fille instruite dans la pratique de ses devoirs ;

Le Chrétien selon l'esprit de saint Vincent de Paul ;

La Clef du paradis mise aux mains des bons chrétiens ;

Le Vade-mecum, ou Avis importants pour le salut ;

Prières du matin et du soir avec d'autres pratiques ;

Manière pratique d'assister à la sainte messe ;

Le Jubilé, son institution et pratiques diverses pour la visite des églises ;

Les six dimanches et la Neuvaine en l'honneur de saint, Louis de Gonzague ;

Un Mois de Marie ;

Une Vie de saint Joseph ;

L'Apparition de la-sainte Vierge à la Salette, etc., etc.

Parmi les œuvres de discussion religieuse ou d'exposition doctrinale nous citerons :

Le Catholique dans le monde, entretiens familiers d'un père avec ses enfants ;

Fondements de la religion catholique ;

L'Eglise catholique et sa hiérarchie ;

Entretiens d'un avocat et d'un curé sur la confession ;

Deux conférences entre deux ministres protestants et un prêtre catholique sur le Purgatoire ;

Maximin, ou Rencontre d'un jeune homme avec un ministre protestant sur le Capitole ;

Marie Auxiliatrice, histoire de son culte, etc., etc.

Plusieurs de ces publications se sont écoulées à des centaines de milliers d'exemplaires, et le bien qu'elles ont fait est incalculable.

Les récits destinés à la jeunesse sont peut-être la partie

la plus exquise des travaux littéraires de dom Bosco. Nos lecteurs en connaissent déjà deux, par des extraits : la biographie de *Dominique Soave* et celle de *Michel Magon*.

Il en écrivit plusieurs autres, toutes remplies de charme autant que d'édification :

Biographie du jeune Antoine Colle ;

Biographie du jeune Louis Comollo ;

Courtes notices sur divers confrères salésiens ;

Biographie du jeune François Besucco, ou le Petit pâtre des Alpes ;

Vie de Marie des Anges, carmélite ;

Notice sur dom Caffasso, etc.

Il composa aussi des histoires ou contes de pure imagination, destinés à servir de cadres à l'enseignement de la vertu et à la faire aimer. La France a donné à la jeunesse de tous les pays bon nombre de recueils dans ce genre, depuis Berquin jusqu'à M^{me} la comtesse de Ségur ; l'Angleterre s'honore des petits romans de miss Edgeworth ; l'Allemagne, de ceux du chanoine Schmidt, le meilleur de tous ; l'Italie, grâce à la plume de dom Bosco, peut désormais soutenir la comparaison avec les autres nations lettrées.

Pierre, ou la Puissance d'une bonne éducation, est incontestablement un des modèles du genre.

On retrouve le même intérêt et l'on respire le même parfum de bon sens pratique et de sentiments délicieux dans les autres récits moraux et religieux de dom Bosco :

Angelina, ou l'Orpheline des Apennins ;

Séverin, ou Aventures d'un enfant des Alpes ;

Contes et Nouvelles (Novelle e Racconti) ;

Valentin, ou la Vocation empêchée, etc.

Dom Bosco a même publié deux petits drames pour un théâtre d'écoliers : *La Maison de la fortune* et *Louis, ou Dispute entre un avocat et deux ministres protestants*.

Parmi ses publications classiques se trouvent :

Traité d'arithmétique simplifiée ;

Histoire sainte à l'usage des écoles ;

Manière facile pour apprendre l'histoire sainte ;

Histoire ecclésiastique à l'usage de la jeunesse ;

Histoire d'Italie, depuis ses premiers habitants jusqu'à nos jours.

Adoptés dans les divers établissements salésiens, ces traités sont arrivés naturellement à un chiffre considérable d'éditions ; mais ils méritent leur succès.

L'Histoire d'Italie — plus de 500 pages in-octavo d'un caractère compact — n'est pas, comme tant d'autres, un squelette sans vie, une indigeste accumulation de faits, de dates, de noms propres, ni un plaidoyer pour ou contre un parti politique. Elle est un exposé clair, judicieux, concis, des événements ; elle écarte les conjectures incertaines et les incidents secondaires, qui ne servent qu'à embrouiller, et qu'un élève ne devrait pas être invité à retenir, puisqu'on sait d'avance qu'il ne les retiendra pas ; elle s'attache (ce que nous voudrions bien voir aussi dans nos *Histoires de France*) à conduire de front la marche de l'esprit humain avec celle des révolutions des États, et à faire connaître les savants, les mœurs et coutumes, les écrivains, les bienfaiteurs ou les fléaux de l'humanité, en même temps que les rois et les généraux ; enfin, ne perdant jamais de vue ceux à qui elle est destinée, elle laisse aux ouvragés spéciaux tout ce qui pourrait être pour la jeunesse un sujet d'étonnement ou de discussion ; mais il est un ordre de faits qu'elle met plus particulièrement en relief, ce sont ceux qui peuvent porter à l'amour de la vérité, de la vertu et de la patrie.

Pour ce qui est de la véracité, je puis, dit dom Bosco dans sa préface, « je puis affirmer au lecteur que je n'ai pas rédigé une phrase sans la confronter avec les auteurs les plus accrédités et, autant que possible, contemporains ou au moins voisins de chaque événement important. Je ne me suis pas non plus épargné la fatigue de lire avec soin tous les historiens italiens modernes, afin d'extraire de chacun ce qui m'a paru convenir à mon dessein. »

Nicolas Tommaseo, juge compétent, a fait de l'*Histoire d'Italie* de dom Bosco un éloge sans réserves : « L'abbé Bosco, dans un volume relativement petit, a condensé toute notre histoire ; il sait choisir les faits et les entourer d'une lumière très vive.... Dans une si grande multitude de choses à raconter, il conserve l'ordre et la clarté qui, se répandant d'un esprit serein, insinuent dans les jeunes esprits une heureuse sérénité. Pour faire des livres destinés à la jeunesse, certainement l'expérience de l'enseignement ne suffit pas, mais elle est un puissant auxiliaire ; elle complète les autres qualités requises dans ce difficile travail.

» Vouloir faire des enfants autant d'hommes d'Etat et leur apprendre à dogmatiser sur le sort des empires et sur les circonstances qui firent perdre à tel ou tel capitaine une bataille rangée, c'est pédanterie pure et non toujours innocente, parce qu'elle habitue des esprits inexpérimentés à juger sur la parole d'autrui de choses qu'ils ne peuvent comprendre ; parce qu'elle leur donne ainsi une fausse conscience, et parce qu'elle ne les forme pas à appliquer modestement les documents de l'histoire à la pratique de la vie commune. Ne voyons-nous pas au contraire les grands historiens, les grands poètes de l'antiquité, se complaire à devisager l'homme public et à retrouver, à peindre en lui, et pour ainsi dire sous son masque, l'homme privé ; en sorte qu'ils jugent dans le prince et dans le citoyen le père, le fils, le frère ? De là l'incomparable beauté des œuvres poétiques ou historiques anciennes. Beaucoup d'écrivains modernes, au lieu de cette application sage et utile, font de leurs récits la démonstration de quelque théorie, qu'ils suivent du commencement à la fin, et à laquelle ils plient et tordent les faits et leurs causes ; ils se montrent ainsi eux-mêmes sans cesse, eux et leur projet, s'obstinant à ne laisser apparaître qu'un côté de la vérité, et, sous des formes différentes, vont répétant à satiété la même chose ; ni narrateurs ni peintres, mais déclamateurs importuns. Ils ne s'aperçoivent pas que l'histoire, ainsi que la nature entière, est comme une grande parabole proposée aux hommes par Dieu,

et que vouloir la restreindre à une thèse, c'est la stériliser et faire avorter misérablement le plan divin.... »

Dom Bosco avait offert au ministre de l'instruction publique, M. Lanza, un des premiers exemplaires de l'*Histoire d'Italie*. Le ministre, après examen sérieux, fut si satisfait de l'ouvrage, qu'il le fit adopter pour les écoles publiques et remit à l'humble auteur un prix de mille francs. Plus tard, la guerre s'étant accentuée contre les idées religieuses, un autre ministre, M. Amari, voulut faire modifier quelques passages : « Depuis votre première édition, dit-il à dom Bosco, un changement s'est produit dans les idées ; pourquoi ne se refléterait-il pas dans votre livre ? Vous savez le proverbe : chaque fois que la volaille reparait sur la table, il faut une sauce nouvelle.

— Pour la volaille, d'accord, répondit dom Bosco, mais il n'est pas permis d'accommoder ainsi les faits historiques. L'histoire est toujours la même. le vrai ne peut devenir le faux, pas plus que le blanc ne saurait être le noir. » Il refusa de refondre son travail pour en faire ce je ne sais quoi de flottant et d'indécis qu'on désirait ; mais il perdit la clientèle des écoles publiques.

Les mêmes qualités de critique et d'écrivain se retrouvent dans l'*Histoire sainte* de dom Bosco et dans son *Histoire ecclésiastique*, conçues d'après la même méthode et dans les mêmes dimensions.

Le dernier de ces ouvrages a été publié par fragments successifs, dans l'ordre chronologique, sous les titres de *Vie de saint Pierre*, *Vie de saint Paul*, *Vie des saints pontifes Lin, Clet et Clément*, etc., etc. (il y a ainsi une vingtaine de volumes de 100 à 250 pages chacun), *Vie de saint Martin, évêque de Tours*, *Vie de saint Pancrace*, etc., jusqu'à un recueil de faits et d'anecdotes sur Pie IX, et à l'histoire de l'élection de Léon XIII au souverain pontificat.

Par leur sujet, ces divers récits se développent dans le domaine de l'apologétique et de l'ascétisme autant que dans celui de l'histoire proprement dite. L'auteur, chemin faisant, prend

corps à corps et terrasse les calomnies les plus répandues contre l'Eglise. Ainsi, à la fin de la *Vie de saint Pierre*, il a mis en appendice, sur la venue de saint Pierre à Rome, contestée depuis peu par certains protestants, une dissertation lumineuse et qui est un modèle de discussion courtoise, mais serrée et irréfutable.

La préface de ce même ouvrage est une profession de foi où se manifeste, dans sa pathétique naïveté, toute l'âme de l'auteur ; nous ne résistons pas au plaisir de la reproduire.

« A qui veut entrer dans un palais clos et en prendre possession, le premier soin doit être de s'entendre avec celui qui en tient les clefs.

» Malheur à qui se trouvant sur un navire en mer, n'est pas dans les bonnes grâces du pilote !

» Malheur à la brebis qui erre loin du berger et refuse d'écouter sa voix !

» Cher lecteur, tu as un palais à la possession duquel tu dois aspirer ; mais, en attendant, tu navigues sur une mer orageuse, en danger constant de te briser sur les écueils ; pour employer encore une autre comparaison, tu es une brebis errant parmi des pâturages dont quelques-uns sont empoisonnés, exposée à tomber dans les précipices, épiée par des loups rapaces.

» Ah ! oui, tu as besoin de te rendre propice celui auquel furent consignées les clefs du ciel ; tu dois confier ta vie au grand pilote du navire du Christ, au Noé du Nouveau Testament ; tu dois te serrer auprès du suprême pasteur de l'Eglise, qui seul te guidera dans les pâturages sains, à l'abri des dangers.

» Eh bien, le portier du royaume du ciel, le grand pilote et le pasteur des hommes, c'est saint Pierre, prince des apôtres, qui exerce ses fonctions dans la personne du souverain pontife, son successeur. Il ouvre et ferme, gouverne l'Eglise, guide les âmes au salut.

» Ne regrette donc point, lecteur pieux, de parcourir la courte vie que je te présente ; apprend à connaître Pierre, à

respecter son autorité suprême d'honneur et de juridiction, à distinguer la voix du pasteur, à l'aimer et à la suivre. Qui est avec Pierre est avec Dieu, chemine dans la lumière et court à la vie. Qui n'est pas avec Pierre est contre Dieu, va trébuchant dans les ténèbres, et se précipite à la perdition. En deux mots, là où est Pierre, là est la vie ; là où Pierre n'est pas, là est la mort. »

Afin de rendre moins onéreuse la publication de ses œuvres, et bientôt celle des œuvres de ses disciples, dom Bosco s'attacha, dès qu'il le put, à les imprimer lui-même. L'imprimerie fut son industrie favorite ; l'imprimerie, travail matériel, mais levier intellectuel et moral le plus puissant de notre époque. Les ateliers du Valdocco embrassèrent peu à peu tout ce qui concourt à la confection d'un livre : fabrication du papier, fabrication des caractères typographiques sortant, nets et parfaits, du laboratoire, sous la main des enfants ; composition et correction ; impression par de belles machines, pour le perfectionnement desquelles rien n'était épargné ; ateliers de brochage, de reliure et de dorure. Tout cela vint alimenter une vaste et riche librairie, où s'étalèrent les plus beaux livres liturgiques, les ouvrages classiques édités ou réédités par dom Bosco ou sous son impulsion, et les publications italiennes et françaises les plus utiles. Ces imprimeries et ces librairies furent multipliées, plus tard, dans presque toutes les maisons salésiennes.

La papeterie principale fut installée près de Turin, à Mathi. Détruite par l'explosion d'une chaudière, elle a été rebâtie entièrement, et sur de plus grandes proportions, quelques années avant la mort du saint fondateur.

Il envoya à la grande exposition de Turin, en 1884, une synthèse complète de l'industrie typographique, dont un visiteur parle dans les termes suivants :

« Vous avez là réunies et fonctionnant, vous touchez et embrassez d'un regard, toutes les branches d'industrie qui se rapportent au livre, depuis la fabrication du papier jusqu'à la librairie, en passant par la fonderie de caractères, l'imprimerie

et la reliure; rien ne manque à cet ensemble, et tout s'y succède dans l'ordre logique.

» A droite, en un vaste réservoir, vous voyez la pâte destinée à être convertie en papier par une machine modèle, faite tout récemment d'après les derniers progrès de la science; à votre gauche, se trouve la librairie, à laquelle vous pouvez commander un livre, à faire avec cette même pâte qui attend le moment de circuler dans la machine, pour s'y transformer en papier.

» Faites une courte promenade; suivez cette pâte tombant d'abord dans une large cuve en briques où elle est tourmentée pour se mêler intimement à l'eau la plus limpide; suivez-la, devenue liquide et blanchâtre, sur les divers tamis qui la séparent de l'eau; puis soutenue par des toiles sans fin, voyez-la passer enfin sous les grands cylindres qui la compriment, la séchent et la changent en un papier souple et résistant, que l'on découpe sous vos yeux pour le livrer bientôt, feuille immaculée, aux jeunes imprimeurs. Ceux-ci ont déjà composé la planche d'impression avec des caractères faits, tout auprès d'eux, par leurs camarades de la fonderie typographique; ils soumettent la feuille à l'action de la presse et la passent au relieur, qui la plie, l'unit à ses sœurs par une solide couture, bref, en forme un livre couvert en maroquin et le passe au doreur; celui-ci transmet enfin au libraire un magnifique volume doré sur tranches et artistement orné des filets d'or les plus gracieux.

» On imprimait alors une édition superbe de *Fabiola*, avec de nombreuses et très fines gravures dont l'exécution ne laissait rien à désirer. J'étais émerveillé : ce charmant ensemble, cette ravissante synthèse du travail et la confection rapide et économique qu'elle permet d'obtenir, sans rien enlever à la perfection des produits, est sans nul doute ce que j'ai vu de plus intéressant et de plus utile à l'exposition de Turin; ce sera mon meilleur, peut-être même mon unique souvenir (1). »

(1) *Bulletin salésien*, décembre 1884.

En anticipant sur l'ordre chronologique — chose inévitable si l'on veut conserver l'ordre des matières, — nous mentionnerons ici une des dernières créations de dom Bosco, celle du *Bollettino salesiano*, *Bulletin salésien*, publication mensuelle qu'il commença en 1878, en italien, et qui eut lieu aussi en français à partir de 1879, et en espagnol à partir de 1886. Cette publication était devenue indispensable pour relier entre elles les différentes maisons salésiennes, lorsqu'elles se furent multipliées et répandues pour ainsi dire par toute la terre. Elle a pour épigraphes les textes suivants :

« Il enseigna le peuple, il publia ce qu'il avait fait... Il rechercha des paroles utiles, et il écrivit des discours pleins de droiture et de vérité. Les paroles des sages sont comme des aiguillons, et comme des clous enfoncés profondément, le pasteur unique nous les ayant données par le conseil et la sagesse des maîtres. »
(*Eccles.*, XII, 9, 10, 11.)

« Le péril, très Saint Père, est tout entier dans la diffusion d'infâmes libelles; à ce mal immense je ne vois qu'un seul remède, la fondation d'une imprimerie catholique, placée sous le patronage du saint-siège; de façon que nos réponses ne se faisant pas attendre, nous puissions descendre dans l'arène avec avantage et répondre avec un succès certain aux provocations des apôtres de l'erreur. »

(S. FRANÇOIS DE SALES.)

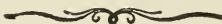
« Il ne se tromperait guère celui qui attribuerait principalement à la mauvaise presse l'excès du mal et le déplorable état de choses auquel nous sommes arrivés présentement. L'usage universel ayant cependant rendu la presse en quelque sorte nécessaire, les écrivains catholiques doivent s'employer de toutes leurs forces à la faire servir au salut de la société. »
(LÉON XIII.)

« La presse périodique, soumise à l'autorité hiérarchique, inspirée par l'esprit de Jésus-Christ, devient un pouvoir immense : elle illumine, elle soutient la vérité; démasque

l'erreur, sauve et civilise; elle peut devenir un sublime apostolat. »
(Cardinal ALIMONDA.)

Ces textes sont un magnifique encouragement pour tous ceux qui se sont voués à servir la vérité dans la presse périodique, à l'exemple de dom Bosco. Ils n'ont pas toujours, comme lui, l'étendue du savoir, la finesse et la sûreté de la logique, ni l'agrément et le pittoresque du langage; puissent-ils avoir du moins le dévouement, la docilité, la charité, et cette modestie qui sied dans une carrière où l'on sait d'avance qu'on n'arrivera à rien ici-bas, ni à la faveur des princes, ni à la popularité auprès des foules! La carrière conduit au ciel, cela doit suffire.

Mais il est glorieux et doux aux journalistes et aux imprimeurs ou éditeurs catholiques d'avoir eu des confrères tels que dom Bosco.



CHAPITRE XIV.

COMMENT DOM BOSCO ENTENDAIT L'ÉDUCATION. — SYSTÈME PRÉVENTIF ET SYSTÈME RÉPRESSIF. — S'ATTACHER A FORMER LA VOLONTÉ. — DIEU PARTOUT.

On nous permettra de suspendre encore, dans ce chapitre et dans le suivant, l'exposé des faits, pour nous arrêter à celui des doctrines ; si les pages qu'on va lire ne sont pas les plus entraînantes de cette histoire, elles ne seront pas les moins instructives ni, pour les esprits sérieux, les moins intéressantes.

Tout le plan d'éducation de dom Bosco repose sur la charité chrétienne. Les courtes mais admirables instructions sur le système préventif, qu'il plaça en tête du règlement de ses diverses maisons, témoignent à la fois de la tendresse de son âme et de sa parfaite connaissance de l'enfant.

Il existe deux systèmes, dit-il, le préventif et le répressif. Le système répressif consiste à faire connaître la loi à ceux qui la doivent observer, puis à les surveiller pour punir les transgresseurs. Dans ce système, le représentant de l'autorité doit apparaître rarement, et toujours sévère ; toute familiarité lui est interdite. C'est le système le plus facile, le moins pénible ; il convient au service militaire et, en général, pour régir les personnes adultes, qui sont en état de connaître les lois et de ne pas les perdre de vue.

Bien différent, presque opposé, est le système préventif. Il

commence également par faire connaître la loi, mais il s'applique à surveiller ensuite si étroitement et avec tant d'amour celui qui la doit accomplir, qu'on le mette pour ainsi dire dans l'impossibilité d'y manquer et qu'on lui en ôte le désir, s'il en a la faculté. Ce système s'appuie tout entier sur la raison, la religion et l'affection. C'est le plus noble et le plus juste, mais celui qui exige le plus de dévouement de la part de l'autorité. Il convient surtout à la jeunesse, parce qu'elle est naturellement si mobile qu'elle oublie à chaque instant et la loi et le châtiment, ce qui donne strictement droit à beaucoup d'indulgence, et aussi parce qu'on obéit bien mieux à l'amour qu'à la crainte.

L'éducateur, selon dom Bosco, doit être un père, un conseiller, un ami, plutôt qu'un maître. Son but est d'amener l'enfant à l'aider de ses propres efforts pour arriver au but commun, qui est son amélioration.

Ainsi on ira au-devant du mal afin de le faire avorter; on dirigera et on fixera dans l'étroit sentier de la vertu des passions naissantes qui, par la pente de la nature, suivraient le large chemin du vice; on préviendra les manquements, afin de n'avoir pas à les punir.

Mais quelle douceur infinie, quelle inaltérable patience, deviennent alors nécessaires au maître! Quelle attention vigilante, sans cesse en éveil! La pratique du système préventif n'exige pas moins que le strict accomplissement de la parole de saint Paul : « La charité est bonne, patiente; elle souffre tout, elle espère tout, elle supporte tout. »

L'éducateur doit être sans réserve à ses enfants, leur donner son temps et son cœur, les précéder, les assister, les suivre partout, par lui-même ou par d'autres aussi sûrs et aussi dévoués que lui, ne les laisser jamais seuls et jamais inoccupés. De cette manière ceux mêmes qui seraient arrivés avec de fâcheuses habitudes pourraient difficilement les communiquer aux camarades innocents; l'occasion leur manquerait.

Dom Bosco allait jusqu'à voiler la surveillance aux yeux de

ceux qui en sont l'objet. Les maîtres qui, chez lui, président aux récréations, ou aux ateliers, ou aux études, portent non pas le nom de surveillants, mais celui d'assistants.

En récréation, ils se mêlent aux jeux des enfants et se répartissent entre les différents groupes, de telle sorte que rien ne leur échappe.

Loin de nous la pensée de faire honneur à dom Bosco de l'invention de cette méthode. Elle existait avant les Salésiens, chez les Jésuites, chez les frères des Ecoles chrétiennes, et en général dans toutes les maisons ecclésiastiques ; c'est à elle que ces maisons doivent de pouvoir subsister ; on en retrouve même des vestiges plus ou moins décousus dans les lycées, gymnases et collèges d'Etat ; là, beaucoup de maîtres bien intentionnés s'efforcent de corriger le vice d'un système qui sacrifie tout à l'instruction ; mais ce vice est radical et incurable, heureusement pour l'enseignement libre. Si les collèges d'Etat, qui, grâce aux ressources du Trésor public, ont pour leurs professeurs une préparation spéciale et des garanties de carrière que seuls ils sont en situation d'offrir, pouvaient y ajouter le don de l'éducation, tous leurs concurrents disparaîtraient en peu d'années.

Quoi qu'il en soit, personne, avant dom Bosco, n'avait si bien défini la méthode préventive, et personne ne l'a mieux pratiquée.

En ce qui concerne les punitions, nous allons transcrire ses instructions formelles :

« Autant que possible, pas de punitions ; s'il faut absolument punir, tâchez de vous faire aimer avant de vous faire craindre ; la suppression d'un témoignage de bienveillance deviendra un châtiment, mais ce sera un châtiment qui excite l'émulation, ranime le courage, et n'avilit point.

» Auprès des jeunes gens est punition tout ce qu'on donne comme punition. On a observé qu'un regard moins affectueux sur quelques-uns produit plus d'effet qu'un soufflet. La louange quand une chose est bien faite, le blâme dans le cas contraire, sont déjà une récompense et un châtiment.

» Sauf en des cas très rares, que les corrections, les châti-
ments, ne se donnent pas en public, mais à part, loin des com-
pagnons, et qu'on use de la plus grande prudence et patience
pour que, à l'aide de la raison et de la religion, l'élève com-
prenne son tort.... Il semble parfois que les élèves ne gardent
pas rancune des punitions infligées; mais qui les a observés
de près sait combien sont amers leurs ressentiments, surtout
si les punitions ulcèrent leur amour-propre; ils oublient les
punitions graves infligées par les parents, mais rarement
celles infligées par les professeurs; on en a vu se venger bru-
talement dans la vieillesse de certains châtimens, même
justifiés, encourus dans les classes. Au contraire, le maître qui
avertit discrètement et affectueusement l'élève éveille sa re-
connaissance; ce n'est plus un maître à ses yeux, c'est un ami
qui a voulu le rendre meilleur et le préserver de punition, de
deshonneur et de toutes sortes de désagrémens.

» Frapper de quelque manière que ce soit, mettre à genoux
dans une position douloureuse, tirer les oreilles, et autres
choses semblables, doivent s'interdire absolument; soit parce
que ces punitions sont réprimées par la loi civile, soit parce
qu'elles irritent les enfans et avilissent les caractères (1).

» Que le directeur fasse bien connaître les règles, ainsi que
les récompenses et les châtimens institués pour les sauve-
garder, afin que l'élève en faute ne puisse jamais s'excuser
en disant : Je ne savais pas.

» Depuis quarante ans que je m'efforce de pratiquer ce
système (dom Bosco écrivait ceci en 1877), je ne me souviens

(1) Nous avouons que dans cette interdiction de frapper dom Bosco nous paraît un
peu trop absolu : il y a des enfans qu'on ne peut guère redresser, à un certain
âge, que par des sensations, attendu qu'ils n'ont pas encore de raison, et souvent
peu de sentimens. La douleur physique est le moyen, l'unique moyen de les
amener à la contrition morale. Vaut-il mieux les abandonner que les avertir par
le seul endroit sensible chez eux ? Les laissera-t-on périr plutôt que de les relever
par les verges ? La sainte Ecriture est fort loin de nous donner un tel avis.

Mais où dom Bosco est rigoureusement dans le vrai, c'est dans son observation
sur la différence entre les dépositaires directs de l'autorité paternelle et leurs man-
dataires, quand il s'agit de frapper. Ce qu'un enfant acceptera de son père ou de
sa mère, il est rare, bien rare, qu'il le comprenne venant d'un maître.

pas d'avoir usé de punitions formelles, et, avec la grâce de Dieu, j'ai toujours obtenu non seulement ce qu'exigeait le devoir, mais ce qui était simplement un désir de ma part, et cela avec des enfants dont on paraissait désespérer.... J'en ai vu de si bien pénétrés de leurs fautes et de la légitimité de la punition, qu'ils en venaient à la désirer.... »

Mais la mansuétude et la patience ne sont pas encore assez pour mener à bien l'œuvre si difficile de l'éducation. Est-ce que, si ces vertus suffisaient, chacune de nos mères n'aurait pas formé des saints. L'attrait des jeux, l'éveil bien dirigé de la curiosité enfantine, sont également des moyens utiles, nécessaires même, et le fondateur de l'Institut salésien les mettait au premier rang de ses recommandations :

« Qu'on donne, écrit-il, ample liberté pour courir, sauter, crier et s'amuser. La gymnastique, la musique, la déclamation, le théâtre juvénile, la promenade, entretiennent la santé de l'âme et celle du corps ; qu'on prenne garde seulement que la nature de ces récréations, les personnes et les discours qui y interviennent n'offrent quelque danger. Je répète avec saint Philippe de Néri, ce grand ami de la jeunesse : Faites ce que vous voudrez, cela m'est égal, pourvu que vous ne fassiez pas de péché. »

Toutefois, ces divers moyens d'éducation ne sont encore que l'accessoire. Le jeu empêche l'enfant de rêver au mal ou de s'y abandonner ; il lui ôte le loisir de clabauder, de médire, de soupirer après beaucoup de choses qui ne sont pas de son âge ni de sa condition présente ; mais il ne suffit pas à former son cœur, à lui donner le goût et l'habitude de la vertu.

Ce goût et cette habitude sont le but principal, le but suprême à atteindre ; mais ils ne naissent pas dans les amusements ni dans la jouissance. Bien loin de là, c'est dans le travail et dans l'effort qu'ils se forment ; c'est par l'immolation volontaire et incessante des mauvais penchants de la nature qu'ils grandissent et se fortifient. Il y a bien la paix de la conscience, la satisfaction du devoir accompli, l'exaltation

de la victoire morale remportée; tout cela constitue une jouissance très douce et un encouragement que nous sommes loin de méconnaître; mais cette jouissance est délicate et peu accessible aux tout jeunes enfants. La réalité rigoureuse n'en reste pas moins ceci : la vertu vit de sacrifices ; un rayon brille sur son front : le chaud rayon du courage. Si la victoire sur la paresse du corps et les rébellions de l'esprit devient définitive, alors tout est gagné : la vie de l'homme gardera ce pli admirable, cette empreinte qui ressemble au cachet de l'honneur et qu'on appelle le caractère. Le caractère, c'est-à-dire la fidélité laborieuse à tous les devoirs et à toutes les saintes causes, en un mot la vertu dégagée de tout alliage, pure de tout compromis et de toute défaillance, nette comme le métal au sortir du creuset. « Il entre toujours de l'immolation dans la trempe du caractère, observe un grand écrivain contemporain, comme il entre toujours du feu dans la trempe de l'acier ; c'est cette trempe douloureuse qui en fait une si grande chose, si grande vraiment que lorsqu'on a dit d'un homme : il a du caractère ! on a fait de lui le plus bel éloge, mais aussi le plus rare (1). »

Le Plaisir, le Devoir, ont été créés frères ;
Au paradis terrestre ils ne se quittaient pas.
Mais ils sont ennemis depuis lors, et leurs pas
Les égarent sans cesse en des chemins contraires.
La suprême science, enfants, c'est de savoir
Rencontrer le Plaisir et suivre le Devoir.

Dom Bosco, dans un de ses ouvrages, a étudié les causes de l'affaiblissement général des caractères. Il les signale avec une saisissante clarté :

« Si l'on élève si mal les enfants, c'est un peu par ignorance, dit-il, mais c'est aussi par égoïsme et tendresse mal entendue.

» On cherche à jouir de l'enfant au lieu de se sacrifier à lui. Ce qu'une affection sincère, il est vrai, mais étroite et impré-

(1) L'abbé BUATHIER, *le Sacrifice dans la vie chrétienne*, p. 320.

voyante dans son inconscient égoïsme, demande à ce fils si tendrement, mais si aveuglément aimé, c'est avant tout un triomphe pour l'amour-propre, et un régal pour la sensibilité. Partout on se plaît à faire parade des talents précoces du petit prodige. On boit avidement les éloges qui lui sont donnés ; on le loue jusqu'en sa présence, sans même s'apercevoir des rapides progrès de sa vanité naissante, qui bientôt se changera en une présomption, une suffisance et un orgueil insupportables.

» On se délecte et se repose dans les démonstrations affectueuses du naturel de l'enfant. On est tout à la contemplation de ses grâces naïves. On reçoit et provoque ses câlineries comme l'on ferait des caresses d'un jeune chien, on le flatte comme cet animal ; comme cet animal, on le châtie avec humeur et colère lorsqu'il ennue ou refuse d'obéir ou de rester tranquille. On veut qu'il soit bien caressant, bien dressé, bien savant, et c'est tout....

» Quelle imprudence et quelle erreur ! Un développement précoce de l'intelligence est l'heureux et facile privilège de tous les enfants dont les grandes personnes daignent s'occuper.... Mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue un instant, c'est la nature et la dépendance mutuelle de nos facultés. Malheur à l'enfant si l'on ne s'attache qu'à développer en lui la faculté de connaître et celle de sentir, que, par une confusion aussi déplorable que commune, on prend pour la faculté d'aimer ; et si, par contre, on néglige complètement la faculté maîtresse, l'unique source du véritable et pur amour, dont la sensibilité n'est qu'une trompeuse image, *la volonté*.

» Si parfois ces parents insensés s'occupent de cette pauvre volonté, ce n'est pas pour la régler et la fortifier par l'exercice répété de petits actes de vertu demandés à l'affection de l'enfant et facilement obtenus des heureuses dispositions de son cœur. Tout au contraire, sous prétexte de la nécessité de dompter une nature rebelle, ils s'attachent à réduire la volonté par l'emploi de moyens violents, et ne réussissent qu'à la détruire au lieu de la redresser.

» Par cette erreur fatale, ils troublent l'harmonie qui doit présider au développement parallèle des puissances de notre âme, et faussent les trop délicats instruments confiés à leurs mains inexpérimentées.

» L'intelligence et la sensibilité, surexcitées par cette culture intensive, attirent à elles toutes les forces de l'âme; elles absorbent toute sa vie. Bientôt elles ont acquis une extrême vivacité, jointe à la plus exquise mais aussi à la plus dangereuse délicatesse.

» L'enfant conçoit promptement, son imagination devient ardente et mobile; sa mémoire est fidèle et retrace, sans effort et avec une scrupuleuse exactitude, les moindres détails; sa sensibilité ravit tous ceux qui l'approchent.

» Mais, déplorable manque d'équilibre! toutes ces qualités brillantes couvrent à peine la plus honteuse insuffisance, la plus inconcevable faiblesse. L'enfant, et plus tard, hélas! le jeune homme, emporté par la promptitude de ses conceptions, ne sait ni penser ni agir avec suite; il manque absolument de bon sens, de tact, de mesure, en un mot d'esprit pratique.

» N'allez pas chercher en lui l'ordre et la méthode. Il brouille tout, confond tout, dans le raisonnement comme dans la conduite. Il vous déconcerte par de brusques et impétueuses saillies, par d'étranges inconséquences. Hier, il vous affirmait avec enthousiasme une prétendue vérité; demain, avec la même et irrésistible conviction, il vous soutiendra précisément le contraire. Sa raison, obscurcie par la faiblesse de la volonté, ne lui permet pas de penser sérieusement par lui-même. Il reçoit des autres, ou des circonstances extérieures, tous ses jugements, et les adopte par cela seul qu'ils ont séduit son imagination ou flatté sa sensibilité; la même légèreté les lui fait abandonner ensuite: ils ont cessé de plaire, ou d'autres théories plus brillantes ont fasciné cette intelligence mobile.

» Trop agité pour pouvoir lire clairement au fond de son âme, il n'en connaît que la surface, c'est-à-dire les émotions passagères. Prompt à saisir tous les mouvements de cette sur-

face, il croit vouloir résolument tout ce qu'il lui semble approuver ; incapable de se résister à lui-même, il l'exécute avec empressement.... Agir autrement lui paraîtrait un manque de franchise ; il veut se montrer au dehors tel qu'il est au dedans ; s'il domptait ses passions, il s'imaginerait faire un acte d'hypocrisie. Ainsi, croyant vouloir ce qu'il ne veut pas, il croit ne pas vouloir ce qu'il veut. La vertu le séduit, mais comme elle répugne à la lâcheté de sa nature, il prend cette résistance intérieure pour une volonté contraire ; dupe de sa sottise, il se désespère de ne pouvoir croire ou vouloir ce qu'au fond il croit et il veut....

» S'agit-il de décider s'il doit ou non faire une action importante : au lieu d'étudier cette action en elle-même, d'en examiner les motifs, les circonstances, la fin, il interroge l'oracle, c'est-à-dire sa sottise sensibilité.

» Tout entier à ses impressions, il se demande : Qu'est-ce qu'il m'en semble ? et selon l'inclination ou la répugnance qu'il croit distinguer en son cœur, il agit ou s'abstient. C'est là ce qu'il appelle réfléchir ! S'il s'est trompé, gardez-vous de le lui reprocher : il a fait pour le mieux, à sa façon. J'ai dû suivre ma conscience, vous dit-il, j'étais de bonne foi.

» Plus tard, s'il faut, en des circonstances difficiles, faire preuve de caractère, n'attendez rien de lui. Capable des plus généreux élans, il est aussi sujet aux plus étranges faiblesses. La violence et l'obstination seront les seules manifestations d'une volonté débile, et vous les trouverez toujours exercées à contresens.

» Au moins les qualités du cœur rachèteront-elles tous ces défauts ? La sensibilité si cultivée aura-t-elle fait de ce jeune cœur le plus tendre et le plus aimant des cœurs ?

» Hélas ! on retrouvera ici le même vide et la même incohérence que dans l'intelligence. Le jeune homme s'affectionne facilement, mais il est aussi prompt à se détacher. Son cœur est, comme sa conscience, une mer houleuse soulevée tour à tour par les courants les plus contraires.

» Sans être positivement méchant, il n'a d'autre loi que

son caprice. Il n'a jamais pu conserver d'amis, parce qu'il n'a jamais su se refuser, à leur endroit, les plus impardonnables licences : une allusion cruelle, un sans-façon méprisant, une pointe blessante, un soupçon injurieux et sans fondement, une insolente boutade ! Et il s'étonne que l'amitié méconnue, froissée dans ce qu'elle a de plus délicat, se retire de lui ! Pauvre être incomplet, il se plaint d'être toujours incompris.

» Promptitude et inconstance, voilà les traits fondamentaux de ce caractère. On a voulu former un homme, on n'a réussi qu'à produire un être intelligent et aimant, mais faible et déraisonnable : un animal perfectionné (1). »

La citation est un peu longue ; mais connaissez-vous, dans les livres des moralistes les plus illustres, beaucoup d'analyses du cœur humain aussi fines et aussi sensées que ces réflexions du bonhomme Bosco ? Il en est, parmi elles, que nous voudrions voir inscrites à côté de tous les petits lits, dans la chambre de toutes les jeunes mères.

L'œuvre capitale est donc de former la volonté, de tremper le caractère.

Mais comment l'allumer, ce feu vivifiant qui opérera la trempée morale ? Où trouver le mobile insinuant et fort qui pénétrera la volonté de l'enfant et la fera conspirer, en dépit de tous les obstacles, avec celle du maître, pour le rendre pur, loyal, laborieux, généreux, en un mot pour créer en lui l'homme solidement vertueux, l'homme de caractère ? Un philosophe célèbre a cru donner la réponse : « L'instruction, tout est là ; l'instruction suffit à l'éducation ; l'homme instruit est nécessairement un honnête homme. »

Cet aphorisme a fait fortune de nos jours. Il a été adopté par la société moderne, et elle a fondé l'école sans Dieu, sous le nom d'école neutre, bien que la neutralité en pareille matière soit aussi chimérique que le serait la neutralité entre l'affirmation ou la négation de la gravitation universelle, dans un traité de cosmographie.

(1) *Vie de Louis-Floury-Antoine Colle*, par dom Bosco, p. 23 à 31.

Assurément dom Bosco ne repousse pas l'instruction, même comme auxiliaire précieux dans le travail de la formation morale. L'instruction est en honneur dans les maisons salésiennes et dans toutes les autres maisons religieuses ; elle y est de précepte et on l'y distribue complète et progressive, allant de l'alphabet à la littérature, aux sciences, à la philosophie. Dom Bosco y conduit par des méthodes ingénieusement abrégatives et qui mériteraient d'attirer l'attention des pédagogues officiels. Il la veut pratique et individuelle, et, plus heureux que les lycées ou gymnases d'Etat, ou les collèges de jésuites auxquels les parents envoient des enfants voués, coûte que coûte, avec ou sans dispositions, aux études secondaires, il peut choisir pour les siens, étant lui-même le chef de la famille.

Aussi chaque élève, étudié à fond, est adressé, suivant ses aptitudes, qui aux études littéraires ou scientifiques supérieures, qui à la culture des arts ou simplement à une carrière industrielle, à un métier. Il entend également que l'instruction soit variée et délicate ; il demande aux arts, nous l'avons dit, et en particulier à la musique, leur charme d'adoucissement, leur puissance d'élévation, en même temps que le relief et l'éclat des cérémonies religieuses et des réunions publiques. Tout cela forme un ensemble assez complet.

Et cependant si vous insistez auprès de dom Bosco : « Maître, vous qui avez eu de tels succès dans l'éducation, est-ce là votre moyen ? Peut-on se borner à instruire ? — Non, dirait-il, l'instruction n'est qu'un accessoire, comme les jeux ; le savoir ne fait point l'homme, car il ne touche pas directement à son cœur ; le savoir rend l'homme plus puissant dans l'exercice du bien ou dans celui du mal ; le savoir est une arme indifférente par elle-même, et qui vaut ce que vaut le cœur, comme l'épée vaut ce que vaut la main qui la tient ; mais le savoir ne crée pas le goût et l'habitude de la vertu. »

Hélas ! et en dépit de l'engouement contemporain, qui passera, mais qui n'aura que trop duré pour la sécurité des sociétés

tés civilisées, telle est aussi la réponse de l'expérience. La statistique de la criminalité, depuis l'institution de l'école sans Dieu, se charge de rabattre, sur ce point, les audacieuses prétentions de novateurs qui répudient les traditions du genre humain.

Mais alors, quel est donc le secret de dom Bosco? Il l'a écrit tout au long dans sa règle :

« La confession fréquente, la communion fréquente, la messe tous les jours, voilà les colonnes qui doivent soutenir tout l'édifice de l'éducation. »

Et de fait, dans toutes les maisons salésiennes, il y a chaque jour un certain nombre de communions, et pendant la messe de communauté, un ou plusieurs Pères se trouvent constamment à la disposition de ceux qui veulent se confesser.

Dom Bosco lui-même fut un confesseur infatigable. Il se plaisait à confesser; il consacra à la confession un nombre incalculable d'heures et de journées. Qu'il faisait beau le voir aux retraites annuelles où il réunissait par provinces ses enfants, prêtres, clercs et laïques! Tous aimaient à se confesser au Père, et lui, du matin au soir, il était à la disposition de chacun. Son confessionnal était une chaise ordinaire, placée au fond d'un corridor; à côté, une petite banquette pour le pénitent, et puis les bras, la poitrine du saint pour appui : comme les consciences se mettaient facilement à l'aise sur son cœur!

Commentant le très naïf, mais très net aphorisme de dom Bosco, « la confession fréquente, la communion fréquente, la messe chaque jour, » un orateur éloquent disait, dans une occasion récente et solennelle :

« O mères, n'est-il pas vrai que, malgré son indulgence, votre regard a plus d'une fois tremblé en saisissant chez vos enfants la trace de penchants redoutables et de force à arrêter leurs inclinations les meilleures? N'est-il pas vrai que plus d'une fois vous avez lu dans leur âme cette parole des livres saints : « L'homme est porté au mal dès l'adolescence? » Et cette pente l'attirera toute sa vie; vous le savez, nous le

savons tous. « Malheur à moi ! s'écriait saint Paul, je vois le bien, je le veux, et au lieu de lui je fais le mal que je ne voudrais pas ! »

» Toute âme abandonnée à ses énergies natives répète le gémissement de l'Apôtre, à moins que l'orgueil ne lui suggère de légitimer ses faiblesses en les érigeant en lois. Notre cœur est un malade, qui n'a pas en soi-même son remède. En Jésus seulement se trouve le baume réparateur ; et c'est pourquoi, pour redresser et prévenir chez ses enfants les défaillances inhérentes à notre faiblesse et pour préparer en eux le citoyen probe, l'ami fidèle, le chef de famille dévoué, en même temps que l'héritier des cieux, dom Bosco demande à la grâce, par une piété assidue, sa force pénétrante, son action salutaire, permanente, indispensable ; là est son grand ressort.

» Et rien de facile, vous en êtes témoins dans les maisons salésiennes, rien d'ouvert comme l'accueil spontané des élèves à ces pratiques pieuses. Ils s'adonnent volontiers à la prière, s'empressent d'eux-mêmes autour des autels, allègent souvent leur conscience aux pieds d'un confesseur. L'âme de l'adolescent, naturellement chrétienne, s'ouvre ainsi à la vérité et à la grâce comme la plante au soleil et à la rosée....

» Avez-vous jamais observé quelle attraction réciproque exercent le religieux et l'enfant ? Regardez-les ensemble, dans un angle de la classe ou du jardin. Malgré les différences entre la livrée du cloître et celle du monde, malgré le front blanchi de l'un et la blonde chevelure de l'autre, au fond rien de plus semblable que ces deux existences vouées chaque jour au même labeur, assujetties à la même règle, l'une par choix, l'autre par nécessité ; toutes deux sans liberté, sans fortune présente, sans maîtrise d'elles-mêmes ; chacune n'ayant que son cœur, mais attirées l'une vers l'autre, celle-ci par le besoin de donner, celle-là par le besoin de recevoir.

» Et chez le religieux, quelle autorité l'exemple ajoute à cette sympathie ! Si quelque résistance s'élève : « Hé quoi ! lira-t-il, à votre âge, mon ami, trouver déjà trop long le temps du travail, de la soumission, de la douceur, mais.... »

Il suffit ; la seule vue de ce maître amoureux courbé depuis des années sous le joug du devoir en a fait sentir à l'adolescent les droits et la beauté : toute discussion s'arrête, ou plutôt il n'y a pas de discussion à ces foyers chrétiens où l'exemple de la vertu chez les chefs enveloppe tout d'une atmosphère de régularité, de paix et de bonheur. Maisons bénies ! Le jeune homme en sortira armé pour les luttes de la vie, trempé par une sorte d'infiltration lente, dans le seul airain qui fasse les caractères : la fidélité au devoir au prix du sacrifice ; et si âpre que soit pour lui l'existence, il marchera, soutenu jusqu'au bout par ce mâle et fortifiant arôme du Calvaire qu'aura respiré à longs traits son adolescence, près des genoux et du cœur de ces crucifix vivants (1). »

Un élève de dom Bosco, dom Giordani, raconte ce qui suit :

« Il n'y a pas longtemps qu'un ministre de la reine d'Angleterre visitait un institut à Turin (évidemment il s'agit ici d'un institut salésien). Il fut conduit dans une vaste salle où cinq cents jeunes garçons étaient à l'étude. Le visiteur s'émerveilla de leur silence parfait et de leur attention laborieuse, et sans surveillants. Sa surprise s'accrut encore lorsqu'on lui dit qu'il s'écoulait parfois toute une année sans que la discipline fût troublée et sans qu'on eût à infliger une punition. « Est-ce possible ? Et comment faites-vous ? » demanda-t-il ; et en même temps il se tourna vers son secrétaire et le chargea de noter exactement la réponse.

« Mylord, dit le directeur, nous possédons un moyen qui n'est pas de mise chez vous.

» — Comment cela ?

» — C'est un secret révélé aux seuls catholiques.

» — Vous plaisantez, mon révérend Père ; il me semble pourtant que ma question était sérieuse....

» — Ma réponse l'est aussi, mylord, et puisque vous tenez

(1) Discours prononcé par M^{sr} Mourey, auditeur de rote, à Rome, pour l'inauguration de l'église du Sacré-Cœur, le 15 mai 1887.

absolument à ce que je m'explique, voici notre secret, formulé dans notre règle : la confession fréquente, la communion fréquente, la messe chaque jour : le tout, bien entendu, pratiqué dans toute la sincérité et avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, nos enfants et nous.

» — Vous avez raison, mon Père, ces trois moyens d'éducation sont hors de notre portée. Mais ne se peuvent-ils remplacer par d'autres ?

» — Oui, mylord, chez celui-ci par le bâton, le cachot ; chez celui-là par le développement toujours regrettable de l'orgueil et de l'intérêt personnel ; mais le plus souvent, du moins ici, chez des enfants de l'espèce des nôtres, par l'exclusion.

» — C'est étrange, étrange ! s'exclama l'homme d'Etat britannique ; ou messe, ou bâton ! Je raconterai cela à Londres (1). »

Nous avons noté déjà l'étude attentive que dom Bosco ne cessait de faire des aptitudes et des vocations diverses. Il était devenu sur ce point d'une perspicacité plus facile à admirer qu'à imiter, car ce don de seconde vue, chez lui, touchait au surnaturel.

Combien de fois dom Ronchail, M^{gr} Cagliero et d'autres ont raconté la révélation que dom Bosco fit de leur vocation, alors qu'eux-mêmes l'ignoraient encore ! Ces récits avaient lieu parfois devant dom Bosco, et le père souriait, tandis que les fils pleuraient de joie.

Mais ce n'était pas impunément que ceux que dom Bosco désignait comme appelés se dérobaient aux volontés du ciel. En 1884, une dame de l'aristocratie turinoise vint le trouver, accompagnée de son plus jeune fils. Dom Bosco lui demanda ce qu'elle comptait faire de lui et de ses autres enfants.

« L'aîné, dit la dame, suivra la carrière diplomatique, comme son père. Le second entrera dans l'armée. Quant au troisième....

(1) *La Gioventù e dom Bosco*, pel sac. DOMENICO GIORDANI, p. 75.

— Le troisième, c'est celui-ci, interrompit dom Bosco en caressant l'enfant; nous en ferons un prêtre, et un bon prêtre, s'il plaît à Dieu.... et à vous, Madame. »

La mère parut atterrée et demeura un instant sans voix; puis, tout d'un coup, avec une énergie sauvage : « Prêtre, jamais! s'écria-t-elle; qu'il meure plutôt! »

Le saint vieillard essaya de lui faire entendre raison. Disputer ses enfants à Dieu, à Dieu de qui nous les tenons, n'est-ce pas une ingratitude et une folie? La malheureuse mère ne voulut rien entendre, répéta l'affreuse imprécation, et se retira bouleversée.

Huit jours après elle reparut, toute tremblante cette fois et baignée de larmes : « Venez, dom Bosco, venez à notre secours, mon plus jeune fils se meurt. »

On arrive dans la chambre de l'enfant; on y trouve des médecins réunis en consultation; ils n'ont, disent-ils, aucune idée de la nature du mal qui emporte le petit moribond.

Celui-ci a tout entendu. Il appelle sa mère et lui dit d'une voix faible, mais distincte, en prenant la main de dom Bosco : « Mère, rappelez-vous, chez ce monsieur, ce que vous avez dit : Prêtre jamais; qu'il meure plutôt! Mère, c'est de cela que je meurs; le bon Dieu me prend malgré vous.... »

Dom Bosco ne put qu'exhorter la pauvre femme à accepter la rude épreuve. L'enfant mourut peu d'heures après.



CHAPITRE XV.

COMMENT DOM BOSCO ENTENDAIT L'ENSEIGNEMENT. — NATURALISME ET CHRISTIANISME. — RÉSULTATS OBTENUS.

L'enseignement, pour dom Bosco, c'était encore l'éducation, car il ne visait à faire des savants que pour faire des hommes.

La religion était donc l'âme partout présente qui vivifie le corps des études et répand dans toutes les parties de l'enseignement sa chaleur et sa vie. De là, conformément au règlement qu'il donna à ses professeurs, il suit que le langage, les exemples, les canevas ou sujets de composition doivent toujours renfermer quelque idée, quelque maxime morale ou religieuse qui, en développant l'esprit, élève le cœur. Ce n'est pas assez de proclamer l'inanité de la morale indépendante, il ne faut pas la pratiquer en enseignant la jeunesse. De nos jours, on ne le dira jamais trop, la classe est rongée presque partout par un mal d'autant plus pernicieux qu'il est souvent ignoré ; ce mal, c'est le naturalisme, autrement dit le paganisme ressuscité.

Des classes élémentaires jusqu'aux cours supérieurs, du petit livre de lecture jusqu'aux leçons de la chaire, le fondateur de l'Oratoire salésien s'est appliqué à dissiper cet air lourd et pesant qui nous enveloppe, nous étreint et nous suffoque ; il n'admettait pas qu'on en revint aux temps d'avant la Rédemption.

Il ne comprenait pas — et ni Ignace de Loyola, ni Jean-Bap-

tiste de la Salle, ni même le bon Rollin ne les eussent comprises plus que lui — il ne comprenait pas ces prétendues leçons de choses qui, sous prétexte que l'enfant doit se familiariser avec les objets, ne lui donnent que des idées matérielles, pour ne pas dire animales, et, au lieu de l'élever, l'abaissent. Les habits, les aliments, les boissons, tout ce qui se touche et ce qui se sent, voilà sur quoi l'on applique sa jeune intelligence, voilà sur quoi on le surcharge de notions accablantes pour elle, et généralement prématurées. Quant à lui montrer le Créateur dans la création, à lui parler du Christ, de la Vierge Marie et des saints, il n'en est pas question. Ouvrez les petits livres, les syllabaires même que cette cruelle pédagogie met aux mains de ces innocentes créatures, vous verrez le naturalisme profaner jusqu'à l'asile, l'asile, splendide création de la charité chrétienne, mais dont l'Etat s'empare pour le défigurer sous le nom d'école enfantine. Parcourez les règlements qui régissent ces institutions ; lisez attentivement les sentences, les exemples, les poésies, les petites fables pour orner la mémoire : vous ne trouverez rien qui dépasse le niveau des sens, rien qui dispose la jeune âme à goûter les suaves beautés de la religion, ni qui la prépare aux âpres luttes pour la vertu.

On dira peut-être que les catéchismes et les prières vocales y suppléent. Mais d'abord, ces prières et ces catéchismes n'ont pas lieu partout ; puis, là où ils ont lieu, ils sont relégués à part, comme choses accessoires et dont on peut se passer, car la religion ne fait pas partie du programme. O pauvres petits êtres, que deviendront-ils ainsi étiolés et flétris dans leur première éclosion intellectuelle ? Quels sentiments généreux, quelles habitudes viriles peuvent germer dans cette atmosphère tout imprégnée de positivisme et d'égoïsme ? Le crime, le grand crime des Loges maçonniques, le voilà : elles se sont emparées de l'enseignement pour le ravalier, et leur compression avilissante se fait sentir jusque sur les écoles libres, qu'elles tiennent par leurs programmes. Dom Bosco mit toute son énergie à réagir

contre elles partout, à commencer par les classes élémentaires.

Cette réaction, il la continua dans les études secondaires et les cours supérieurs. Il ne pouvait souffrir, par exemple, ces traités prétendus vulgarisateurs de la science, romans ou causeries amusantes, qui, tous myopes, tous terre-à-terre, semblent avoir un but commun et unique : montrer à la jeunesse la nature dans ses derniers recoins, sans lui permettre d'y apercevoir le grand Être qui a tout fait et qui anime tout par sa présence universelle. Bien des familles, même chrétiennes, se laissent prendre à cet enseignement de l'athéisme par omission. Nous n'avons pas trouvé dans ces livres un seul mot contre Dieu, dit-on pour se tranquilliser. C'est vrai ; mais dans ces livres il y a tout, tout excepté Dieu. Et vous espérez que vos enfants rempliront spontanément ce vide immense, qu'ils pourront encore voir Dieu partout, alors qu'on les aura habitués à ne le voir nulle part, et qu'en eux la formation chrétienne ne sera pas étouffée ? O aveuglement ! Si l'on n'en était pas chaque jour témoin attristé, on ne le croirait pas possible.

Naturellement l'attention de dom Bosco se porta aussi sur la question des classiques littéraires. Un de ses disciples, dom François Cerruti, a publié sur ses idées à ce sujet deux lettres qui méritent d'être analysées.

Comme point de départ, c'est toujours le même principe : faire des hommes, faire des chrétiens, tout en faisant des humanistes ou des savants.

La formation d'un cœur est une œuvre difficile et de longue haleine. De même qu'un verre de bon vin ne saurait changer un tonneau de vinaigre, ainsi deux heures d'instruction religieuse par semaine ne sauraient infuser de fortes croyances et d'austères vertus. Mais de même qu'un verre de vinaigre suffit pour gâter un tonneau de bon vin, ainsi une demi-heure de mauvaise lecture ou de conversation corruptrice peut bouleverser une âme innocente et la dévoyer à jamais. Il faut au jeune homme un enseignement continu, où

la loi divine se trouve répandue réellement, et où ne se mêle jamais aucun élément contraire.

Aussi, dom Bosco voulait-il qu'on mît résolument de côté tous les auteurs pernicious à la foi et aux mœurs, ou que, s'ils trouvent grâce partiellement à cause de la perfection de la forme, au moins ils soient rigoureusement expurgés et commentés avec prudence par le professeur. Dans cet ordre d'idées, il n'hésitait pas à revenir à la pratique des premiers chrétiens et à proscrire sans rémission toute la mythologie.

« Hélas ! s'écriait-il un jour, que de jeunes intelligences, dont on pouvait tout espérer, ont été perdues par la mythologie ! » Et il ajoutait, parlant à ses jeunes professeurs réunis autour de lui : « Point de thèmes, point de versions, point d'exemples mythologiques ! Honte à la mythologie ! La nature, dans sa virginale beauté la vie, dans sa réalité vraie ; l'histoire, dans ses pages immortelles, offrent au professeur un ample sujet d'images, de comparaisons, pourvu qu'il abandonne les lieux communs et qu'il se livre quelque peu au travail personnel. » Il recommandait surtout ce travail personnel : « Quelle serait la valeur de notre christianisme si, par exemple, en interprétant Horace, l'idole des humanistes, nous nous contentions de relever chez cet auteur l'élégance du langage, et même quelques bonnes maximes, si nous ne le condamnions comme il le mérite, lorsqu'il remplit ses chants d'ordures et se ravale au point de se vanter d'être un pourceau luisant et bien repu du troupeau d'Epicure ? Horace peut causer à la pauvre jeunesse un mal irréparable, s'il n'est pas bien expliqué, ou s'il l'est avec peu de précaution. »

Quant aux classiques chrétiens, bien loin de les reléguer au second plan, il leur donnait la place d'honneur.

« Je veux bien, disait-il, qu'on explique tant qu'on voudra le *De officiis* de Cicéron, mais j'exige qu'on explique aussi le *De officiis* de saint Ambroise ; ainsi la morale chrétienne de celui-ci corrigera ou complétera la morale païenne de celui-là. Les œuvres de Cicéron ne sont pas à dédaigner, et saint Charles Borromée lui-même propose aux jeunes séminaristes

les discours *Pro Archia* et *Pro Marcello*; mais il veut qu'on lise et que l'on commente simultanément la Rhétorique de saint Cyprien, afin que le jeune homme n'acquière pas uniquement les séductions du style, l'éclat des images et l'harmonie des sons, mais qu'il se tienne en garde contre l'art de tromper, contre la flatterie et le mensonge dont l'orateur de Rome païenne est un trop fameux maître; tromper n'est permis à personne, pas même à des avocats (1)! »

Une autre fois, le 15 avril 1885, à Marseille, causant de ces catholiques, si nombreux aujourd'hui, qui ne le sont qu'en théorie, il s'écriait : « Non, mon ami, non, jamais une éducation aux trois quarts païenne ne pourra nous donner de vrais et francs chrétiens. J'ai combattu (et ici il eut un accent de profonde douleur), j'ai lutté toute ma vie contre cette erreur qui consiste à élever de jeunes chrétiens en païens. A cette fin j'ai entrepris une double publication, celle des classiques profanes les plus usités dans les classes, revus et corrigés, celle aussi des classiques chrétiens. Parmi ces derniers, j'ai choisi de préférence ceux dont le style est concis et élégant, dont la sainteté et la pureté de doctrine peuvent corriger et atténuer le naturalisme qui coule à pleins bords chez les premiers. Rendre aux auteurs chrétiens la place qui leur appartient, faire que les auteurs païens soient aussi inoffensifs que possible, c'est à quoi j'ai constamment visé dans les travaux que j'ai entrepris, dans tous les avis et conseils que j'ai donnés, de vive voix ou par écrit, aux directeurs, professeurs et surveillants de la pieuse société salésienne. Et maintenant, épuisé de fatigue et de vieillesse, je m'en irai de ce monde, résigné, mais avec la douleur de n'avoir point vu parfaitement comprise et réalisée une réforme à laquelle j'ai consacré la partie vive de mes forces, et sans laquelle nous n'aurons jamais, je le répète, une jeunesse bien formée, franchement et entièrement catholique (2). »

1) CERUTTI, *les Idées de dom Bosco sur l'enseignement*, p. 9

(2) *Ibid.*, p. 5.

Cette plainte d'un saint qui fut en même temps un lettré nous touche vivement. Sans vouloir ranimer ici la fameuse querelle que Pie IX termina d'autorité, par son encyclique *Inter multiplices*, en date du 21 mars 1853, on ne peut s'empêcher de reconnaître que bien peu de chose a été fait dans cet ordre d'idées cher à dom Bosco, et que, dans ce peu, on a manqué de persévérance.

Il est vrai que la réforme était aussi difficile que désirable. La liberté d'enseignement n'existe, en notre siècle de prétendue liberté, que pour les Anglais et pour les Belges; partout ailleurs l'Etat, comme un dragon jaloux, veille à la porte de toutes les carrières auxquelles aboutissent les études. En France, nous sommes généralement de facile composition : nous nous contentons de la liberté du personnel, oubliant qu'elle n'est qu'un leurre sans la liberté des méthodes et des programmes. Nous avons le droit d'enseigner, sous l'étroite surveillance de l'Etat, les idées de l'Etat, le scepticisme de l'Etat; et nous nous croyons libres!

Quoi qu'il en soit, l'expérience, même restreinte, faite sous l'impulsion de dom Bosco, et les heureux résultats des collègues salésiens, prouvent que sa méthode est la bonne. Ce n'est pas sans raison que Léon XIII, dans son encyclique *Immortale Dei*, met les fidèles en garde contre le naturalisme et le rationalisme, qu'il déclare incompatibles avec l'intégrité de la foi.

Que les classiques profanes, en ce qu'ils ont de substantiellement bon, servent d'introduction aux classiques chrétiens; que le beau naturel de ceux-là reçoive son perfectionnement du beau naturel de ceux-ci; que les lumières supérieures des uns s'ajoutent à la splendide efflorescence des autres; ainsi on ramènera l'unité dans les jeunes âmes, et dans les lettres et les arts la cohérence intime entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, distincts entre eux, mais absolument unis. Sur cette union repose non seulement l'éducation, mais encore l'édifice chrétien tout entier.

Il nous resterait à examiner les études philosophiques et

théologiques dans la Société salésienne ; mais sur ce point un extrait du règlement général en dira plus que tous les commentaires :

« § XII. *Des Etudes.* 1° Les prêtres et tous les membres de la société qui veulent s'enrôler dans la milice cléricale s'appliqueront à l'étude de la philosophie pendant deux ans, et à celle des sciences ecclésiastiques pendant quatre années consécutives.

» 2° Ils étudieront principalement, en y employant toutes les forces de leur intelligence, la sainte Bible, l'histoire ecclésiastique, la théologie dogmatique, spéculative et morale, ainsi que les livres et les traités faits pour instruire la jeunesse dans ces hautes matières.

» 3° Notre premier maître sera saint Thomas, et ensuite les auteurs les plus célèbres qui ont commenté le catéchisme et la doctrine catholique.... »

Si maintenant on veut juger l'arbre par ses fruits, la méthode salésienne ne redoute la comparaison avec aucune autre, même au point de vue des résultats purement humains. Chose étonnante, mais uniquement pour les esprits superficiels, s'appliquer à former des citoyens pour le ciel est encore le meilleur moyen d'en former pour la terre.

Le nombre des esprits distingués éclos à l'école de dom Bosco est déjà considérable, bien que la plupart de ses enfants ne soient encore que des débutants dans la vie. Celui des docteurs qu'il a présentés avec succès aux diverses universités italiennes ne se compte plus. Dom Rua, dom Lemoyne, dom Cerruti, dom Durando, M^{sr} Cagliero, ont pris rang, comme écrivains ou compositeurs, au nombre des gloires de leur pays. Bien d'autres sont ou seront l'honneur de l'épiscopat dans les deux mondes.

Mais ce n'est pas seulement dans les lettres et dans le clergé que le grand éducateur des vagabonds a placé haut de brillants élèves ; il en a dans le barreau, dans le commerce, dans l'agriculture, dans toutes les carrières.

Un jour, à Rome, accompagné de son secrétaire, il traver-

sait le Corso, lorsqu'il fut abordé par un colonel en tenue qui lui demanda s'il n'était pas dom Bosco :

« Pourquoi cette question ? répondit-il.

— Je vous demande si vous êtes dom Bosco ?

— Encore faudrait-il savoir....

— Enfin, monsieur l'abbé, êtes-vous, oui ou non, dom Bosco ?

— Eh bien, oui, je suis celui que vous avez nommé. »

Dom Bosco avait des raisons pour n'être pas entièrement rassuré sur les motifs d'une telle investigation, faite d'ailleurs d'un ton assez brusque.

Mais à peine eut-il avoué son nom que le colonel, en pleine rue, se jeta à ses pieds, lui prit les mains et les lui embrassa :

« Colonel, relevez-vous ; que faites-vous ?

— O mon père, mon bon père, vous ne reconnaissez donc pas votre enfant, le petit orphelin un tel, que vous avez adopté à la mort de ses parents ? Que serait-il devenu sans vous ? Moi je croyais bien vous reconnaître, mais je n'en étais pas sûr....

— Tiens, c'est toi, moutard ? fit dom Bosco en souriant et en lui donnant une tape sur la joue. Tu as joliment changé depuis l'époque de notre première rencontre.

— J'ai tâché de faire honneur à mon père adoptif. En vous quittant je me suis engagé ; vous m'aviez fait instruire, vous m'aviez formé à la discipline et au travail, et.... me voilà colonel. »

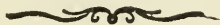
Le colonel ne voulut pas quitter dom Bosco sans avoir obtenu la promesse qu'il viendrait dîner chez lui le lendemain. Il lui présenta alors sa femme et trois beaux enfants, et tous ensemble ils rendirent grâce à Notre-Dame Auxiliatrice, qui a béni l'œuvre du Valdocco.

Mais le plus bel éloge des idées de dom Bosco sur l'éducation, la plus belle consécration de l'excellence de sa méthode est dans le fait suivant :

A la mort du saint éducateur, aucun de ses élèves n'avait encore été frappé, pour crimes ou délits de droit commun, par les tribunaux.

Ce fait a peut-être déjà cessé d'être vrai au moment où nous écrivons ; en tout cas il ne saurait subsister bien longtemps : les plus purs ruisseaux prennent de la fange en s'éloignant de leur source et en s'élargissant, en devenant fleuves. La famille salésienne a cessé d'être une famille restreinte et choisie : elle verse chaque année dans la société l'énorme contingent de vingt à trente mille enfants dont la formation est achevée, sans compter plusieurs centaines qui n'ont pu être qu'ébauchés.

L'incomparable privilège cessera donc, s'il n'a cessé déjà. Mais n'est-il pas prodigieux que des multitudes d'hommes, généralement prédestinés par leur naissance à la prison et au gibet, soient restées durant quarante ans immaculées devant la justice de leur pays ?



CHAPITRE XVI.

DOM BOSCO ET LE COMTE DE CAVOUR. — L'OEUVRE SALÉSIENNE
SE RÉPAND HORS DE TURIN.

Si la guerre de 1848 et la haine des Vaudois avaient attiré des tracas à dom Bosco, la guerre de 1859 et la politique piémontaise, appelée par euphémisme politique annexionniste, ne lui en suscitèrent pas moins. Ils furent mêlés d'abord de douces compensations : l'Oratoire de Saint-François de Sales reçut plusieurs enfants de familles pauvres dont les chefs étaient appelés sous les drapeaux ; il devint aussi un lieu de réunion pour les soldats français résidant à Turin. Dom Bosco ayant fait à ceux qui le visitèrent l'accueil le plus affectueux, et mis à leur disposition une salle avec des livres, des plumes, de l'encre et même des professeurs d'italien et d'arithmétique, on vit, au bout de quelques jours, comme une procession de pantalons rouges descendre au Valdocco, aux heures de liberté. Plusieurs centaines de ces braves gens s'approchèrent des sacrements ; les Pères en renaient fréquemment à leur table et, à la fin, le nombre de ceux qui connaissaient personnellement dom Bosco et dom Rua était si considérable, que ces derniers ne pouvaient paraître dans les rues sans être accostés par des soldats français.

Les batailles de Magenta et de Solférino avaient fait bien des orphelins. L'Oratoire ne fut pas le dernier à s'en apercevoir d'une manière sensible ; chaque soir les lits des enfants

se rapprochaient un peu plus, afin de faire place à de nouveaux arrivés. Le roi Victor-Emmanuel envoya deux légers secours, 250 francs d'abord, puis 200 francs. Mais on apprit que dom Bosco avait écrit à Pie IX pour essayer de le consoler au milieu des amertumes dont la politique l'abreuvait, et les dispositions changèrent.

Dom Bosco ne fit aucun mystère de cette correspondance ; il publia lui-même, dans les *Lectures catholiques* du mois d'avril 1860, la réponse pontificale, qui se terminait ainsi :

« ... Continuez, bien-aimé fils, les œuvres que vous avez entreprises pour la gloire de Dieu et l'utilité de l'Eglise. Supportez, si Dieu vous les envoie, les tribulations, quelle que soit leur gravité, et soutenez avec magnanimité les épreuves des temps que nous traversons.

» Notre espérance repose en Dieu, qui, par la protection de la Reine du ciel et Souveraine du monde, la très sainte Mère de Dieu, Marie, Vierge Immaculée, nous délivrera de ces maux extrêmes et consolera son Eglise si profondément affligée, en lui donnant la victoire sur ses ennemis. Nous ne doutons pas que, dans ce but, et afin d'obtenir à notre faiblesse un prompt secours de Dieu, vous ne continuiez, bien-aimé Fils, avec tous vos disciples, à supplier ce même Dieu, avec une ferveur toujours croissante. »

Aussitôt l'Oratoire passa pour un foyer de réaction, et son directeur pour un conspirateur redoutable. Les plus minutieuses perquisitions furent faites dans la maison, et les inspections les plus insidieuses dans les classes, afin de trouver un prétexte à fermer l'établissement. Dom Bosco accueillit les divers enquêteurs avec sa bonne grâce, mais aussi avec sa fermeté ordinaire, refusant de rien leur montrer s'ils n'exhibaient des mandats en règle, puis de signer leurs procès-verbaux s'ils ne les avaient rédigés contradictoirement avec lui ; mais il déploya, entre temps, une charité si condescendante et si adroite, qu'il en amena plusieurs à revenir le voir pour se confesser.

Sommé d'ouvrir un tiroir, le seul qui fût fermé à clef, dom

Bosco demanda d'en être dispensé : il y allait, disait-il, du crédit et de la réputation de sa maison. Naturellement cette hésitation ne fit qu'exciter la curiosité. Les gens de police, au nombre de cinq, se mirent en devoir de briser le meuble. Dom Bosco ouvrit ; ils se serrèrent tous, anxieux, autour du précieux tiroir, s'attendant à voir apparaître enfin ce qu'ils appelaient le corps du délit, et avançant les mains pour ne pas le laisser échapper. Leur chef, l'avocat Tua, saisit une liasse de papiers ; sa figure rayonne ; il semble dire : « Nous le tenons, le voilà ! » et commence à lire à haute voix, afin d'être entendu de tous : « Pain fourni à dom Bosco par le boulanger Magra, dû : 7,800 fr. »

« Eh ! cela n'intéresse pas l'Etat, observe-t-il, et, mettant de côté le feuillet, il en extrait un autre : « Cuir fourni à l'atelier de cordonnerie de dom Bosco, dû : 2,150 fr. ; » puis un troisième : « Huile fournie à dom Bosco : 1,500 fr. »

Il voulait s'arrêter ; dom Bosco le pria de poursuivre et lui fit constater ainsi que, s'il dépensait énormément, ce n'était pas pour acheter de la poudre et des balles : « Vous devez comprendre, ajouta-t-il, que je ne fusse pas empressé de vous révéler mes dettes ; maintenant que vous les connaissez, je vous prie de les consigner sur votre rapport ; peut-être cela donnera-t-il au gouvernement ou à quelque bonne âme l'idée de me payer une de ces notes. »

On fouilla des caves au grenier ; on ne put saisir que l'original du bref de Pie IX, mais on le laissa, car il était sans valeur, la traduction étant déjà connue du public et se trouvant exacte.

Les ennemis des Salésiens ne furent pas plus heureux avec les enfants, dans leurs interrogatoires multipliés et auxquels n'échappa ni une école ni un atelier. A un élève de quatrième le chevalier Gatti demanda s'il connaissait Victor-Emmanuel. L'élève répondit qu'il ne l'avait jamais vu, mais qu'il n'ignorait point que tel était le nom du souverain. L'inspecteur, affectant alors un air de profond mépris, s'écria :

« Souverain pervers, qui persécute l'Église, chasse les re-

ligieux et n'observe pas les traités qu'il a signés; n'est-il pas vrai, jeune homme?

— Monsieur, répondit ce dernier, je ne puis vous répondre, ceci n'appartient pas à l'histoire que nous étudions.

— Si vous ne l'avez pas appris dans l'histoire, au moins vous l'avez entendu dire.

— Monsieur, nos maîtres ne nous ont jamais parlé du roi qu'une fois qu'il était malade; dom Bosco nous dit alors de prier pour lui, et je l'ai fait de tout mon cœur.

— Mais en somme, mon jeune ami, ceux qui persécutent la religion sont des scélérats; or le roi persécute la religion, donc le roi est un scélérat.

— Je ne sais pas si vous, Monsieur, qui êtes plus savant que moi, seriez en mesure d'établir ce raisonnement; pour moi, je n'ai jamais entendu dire ici, par personne, que le roi soit un scélérat; dom Bosco ne parle qu'avec respect, dans son *Histoire d'Italie*, du roi et de ses ancêtres. »

M. Ratazzi, qui savait à quoi s'en tenir, était alors simple député et ne pouvait ou ne voulait rien faire pour éclairer le gouvernement. Le ministre de l'intérieur était M. Farini, et le président du conseil, ministre des affaires étrangères, le comte Camille de Cavour. Dom Bosco les connaissait l'un et l'autre; néanmoins ce ne fut pas sans peine qu'il parvint jusqu'à eux. Le chevalier Spaventa, secrétaire général à l'intérieur, le laissa faire antichambre des demi-journées entières sans vouloir l'entendre. Dom Bosco s'obstina et finit par lasser le mauvais vouloir.

Farini fit tout d'abord à dom Bosco l'accueil le plus empressé; il lui serra la main, lui rappela qu'il l'avait vu à Stresa, chez l'abbé Rosmini, et le félicita, au nom du gouvernement, de tout le bien qu'il faisait à la jeunesse pauvre.

« Précisément, monsieur le ministre, dit dom Bosco, je viens la remettre à vos soins, cette jeunesse; vos agents me rendent impossible de continuer à la nourrir et à l'élever; je viens me décharger de ce fardeau sur vos bras. »

Farini chercha immédiatement à le calmer: « Tant que

vous ne vous êtes occupé que des enfants pauvres, vous avez été, monsieur l'abbé, le favori du gouvernement ; mais du jour où vous avez quitté le terrain de la charité pour celui de la politique, nous avons dû nous mettre sur nos gardes et surveiller vos agissements.

— Comment, s'écria dom Bosco, moi qui m'abstiens si soigneusement de faire de la politique ! Je suis on ne peut plus désireux de savoir quels faits ont pu vous faire croire....

— Monsieur l'abbé, je vais m'expliquer avec la même franchise dont je souhaite que vous usiez à votre tour avec moi. Les articles que vous écrivez dans le journal *l'Armonia*, les réunions réactionnaires qui se tiennent chez vous, vos correspondances avec M^{gr} Franzoni, avec le cardinal Antonelli, avec tous les ennemis de l'Etat, voilà les faits qui nous ont donné l'éveil sur votre compte. »

Dom Bosco discuta ces reproches un à un. Après avoir affirmé son droit de citoyen d'écrire dans les journaux, il affirma qu'il n'écrivait dans aucun, sinon dans le sien, les *Lectures catholiques*.

— Vous pouvez nier tant que vous voudrez, insista le ministre, mais il est prouvé qu'une bonne partie des articles de *l'Armonia* sortent de la plume de dom Bosco.

— Monsieur le ministre, j'attends avec confiance les preuves dont vous parlez.

— Voudriez-vous dire qu'elles n'existent pas et que je suis un menteur et un calomniateur ? »

La discussion prit ainsi, de là part du ministre, une tournure des plus aigres. Il s'emporta, menaça son interlocuteur de la prison et le traita de fou, bien loin de penser que lui-même, trois ans plus tard, devait mourir enfermé dans un asile d'aliénés. Le calme et l'aménité des réponses de dom Bosco achevèrent de le mettre hors de lui. Il se leva et, sans plus lui adresser la parole, se mit à se promener avec agitation. Tout d'un coup une porte s'ouvrit, et l'on vit apparaître le premier ministre, comte de Cavour, l'air souriant et se frottant les mains.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il, comme s'il eût tout ignoré. Ah ! c'est dom Bosco, ce cher dom Bosco, ce vénéré dom Bosco ! Ayons des égards pour lui et arrangeons tout à l'amiable. Moi d'abord, j'ai toujours aimé dom Bosco. »

En parlant ainsi, il prit dom Bosco par la main et le fit asseoir.

A l'entrée de Cavour, à ces paroles bienveillantes, le prêtre vit que son affaire se terminerait heureusement ; non qu'en politique Cavour valût mieux que Farini ; ces deux maîtres conspirateurs pouvaient marcher de pair ; mais Cavour était incomparablement mieux informé en ce qui touchait l'Oratoire. Dom Bosco reprit donc, le cœur et le visage plus rassurés :

« Monsieur le comte, cette maison du Valdocco, que Votre Excellence a si souvent visitée, encouragée de ses éloges et de ses bienfaits, on veut la détruire. Ces pauvres enfants ramassés dans les carrefours, je vais être contraint à les y rejeter. On m'a traité en chef de révoltés, on m'a soumis à des perquisitions, à des tracasseries, on m'a publiquement déshonoré, au grand préjudice de mon institut, que la charité a jusqu'ici soutenu à raison de sa bonne réputation. Il y a plus : la morale, la religion, les sacrements, ont été tournés en dérision par les agents du gouvernement, en présence des enfants, qui en ont été scandalisés. Tout cela me semble n'avoir pu être ordonné qu'avec le consentement de Votre Excellence. En tous cas, de pareils faits ne peuvent pas rester longtemps inconnus au public, et, tôt ou tard, Dieu saura les venger.

— Un peu de calme, reprit Cavour, un peu de calme, cher dom Bosco, soyez persuadé que pas un de nous ne cherche à vous faire du mal. Nous avons toujours été, vous et moi, deux amis, et je veux que nous continuions à l'être. D'ailleurs, cher dom Bosco, vous avez été trompé, et certaines personnes ont abusé de votre bon cœur pour vous faire suivre une politique qui mène à de tristes conséquences.

— Quelle politique et quelles conséquences ? Le prêtre ca-

tholique n'a d'autre politique que celle du saint Evangile, et il ne craint de conséquences d'aucune sorte. Les ministres cependant me croient coupable et ils me proclament tel aux quatre vents du ciel, sans produire une seule preuve.

— Puisque vous voulez m'obliger à parler, reprit Cavour, je parlerai. Je vous dis donc nettement que l'esprit qui depuis quelque temps domine en vous et dans votre institution est incompatible avec la politique suivie par le gouvernement. Voici mon raisonnement : Vous êtes avec le Pape, le gouvernement est contre le Pape ; donc vous êtes contre le gouvernement. Pas moyen d'échapper à cette conclusion.

— Et cependant, monsieur le Comte, j'échapperai à votre syllogisme. Je pourrais dire d'abord que si je suis avec le Pape et que le gouvernement se soit mis contre le Pape, il ne s'ensuit pas que je me sois mis contre le gouvernement, mais bien plutôt que c'est le gouvernement qui s'est mis contre moi ; mais laissons ces subtilités. Voici ce que je veux répondre : en fait de religion, je suis avec le Pape, et, comme bon catholique, j'entends demeurer avec le Pape jusqu'à la mort ; mais cela ne m'empêche nullement d'être un bon citoyen parce que, comme la politique n'est pas mon affaire, je ne m'y mêle en aucune manière et ne fais rien contre le gouvernement. Il y a vingt ans que je vis à Turin ; j'ai écrit, j'ai parlé, j'ai agi sous les yeux du public ; je défie qui que ce soit de citer une ligne, une parole, un fait qui puisse me mériter la censure des autorités gouvernementales. S'il en est autrement, qu'on en donne la preuve, et si je suis coupable, que l'on me punisse, j'y consens. Mais, si je suis innocent, que l'on me laisse en paix travailler à mon œuvre.

— Vous avez beau dire, monsieur l'abbé, intervint Farini, mais vous ne me donnerez jamais à entendre que vous partagez nos idées, les idées du gouvernement.

— Eh quoi ! monsieur le ministre, en un temps de si grande liberté d'opinions, voudrait-on causer des ennuis à un citoyen parce que, dans le secret de sa conscience, il pense ce qu'il lui plaît ? Voudrait-on porter la tyrannie jusqu'à im-

poser des idées? Un homme ne peut-il pas penser dans son for intérieur que quelqu'un agit mal, et cependant n'en rien laisser paraître au dehors, soit parce que cela ne le regarde pas, soit parce que toute opposition de sa part serait inutile, peut-être même dangereuse? Or, quelle que soit mon opinion privée sur la conduite du gouvernement, pour certaines affaires du moment, je le répète, ni au dehors, ni à l'intérieur de mon domicile, je n'ai jamais dit ni fait aucune chose de nature à fournir le moindre motif de me traiter comme un ennemi de la patrie. Les autorités ne peuvent rien exiger de plus. Et cependant, Excellence, je fais encore davantage, puisque je recueille dans ma maison des centaines d'enfants pauvres et abandonnés. Je vous donne ainsi une coopération directe, en diminuant le nombre des vagabonds et des faînéants pour accroître celui des citoyens laborieux, instruits et honnêtes. Voilà quelle est ma politique, je n'en connais point d'autre. »

Les deux ministres ne purent s'empêcher de trouver la réponse de dom Bosco très bonne, et d'autant meilleure qu'elle était confirmée par les faits. Mais Cavour se piquait de religion et de connaissance de l'Évangile; en bon sophiste qu'il était, il proposa à dom Bosco cet autre syllogisme.

« Voyons, dom Bosco, sans nul doute, vous croyez à l'Évangile, or l'Évangile nous dit que celui qui est avec Jésus-Christ ne peut être avec le monde. Si donc vous êtes avec le Pape, et, par conséquent, avec Jésus-Christ, vous ne pouvez pas être avec le gouvernement. *Sit sermo vester : est, est; non, non.* Soyons francs : ou avec Dieu, ou avec le diable.

— D'après ce raisonnement, répondit dom Bosco, il semblerait, monsieur le Comte, que vous voudriez faire croire que le gouvernement est non seulement contre le Pape, mais contre l'Évangile, contre Jésus-Christ lui-même. Pour moi, j'ai peine à me persuader que le comte de Cavour et le commandeur Farini soient arrivés à un tel excès d'impiété, qu'ils aient renoncé même à cette religion dans laquelle ils sont nés et ont été élevés, et envers laquelle, dans leurs paroles comme dans

leurs écrits, ils se sont souvent montrés pleins de respect et d'admiration. Mais, quoi qu'il en soit, l'Évangile même, que Votre Excellence vient de citer, répond précisément à la difficulté : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*. Le sujet d'un Etat, quel qu'il soit, peut donc être bon catholique, demeurer uni à Jésus-Christ, partager les sentiments du Pape, faire du bien à ses semblables, et, dans le même temps, être avec César, c'est-à-dire observer les lois du gouvernement, sauf le cas où l'on réclamerait de lui des actes contraires à la loi de Dieu.

— Mais la maxime évangélique : *Est, est ; non, non*, n'oblige-t-elle pas un catholique à déclarer sincèrement sous quel drapeau il entend se ranger, pour Jésus-Christ ou contre lui ?

— Comme prêtre, je suis en état d'expliquer à Vos Excellences la sentence de l'Évangile que vous me citez. Ces paroles n'ont rien à faire avec la politique ; elles signifient que, s'il est permis d'employer le serment pour la confirmation solennelle de la vérité, on ne doit cependant en faire usage que lorsque la nécessité le réclame. Elles signifient que pour un homme d'honneur, la simple assertion qu'une chose est ou n'est pas suffit, sans nul besoin de serment.

— Bon, je vous comprends, conclut M. de Cavour, et j'entends que dès maintenant tout soit bien fini et que l'on vous laisse la paix. Mais, prudence, cher abbé, prudence, parce que nous sommes en des temps difficiles, et je vous avertis de vous garder de certains amis qui vous trahissent en secret. »

Les deux ministres se levèrent alors et serrèrent tous les deux la main de dom Bosco, qui se retira tranquillement.

Toutefois, la politique gouvernementale ne s'étant point modifiée, il ne retrouva jamais la bienveillance des anciens jours. Bien souvent encore les envoyés du ministère de l'instruction publique vinrent troubler par leurs inquisitions les classes du Valdocco. Mais on avait eu la précaution de s'y soumettre à tous les examens spéciaux qu'exigeait depuis peu la jalouse surveillance de l'Etat. Dom Bosco fut le premier à

donner, sous ce rapport, un exemple qui fut bientôt suivi par les évêques, afin de ne pas se voir exclus, faute de diplômes, du droit d'enseigner.

Au début de l'année scolaire 1860-61, M^{sr} Franzoni, informé que le petit séminaire de Giaveno, qui n'avait presque plus d'élèves, était sur le point de se voir fermé et englouti par le fisc, supplia, du fond de son exil, dom Bosco d'essayer de le relever. Le saint prêtre accepta. A peine en fut-on informé dans l'archidiocèse de Turin, que les demandes d'admission commencèrent à affluer. Dès les premiers mois l'établissement était sauvé, et pour la bonne tenue et pour le nombre des élèves, qui dépassa rapidement deux cents.

Mais c'est surtout à dater de 1865 que l'extension de l'œuvre de dom Bosco a marché à pas de géant. En 1858 il séjourna quelque temps à Rome, afin de soumettre tous ses projets au pape Pie IX et d'étudier une maison célèbre qui ressemble beaucoup aux siennes, l'hospice ou orphelinat Tata-Giovanni, dont Pie IX avait été jadis aumônier pendant quatre ans. En 1863, il ouvrit un véritable collège à Mirabel, dans le Montferrat; un second à Lanzo en 1864, et, les années suivantes, plusieurs Oratoires complets sur divers points de l'Italie, à Alassio, Magliano, Randozzo en Sicile, à Varèse, Val-Salice aux portes de Turin, à Trente dans le Tyrol. Il possédait maintenant assez de sujets formés, unissant à une expérience précoce la hardiesse entreprenante de leur âge, pour pouvoir suffire à presque toutes les demandes qui lui étaient adressées.



CHAPITRE XVII.

L'ATELIER SALÉSIEN.

Nous avons décrit l'école salésienne; pour donner une idée complète de l'œuvre qui désormais va s'étendre de proche en proche jusqu'au delà des mers, il nous reste à décrire l'atelier salésien. L'ordre chronologique réclamerait peut-être que nous attendions encore, les grandes fondations de Marseille, de Lille, de Paris, de Barcelone, de Montevideo, de Buenos-Ayres, n'ayant eu lieu que plus tard; mais celle de Turin, type de toutes les autres, est déjà en pleine vigueur, et nous pouvons dès maintenant pressentir ce que sera l'ensemble.

Ce n'est pas une nouveauté dans l'Eglise que des religieux enseignant à travailler des mains et à sanctifier le travail. Dom Bosco et ses fils ne font que continuer la grande tradition des Bénédictins et des moines de tous les siècles; mais celui où nous vivons avait besoin plus qu'aucun de ses devanciers qu'elle fût reprise à son profit, comme remède à une de ses plus grandes infirmités, qui est la déchristianisation des classes laborieuses.

Nul spectacle n'est plus admirable que celui des ateliers d'arts et métiers dans les maisons salésiennes, et ce travail incessant de la vaste cité ouvrière où l'on n'entend que le bruit des machines au milieu d'un silence volontaire, mais strict. Voici un extrait des règlements que lui donna dom Bosco :

L'heure du lever est quatre heures et demie en été, cinq heures en hiver; le personnel de surveillance est toujours debout une demi-heure avant. La journée débute par la prière en commun et la messe. A sept heures précises, les apprentis reçoivent en silence leur déjeuner, et se rendent immédiatement et sans bruit dans leurs ateliers respectifs.

Là, ils doivent être ponctuellement obéissants au surveillant et au contremaître. Chacun doit demeurer dans son atelier et nul ne peut aller, sans permission, dans l'atelier d'un autre. Le surveillant et le contremaître sont presque toujours des religieux.

Le silence est de règle, à moins de nécessité absolue. Chacun doit se souvenir que l'homme est né pour le travail.

Aucun ne doit quitter l'atelier sans avoir rangé ses outils.

Mais la description suivante, faite par un témoin oculaire, expliquera mieux encore ce qu'est l'atelier salésien. C'est une lettre écrite peu de temps avant la mort de dom Bosco et qui peint son œuvre dans tout le développement qu'elle a pris; on nous pardonnera la longueur de la citation à cause de son intérêt.

« J'avoue, mon chère ami, qu'en franchissant le seuil du principal établissement salésien de Turin, je n'étais pas sans certaines préventions. Parce que j'avais entendu répéter souvent que dom Bosco était un très saint homme, je m'étais imaginé que j'allais voir un couvent bien pieux et bien calme, une espèce d'oasis chrétienne dont les heureux habitants, soigneusement préservés des vents brûlants du dehors, seraient mal préparés aux âpres luttes de la vie.

» On me donna pour guide un jeune Père français, qui me fit les honneurs de l'établissement d'une manière aussi intéressante qu'aimable.

» Dès mes premiers pas dans les ateliers, je dus reconnaître que je m'étais trompé absolument. Je me trouvais, en effet, dans une école industrielle organisée d'une manière extrêmement pratique et intelligente. Rien sans doute ne rappelait nos exploitations modèles, qui sont souvent des

modèles de l'exploitation des deniers publics. L'indispensable façade monumentale faisait absolument défaut. Pas de tenues d'uniforme, pas de boutons, pas même de casquettes galonnées, aucune réminiscence de caserne. A y regarder de près, je crois même que certaines culottes étaient un peu bien spacieuses et d'autres un tantinet trop courtes pour pouvoir être considérées comme la chose du premier occupant.

» Mais la tenue générale était parfaitement décente.

» Quant aux salles de travail, on n'avait sans doute pas puisé à pleines mains l'argent des contribuables ou des actionnaires, pour l'enfourer dans les briques et le mortier et faire grand; mais l'ensemble avait ce caractère pratique des usines bien administrées qui se sont développées graduellement et où l'on a fait ses affaires.

» Il y avait là des ateliers de cordonniers, de tailleurs, de menuisiers, de forgerons, de boulangers et enfin de typographes au grand complet, y compris la fonte des caractères, la reliure, etc. L'Institut possède même à Mathi une grande papeterie pour alimenter sa consommation de papier. Trois machines à gaz de dix chevaux chacune fournissent la force motrice aux presses et aux innombrables machines-outils. Tout cela est parfaitement agencé. Ainsi, des réchauds à gaz sont disposés partout où l'on a besoin de feu, la boulangerie a un pétrin mécanique, et l'immense four à cuire le pain sert en même temps de calorifère, la chaleur perdue chauffant l'église. J'ai vivement regretté que le peu de temps dont je pouvais disposer ne me permit pas d'examiner avec plus de détail toutes ces installations.

» Tout en visitant ces vastes et nombreux ateliers, je ne pus m'empêcher de témoigner à mon obligeant cicerone ma surprise de me trouver dans une véritable usine, et non pas seulement dans un pieux asile. Il se mit à rire de bon cœur et me répondit : « L'ambition de notre Institut n'est pas du tout de former des dévots, mais simplement de bons et solides chrétiens et des ouvriers capables et satisfaits de leur sort. Nous cherchons certainement avant tout le salut de l'âme de

ces jeunes gens, mais nous poursuivons en même temps un but social. »

» Je le priai, ainsi qu'un de ses compatriotes qui s'était joint à nous, de me donner quelques détails sur les moyens employés pour atteindre les résultats merveilleux dont j'étais témoin. J'appris de ces messieurs que le principe fondamental de l'œuvre de dom Bosco était l'absence de toute contrainte. Ainsi, bien que le règlement conseille de s'approcher des sacrements tous les mois, les jeunes gens restent libres d'observer ou non cette recommandation. Ils peuvent quitter l'Institut s'ils ne s'y plaisent pas, et bien rares sont les désertions.

» La discipline, qui me semblait bien difficile à faire observer dans un milieu où les éléments d'insubordination abondent, est maintenue admirablement sans aucun moyen de rigueur, uniquement par l'influence religieuse et l'autorité morale.

» Les apprentis sont au nombre d'environ trois cent cinquante. On les admet dès l'âge de onze ans et demi, et d'ordinaire ils ont terminé leur apprentissage vers dix-sept ans. Ils quittent alors la maison pour s'engager comme ouvriers, et conservent en général les meilleures relations avec leurs anciens maîtres. Un certain nombre y restent jusqu'à l'époque de la conscription ou de leur mariage. D'autres encore ne veulent plus s'en éloigner, et forment une espèce de tiers-ordre.

» Le prix de la pension est au maximum de 15 fr. par mois, mais il diminue au fur et à mesure que le travail fourni est plus productif.

» Du reste, un quart au plus des apprentis paient cette modique rétribution; les autres sont des orphelins abandonnés par leurs parents ou recueillis à leur demande. A ma question : les jeunes gens condamnés à être enfermés dans une maison de correction sont-ils également admis ici ? il me fut répondu négativement, parce que cela était contraire au principe de liberté qui régit l'institution.

» Les jeunes gens reçoivent quatre sous pour leur di-

manche, mais à leur sortie on leur remet comme pécule le tiers de leur salaire, ce qui équivaut en moyenne à 150 fr. par an. Voilà, réalisé sous sa forme la plus pratique, ce rêve, si caressé par nos économistes modernes, de la participation de l'ouvrier aux bénéfices.

» La durée du travail est, au maximum, de neuf heures par jour. A côté de l'enseignement professionnel, les jeunes gens reçoivent tous les jours des leçons de religion, de dessin, de commerce, de français, plus une bonne instruction primaire italienne. L'enseignement technique est donné en général par d'anciens élèves appelés *Capi d'arte*. Les Pères, dont chacun surveille un atelier, n'ont à intervenir en rien dans cet enseignement.

» J'allais oublier de dire qu'à côté de l'école industrielle, il y a un pensionnat comptant environ 400 élèves, qui suivent un cours complet d'études classiques. C'est une espèce de petit séminaire, puisqu'un quart environ de ces jeunes gens entrent dans la Congrégation ou dans les ordres. La pension n'est que de 20 francs par mois, mais les trois quarts ne paient rien. En tout la maison compte environ un millier de personnes. On comprend sans peine à quelles charges un établissement aussi considérable doit faire face, et l'on se demande comment il peut se soutenir. Sans doute la charité y pourvoit en partie, mais cependant l'organisation de cette œuvre est si intelligente et son administration si soigneuse, qu'elle vit, pour unè bonne part, de ses propres ressources. Les ateliers sont en général bien pourvus de travail, et l'atelier de typographie en particulier, avec ses annexes, a d'ordinaire, m'a-t-on dit, sa production engagée pour quinze mois à l'avance.

» J'ai visité des établissements industriels de tout genre un peu dans tous les pays, et jamais, je dois le dire, je n'ai rencontré d'ouvriers qui m'aient fait une meilleure impression que ces jeunes gens.

» Ils travaillent avec toute l'ardeur de leur âge et de leur race, en même temps qu'avec un calme joyeux et beaucoup

de dextérité. On voyait qu'ils avaient le cœur à l'ouvrage. J'ai remarqué notamment, dans l'atelier des forgerons, un jeune homme qui maniait son marteau avec tant de bonheur que je regrettais vivement de n'être pas artiste : je n'aurais pas voulu de meilleur modèle pour un *Vulcano infante*.

» Je me suis surtout arrêté dans l'atelier de typographie. Dieu me garde de chercher querelle aux typographes de certains journaux belges, mais je n'ai pu m'empêcher de penser que sous quelques rapports leurs jeunes confrères de Turin pourraient leur rendre des points.

» Et quelles bonnes récréations tout ce petit monde de travailleurs prenait, la besogne consciencieusement achevée ! Quelles joyeuses parties de balles, quelles courses animées ! Les bons Pères, retroussant leurs soutanes, s'y mêlaient avec entrain ; on eût dit les frères aînés d'une famille. Tout cela se passait avec une grande liberté d'allures et cependant rien de désordonné. Ces enfants du peuple n'auraient été déplacés dans n'importe quel collège. De temps en temps l'un ou l'autre s'échappait des jeux bruyants pour aller dire une courte prière dans l'église attenante à la cour, et il était vraiment touchant de voir avec quelle ferveur ils accomplissaient cet acte de dévotion spontanée.

» Impossible de ne pas être frappé de la bonne tenue que les excellents Pères salésiens ont su donner à ces enfants ramassés un peu partout. Ils ont réussi à leur ôter jusqu'à ce penchant inné des Italiens pour la *bonne main*. Détail assez caractéristique : ayant fait quelques emplettes à la librairie, tenue avec un sérieux et un zèle tout à fait amusants par trois jeunes gens d'une quinzaine d'années, j'eus beaucoup de peine à leur faire accepter pour la boîte des dimanches quelques sous qu'ils voulaient absolument me rendre.

» Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point les relations entre les jeunes gens et leurs maîtres sont en même temps respectueuses, confiantes et cordiales ; c'est vraiment quelque chose de paternel. Ils paraissent du reste très fiers de leurs excellents Pères. Ainsi, ayant demandé au gamin qui m'intro-

duisait (car l'huissier solennel fait complètement défaut) si le supérieur parlait aussi le français, il me répondit avec une pointe de vanité tout à fait gentille : Je crois bien : il parle *tutte le lingue*.

» En voyant ces jeunes gens si heureux, si bien préparés à devenir des membres utiles de la grande famille humaine, je me demandais combien d'entre eux, sans cette admirable institution, ne seraient pas devenus la proie du vice et du crime, et n'auraient pas été grossir les rangs déjà si nombreux de ces révoltés *qui trouvent que leur part est mal faite et qu'il faut la refaire*.

» La foule stupide et blasée n'a pour les humbles religieux qui se dévouent corps et âme à cette œuvre sublime de régénération qu'indifférence, mépris et injustice, alors que cette même foule couvre d'or et d'applaudissements les littérateurs qui corrompent les intelligences et les cœurs, en fouillant les bas-fonds du peuple pour en étaler cyniquement toutes les turpitudes dans leurs immondes écrits. Ma pensée se reportait vers ces moines qui, il y a treize siècles, sauvèrent l'humanité, alors que toute trace de culture semblait submergée par les flots sanglants des invasions barbares.

» Les abbayes des Gaules et de la Germanie civilisèrent nos pères par la prière et le travail, comme dom Bosco le fait pour ces sauvages de nos grandes cités modernes, dont la Commune de Paris nous a dévoilé les féroces instincts. Il est permis de se demander si les rudes enfants des forêts étaient plus réfractaires aux influences moralisatrices que les pâles voyous de nos capitales.

» *Ora et labora*, telle fut partout et toujours la devise de la foi et de la charité chrétiennes. Oui, l'Eglise, pour les déshérités du siècle surtout, est une mère, et une mère toujours jeune et toujours féconde (1). »

C'est elle qui enseigne au jeune ouvrier qu'après tout il est un homme et non une brute, qu'il a des droits au patri-

(1) *Gazette de Liège*, 5 janvier 1883.

moine éternel que Jésus-Christ lui a gagné par son sang, et des droits aussi, comme conséquence, à la considération des autres hommes ses frères, ses égaux devant le Père qui est au ciel; que dis-je, ses inférieurs en valeur réelle, quelle que soit leur richesse, s'ils sont moins vertueux que lui. L'atelier chrétien sera le moule de générations ouvrières selon le type de Jésus ouvrier qui, fils de Dieu et Dieu lui-même, se fit l'apprenti et le compagnon d'un artisan, et choisit, au lieu d'une profession élégante et distinguée, un rude métier qui rend les mains calleuses.

Dom Bosco, dans ses ateliers; M. Harmel, dans le sien; le comte de Mun, dans les cercles catholiques, et en général tous les chrétiens qui s'occupent d'œuvres ouvrières, sont les seuls adversaires sérieux du socialisme; aussi ce qu'on appelle quelquefois le socialisme chrétien est-il irréconciliable avec l'autre. De l'issue de la grande bataille qui se livre entre eux dépend l'avenir de la société moderne.

Si l'Église triomphe, ce sera l'ordre, la paix, la fraternité, aussi bien que la liberté et l'égalité, dans la mesure où ces splendides utopies sont réalisables en ce monde; ainsi, selon la foi, les anges, messagers de Dieu et nos gardiens, travaillent et circulent, dans un empressement joyeux, sans que rien trahisse pour nous leur présence tutélaire.

Si la victoire demeure au socialisme athée, il faudra travailler encore, car on ne peut vivre sans nourriture et sans vêtements; mais on travaillera sous le fouet de la nécessité, en grinçant des dents, comme on se démène dans l'enfer et, hélas! dans un trop grand nombre d'ateliers contemporains.



CHAPITRE XVIII.

MORT DE JOSEPH BOSCO. — EXCURSIONS DIVERSES AUX BECCHI.

Un jour Joseph, frère aîné de dom Bosco, entra à l'improviste à l'Oratoire.

« Pourquoi cette visite inattendue ? s'écria dom Bosco en allant au-devant de lui, comme toujours, les bras ouverts.

— Je viens régler un compte à Turin, et je ne sais pourquoi je me sens un si vif désir de mettre ordre à toutes mes affaires temporelles et à celles de ma conscience. »

Dom Bosco voulait le retenir quelques jours ; mais lui, absolument, tint à rentrer aux Becchi. Il reparut au bout de peu de temps.

« Comment, c'est toi ! demanda son frère ; il y a donc du nouveau à la maison ?

— Oh ! non ; je suis venu pour te demander un conseil. J'ai un doute. Tu sais que je me suis fait garant pour un tel. Si je vis, c'est bien, je paierai, au cas où un tel ne paierait pas ; mais si je meurs ?

— Si tu meurs, tout est fini ; paie qui reste, observa dom Bosco en souriant.

— Mais je ne voudrais pas faire tort au créancier, qui s'est fié à ma signature et qui, sans elle, n'aurait pas prêté.

— Sois tranquille, si l'emprunteur ne pouvait se libérer à l'échéance et si tu n'étais plus là pour le remplacer, j'y serai, moi ; je me rends responsable en cas de besoin.

— Merci, merci, dit Joseph, me voilà content. »

Après cette satisfaction donnée à sa délicatesse de conscience, ce digne fils de dame Marguerite rentra chez lui en parfaite santé et mit ordre à ses affaires, comme s'il avait eu révélation de sa mort prochaine.

En effet, il fut saisi subitement d'un mal qui, en peu d'heures, le réduisit à la dernière extrémité. Dom Bosco accourut aux Becchi et prodigua à son frère les soins les plus tendres. Tout fut inutile. Au mois de janvier 1863, Joseph Bosco passa paisiblement et saintement des bras de son frère bien-aimé dans les bras de Dieu.

Jean, après cette cruelle et dernière séparation, ne cessa pas pour cela de fréquenter les Becchi. Ses neveux lui restaient. Il prit avec eux des arrangements pour y venir toutes les fois que bon lui semblerait, avec autant d'enfants qu'il en voudrait amener, et il continua à célébrer à Châteauneuf d'Asti, chaque année, en nombreuse et bruyante compagnie, la fête du saint Rosaire.

Il ne trouvait plus à ses côtés sur la route, comme autrefois, dame Marguerite avec son panier au bras ; il ne l'entendait plus discourir avec lui sur le bonheur d'aimer Dieu ou sur les moyens d'héberger la bande joyeuse ; il ne la voyait plus, dès qu'on avait dépassé les chemins bordés de murs et gagné le sentier solitaire, tirer son chapelet et commencer à haute voix le rosaire, auquel tous répondaient en chœur.

Mais il se délectait de la revoir en souvenir et de passer où elle avait passé, plus soucieux encore de suivre les traces de ses vertus que celles de ses pas, dans cette humble demeure où elle lui avait prodigué cette éducation du cœur que maintenant il s'efforçait de transmettre à d'autres.

Il faisait généralement étape à Chieri, à moitié de la route, chez des amis, soit le chevalier Marc Gonella, soit le chanoine Calosso, soit l'avocat Gallimberti, dont les maisons hospitalières s'ouvraient toujours avec plaisir aux écoliers de l'Oratoire, quoiqu'ils eussent une formidable renommée d'appétit.

Souvent dom Bosco profitait de l'occasion pour prendre à

part, tout en cheminant, un de ses enfants qu'il désirait faire causer. C'est sur cette route qu'il apprit à connaître à fond le cœur du jeune Michel Magon; il dit dans la notice biographique dont nous avons parlé déjà :

« La vertu que je découvris en lui dans cette causerie dépassa mon attente. Il me serrait affectueusement la main et, me regardant avec des yeux pleins de larmes : « Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude, me disait-il, pour la grande charité que vous avez eue de m'accepter auprès de vous.... » La pluie nous surprit en chemin ; nous arrivâmes à Chieri tout ruisselants ; mais l'excellent chevalier Marc Gonella nous recueillit tous, avec sa bonté ordinaire, et nous livra tout ce qu'il avait de vêtements et de provisions de bouche ; il se conduisit en grand seigneur ; quant à nous, aussi comme à l'ordinaire, nous répondîmes à l'ampleur de sa générosité par celle de notre appétit.... »

La modeste chambre où était né Jean Bosco et où s'écoulerent les premières années de sa vie, loin de s'embellir, était restée dans un état de délabrement complet. Elle servait, elle sert peut-être encore à remiser les outils et instruments de labour.

Les visiteurs logeaient dans la maison de Joseph, construite en face, un peu en biais, à la manière ancienne. C'est là que l'on s'entassait le moins mal possible. Mais la famille avait ménagé une place un peu moins mesquine pour le bon Dieu ; il y avait en effet une petite chapelle érigée sous le vocable du Rosaire. Dom Bosco y prêchait lui-même une neuvaine à quelques jeunes privilégiés, mais seulement dans les années où il avait assez de loisirs pour faire neuf jours de villégiature.

Ecoutons, après celles du maître, les impressions des élèves ; nous en trouvons un écho dans un récit inséré au *Bulletin salésien* :

« L'excursion de vacances aux Becchi, la neuvaine du saint Rosaire, quel régal pour l'esprit et pour le cœur !

» Pas plus qu'aux jours où il était simple étudiant à Chieri

et à Turin, dom Bosco ne redoutait la marche. Il ne pouvait être question, on le comprend, d'installer tout le monde en *omnibus*. Nous allions donc tous à pied, le bon Père en tête, sans nous inquiéter pour lui de la fatigue. On passait par Chieri, Riva et Buttigliera d'Asti : voilà notre chemin de fer d'alors.

» On partait de Turin vers huit heures et demie ou neuf heures. Presque toujours on s'arrêtait pour le dîner à Chieri, où de nombreux amis de dom Bosco se faisaient un plaisir de donner l'hospitalité à la petite caravane. Il nous souvient que quelques intimes, connaissant le jour et l'heure de l'arrivée, venaient à notre rencontre.

» Pour n'en citer qu'un seul, parmi tous ceux que notre reconnaissance ne perd point de vue, nous nommerons M. le chanoine Calosso.

» Ce vénérable ecclésiastique a toujours eu pour dom Bosco la plus grande affection ; il l'aimait tendrement, et les qualités éminentes de cet enfant, son fils spirituel pendant les années de collège à Chieri, l'avaient vivement frappé.

» Qu'ils étaient heureux les élus qui, placés aux premiers rangs, accompagnaient dom Bosco ! Certes, ce bonheur, désiré de tous cependant, n'excitait point de basse jalousie, vilaine chose dont, grâce à Dieu, nous ne connaissions que le nom ; seulement, sans prendre la place des autres, nous aurions souhaité d'avoir la nôtre, nous aussi, dans le cortège privilégié.

» La course, pour qui veut y réfléchir, était longue et l'est réellement, mais c'était là le moindre de nos soucis : nous avions au milieu de nous qui savait l'abréger. Dom Bosco était alors en train d'écrire son *Histoire d'Italie*. Nous instruire en nous intéressant n'était pour lui qu'un jeu ; il fallait voir quel charme revêtaient, sous sa parole, les récits de tous genres : évocations du passé, actualités saisissantes des événements contemporains.

» Plus tard, l'*Histoire ecclésiastique* était son sujet favori. Souvent il nous parlait en dialecte piémontais, et ses tableaux

des vicissitudes de l'Eglise mettaient en lumière les trésors d'une prodigieuse érudition.

» Le narré des faits, les observations qu'ils lui suggéraient, et, par-dessus tout, cette aimable facilité qui assaisonnait ses moindres paroles, tout s'imprimait sans peine dans notre âme, et ces chers souvenirs, nous les avons encore vivaces et profondément gravés.

» Pendant ce temps, on cheminait, sans penser à la longueur de la route : chacun oubliait sa fatigue. On ne remarquait rien, excepté la conversation ravissante de notre Père et guide.

» Le vieux curé de Châteauneuf d'Asti, qui avait vu grandir Jean Bosco, accourait, lui aussi, le jour de la fête du Rosaire ; il venait aux Becchi avec un grand nombre de ses paroissiens, il chantait la messe, acceptait le modeste diner de dom Bosco, et puis exigeait que le lendemain, le Père et sa famille, au grand complet, allassent lui rendre sa visite. Afin d'obéir à un ordre si aimable, vers neuf heures on commençait à s'ébranler.

» On avait déjà déjeuné en conscience, et pour un peu, on eût recommencé sans trop se faire prier. M. le curé s'était excusé de ne pouvoir nous offrir qu'un peu de polenta. Pour nous, c'était une joie, une fête, une jubilation, qui peuplait nos souvenirs et nos rêves pendant douze mois, bien longs, je vous assure.

» O polenta ! comme après tant d'années tu nous fais encore venir l'eau à la bouche !...

» Mais où trouver un chaudron, un fourneau, où trouver surtout des bras assez vigoureux pour traiter avec les égards convenables et amener au point voulu ce formidable monceau de farine ?

» C'est que nous dépassions la centaine. Et pas de bouches inutiles : chacun comptait bien pour trois.

» Pendant qu'un tourbillon de flammes enveloppait le chaudron vénérable et faisait bouillir l'eau, nous, les invités, assis au petit bonheur çà et là dans la cour, nous attendions l'heure désirée.

» Pour ne point perdre de temps, les uns distribuèrent les assiettes, d'autres les fourchettes, les verres ; d'autres prenaient un acompte sur le festin, en respirant le fumet savoureux des mets dont la cuisson embaumait toute la cour.... C'était un va-et-vient pittoresque, un coup d'œil charmant.

» Les plus sérieux et les plus grands avaient des occupations plus relevées. M. le curé aimait beaucoup le chant religieux ; nous en avons la preuve dans la belle maîtrise établie par lui.

» Notre premier évêque missionnaire, M^{gr} Cagliero, commença sa carrière artistique sous M. l'abbé Cinzano.

» Quand nous arrivions il fallait donc faire de la musique, et de la musique bonne, sacrée, classique. Mais on terminait toujours par la chanson si populaire en Piémont, le *Salut à la polenta*. Puis chacun se rendait à son poste pour recevoir du frère servant la bienheureuse portion.

» Disposés en cercle, assis sur un siège improvisé — tas de pierres, poutres placées le long du mur — nous faisons honneur au festin.

» Quel silence, j'allais dire quel recueillement, dans ce tête-à-tête avec la polenta ! Il y avait presque de quoi en être édifié....

» Après le mets national, traditionnel, sacramentel, en quelque sorte, et plat de résistance s'il en fut, on servait, avec du pain frais, un menu dont voici le détail : fromage, bouilli froid, œufs et miel. Et toutes ces bonnes choses disparaissaient comme par enchantement.

» Quand nous étions installés, dom Bosco, avec les aînés de sa nombreuse famille adoptive, prenait place à la table de M. le curé, qui ce jour-là, pour honorer son hôte, avait prié à dîner tous les prêtres des paroisses voisines.... »

« Dans un petit livre très répandu, qui fut accueilli du public comme tout ce qui venait de dom Bosco, on trouve une partie du récit de notre excursion.

» Nous voulons parler de la biographie du jeune Michel Magon....

« Le séjour aux Becchi n'était point perdu pour la piété et pour l'édification, tant s'en faut. Le soir, à l'heure où les occupations ne retiennent presque plus personne aux champs, cette bonne population nous arrivait en nombre respectable. La minuscule chapelle ne pouvait jamais contenir tous les fidèles; la majeure partie se tenait à l'extérieur, dans un recueillement parfait.

» Après la récitation du rosaire, le chant des litanies et la bénédiction du saint Sacrement, tout le monde, à une heure bien convenable encore, regagnait sa maison.

» Dom Bosco désirait en effet, et n'a jamais cessé de recommander que personne n'eût à se plaindre de la longueur des cérémonies. Pour beaucoup, cette neuvaine et cette fête amenaient la communion omise à Pâques, et devenaient le point de départ d'une vie fermement et résolument chrétienne.

» Pour le pasteur improvisé, c'étaient là de durs labeurs, sans doute; mais aussi quelle belle moisson d'âmes, et comme elles étaient bien payées, toutes ces fatigues! Rien ne manquait, pas même la reconnaissance de ces bons paysans.

» La journée était remplie par l'étude: on faisait du latin, de l'italien et même du français. Le professeur, il va de soi, c'était toujours dom Bosco, dans les premiers temps du moins; et nous pouvons assurer que nous en étions contents, ou plutôt enchantés.

» Il avait, pour enseigner, une manière à lui, des théories ingénieuses, qui burinaient dans les têtes les plus rebelles la formule exacte des règles les plus difficiles. Il suffisait d'une somme bien modeste d'attention pour saisir avec une facilité merveilleuse, dans ce latin de malheur, le sens que nos efforts personnels avaient paru encore obscurcir.

» Notre maître professait un véritable culte pour saint Jérôme. Pour lui, comme il aimait à le répéter, cet auteur *peut être mis en parallèle avec Cicéron*. Et de fait, les quelques pages que nous traduisions de ses *Lettres choisies* nous paraissaient vraiment admirables. Encore longtemps après, quand nos devoirs d'état nous remettaient sous les yeux tous

les classiques profanes, un souvenir charmé, où le cœur avait une large part, nous faisait un besoin de relire ce latin si beau, si puissant et d'un fini si achevé, dont les harmonies révèlent le *Cicéron chrétien*.

» Nous faisons aussi quelquefois de petites courses dans les villages environnants, à Capriglio, par exemple, Mondonio, Passerano; mais on rentrait aux Becchi le même jour. Les vraies promenades, décorées par nous du titre pompeux d'*excursions*, n'avaient lieu qu'après la fête du saint Rosaire.

» La veille de la solennité, vers le soir, arrivaient de Turin les musiciens et la chorale, en même temps que les étudiants et les apprentis : en tout, cent et souvent cent cinquante amis qui venaient nous trouver.

» On se mettait bien en route ensemble; mais comme tout le monde n'avait ni le même âge ni les mêmes jambes, qui arrivait plus tôt, qui plus tard, et le gros de la communauté était presque toujours le très petit nombre. De sorte que la fin de la journée trouvait encore échelonnée sur la route la bruyante caravane, dont les chants et les joyeuses fanfares, se répercutant de vallons en vallons, entretenaient la joie et sonnaient le ralliement.

» Mais l'appel n'était pas toujours entendu de tous, et plus d'une fois la nuit arriva longtemps avant les retardataires. Plusieurs même, dans les commencements surtout, mis aux prises avec une existence où l'imprévu occupait une si grande place, nous débarquaient tout juste le lendemain matin.

» Quels éclats de rire accueillait alors les chevaliers de la belle étoile! Quelle provision de gaieté nous fournissait leur petit air malheureux! Avec quelle compassion bonnement malicieuse on soulignait le récit tragi-comique de leurs aventures! Nous devons confesser ici ingénument que, dans les premiers temps, nous avons maintes fois ménagé à plusieurs personnes de véritables surprises. Nous croyions d'une foi robuste que, par cela même que nous le connaissions nous-mêmes, tout le monde devait connaître dom Bosco, et, par conséquent, connaître aussi ses fils. Quand il nous arrivait

donc d'entrer dans quelque ferme pour demander notre route, on nous disait : *Où allez-vous, chers enfants?* Et nous, tout étonnés d'une pareille question : *Mais nous allons chez dom Bosco! Nous venons de l'Oratoire de Turin, et nous allons le trouver pour la fête du Rosaire!* Age charmant! Comme nous étions simples et naïfs! Nous ne pouvions comprendre que le nom de dom Bosco ne fût point parvenu jusqu'à nos interlocuteurs, et nous tombions des nues, si on ajoutait que ce nom ne désignait aucun pays connu, rapproché ou éloigné. Cependant nous avons toujours trouvé partout et chez tous excellent accueil et bienveillance vraiment patriarcale.

» Nous ne pouvons penser sans émotion aux soins tout particuliers que nous avons reçus quelquefois dans les plus humbles demeures. Les mères, qui tiennent de Dieu le secret de ces attentions délicates, nous comprendront sans peine. Ainsi il fallait s'arrêter un peu, au moins le temps de prendre un instant de repos et de se réconforter avec un généreux cordial, avant de se remettre en voyage.

» Et puis, on venait nous indiquer notre route, si d'aventure nous l'avions perdue; on s'offrait même à nous accompagner pour nous éviter les pertes de temps et nous épargner des écoles souvent ennuyeuses, fatigantes toujours. On attendait, pour saluer dom Bosco, que toute la troupe fût réunie. Avec quel bonheur les nouveaux venus le revoyaient, le bon Père, au milieu des amis arrivés avant eux! C'était à qui raconterait les incidents de l'équipée. Et lui, exemple vivant de charité, écoutait tout ce petit monde parlant à la fois, et souffrait, en souriant, cette exubérance d'importunité. On faisait dare-dare un bout de souper; on en avait besoin, comme de repos, du reste, et puis.... à la paille, à la paille!

» Pour ne rien oublier, je dois dire que plusieurs prenaient déjà un acompte de sommeil à table. La patience de dom Bosco était sans bornes et il en avait tous les bénéfices. Un soir, sur la foi sans doute du proverbe italien bien connu : *A table et au lit, point de contrainte*, un cher petit, qui avait l'habitude de distribuer des coups de pied, même en dormant,

en administra quelques-uns d'assez solides au bon Père. Ces procédés nous paraissant par trop familiers, nous voulions éveiller l'agresseur involontaire; mais dom Bosco donna ordre de laisser faire, répétant que « qui dort ne pêche pas. »

» Un mot sur le système adopté pour loger la gent remuante et accablée de sommeil, qui arrivait à toutes les heures de la nuit. J'ai dit plus haut que dom Bosco avait une pauvre maisonnette, qui ne méritait et ne mérite encore point d'autre nom.

» Des gens mal intentionnés inventèrent dès ce temps-là, et d'autres, peut-être plus méchants encore, ont répété depuis une pure calomnie.

» Dom Bosco aurait élevé pour lui et pour son frère, auxiliaire précieux ravi trop tôt, hélas ! à l'affection de tous, aurait élevé, dis-je, une maison superbe, un vrai château, qui n'avait l'air de rien moins que d'un palais princier.

» Qu'on le sache donc une fois pour toutes, dom Bosco, qui a fait construire des églises jusqu'en Patagonie, désirait assurément doter d'une petite chapelle son pauvre hameau natal, et y installer un prêtre à demeure; mais la crainte de passer, aux yeux du public moins sympathique, pour répandre sur sa famille des bienfaits sans mesure, l'a toujours retenu.

» En conséquence, les choses ne sont pas plus avancées qu'il y a trente-cinq ans, et peut-être.... Mais qui connaît l'avenir ?

» Quoi qu'il en soit, encaqués comme un baril d'anchois, nous n'avions pas précisément toutes nos aises : mais on se trouvait bien, et personne ne songeait à rêver mieux. Lorsque le bon Joseph Bosco vivait encore, c'était lui qui étendait les bottes de paille sur le plancher de l'étage supérieur, grenier devenu dortoir. Puis, le soir arrivé, chacun recevait un drap, embaumé d'une bonne odeur de lessive, et accompagnés de nos surveillants, nous grimpons à l'endroit assigné. Les autres chambres de la maison recevaient aussi des hôtes nombreux, et nous avons bientôt trouvé un lit, point trop

moelleux peut-être, encore moins un lit de plumes, mais, somme toute, excellent, et qui nous suffisait bien, je vous assure.

» Nous assistions à des scènes vraiment très curieuses. Tel, par exemple, qui la veille s'était endormi au fenil, se réveillait bel et bien dans l'étable. Le personnage en question, habitué à évoluer pendant le sommeil, et ne trouvant cette fois aucune espèce de bord à son lit, tourne, tourne, jusqu'à ce que, parvenu à la trappe d'où l'on jette le foin, patatras ! mon homme en bas.

» Vous allez croire, n'est-ce pas, qu'il se sera fait mal ; que le voisin, éveillé par les cris du pauvre blessé, s'empresse à son secours ? Point du tout. Le petit voyageur nocturne, arrivé en bas, s'arrête — naturellement — se blottit de son mieux dans le nouveau lit et continue à dormir en conscience. Sa surprise, quand il s'éveillera le matin, on la devine. Se coucher sur le foin le soir, et se trouver le lendemain, étendu sur la paille, parmi d'autres compagnons, quel est donc ce mystère ? Celui qui avait failli recevoir sur le dos notre remuant bonhomme donnait alors l'explication désirée. Un autre de ces dormeurs ambulants s'avisa de rouler jusque dans les jambes des vaches : celles-ci, épouvantées, battaient des entrechats aussi amusants que dangereux pour tout ce petit monde. Mais ces choses-là étaient rares ; généralement, après les prières du soir, en moins de rien, il régnait un silence profond, et le jour retrouvait chacun à son poste.

» Cependant, de temps à autre, un enfant, à genoux au milieu de ses compagnons endormis, disait encore un mot au bon Dieu ; et tous ceux qui se réveillaient un instant, dans le cours de la nuit, n'oubliaient jamais cette pratique édifiante. Quel grand et vigoureux esprit de prière on avait alors !

» Le matin de la fête arrivé, chacun avait sa besogne : l'église, la musique et le théâtre occupaient tout le monde. Car nous avions un théâtre, pour égayer un peu ces bonnes gens, à qui les réjouissances de la ville étaient presque inconnues. On faisait d'abord la sainte communion, et une

communion générale; à dom Bosco incombaient tous les détails de la fête, à l'église et dehors. Devant la chapelle, on installait l'orchestre. Dans les commencements, nous apportions de Turin un petit *harmonium*, que la musique instrumentale remplaça bientôt.

» On nous écoutait avec plaisir; quelques-uns parlaient même de leur admiration. Ce qui était visible, c'était l'air ravi de ces braves gens, qui avaient la patience de camper sur la petite colline jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Les fidèles de Châteauneuf d'Asti, paroisse de dom Bosco et où il reçut le baptême, composaient en très grande partie cette foule, malgré les trois ou quatre kilomètres qui séparent les Becchi de Châteauneuf. Et puis arrivait la clôture : lancement de ballons, fusées, roues d'artifice, formaient, à cette heure et en ce lieu, un spectacle enchanteur, inconnu jusque-là dans ces parages.

» Comme d'un vaste amphithéâtre, les habitants des collines environnantes jouissaient du charmant coup d'œil de notre fête; des feux de joie, allumés çà et là sur les hauteurs, et les cris, que l'air apportait jusqu'à nous, le prouvaient très bien.

» O soirées délicieuses, ce n'est pas ma plume qu'il faudrait pour vous décrire! Mais je défie la plus habile de dire, même à moitié, de quel enthousiasme et de quelle allégresse nous avions le cœur rempli (1). »

Dom Bosco profitait aussi des vacances pour faire connaître et, pourquoi ne pas l'ajouter, pour faire aimer son pays. L'amour de la patrie est un sentiment naturel qui n'a rien d'illégitime. Il menait donc ses élèves en excursions dans les villages voisins, et partout où se rencontrait une église, un village, un point de vue, il leur en faisait les honneurs en leur donnant sur chaque sujet les détails les plus intéressants.

«Nous fûmes ainsi au Vezzolano, où notre aimable et vénéré cicerone, nous ayant fait asseoir sur l'herbe autour de lui, nous déroula une légende locale sur Charlemagne... et

(1) *Bulletin salésien*, mai, juillet et août 1887.

à Albugnano.... Or çà, mais où peut bien se trouver Albugnano ?

» Si vous jetez les yeux sur une carte ordinaire d'Italie, vous êtes assuré de ne l'y point trouver ; et cependant, c'est presque une injustice à l'égard de ce délicieux coin de terre.

» Le site est on ne peut plus agréable : une colline ensoleillée, un peu au nord de Clâteauneuf d'Asti, qui doit lever la tête pour saluer son voisin haut perché.

» En ce temps-là, les routes étaient encore à l'état de rai-dillons ; et en hiver, l'ascension devait être un problème assez compliqué. A l'heure qu'il est, les *ponts et chaussées* ont classé les pentes d'Albugnano ; et s'il n'est peut-être pas à la portée de tout le monde de se procurer le plaisir du magnifique panorama dont on jouit une fois au sommet, l'entreprise est devenue un jeu.

» Le village a eu, *in diebus illis*, ses remparts et son château fort, que les gens d'Asti rasèrent après en avoir délogé les marquis de Montferrat.

» Chemin faisant, la volée d'écoliers entendit sonner midi : aussitôt, tout le monde fut à genoux pour la récitation de l'*Angelus*.

» La chose nous paraissait toute simple : de respect humain, il n'en pouvait être question ; et les caresses, assez chaudes encore, d'un beau soleil d'automne, nous importaient bien peu. Néanmoins cet acte de piété, accompli en pleine campagne par un grand nombre d'enfants surpris au milieu de leurs ébats, attira l'attention des paysans qui, debout sur la porte des fermes, ou dispersés dans les vignes, nous considéraient avec un visible étonnement.

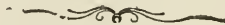
» A la prière de dom Bosco, le curé nous accompagna sur le plateau d'où le regard embrassait une grande partie du Piémont ; c'est de cet observatoire que l'excellent prêtre avait, pour ainsi dire, assisté à la désastreuse bataille de Novare en 1849 : il pouvait presque compter les coups de canon. Quelques jeunes gens de la paroisse se trouvaient parmi les combattants : tous sont revenus au village sains

et saufs ; mais pendant que le canon grondait au loin, qu'angoisse pour les pauvres mères ! Chaque coup semblait les frapper au cœur : elles croyaient être sur le champ de bataille, voir leurs enfants tomber et mourir.... Le digne curé, afin de procurer à cette foule éplorée un peu de paix, l'excita à la confiance en Dieu et en la très sainte Vierge en faisant réciter le rosaire ; puis, la douleur des pauvres femmes devenant de plus en plus déchirante, le vénérable curé les réunit à l'église, où il donna la bénédiction du très saint Sacrement. Les pleurs et les sanglots ne cessèrent point, mais un peu de résignation et d'espérance entra dans les cœurs.

» Ce récit nous transportait sur le théâtre de l'action, que nous connaissions déjà par ouï-dire. Un de nos musiciens, que nous avons baptisé le *bersagliere*, avait vu ces jours de désolation ; le combat auquel il avait assisté était le thème favori de ses conversations (1). »

C'est ainsi qu'un père sait récréer ses enfants tout en développant leurs forces et leur santé, et un maître amuser ses élèves tout en les instruisant.

(1) *Bulletin salésien*, novembre 1886 et février 1887.



CHAPITRE XIX.

MARIE MAZARELLO ; FONDATION DE LA CONGRÉGATION DE MARIE-AUXILIATRICE.

L'œuvre salésienne était maintenant complète pour la jeunesse masculine ; elle embrassait l'éducation primaire, l'enseignement secondaire et supérieur, les cours théoriques et pratiques d'arts et métiers. Mais pour que l'apostolat ne laissât rien à désirer, il y manquait une série d'institutions analogues en faveur de la jeunesse féminine, non moins délaissée que l'autre dans les bas-fonds de la société moderne, et non moins exposée aux tentations de la misère.

Maman Marguerite avait bien souvent rencontré des petites filles vagabondant par les rues et déploré de ne pouvoir les prendre avec elle. Mais on ne peut tout embrasser à la fois. Elle se bornait à exprimer son regret à son fils, qui le partageait, recommandait à Dieu la solution désirée et en cherchait vaguement les moyens, sans prévoir d'où ni comment ils pourraient venir.

Ils vinrent d'une pauvre et simple paysanne des Alpes, dans le genre de l'héroïque mère de dom Bosco.

Maria ou Marie Mazarello naquit en 1837, dans le vallon de Mornese. Sa sœur cadette, appelée Félicité, qui plus tard se fit religieuse avec elle, a raconté dans le *Bulletin salésien* (1)

(1) Numéro de décembre 1881.

leur commune enfance ; on ne saurait mieux faire que de reproduire son récit.

Leurs parents et notamment leur père, homme d'une vertu antique, surent préserver leurs yeux et leurs oreilles de tout ce qui aurait pu troubler leur jeune innocence, et pourtant il les emmenait dans les foires et marchés, où il avait souvent besoin de leur aide.

Marie était, à l'âge de quinze ou seize ans, une jeune fille très douce et très pieuse, mais avisée, intrépide et robuste. Le père étant devenu infirme, elle le remplaça pour la direction de ses travaux extérieurs, en abandonnant à sa sœur les soins du ménage. Elle mettait elle-même la main à la culture, et avec une ardeur telle, été comme hiver, que le père, qui ne pouvait plus l'assister que de ses conseils, fut obligé de la modérer. « Vas-y donc plus doucement, lui disait-il ; si tu continues ainsi, je ne pourrai plus trouver de manœuvres qui veuillent venir travailler chez nous : tu les mettras tous sur les dents par ton exemple, car ils ont honte d'en faire moins qu'une fille. » Marie le promettait, mais, entraînée par l'ardeur de son courage, elle ne tenait parole qu'imparfaitement.

Elle avait dix-sept ans lorsque son curé, dom Pectorino, imagina de grouper les jeunes filles de sa paroisse dans une congrégation dite de Marie-Immaculée. Elle faillit en être la première supérieure ; mais quelques-unes de ses compagnes objectèrent son extrême jeunesse. Dom Pectorino ne trouvait pas que ce fût un obstacle, vu sa rare précocité, mais il en laissa élire une autre, à laquelle Marie fut la première à se soumettre avec empressement, comme à la déléguée de la Providence. Les obligations qu'imposait le règlement de Marie Immaculée n'étaient pas très étroites ; elles laissaient les membres de la congrégation à leurs occupations domestiques ; aussi les jeunes sœurs Mazarello ne changèrent rien à leurs habitudes actives. Marie travaillait toujours dans les champs, et lorsqu'elle rentrait, dans les soirées d'automne et d'hiver, elle se mettait avec zèle aux travaux

d'aiguille, où elle excellait ; ainsi il n'y avait pas dans la journée une seule minute perdue.

Quand venait la semaine sainte, elle réservait quelques moments de la matinée et de l'après-midi à la récitation de l'office de la Sainte-Vierge et à la méditation ; mais elle prolongeait d'autant sa veillée nocturne, de manière à compenser le temps employé à ce qu'elle appelait son repos spirituel.

Elle évitait dans sa toilette, même les dimanches et les jours de fête, tout ce qui était trop voyant ; ainsi, ayant reçu un jour des bottines vernies, elle ne consentit à les chausser qu'après en avoir enlevé l'éclat. Sa parure était la propreté, la simplicité, la bonne humeur et la bonne grâce.

Une de ses tantes eut la fièvre typhoïde et se trouva privée de tout secours. Marie se dévoua à la soigner ; elle passa à son chevet plusieurs jours et plusieurs nuits. Mais elle-même contracta bientôt cette maladie et fut aux portes du tombeau.

Se croyant sur le point de mourir, elle manifestait une joie si grande et avait de tels élans vers le ciel, qu'on eût dit un ange. On venait la voir pour s'édifier du spectacle de ses vertus, quelquefois aussi par curiosité. Un de ses voisins, qui avait cédé à ce dernier sentiment absolument profane, en fut repris par elle affectueusement ; il fut si touché de ses paroles et encore plus de ses exemples, qu'il revint à la pratique, depuis longtemps abandonnée, de ses devoirs religieux.

Marie finit par recouvrer la santé, mais non les forces qui la faisaient remarquer avant cette grave maladie.

Les durs travaux des champs lui devinrent trop pénibles. Alors, avec l'approbation de ses parents, et d'après le conseil de dom Pestorino, son directeur, elle embrassa la profession de couturière, où elle réussit à merveille, car elle était pleine d'adresse et de goût. Elle allait travailler tout le jour chez des voisins, et ne rentrait que le soir à la chaumière paternelle. Cependant elle eut l'idée de louer une ou deux chambres près de l'église paroissiale. Là, dans ses moments de loisir, elle réunissait quelques jeunes filles du village,

qu'elle associait à ses lectures pieuses et à ses visites au saint Sacrement. On la voyait souvent, entourée de ses compagnes, prosternée devant le Dieu d'amour. Afin de pouvoir être libre pour ses dévotions matinales, elle prolongeait ordinairement son travail jusque bien avant dans la nuit.

Comme fille de Marie-Immaculée, elle suivait toutes les prescriptions du règlement qui lui était imposé. Mais elle voulut faire quelque chose de plus. Elle établit un oratoire et un ouvroir dans lequel elle apprit à coudre aux toutes petites filles du village, en leur enseignant les premiers éléments de la religion.

Dieu devait lui donner bientôt à exploiter un champ plus vaste et à préparer de plus grandes moissons.

Dom Pectorino ayant eu, sur ces entrefaites, l'occasion d'entendre parler de dom Bosco et de visiter la communauté de Saint-François de Sales, conçut la pensée de s'y affilier et ainsi de consolider, d'étendre et de rendre plus durable ce qu'il avait fondé au val de Mornese. Il retourna donc trouver dom Bosco, le supplia de l'accepter et entra dans son Institut, dont il devint un des membres les plus actifs. Son intention était d'établir au sein de son pays une école de petits garçons. Mais la Providence permit que des obstacles insurmontables fissent échouer ce projet et que dom Bosco, désormais son supérieur, sollicité par l'évêque d'Acqui, préférât fonder une maison d'éducation pour les filles.

Marie Mazarello fut chargée de diriger cette maison.

Mais il fallut modifier en conséquence la règle des Filles de Marie-Immaculée de la vallée de Mornese; c'est ce qui fut fait, par un commun accord et après de sérieuses conférences entre l'évêque d'Acqui, dans le diocèse duquel se trouvait la vallée, et dom Bosco, assisté des conseils de dom Pectorino.

La nouvelle congrégation devint donc une société parallèle et, autant que cela fut possible, identique à l'Institut salésien, déjà éprouvé par vingt-cinq années d'existence. Ce que l'un était pour les jeunes gens, l'autre allait le devenir pour les **jeunes filles.**

Dom Bosco substitua à l'appellation de Marie-Immaculée celle de Marie-Auxiliatrice, qui, au fond, avait le même sens, mais qui répondait mieux à la tradition déjà établie dans ses œuvres, et qui, de plus, avait cet avantage de n'être portée par aucune autre congrégation.

Marie Mazarello fut la première supérieure.

Le 5 août 1872, fête de Notre-Dame des Neiges, Marie et ses compagnes reçurent l'habit religieux des mains de l'évêque d'Acqui ; elles prononcèrent les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. Une joie ineffable inondait leur cœur. Elles étaient pleines de confiance dans les lumières et la sainteté d'un directeur auquel Dieu avait départi ce don remarquable, et déjà bien visible, de sanctifier et de féconder tout ce qu'il touchait. Leur confiance devait être justifiée bientôt, et avec une plénitude qu'elles étaient loin d'avoir prévue.

Il est vrai de dire que, dans ses fonctions de supérieure, Marie Mazarello déploya un courage et un dévouement dignes de celui qui lui servait de guide. Elle et ses filles étaient bien pauvres. Quelquefois, aux heures des repas, elles n'avaient pas de quoi allumer leur feu et faire la *polenta*. Alors Marie, après en avoir demandé l'autorisation au propriétaire d'une forêt voisine, allait ramasser du bois mort ; elle rapportait elle-même les fagots sur ses épaules. De bons voisins lui donnaient des légumes et quelque peu de farine de maïs. Les parents de ses élèves en apportaient aussi ; puis, l'heure venue, on se mettait à table. Le repas était bien frugal ; les plats, les assiettes, tout manquait, excepté l'appétit et la cordialité ; c'était la répétition des humbles débuts du Valdocco, et, loin de s'en affliger, dom Bosco en remerciait la bonté divine. Pas une plainte, pas un murmure, pas même une inquiétude parmi les nouvelles religieuses. Ah ! pensait le saint fondateur, si ma mère était là ! comme cette pauvreté intrépide lui plairait, et comme elle serait heureuse de voir se réaliser un de ses plus chers désirs !

La construction de la maison n'étant pas achevée, Marie

Mazarello sentait revivre la vigueur de sa première jeunesse ; elle charriait le sable et approchait les pierres pour accélérer la besogne des maçons. Son ardeur entraînait ses compagnes, et toutes imitaient la supérieure.

Quand elle rentrait ensuite baignée de sueur, elle ne pensait à elle-même qu'après s'être occupée de ses compagnes ; elle les faisait changer de linge et leur servait des boissons chaudes. Grâce à sa prévoyance, il n'y eut, durant ce temps d'épreuves, ni maladies ni indispositions dans la petite communauté.

Cependant dom Bosco craignit pour elle l'excès d'un zèle inexpérimenté. Il résolut donc de faire initier les nouvelles religieuses à la vie monastique par d'autres plus anciennes, et s'adressa à la supérieure du couvent de Sainte-Anne, à Turin. Celle-ci choisit deux sœurs, des plus régulières et des plus intelligentes, auxquelles elle confia cette intéressante mission. Le jeune personnel de Marie-Auxiliatrice mit à profit ces leçons, mais nulle ne se les assimila plus complètement que Marie Mazarello.

Le couvent du val de Mornese reçut son organisation définitive le 14 juin 1874, par la nomination d'une coadjutrice, d'une assistante et d'une économme. Marie Mazarello fut confirmée dans le titre et les fonctions de supérieure.

Mais c'était chose trop grave qu'une fondation de cette nature et de cette importance pour que dom Bosco l'achevât par lui-même, sans l'avoir soumise au souverain pontife. Il professait du reste pour Pie IX, personnellement, une admiration et un dévouement sans bornes, et depuis que les chemins de fer avaient rendu les voyages faciles, il n'hésitait pas à aller réclamer souvent ses conseils et sa bénédiction. Cette affection et cette estime, Pie IX les lui rendait bien. Un jour qu'un malade sollicitait le saint Pape de le guérir : « Si vous désirez un miracle, dit Pie IX en souriant, adressez-vous à dom Bosco, prêtre de Turin ; il accomplit des miracles de charité, et je ne m'étonnerais point qu'il en fit d'autres encore. »

Consulté sur la création du val de Mornese, Pie IX demanda à réfléchir. Quelques jours après, il dit que le nouvel Institut était né pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand avantage des âmes. « Le bon Maître vous a choisi une fois de plus pour son instrument, dit-il à dom Bosco ; remerciez-le avec humilité, ne perdons jamais de vue notre impuissance et notre néant sans son aide, et rapportons tout, ceci et le reste, à sa miséricorde ; mais j'ai la conviction que les sœurs de Marie-Auxiliatrice rendront à l'éducation des filles les mêmes services que les Pères et les Frères salésiens rendent à celle des garçons. »

Le fondateur ayant exprimé une certaine inquiétude sur la difficulté des rapports à établir et à conserver entre les deux congrégations : « Quant à cela, affirma Pie IX, pas d'hésitation : il faut que les sœurs restent sous votre direction et votre dépendance et sous la dépendance de vos successeurs, si l'œuvre, comme j'en ai la conviction, est destinée à durer. Qu'elles soient vis-à-vis de vous ce que furent les sœurs de la Charité vis-à-vis de saint Vincent de Paul et ce qu'elles sont encore vis-à-vis du supérieur général des Lazaristes ; alors tout ira pour le mieux. » C'est d'après ces principes que furent définitivement rédigées les constitutions de Marie-Auxiliatrice.

Marie Mazarello, lorsqu'elle mourut, jeune encore, en 1884, laissa après elle, avec la réputation d'une sainte, une société religieuse fortement assise et tellement appréciée déjà, que la rapidité de ses développements eût effrayé un fondateur moins habitué que dom Bosco à considérer le surnaturel comme la chose la plus naturelle du monde.

La première maison des filles de Marie-Auxiliatrice ne fut complètement organisée qu'au milieu de 1874. Dix ans après, en 1884, on en comptait plus de trente en Italie, en France et en Amérique. Les établissements salésiens préexistants favorisèrent cette extension ; toute ville où fonctionnait un Oratoire pour les jeunes gens souhaitait naturellement une fondation analogue pour les jeunes filles. L'expansion pour ainsi

dire instantanée de la Congrégation n'en reste pas moins surprenante ; nous ne croyons pas qu'il y en ait eu jamais d'autre exemple. Marie Mazarello n'avait à Mornese que treize religieuses ; à sa mort, huit ans après, elle en comptait deux cent cinquante. La deuxième création de dom Bosco semble devoir non seulement égaler, mais dépasser en fécondité la première.

Toutes deux vivront, pour l'honneur de la religion et le bonheur de l'humanité, tant qu'elles resteront pénétrées de l'esprit de dom Bosco.

Notons aussi, au passage, une autre joie qui fut donnée au saint fondateur vers la même époque. Le 22 mai 1873, son patron de choix, saint François de Sales, fut mis par Pie IX au nombre des docteurs de l'Eglise, et son compatriote et modèle, le chanoine Joseph-Benoît Cottolengo, fut déclaré vénérable. Double fête au Valdocco, car c'était dans cette même vallée, à quelques pas les unes des autres, qu'étaient écloses les merveilleuses créations de Cottolengo et de Bosco (1).

(1) Le Valdocco, *Vallis occisorum*, à cause du martyre des saints Adventeur et Octave, mériterait bien aujourd'hui d'être appelé Val-Charité. Le chanoine Cottolengo y a fondé, sans aucune ressource, un *petit asile* qui s'est transformé peu à peu en vastes hôpitaux, et une congrégation de religieuses hospitalières et enseignantes, les *Vincentines*, sous le patronage de saint Vincent de Paul. Il mourut le 30 avril 1842, au moment où dom Bosco jetait les fondements de ses propres œuvres. On eût dit que le feu divin qui animait le premier, au lieu de remonter au ciel, passa dans l'âme du second pour y resplendir encore davantage.

Nous ne voyons pas que les deux saints personnages aient eu ensemble des rapports particuliers ; ce qui est certain, c'est qu'ils eurent des amis communs : M^{re} Gastaldi, le théologien Vola, la marquise de Barolo, M^{re} Franzoni, le grand pape Pie IX, et même le roi Charles-Albert.



CHAPITRE XX.

PIE IX APPROUVE LA RÈGLE SALÉSIENNE. — PREMIÈRES FONDATIONS DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

Les règles et constitutions de la société de Saint-François de Sales furent approuvées solennellement par décret du souverain pontife en date du 3 avril 1874. Celles de la congrégation de Marie-Auxiliatrice le furent peu de temps après.

D'après le texte du paragraphe premier, « le but que poursuit la pieuse Société salésienne, c'est que tous ses membres, s'efforçant d'acquérir la perfection chrétienne, s'adonnent aux œuvres de charité, tant spirituelles que corporelles, envers les enfants et les adolescents, et s'appliquent à donner l'éducation aux jeunes clercs... La Société devra accueillir avant tout les enfants pauvres et délaissés. Elle se compose de prêtres, de clercs et de laïques. »

Le vœu de chasteté y est le même que dans toutes les sociétés religieuses ; celui d'obéissance également, à peu de chose près ; mais celui de pauvreté est moins absolu que chez les Franciscains, les Dominicains et les Jésuites. Il regarde uniquement l'administration, non la possession des biens de chacun.

« Les clercs et les prêtres, même quand ils ont émis des vœux, peuvent garder leur patrimoine ou des bénéfices simples, mais ils ne peuvent ni les administrer ni jouir des revenus, si ce n'est suivant la volonté du recteur.

» L'administration des patrimoines, des bénéfices et de

tout ce qui est apporté à la Société, appartient au supérieur général, qui fera administrer par lui ou par d'autres ; et tant qu'un Salésien restera dans sa congrégation, ce même supérieur percevra les revenus annuels.

» Tous les prêtres remettront même leurs honoraires de messes au supérieur. Tous les Salésiens, soit prêtres, soit clercs, soit laïques, feront de même pour l'argent qu'ils percevront soit à titre de don, soit à tout autre titre.... »

» Si quelqu'un sort de la Société, il ne pourra revendiquer de revenus ni aucun règlement de comptes de l'administration de ses biens pour le temps qu'il y aura passé ; il recouvrera seulement son droit de propriété.... »

Les constitutions disposent encore que « les membres de la pieuse Société salésienne auront pour arbitre et supérieur suprême le souverain pontife, à qui, dans tous les temps et tous les lieux, ils resteront humblement fidèles et soumis ; et qu'ils seront également soumis à l'évêque du diocèse où ils auront leur résidence.... »

Le supérieur général a le gouvernement de toute la Société ; il peut élire son domicile dans celle des maisons de la Société qu'il voudra choisir.... ; mais « en ce qui regarde les immeubles, il n'a pas la faculté d'acheter ni de vendre sans l'assentiment du chapitre général.... » Il soumet au Pape, tous les trois ans, un compte rendu des actes et de l'état de la Société.

Le supérieur général est élu pour douze ans. Il pourra être réélu, « mais alors il ne tiendra pas les clefs de l'administration, à moins d'être confirmé par le saint-siège. »

Le chapitre général se compose : 1° du supérieur général, qu'on appelle plus communément recteur majeur (*rettor maggiore*) ; 2° de l'assistant, qu'on appelle aussi préfet ; 3° du directeur spirituel, qu'on appelle chez les Salésiens le catéchiste (*il catechista*) ; 4° de l'économe ; 5° de trois conseillers élus.

Tous, moins le supérieur général, sont élus pour six ans.

Le préfet ou assistant a charge d'avertir le recteur majeur s'il lui arrivait de manquer à ses devoirs ; il le remplace provisoirement s'il vient à mourir.

Un des trois assistants, délégué spécialement par le recteur majeur, prend soin de ce qui se rapporte aux études dans la Société tout entière; on l'appelle préfet général des études.

Chaque maison a de même un recteur, un préfet ou assistant qui, généralement, remplit en même temps les fonctions d'économe, un catéchiste et un nombre de conseillers proportionné à l'importance de l'établissement. Toute maison nouvelle doit compter au moins six membres salésiens.

Pour les fondations, il faut avant tout obtenir le consentement de l'évêque du diocèse dans lequel la maison est sur le point de s'ouvrir.

« Du reste, il ne faut marcher qu'avec précaution, en pareil cas, de peur qu'en ouvrant ces maisons, ou en acceptant l'administration des maisons ou collèges qu'on voudrait nous confier, nous ne fussions conduits à faire quelque chose contre les lois du pays.

» Les premiers vœux n'engagent que pour trois ans. Ces trois ans une fois écoulés, après avoir obtenu le consentement du chapitre, le nouveau membre a la faculté de les réitérer pour trois autres années, ou de faire des vœux perpétuels.... La Société n'est strictement obligée qu'envers ceux qui ont fait des vœux.

» La vie essentiellement active, qui est le but principal de la Congrégation, empêche ses membres de se réunir souvent pour des exercices de piété. Que tous y suppléent par de bons exemples respectivement donnés et par l'accomplissement de tous les devoirs du christianisme. »

Les membres font en sorte de dire la messe tous les jours, ou, s'ils ne sont pas prêtres, d'y assister. Ils donnent en outre, chaque matin, au moins une demi-heure à l'oraison mentale, récitent une partie du rosaire et doivent se réserver un certain temps pour de pieuses lectures.

Ils se confessent tous les huit jours, jeûnent le vendredi, font à la fin du mois « l'exercice connu sous le nom d'exercice de la bonne mort, arrangeant chacun ses affaires spiri-

tuelles et temporelles comme s'il fallait sortir de cette terre pour entrer dans l'éternité, » et font chaque année une retraite de six ou dix jours.

« Voici deux choses que tout Salésien doit avoir particulièrement à cœur : 1° éviter de se laisser aller à des habitudes quelconques, fussent-elles indifférentes ; 2° que chacun tienne propre et en bon état son vêtement, son lit et sa cellule. La parure d'un religieux est la sainteté de sa vie.

» Que chacun soit prêt, si la nécessité l'exige, à supporter courageusement la chaleur, le froid, la faim, la soif, les durs travaux et le mépris des hommes, toutes les fois que cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu, à l'utilité spirituelle du prochain et au salut de son âme propre. »

Telle est, esquissée à grands traits et fort incomplètement, la constitution de la Société salésienne.

Il paraît que le souverain pontife n'agréa point sans difficulté le tempérament apporté au vœu de pauvreté ; mais il existait des précédents : les membres de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri et du cardinal de Bérulle, les Maristes, les Lazaristes, les Frères des écoles chrétiennes, les sœurs de saint Vincent de Paul, ne se dépouillent pas non plus de la nue propriété de leurs biens.

Dom Rua fut choisi comme préfet de la Société nouvelle, c'est-à-dire comme assistant du supérieur général. Nul n'était plus en état de soutenir dignement ce glorieux mais lourd fardeau, que les robustes épaules du saint fondateur et premier recteur majeur ne portaient point sans fatigue (1).

A peine dom Bosco avait-il exprimé sa reconnaissance à Pie IX, qu'il dut faire encore le voyage de Rome pour lui soumettre un projet nouveau.

Plusieurs contrées lointaines sollicitaient de lui la fonda-

(1) Dom Rua, en effet, est bien de la même famille que dom Bosco : une vraie figure de saint, avec je ne sais quoi de diaphane dans les traits, d'angélique dans le regard et de céleste dans le sourire.

Le cardinal Alimonda, archevêque de Turin, disait, au sortir d'une visite à dom Rua : « Maintenant dom Bosco peut mourir, il a quelqu'un pour le remplacer ici-bas. »

tion d'orphelinats et de collèges. Fallait-il accepter, et surtout quel pays choisir? Car le nombre de collaborateurs dont il pouvait disposer n'était pas illimité.

Le commandeur Gazollo, consul de la République argentine à Savone, ayant eu occasion de visiter le collège salésien de Varèse, en revint tellement émerveillé qu'il n'eut plus ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il en eût fait établir un semblable dans son propre pays, au delà de l'Atlantique. Gagnés par lui, ses concitoyens joignaient leurs instances aux siennes. Un prêtre originaire de Modène, dom Pietro Ceccarelli, curé de la ville importante de Saint-Nicolas, la première de la république après Buenos-Ayres, écrivait à dom Bosco :

« La maison que j'habite, mon mobilier, mon crédit, je mets tout à vos pieds, mon révérend Père, et à la disposition de vos Pères salésiens, que je veux regarder désormais comme des frères bien-aimés. »

Pie IX n'hésita point : « J'ignore, dit-il, si l'Institut sera un jour assez nombreux pour pouvoir accueillir les demandes qui viennent de l'Inde, de l'Australie et de l'Afrique ; mais il faut commencer par un point, et ce point doit être dans l'Amérique du Sud. »

Il avait pour ce choix plusieurs raisons. D'abord l'Amérique du Sud, depuis la suppression des Jésuites, avait été un peu négligée ; les révolutions et les guerres civiles y avaient produit une épaisse ignorance et une grande altération des mœurs, sans cependant y éteindre la foi ; il était d'une souveraine importance de ne pas différer davantage d'arracher ces belles contrées aux sociétés secrètes et à l'indifférence religieuse qui les envahissaient ; plus tard le mal pourrait devenir irréparable. En outre, Pie IX avait une tendresse particulière pour le Chili et le Pérou, où, jeune prêtre, il avait passé plusieurs années en qualité d'auditeur de nonciature. Enfin, ce qui devait être d'un poids décisif sur le cœur de Pie IX et de dom Bosco, tous deux Italiens, c'était le nombre considérable de leurs compatriotes établis sur les rives de la Plata et tout le long de l'Atlantique sud-américain.

Autrefois les Anglais, les Espagnols, les Portugais, les Hollandais et les Français revendiquaient seuls le privilège de peupler les terres lointaines plus ou moins désertes. Dans notre siècle, pendant que l'émigration de France et celle de Hollande devenaient presque nulles, trois nouvelles races se sont faites colonisatrices à leur tour : l'Allemagne, l'Irlande et l'Italie.

L'Allemand émigre, généralement, pour échapper aux charges écrasantes du service militaire prussien ; l'Irlandais et l'Italien fuient la misère.

L'Allemand se masse le long du Missouri, l'Irlandais se disperse un peu partout, et partout, bien contre son gré, contribue à fortifier l'élément anglais, qui arrive ainsi à dominer le monde entier ; l'Italien se rend dans le sud-est de l'Amérique méridionale.

Les séduisantes promesses de prospérité que prodiguait l'unité italienne avant sa réalisation se sont traduites en de tels accroissements d'impôts, que le cultivateur, dans certaines provinces, ne récolte pas même de quoi satisfaire le fisc. Il se décourage d'un labeur ingrat, abandonne son champ et vient travailler en France, ou bien traverse l'Atlantique.

Les statistiques ont relevé, dans ces trente dernières années, un total de 1,219,172 immigrants dans la République argentine, un demi-million dans celle de l'Uruguay (ou Banda Oriental), autant au Brésil (1), un peu plus de cent mille dans le Paraguay. Un bon tiers de ces nouveaux venus est italien.

L'immense cité de Buenos-Ayres, aussi grande que Lyon ou Marseille, paraît, depuis quelques années, toute peuplée d'Italiens. Ils s'y sont emparés du commerce de détail, et par les rues on ne voit pas d'autres marchands, colporteurs ou commissionnaires, que des Italiens.

Ce sont eux aussi qui exécutent les constructions urbaines et (comme en France) la plupart des travaux de chemins de

(1) Le chiffre officiel de l'émigration au Brésil, pour 1887, et de 55,986, dont 48,000 Italiens; mais la proportion de ces derniers n'est devenue aussi forte que depuis une dizaine d'années.

fer. Pendant quatre mois de l'année ils courent les campagnes et se livrent à la moisson et au battage des blés ; ce travail achevé, ils refluent vers les villes, cherchant à vivre sans entamer le pécule gagné pendant cette courte excursion, et demandant leurs moyens d'existence à toutes les petites industries.

Cependant un bon nombre, les plus anciennement arrivés, presque tous originaires du nord de l'Italie, se sont fixés sur le sol, sans esprit de retour. Ils ont créé une grande partie des florissantes cultures de la province de Santa-Fé. Les Génois, *los bachichos*, comme on les appelle, ont presque monopolisé la navigation fluviale. Ah ! combien seraient riches ces républiques sud-américaines si elles pouvaient vivre vingt ans sans révolutions ! Mais revenons à notre sujet.

Dom Bosco s'occupa sans retard d'organiser sa première expédition de missionnaires. Elle comprenait dix prêtres ou frères coadjuteurs salésiens et quinze sœurs de Marie-Auxilia-trice. Il les mit sous la direction d'un de ses disciples les plus aimés, dom Cagliari, né comme lui à Châteauneuf d'Asti, et qui, entré à l'âge de treize ans, en 1851, à l'Oratoire de Saint-François de Sales, ne l'avait plus quitté. Il lui donna pour second dom Fagnano, préfet du collège de Varèse.

Tous ensemble, accompagnés du commandeur Gazzolo, se rendirent à Rome, afin de solliciter la bénédiction apostolique pour leur entreprise.

Pie IX les reçut le 1^{er} novembre 1875. Avec cette voix paternelle, cette bonhomie charmante qui le faisait ressembler à dom Bosco et qui s'alliait si bien à un grand air de dignité, il leur dit : « Voici ce pauvre vieillard que vous attendiez ; » puis, s'adressant à dom Cagliari, qu'il avait déjà entretenu en audience particulière : « Présentez-moi tous vos jeunes compagnons de départ, que je leur exprime mon regret de ne pouvoir faire comme eux. Où comptez-vous vous rendre d'abord ? — Dans la République argentine. — Beau pays ! dit Pie IX ; vous irez plus loin encore, vous irez au Chili, que j'ai habité jadis, et dont j'ai gardé si bon souvenir ; c'est la

seule république américaine qui ne fasse pas de révolutions ; aussi une sorte de suprématie lui est-elle réservée. Vous irez plus loin, peut-être évangéliserez-vous ces sauvages de Patagonie, méfiants et intraitables, les seuls que les anciens Jésuites n'aient pu dompter, car ils mangeaient leurs missionnaires. Courage et confiance ! Vous êtes des vases pleins de bonne semence. Sachez la répandre avec discernement et avec zèle : la moisson sera abondante et consolera les dernières années de mon pontificat tourmenté. »

Il adressa à chacun des paroles d'affectueuse et spéciale bienveillance, et leur communiqua un si vif enthousiasme qu'ils brûlaient tous de donner leur vie pour la propagation de la foi.

Revenus à Turin, ils célébrèrent avec solennité la fête de saint Martin, qui tombait la veille de leur départ définitif. L'archevêque Gastaldi les reçut dans son oratoire privé et leur donna sa bénédiction du fond du cœur, en les remerciant d'avance de ce qu'ils allaient faire pour tant de Piémontais exilés sur des rives lointaines.

Après les vêpres, dom Bosco monta en chaire et fit le discours d'adieu.

L'église regorgeait de monde ; une sorte de frisson électrique semblait descendre de l'orateur et se communiquait à tout l'auditoire. Il termina ainsi :

« Allez donc, mes chers fils en saint François de Sales, et après les bénédictions du successeur de Pierre, chef des apôtres, après celles de notre vénérable archevêque, permettez à mes faibles mains de vous bénir encore. Catholiques, n'oubliez pas le Père de l'Eglise tout entière, le Pape ; Salésiens, gardez partout le souvenir des membres de la famille dont vous vous séparez matériellement, et de votre père qui vous y a reçus ; nos cœurs vous suivront, laissez-nous une part des vôtres. »

En prononçant ces derniers mots, la voix de l'orateur faiblit, étouffée par l'émotion et par les larmes ; il fut obligé de descendre de chaire.

Les Salésiens commencèrent leur mission à bord du navire qui les emporta. La *Savoie*, comme tous les navires ayant la même destination, était pleine d'émigrants italiens, espagnols ou français du pays basque. Dom Cagliero leur faisait des instructions dans les trois langues ; les missionnaires disaient la messe dans une chapelle improvisée sur le pont ; le commandant, les officiers et la plupart des passagers y assistaient, au moins les dimanches. Parmi les sept cents passagers de la *Savoie*, pas un seul ne se permit un blasphème, ni une moquerie, ni un propos inconvenant. Ils firent escale le 7 décembre à Rio de Janeiro, capitale du Brésil.

L'archevêque, que les missionnaires s'empressèrent de visiter, leur témoigna d'abord quelque froideur et une méfiance marquée. Cela tenait, comme il l'expliqua plus tard, aux cruels désagréments que lui avaient donnés de mauvais prêtres venus d'Europe. Mais quand il sut qu'il avait affaire aux membres d'une congrégation nouvelle, approuvée et patronnée par le saint-père, son attitude changea. Il les combla d'attentions et de bontés, leur fit servir des rafraîchissements, leur distribua des livres, des images, des photographies, et les retint trois heures auprès de lui, épanchant dans leur sein ses tristesses épiscopales.

Sa vaste capitale bariolée, où l'on trouvait de toutes les nations du monde, ne lui donnait guère de consolations religieuses ; le reste de son diocèse encore moins. Dans ce diocèse, près de deux cents paroisses et près de deux millions d'hommes manquaient de prêtres. Son clergé était réduit à rien et ne se recrutait pas : son grand séminaire ne lui donnait que cinq ou six prêtres par année. Le correspondant de l'*Unità cattolica*, témoin de cette conversation, dit que le bon prélat donnait toutes les marques de l'affliction la plus vive : « Il s'arrachait presque les cheveux, il levait au ciel ses yeux, qui ne se baissaient vers nous qu'en se remplissant de larmes. La corruption des mœurs avait desséché les racines de son Eglise. »

« Si au moins, ajoutait-il, j'avais un bon prêtre dans cha-

cune de mes paroisses, ceux qui voudraient se confesser à l'heure de la mort le pourraient, tandis qu'aujourd'hui... Ah ! si votre supérieur m'envoyait quelques douzaines ou plutôt quelques centaines de Salésiens, quel bien il me ferait ! Quel trésor pour mes diocésains ! Ils seraient pour moi des fils bien-aimés ! »

Les missionnaires se retirèrent douloureusement impressionnés des plaintes de l'excellent prélat ; elles leur présageaient qu'ils ne manqueraient pas eux-mêmes de besogne.

A Montevideo, capitale de l'Uruguay, où ils s'arrêtèrent encore, un riche pharmacien piémontais, nommé François Brun, leur raconta que ses quatre fils faisaient ou allaient faire leurs études au collège de dom Bosco, à Val-Salice, près de Turin. « Quelle dure nécessité de les envoyer si loin ! disait-il ; n'aurons-nous jamais un collège salésien ici même ? » Ce souhait ne devait pas tarder à se réaliser.

Ils abordèrent enfin à Buenos-Ayres, le 14 décembre. Plus de deux cents Italiens, dont quelques-uns avaient été élevés à l'Oratoire de Saint-François de Sales de Turin, les attendaient à leur débarquement et les escortèrent au logement qui leur avait été préparé. Là, les missionnaires furent étonnés et presque confus de trouver l'archevêque, M^{gr} Frédéric Aneyros, qui, dans son impatience de les voir, était venu à leur rencontre et les embrassa comme de vieux amis.

Sur ses instances, ils furent obligés d'accepter la charge du service paroissial de l'église *Madre de Misericordia*, appelée depuis lors église des Italiens (en espagnol *Iglesia de los Italianos*). Dom Cagliari s'y fixa personnellement, en gardant avec lui, comme vicaire, dom Baccino, et comme organiste et comptable, dom Belmonte, qui n'était point prêtre. Les sept autres, sous la direction de dom Joseph Fagnano, poursuivirent leur route et allèrent fonder le collège de Saint-Nicolas de los Arroyos.

Ce collège fut inauguré le 20 mars 1876, par l'archevêque de Buenos-Ayres en personne et par dom Fagnano, qui avait amené un convoi de sœurs de Marie-Auxiliatrice pour desser-

vir un hôpital. Deux mois après il comptait déjà cent cinquante élèves. Chose plus remarquable encore, sept de ces élèves demandèrent, dès la première année, que leurs études fussent dirigées spécialement vers le sacerdoce.

Dom Bosco fit dès lors, presque chaque année, un nouvel envoi de religieux salésiens et de religieuses auxiliatrices. Buenos-Ayres devint pour eux dans le nouveau monde ce que Turin avait été dans l'ancien : un centre d'où ils rayonnèrent de tous côtés.

Les populations civilisées de l'Amérique du Sud, toutes de race latine (Espagnols, Portugais, Italiens), ont un sentiment catholique très profond, mais une incroyable ignorance des enseignements de la foi, et cette ignorance est jointe à des passions impétueuses.

« Peu ou point de pratiques religieuses par conséquent, raconte un missionnaire, ou s'il y en a, ceux qui les observent en ignorent l'objet précis. La bonne volonté, généralement, ne leur manque point; ils s'abreuvent de la parole de Dieu comme un terrain desséché boit la pluie dans un été brûlant. Plusieurs jeunes gens italiens, de seize à dix-huit ans, étant venus tourner autour de nous pour savoir ce que c'étaient que des Salésiens, nous leur fîmes les demandes les plus simples du catéchisme; ils ne purent y répondre. Nous les priâmes de faire le signe de la croix; ils nous regardèrent étonnés, ne sachant pas ce que cela voulait dire. Je donnai à l'un des plus grands un crucifix; il me demanda quel saint c'était.... Nous sommes dix ici en ce moment, mais nous serions cent, nous serions mille, que ce ne serait pas encore assez. »

Les prédications et l'enseignement des enfants de dom Bosco furent si promptement féconds, qu'ils purent établir bientôt à Buenos-Ayres deux noviciats, l'un pour les religieux, l'autre pour les religieuses. Et, ce que personne n'aurait pu croire avant leur arrivée, ils trouvèrent des novices, en même temps que, sous leur direction, le séminaire de Montevideo et d'autres encore se peuplèrent d'étudiants en théologie.

CHAPITRE XXI.

COOPÉRATEURS ET COOPÉRATRICES, OU TIERS ORDRE SALÉSIEEN.

— GRACES SIGNALÉES.

Un problème qui a dû se poser plus d'une fois dans l'esprit de nos lecteurs, c'est celui-ci :

Comment la fondation de tant de maisons, comment l'entretien de tant de professeurs et d'élèves, comment les missions de l'Amérique, qui engloutissent à elles seules des sommes fabuleuses, et auxquelles sont loin de suffire les subsides de l'œuvre de la Propagation de la foi, comment tant d'entreprises de nature à effrayer l'imagination ont-elles pu et peuvent-elles subsister encore ?

L'Institut salésien n'avait peut-être pas, à la mort de son fondateur, dix mille francs de revenus capitalisés ; aucune subvention fixe d'aucun Etat ni d'aucune société financière. Et cependant les ressources se sont présentées chaque jour, sans manquer jamais, à l'appel de tous ses besoins.

Notre divin Sauveur, dans la dernière Cène, interrogeant ses disciples, leur disait : « Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse et sans chaussure, quelque chose vous a-t-il manqué ? » Ils répondirent : « Rien ⁽¹⁾. »

Les Salésiens peuvent répondre de même, et ils ont le même motif de confiance que les apôtres ; la parole de Notre-

(1) *Luc.*, xxii.

Seigneur leur est un gage certain que tout obstacle sera écarté :

« Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit ; n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

» Voyez les lis des champs, comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent. Or je vous dis que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.

» Que si l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, Dieu la revêt ainsi, combien plus vous, hommes de peu de foi ?

» Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît (1). »

A qui a la foi, à qui s'appuie sur ces paroles d'une tendresse et d'une autorité vraiment divines, le problème, humainement insoluble, devient d'une explication facile. C'est du reste un problème universel et quotidien, qui ne cesse de recevoir sa solution pratiquement et sous nos yeux ; c'est le problème du souverain pontife spolié de son patrimoine et faisant néanmoins face à toutes ses obligations essentielles, le problème de l'entretien des missions, celui de la subsistance de tous les ordres religieux, des écoles, et, en général, de toutes les œuvres catholiques. Qui dira combien de centaines de millions sont indispensables chaque année à toutes ces œuvres ? Dieu seul le sait. Mais il sait les besoins, et il envoie les millions au jour le jour. Si l'on était moins habitué à ce miracle perpétuel, on en serait frappé comme du plus grand de tous les miracles.

Dom Bosco est un des hommes qui ont le plus obtenu de la charité, parce qu'il est un de ceux qui se sont le plus pleinement fiés à la parole du Maître : « Ne vous inquiétez pas,

(1) *Matth.*, vi.

disant : Que mangerons-nous? que boirons-nous? de quoi nous vêtirons-nous?... Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice.... »

Toutefois la confiance n'exclut point la prévoyance.

Dom Bosco n'eut pas plus tôt remarqué l'extension effrayante que prenaient peu à peu ses diverses œuvres, qu'il se préoccupa de régulariser, de canaliser en quelque sorte la charité dont elles s'alimentent.

Et il en établit une nouvelle qui assure, dans une certaine mesure, la vie à toutes les autres : nous voulons parler de l'œuvre des coopérateurs et coopératrices salésiens.

Cette œuvre commença par les dames de Turin, qui venaient blanchir et raccommoder les vêtements des orphelins du Valdocco, et par le règlement qui fut donné à leurs actes de pieuse miséricorde.

Ce règlement, retouché plusieurs fois à mesure que des besoins croissants donnaient une expérience plus étendue, fut enfin terminé et définitivement soumis au saint-siège en 1874. Les coopérateurs et coopératrices devinrent la troisième des grandes fondations de dom Bosco; la première étant les religieux de Saint-François de Sales, et la seconde, les religieuses de Marie-Auxiliatrice.

Pie IX ne se contenta pas d'approuver l'institution; il voulut être inscrit lui-même sur la liste, et il accorda aux membres toutes les indulgences que peuvent gagner les tertiaires des ordres les plus favorisés, spécialement les tertiaires de Saint-François d'Assise. Un bref du 9 mai 1876 porte ce qui suit :

« Une pieuse association de fidèles s'étant canoniquement établie (selon qu'il nous en a été référé) sous le nom de Société ou union des coopérateurs salésiens, et ses membres se proposant, outre l'exercice des différentes œuvres de piété et de charité, de prendre un soin spécial des jeunes gens pauvres et abandonnés, afin que ladite association prenne de jour en jour un nouvel accroissement, nous confiant en la miséricorde de Dieu tout-puissant et en l'autorité des bien-

heureux Pierre et Paul, ses apôtres, nous accordons à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui ont donné ou donneront à l'avenir leur nom à cette Société, l'indulgence plénière au moment de leur mort, pourvu que, véritablement repentants et munis des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, ou s'ils sont empêchés de les recevoir, que du moins avec une sincère contrition ils invoquent dévotement le nom de Jésus de bouche s'ils le peuvent, sinon au moins de cœur, et qu'ils acceptent la mort en esprit de pénitence, de la main de Dieu et comme le châtiment du péché.

» Nous accordons pareillement, en la miséricorde du Seigneur, une autre indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés à ces mêmes associés, indulgence qu'ils pourront gagner une fois par mois, le jour qu'ils voudront, à la condition que, sincèrement repentants, ils se confessent et reçoivent la sainte communion dans quelque église ou oratoire public, et que, visitant ensuite dévotement cette même église ou oratoire, ils y adressent à Dieu de ferventes prières pour la concorde des princes chrétiens, pour l'extirpation des hérésies, pour la conversion des pécheurs et pour l'exaltation de notre mère la sainte Eglise. Cette indulgence sera aussi applicable aux âmes du Purgatoire.

» Voulant en outre donner aux susdits associés un signe de notre spéciale bienveillance, nous leur accordons toutes les indulgences, tant plénières que partielles, que peuvent gagner les tertiaires de Saint-François d'Assise, et de notre autorité apostolique, nous concédons qu'ils puissent licitement et librement obtenir, aux fêtes de saint François de Sales et dans les églises des prêtres salésiens, toutes les indulgences que les tertiaires peuvent gagner aux fêtes et dans les églises de Saint-François d'Assise, pourvu qu'ils accomplissent exactement dans le Seigneur les œuvres de piété enjointes pour l'acquisition de ces indulgences. Et ce, nonobstant toute autre chose contraire. Les présentes lettres ont dorénavant vigueur à perpétuité.... »

Pour avoir droit à ces faveurs et participer à toutes les

bonnes œuvres qu'accomplissent les enfants de dom Bosco, les conditions sont de se faire inscrire (ce que l'on peut dès l'âge de seize ans), de réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de saint François de Sales, suivant l'intention du souverain pontife, de s'approcher souvent des sacrements, de faire chaque mois, à moins d'empêchement absolu, l'exercice de la Bonne Mort, enfin de vivre en bon chrétien.

Les coopérateurs et coopératrices doivent aussi soutenir les enfants abandonnés, favoriser les vocations religieuses, s'occuper de répandre les bonnes lectures, et, chacun selon ses facultés, favoriser les œuvres salésiennes, soit en faisant une offrande mensuelle ou tout au moins annuelle, soit en recueillant des dons et des aumônes. Les religieux les considèrent comme des frères en Jésus-Christ et s'adressent à eux toutes les fois que leur concours est nécessaire (1).

Lorsque Léon XIII, le digne successeur de Pie IX, prit, en 1878, le gouvernement de l'Eglise universelle, il dit à dom Bosco : « Pie IX a été votre ami, je veux l'être autant que lui ; il était inscrit au nombre de vos coopérateurs, je revendique l'honneur d'être le premier sur la liste. » Afin de lui bien marquer sa bienveillance, il nomma le cardinal Laurent Nina « protecteur de la pieuse Société salésienne. »

Dom Bosco adressait tous les ans à ses collaborateurs, par la voie du *Bulletin*, une lettre ou rapport destiné à leur rendre compte des travaux de l'année précédente et à ranimer leur zèle.

« Au nom du ciel, qui doit être votre récompense, leur écrivait-il un jour, au nom de ces pauvres petits êtres qui ne peuvent vous tendre la main, au nom du Christ qui a promis une éternité de bonheur à ceux qui soulageront leur détresse, n'oubliez pas l'œuvre que nous avons entreprise, ne perdez jamais de vue vos jeunes protégés ! Si vous faites pour eux tout ce qui est en votre pouvoir, si vous dépassez même les

(1) Les personnes qui désireraient des renseignements plus complets les trouveront à la direction des coopérateurs salésiens, à Turin, place Marie-Auxiliatrice, et dans tous les établissements salésiens.

limites de ce que vos moyens vous permettent de faire, il vous reste encore celui de nous recommander aux personnes charitables que vous connaissez ; faites-nous de nouveaux coopérateurs, parlez souvent du bien qui peut en résulter pour eux-mêmes et pour la société. Formez une espèce de ligue qui arrêtera les progrès de la démagogie, de l'immoralité et du scandale affreux d'une jeunesse dissolue qui marche à grands pas vers l'athéisme. Et quand vous avez fait tout ce que l'amour de la religion inspire aux grandes âmes, soyez assurés qu'il vous reste encore quelque bien à accomplir. »

Dans une autre lettre, commentant ces paroles du Sauveur : « Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin qu'ils vous reçoivent dans les demeures éternelles, » il dit :

« Ces amis, ce seront les nombreux enfants arrachés à la perdition et sauvés par votre charité ; ce seront les chrétiens et les païens convertis ; ce seront les petits enfants des infidèles baptisés et devenus de petits anges du paradis ; ce seront les pères et les mères de tant d'enfants ramenés dans le chemin de la vertu et dans leurs bras dans le ciel ; ce seront les anges gardiens de toutes ces âmes, déjà admises ou qui viendront plus tard en leur compagnie par vos soins ; ce seront les saints et les saintes qui se réjouiront de voir augmenter, grâce à vous, le nombre de leurs frères et de leurs sœurs ; enfin, ces amis seront la bienheureuse Vierge, Dieu le Père, Fils et Saint-Esprit, que vous aurez mieux fait connaître, aimer et glorifier sur la terre. »

Toutefois ce serait mal connaître l'infirmité humaine que d'attribuer uniquement à la pure charité, au moins dans le début, l'émulation qui s'établit, en fait de sacrifices et d'esprit de dévouement, entre dom Bosco et ses coopérateurs. Les grâces insignes, généralement spirituelles, quelquefois temporelles, dont il plut au ciel de favoriser les bienfaiteurs des Salésiens, y furent bien aussi pour une part. Combien de chrétiens, en effet, s'abstiennent de donner largement, par crainte de manquer eux-mêmes ! Ils oublient cet oracle de l'Esprit-Saint : « Celui qui a pitié du pauvre prête au Seigneur à in-

térêt ; celui qui donne au pauvre ne tombera pas dans l'indigence. »

Il faut citer encore quelques traits [sortant de l'ordinaire. Nous sommes loin de les connaître tous, et il en est que nous connaissons et que nous croyons devoir omettre, pour échapper à la monotonie. On cite, par exemple, la guérison d'une demoiselle Cantonò Ceva, des environs de Turin ; celle d'un paralytique dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice de Turin, le 4 juin 1874 ; celle de deux jeunes filles presque aveugles, de Fénestrelle ; celle de la femme d'un officier qui, dans sa joie, apporta à dom Bosco un bracelet d'or, le 24 mai 1878, celle de M^{me} Paul-Noël le Mire, fille de M. le Mire, de Lyon ; mais l'écrivain est obligé d'éviter les récits trop uniformes.

Un jour, dom Bosco cherchait à se procurer 12,000 fr., dont il avait absolument besoin. La tête fatiguée de ses vaines recherches, il sort et va respirer l'air du dehors, un peu à l'aventure.

A peine a-t-il fait quelques pas qu'une femme l'aborde :

« Comment ! vous ici ! Mon maître, qui est au plus mal, se désole de ne pas vous voir ; on vous disait absent.

— Conduisez-moi chez votre maître. »

Il arrive, trouve le maître au lit, en proie à une fièvre violente, et, dès l'abord, l'invite à avoir confiance.

On a remarqué souvent que lorsqu'il pressentait une guérison, il avait l'habitude de parler ainsi de la confiance ; au contraire, s'il prévoyait un dénouement fatal, il exhortait à la résignation. Aussi l'on était très attentif au sens de ses paroles, afin d'en tirer une induction.

Le malade, réconforté par sa présence, se sentit mieux aussitôt. Au bout d'une demi-heure il se levait et portait à dom Bosco 12,000 fr. ; ce n'étaient pas 11,000 ni 13,000 que le saint homme cherchait ; c'était exactement la somme apportée par le malade guéri.

Saint-Pierre d'Arène (en italien *San Pier d' Arena* ou *Sanpierdarena*) est une ville assez considérable du golfe de

Gênes, où la religion était peu florissante avant l'arrivée de dom Bosco. Un seul curé y suffisait pour administrer une paroisse de 30,000 âmes ; l'église était presque déserte ; en revanche, il y avait trois loges maçonniques.

La femme d'un employé du chemin de fer, mère de cinq enfants, tomba malade et fut condamnée par les médecins. Le curé se présenta. « Je ne veux pas du curé, dit-elle ; si je me confessais, ce serait à dom Bosco, mais à aucun autre prêtre. » Le mari, auquel la confession importait peu, ne voulut pas la contrarier ; supposant d'ailleurs que dom Bosco ne se dérangerait pas pour une femme à confesser, à soixante lieues de sa résidence.

Mais au premier avis, dom Bosco accourut.

La malade éprouva un premier soulagement rien qu'à le voir entrer dans sa chambre. Il l'exhorta à se confier en Notre-Dame Auxiliatrice et la confessa. « Pour la communion, dit-il, nous serons plus à l'aise à l'église. Je compte rester ici plusieurs jours ; je vais dire une messe et faire prier mes enfants pour vous ; venez donc, un de ces matins, et je vous donnerai la sainte communion. »

Ces paroles firent au mari l'effet d'une plaisanterie hors de saison. « Ne voyez-vous pas que cette femme est mourante ? » s'écria-t-il indigné.

Dom Bosco, sans s'émouvoir, lui répéta que Notre-Dame Auxiliatrice peut tout. « Et si vous vouliez la prier avec nous, ajouta-t-il, peut-être obtiendrions-nous votre guérison avec celle de votre femme.

— La mienne ? Mais je ne suis pas malade, moi ! »

Dom Bosco, au lieu de répliquer, se mit à genoux et récita un *Pater*, un *Ave* et un *Salve Regina*. Le mari, presque automatiquement, s'agenouilla aussi.

« Il faudra dire ces prières bien régulièrement jusqu'à Noël, » recommanda le bon prêtre (on était au 6 décembre 1872) ; et il se retira après avoir passé une médaille au cou de la malade et en avoir fait accepter une au mari.

Peu de jours après, l'employé était à l'église, de grand ma-

tin, avec sa femme guérie, qui recevait la communion des mains de dom Bosco.

« J'attends maintenant avec confiance la deuxième guérison, » dit doucement le saint homme. Le mari comprit, il se confessa et devint un chrétien intrépide et fervent.

La ville fut profondément remuée par le bruit de cette double merveille. D'éclatantes conversions eurent lieu, l'église cessa d'être vide ; le curé fut obligé de réclamer trois vicaires pour l'aider.

Dom Bosco ne s'éloigna point sans laisser une fondation après lui. On lui offrit une maison ; il l'accepta et bâtit à côté une grande et belle église. Aujourd'hui une douzaine de prêtres salésiens travaillent avec succès à régénérer, surtout par l'éducation de la jeunesse, Sanpierdarena.

Un riche marquis disait un jour à dom Bosco : « Mon père, je voulais faire quelque chose pour vous ; mais voici qu'on m'annonce la perte d'une somme de 20,000 fr., sur laquelle je comptais.

— Et si vous recouvriez cette somme, que feriez-vous ? demanda dom Bosco.

— Je vous en donnerais la moitié ; mais à quoi bon faire le généreux en paroles ? Mon homme d'affaires est très habile et point du tout alarmiste ; ni vous ni moi n'aurons jamais un sou de ces 20,000 fr.

— Qui sait ? monsieur le marquis, c'est pour mes enfants, je vais les mettre en prières pour votre créance. »

Quelques jours après le marquis envoyait 5,000 fr. à l'Oratoire :

« Voici la moitié de ce que j'ai reçu ce matin, et que je n'attendais guère ; si le reste arrive, nous partagerons encore. »

Le reste arriva, et le marquis s'exécuta loyalement.

Un général, résidant à Turin et se trouvant au plus mal, demanda à voir dom Bosco. Celui-ci vint, le confessa et, à la grande surprise de la famille et des médecins, l'invita à venir faire la communion le surlendemain 24 mai, fête de Notre-Dame **Auxiliatrice**.

Le lendemain 23, l'état du général empira ; la mort paraissait imminente. On courut au Valdocco, à huit heures du soir.

Dom Bosco avait passé au confessionnal toute cette journée, veille d'une grande fête ; il n'avait même pas fini et était entouré de beaucoup d'enfants qui attendaient leur tour.

« Vite, vite, mon père, venez, et puissions-nous ne pas arriver trop tard ! »

Dom Bosco montra ses enfants et déclara qu'il ne pouvait pas les renvoyer.

« Alors, mon père, nous allons chercher un autre prêtre pour donner l'extrême-onction.

— Non, vous direz au général de m'attendre pour mourir.... s'il doit mourir ; qu'il invoque Marie Auxiliatrice et prenne patience ; j'irai dès que j'aurai fini. »

Et il continua jusqu'à onze heures. Alors il se rendit au réfectoire ; mais on l'arrêta : on l'attendait à la porte avec une voiture.

« Je veux bien, fit-il observer ; mais je n'ai rien pris depuis midi, et demain il faut que je retourne au confessionnal à cinq heures du matin et que je dise la messe. Si je ne prends rien maintenant, il sera trop tard après minuit....

— Venez toujours, mon père, à la maison vous trouverez tout ce qu'il vous faudra. »

On monte en voiture et, dès que dom Bosco paraît chez le général :

« Ah ! mon père, pourvu que vous soyez encore à temps !

— Gens de peu de foi ! Doutez-vous que Marie Auxiliatrice, si elle le désire, puisse mettre le général en état de venir communier demain à son église, comme je vous l'ai annoncé ? Il est près de minuit ; donnez-moi quelque chose à manger, je vous prie. »

Il se mit à table, avec son calme habituel. La collation terminée, il entra dans la chambre du malade et le trouva dans un état d'engourdissement et d'immobilité que l'entourage prenait pour un présage de mort.

Il redemanda la voiture et repartit.

Quant au général, il dormait, tout simplement.

Le lendemain, de grand matin, il appela son fils :

« Aide-moi à m'habiller; il est convenu avec dom Bosco qu'il me donnera la sainte communion dans son église de Marie-Auxiliatrice.

— Mais, dit le fils, jamais vous ne pourrez....

— Aide-moi, te dis-je, c'est convenu avec dom Bosco. »

Celui-ci revêtait les ornements sacerdotaux pour dire sa messe, lorsque le général parut à la sacristie. Il était tellement défait que dom Bosco, tout d'abord, ne le reconnut pas et lui demanda ce qu'il désirait.

« Je désire me confesser, avant de communier à votre messe, comme c'est convenu.

— Convenu! mais qui êtes-vous donc?... Ah! louée soit la toute-puissante Mère de Dieu : le général qui était si pressé de mourir hier soir.... Mais vous n'avez pas besoin de confession nouvelle, vous en avez fait une avant-hier.

— Pardon, mon père, j'ai manqué de foi, je veux être absous de ce péché. »

Dom Bosco le réconcilia, lui donna la sainte communion, et le général rentra chez lui en parfait état.

Voici maintenant l'histoire d'une vocation des plus tardives.

Le comte Cays de Giletta, ancien député piémontais, avait soixante-trois ans. Veuf et ayant marié son fils unique, il songeait vaguement à entrer dans les ordres et sollicitait de dom Bosco une décision qui ne venait pas.

Le 23 mai 1877, veille de la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, il attendait dans l'antichambre de dom Bosco. Cette antichambre était pleine de visiteurs; chacun passait à son tour, et celui du comte arrivait, lorsque son attention fut attirée par une femme de la campagne qui attendait comme lui et qui tenait sur ses genoux une petite fille de dix ans, estropiée par les convulsions, incapable de se tenir ni debout ni assise, et qui glissait à chaque instant comme une masse inerte.

« Vous voulez parler à dom Bosco ? demanda le comte à la paysanne.

— Oui, Monsieur, mais je vois bien que ce ne sera pas pour aujourd'hui, et je m'en vais : mon enfant n'en peut plus.

— Je vous cède mon tour, » dit le comte. Et, élevant son âme dans une fervente prière, il ajouta en dedans de lui-même : « Si je vois cette enfant sortir guérie, ce sera pour moi un signe que Dieu m'appelle, et je n'hésiterai plus. »

Dom Bosco entr'ouvrit sa porte ; la mère entra, soutenant l'enfant, et la porte se referma.

« La pauvre petite paraît bien malade, dit le saint prêtre ; comment l'appellez-vous ?

— Joséphine Longhi.

— Ayez bon espoir, ma bonne ; tâchez de faire mettre l'enfant à genoux, je vais invoquer sur elle le secours de Marie-Auxiliatrice. Faites-lui faire le signe de la croix.... Non, pas avec la main gauche, mais avec la droite.

— Elle ne peut pas se servir de sa main droite, observa la mère.

— Laissez, laissez-la essayer ; allons, petite, soulève ton bras, porte la main au front, comme cela, ensuite à la poitrine.... bravo, maintenant à l'épaule gauche, puis à l'épaule droite. C'est fort bien, mais tu n'as pas prononcé les paroles ; dis avec moi : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Et sous les yeux de sa mère, qui croyait rêver, l'enfant paralytique, muette depuis un mois, obéit docilement, puis se mit à crier : « O maman, la sainte Vierge m'a guérie ! »

En l'entendant parler, la mère se mit à pleurer de joie.

« A présent, continua dom Bosco, il s'agit de remercier la sainte Vierge ; récitons l'*Ave Maria*. »

Joséphine Longhi récita cette prière d'une voix bien distincte et avec beaucoup de dévotion ; mais ce n'était pas encore tout ; il restait à vérifier si elle pouvait se tenir debout et marcher sans être soutenue. Dom Bosco l'invite à se promener dans la chambre ; elle en fait plusieurs fois le tour d'un pas

libre et bien assuré. En un mot la guérison était parfaite, et elle s'était opérée de la façon la plus prodigieuse. A ce moment, l'heureuse petite fille, ne pouvant plus contenir l'élan de la reconnaissance qui débordait de son cœur, ouvre la porte de l'antichambre, se présente aux personnes qui, peu de minutes auparavant, l'avaient vue traînée avec tant de peine, boiteuse et muette ; puis avec une assurance supérieure à son âge et un accent qui semblait inspiré :

« Messieurs, dit-elle, remerciez avec moi la très sainte Vierge ; sa miséricorde m'a guérie. Voyez : je remue la main, je marche ; je n'ai plus aucun mal. »

Ce spectacle et ces paroles produisirent une émotion indescriptible. Tous entourèrent la jeune enfant ; l'un pleurait, l'autre priait, un autre s'écriait : O grand Dieu ! O Marie ! Oh ! quel miracle ! O heureuse jeune fille !

Dom Bosco lui-même était si impressionné qu'il tremblait de la tête aux pieds. Après être demeurée pendant quelques minutes l'objet de l'admiration et de la joie de tout le monde, la jeune fille sortit avec sa mère de la chambre de dom Bosco ; toutes deux se rendirent de nouveau devant l'autel de Marie-Auxiliatrice, et, plus par leurs larmes que par leurs paroles, la remercièrent de la faveur obtenue.

Le comte avait le signe qu'il demandait. « La sainte Vierge a parlé, disait-il, je dois être Salésien. » Il entra au noviciat et rendit, comme prêtre, de signalés services, jusqu'au 4 octobre 1882, jour où Dieu l'appela à lui.

Quant à la jeune Joséphine Longhi, elle est devenue, elle aussi, membre de la famille salésienne, en qualité de fille de Marie-Auxiliatrice.

Terminons par un trait plus extraordinaire encore, que rapporte M^{sr} Marcel Spinola y Maestre, évêque de Milo. Nous traduisons de l'espagnol :

Un jeune homme qui, bien qu'élevé pieusement à l'Oratoire de Saint-François de Sales, avait eu le malheur de perdre la foi, était à l'article de la mort, à Rome, et refusait obstinément de se confesser. Dom Bosco en fut prévenu. La triste

nouvelle vint le trouver à Florence. Sans le moindre délai il se mit en route pour Rome, mais il arriva tard et, lorsqu'il entra dans la chambre du malade, celui-ci n'était plus.

On comprend l'anxiété de la famille tandis que, le malade luttant contre son mal, on se demandait si son vieux maître arriverait à temps, aussi bien que la désolation qui succéda à l'anxiété, quand tout le monde se fut convaincu qu'il ne restait plus rien à faire. Il n'y avait que dom Bosco qui gardât son calme. « Laissez-moi seul, dit-il à ceux qui l'entouraient ; et, après avoir prié avec ferveur, il se tourna vers le défunt et, d'un ton impératif, cria par trois fois : « Charles, lève-toi ! »

Le mort se leva, se confessa et, en présence de ses parents et de ses voisins stupéfaits, reçut la sainte communion. Ce dernier acte achevé, dom Bosco embrassa tendrement son ancien élève et lui dit : « Mon enfant, tu es en état de grâce, tu tiens le ciel ouvert ; veux-tu y aller, ou rester avec nous ? — Je veux aller au ciel, » répondit le jeune homme. Et il laissa retomber sa tête : il était de nouveau un cadavre (1).

(1) *Dom Bosco y su obra*, por el obispo de Milo, p. 47.



CHAPITRE XXII.

DOM BOSCO DANS LE MIDI DE LA FRANCE. — ANECDOTES.

Le succès, qui est pour toutes les œuvres des hommes un puissant aiguillon, apportait chaque année de nouveaux encouragements à l'Institut de Saint-François de Sales. En même temps qu'il envoyait des missionnaires au delà de l'océan Atlantique, l'Institut avait traversé la frontière franco-italienne. Entre le littoral du golfe de Gènes, déjà semé d'établissements salésiens, et celui du golfe de Marseille, la distance était trop faible pour n'être pas bientôt franchie.

La gracieuse ville de Nice fut la première qui donna l'hospitalité aux Salésiens, sur le territoire français. L'évêque, M^{sr} Sola, M. Michel, avocat, et le baron Héraut prirent l'initiative. On loua trois chambres, et l'on commença aussi pauvrement qu'au Valdocco. Dom Ronchail fut envoyé du collège d'Alasio, avec sept francs en poche, pour la fondation ; deux ans après on acheta la villa Gauthier, qui devint le Patronage Saint-Pierre, ainsi appelé à cause du prénom de l'évêque.

Les débuts de ce premier Oratoire furent d'ailleurs encouragés par l'autorité municipale.

Une centaine d'enfants y trouvèrent place au bout de peu de temps ; les ateliers d'arts et métiers fonctionnèrent comme au Valdocco, et l'imprimerie de Saint-Pierre de Nice, d'où sortit, depuis 1879, l'édition française du *Bulletin*, peut être appelée la sœur et l'émule de l'imprimerie salésienne de Turin.

La seconde fondation eut lieu à Marseille. Dom Bosco désirait avoir dans cette métropole maritime un pied-à-terre pour ses expéditions à Buenos-Ayres. Il s'adressa à M^{gr} Place, alors évêque de Marseille, qui immédiatement insista pour l'installation de quelque chose de mieux qu'un simple pied-à-terre. Marseille occupe, en effet, une belle place dans les annales du développement scolaire catholique ; mais là, comme dans toutes nos grandes villes, les statistiques de la persévérance présentent des chiffres effrayants. Que devient, par exemple, ces légions d'enfants qui, depuis leur sixième jusqu'à leur treizième ou quatorzième année, fréquentent les écoles catholiques entretenues à si grands frais par la charité ? Au lendemain de leur première communion, ils sont engloutis dans le gouffre immense d'ateliers infestés de sociétés secrètes. Tous ne sont pas immédiatement, il est vrai, soustraits aux salutaires influences qui, la veille encore, suffisaient à leur rappeler qu'ils sont des hommes et qu'ils ont une âme. Les œuvres de persévérance fondées par l'abbé Jean-Joseph Allemand, celle des Jeunes Apprentis, par un officier supérieur de marine, le commandant Lyon, celle des Orphelins du choléra, par le chanoine Vitagliano, tout cela exerce une certaine action ; mais cette action n'étant qu'intermittente, les résultats ne sont jamais que partiels. La masse, on peut le dire, oublie tout, jusqu'au chemin qui conduit à l'église de la première communion ⁽¹⁾. Ainsi, à Turin (et il l'a répété bien souvent), dom Bosco, malgré les résultats consolants obtenus dans les réunions hebdomadaires de la prairie, ne fut satisfait et n'eut la conscience d'avoir accompli un travail sérieux que le jour où des ateliers furent enfin fondés chez lui ; car alors il n'y eut plus un seul instant dans lequel le jeune ouvrier ne fût directement sous son regard paternel.

Un groupe de fervents catholiques, sous l'inspiration de M. Clément Guiol, curé de Saint-Joseph, et celle de son frère ⁽²⁾,

(1) *Dom Bosco et l'Oratoire Saint-Léon, à Marseille*, par l'abbé L. MENDRE, p. 36.

(2) Décédé recteur des Facultés catholiques de Lyon.

offrit à dom Bosco une maison dans la rue Beaujour. Des Salésiens en prirent possession le 2 juillet 1878. La nouvelle résidence reçut le nom d'Oratoire Saint-Léon, en l'honneur du pape Léon XIII.

Trois jours après la fondation de l'Oratoire Saint-Léon à Marseille, dom Perrot et d'autres disciples de dom Bosco, appelés par M^{gr} Terris, évêque de Fréjus et Toulon, prenaient la direction de l'Orphelinat agricole de la Navarre, près la Crau d'Hyères.

Dom Bosco visita en personne Marseille au mois de janvier, Nice et le domaine de la Navarre au mois de février 1879. Dans cette dernière visite, dom Perrot et lui se rappelèrent un songe qui datait de trois années déjà et que nous ne devons pas omettre.

Dom Bosco, depuis assez longtemps, faisait coucher un de ses ecclésiastiques dans une chambre contiguë à la sienne. Une nuit ce voisin l'entendit parler tout haut : « Mon père, vous avez mal dormi ? lui demanda-t-il le lendemain.

— Oui, répondit dom Bosco, j'ai fait un songe : j'étais dans une campagne, au milieu d'enfants dont les uns jouaient, les autres labouraient la terre, mais aucun ne parlait italien. Ils avaient pour surveillants des prêtres de Saint-François de Sales ; cette maison était donc nôtre ; mais où peut-elle bien se trouver ? »

Dom Bosco reçut le jour même une première indication sur la signification de ce rêve : la poste lui apporta les premières propositions de M^{gr} Terris, concernant la Navarre.

Mais lors de sa visite, quand les enfants, sous la conduite de dom Perrot, vinrent au-devant de lui jusqu'aux limites de la propriété, il fut frappé de l'aspect du terrain et des bâtiments et dit, après les avoir examinés avec une grande attention :

« Je reconnais cet endroit, c'est celui que j'ai vu en songe. »

Dom Perrot l'avait déjà entendu parler de ce songe, et même en avait noté les circonstances au moment où il avait eu lieu :

« Vous reconnaissez cette maison, ce paysage, mon père ?
— Sans aucune hésitation, dit dom Bosco ; je reconnais même la voix de l'enfant qui vient de chanter, car il chantait aussi dans mon rêve. »

Et pour conclusion, il s'écria : « Louée soit Notre-Dame Auxiliatrice ! »

A Nice, il réunit les coopérateurs et coopératrices de Saint-François de Sales, et leur exposa ses plus récentes et ses prochaines entreprises :

« Ce Patronage de Saint-Pierre, où nous sommes réunis, dit-il, a un extrême besoin d'être agrandi pour recevoir plus d'enfants ; mais surtout, il faut bâtir une église ; cette chapelle n'est que provisoire ; on s'est servi de deux salles pour la faire ; ce n'est pas du tout convenable.

» Ne vous effrayez pas, mes chers coopérateurs, à l'idée de bâtir à la fois église et maison. Je vous avouerai qu'à Turin j'en suis encore à faire la même chose. Dans une des dernières visites que j'eus le bonheur de faire au grand pape Pie IX, je lui parlais du temple et des écoles que les protestants ont élevés à Turin, et des efforts qu'ils multiplient pour y attirer les enfants du peuple.

» Pie IX me répondit avec vivacité : « Il faut mettre le remède à côté du mal : faites construire une église et un asile aussi près que possible de ce temple et de ces écoles des protestants. »

» J'étais déjà surchargé d'entreprises et de dettes, et cependant je n'eus pas un moment d'hésitation. Je me mis à l'œuvre, et à présent les travaux sont tellement avancés, que dans un an ou deux tout au plus, avec l'aide de Dieu, tout sera achevé.

» L'église sera dédiée à saint Jean l'Évangéliste, qui était le patron du grand Pie IX, et elle sera un monument élevé à sa mémoire, puisque c'est lui qui en a proposé la construction, qui a été le premier à donner une somme à cet effet, et qui a toujours été notre protecteur.

» Permettez-moi d'ajouter encore quelques paroles qui

certainement vous feront plaisir. La dernière fois que j'eus le bonheur de me présenter à Sa Sainteté Léon XIII, il me dit : « Chaque fois que vous parlerez aux coopérateurs salésiens, vous leur direz que je les bénis de tout mon cœur, que le but de la Société consiste à empêcher la ruine de la jeunesse, et qu'ils ne forment tous qu'un cœur et qu'une âme pour vous aider à atteindre la fin que se propose la congrégation de Saint-François de Sales. »

» Que si vous désirez des nouvelles plus générales du résultat de nos communs efforts, je vous dirai qu'à l'heure où je vous parle, nous avons plus de quatre-vingts maisons et que plusieurs autres vont s'ouvrir. Le nombre des enfants que nous soignons atteint bien près de quarante mille, dirigés par environ six cents pères ou frères salésiens, et soutenus par quinze mille coopérateurs ou coopératrices de Saint-François de Sales. »

Dom Bosco revint en France l'année suivante. Il passa le mois de février à Marseille. L'Oratoire Saint-Léon, lorsqu'il s'y trouvait, était l'objet d'un véritable pèlerinage. « Pour donner une idée de ce concours de visiteurs, racontait le journal *le Citoyen* du 21 février 1880, nous dirons que jeudi, à deux heures, au moment où nous nous présentions à la porte de la chambre de dom Bosco, une dame, au milieu d'une affluence considérable, nous avoua qu'elle était là depuis huit heures du matin à attendre son tour. »

Voici un autre fait qui témoigne encore de cette action sur les âmes. Un aumônier d'hôpital nous raconte que, visitant une salle de malades, la sœur lui en montra un de loin, dont l'état était très grave, mais les dispositions très mauvaises : « N'y allez pas, mon père ; il vous recevrait mal. » L'aumônier ne tint pas compte de cet avertissement ; il s'approcha. Le malade détourna la tête avec une expression haineuse. Un enfant, son fils, sans doute, était à côté du lit. Le prêtre lui mit amicalement la main sur la tête et lui offrit une médaille. « C'est une médaille de dom Bosco, mon enfant. Mets-la à ton cou. » Puis il s'éloigna. Quelques moments après, la sœur

le rappelle : « Mon père, venez vite; le malade vous demande. » Et, en effet, au nom de dom Bosco, le pauvre homme s'était senti remué. Un souvenir lointain s'était réveillé en son esprit ; il avait connu le saint autrefois; cette douce et vénérable figure revenait devant ses yeux, ranimant de bonnes pensées depuis longtemps éteintes, et dissipant les préventions accumulées par une vie de désordres. Il se confessa et communia. Avant de mourir, il recommanda son fils au prêtre, puis s'éteignit, calme, repentant et plein d'espoir dans la miséricorde de Dieu.

Ajoutons que l'enfant, placé dans un des orphelinats de dom Bosco, se montre plein de piété et de bons sentiments, plein surtout de reconnaissance pour le protecteur à qui son père mourant l'a confié, et dont les soins et l'affection persévérante veillent toujours sur lui.

N'oublions pas non plus ce mot charmant :

Dom Bosco, de passage à Nice en 1880, réunit ses coopérateurs et coopératrices dans la modeste chambre qui servait alors de chapelle au Patronage Saint-Pierre.

Malgré l'exiguïté du local, l'assemblée fut nombreuse et brillante; le bon Père, à la fin, passa lui-même le plateau pour ses enfants.

Un monsieur venait de déposer une pièce d'or. « Dieu vous le rende! » dit dom Bosco d'une voix claire. « Oh! s'il en est ainsi, qu'il me rende un peu plus. » Et le donateur mit dans le plateau une seconde pièce d'or. La quête produisit 750 fr.

Dans sa circulaire de janvier 1881, voici comment dom Bosco s'exprimait sur le progrès de ses œuvres en France :

« Plusieurs de nos maisons ont pris, en 1880, un tel développement que le nombre de nos élèves y a doublé.

» Je mentionnerai particulièrement la colonie agricole de la Navarre, près de Fréjus. Le local a été agrandi.... A Saint-Cyr, près de Toulon, après de grandes difficultés, nous avons pu fonder une autre colonie agricole pour les jeunes filles abandonnées. Les sœurs de Marie-Auxiliatrice en sont les directrices; elles forment leurs élèves à la science élémentaire,

aux travaux domestiques, à la culture des jardins et même des champs, selon leur âge et leurs forces.

» L'orphelinat de Nice a reçu aussi une notable augmentation.

» La nécessité nous a imposé l'obligation de donner à l'Oratoire de Saint-Léon, à Marseille, des proportions exceptionnelles. Grâce aux nouvelles constructions, nous avons pu tripler le nombre des élèves.

» Une nouvelle colonie agricole vient d'être fondée sur les terres de Mogliano, entre Venise et Trévisé.... »

Dom Bosco continua, jusqu'en 1886, à visiter ses établissements du midi de la France et les principaux bienfaiteurs de son œuvre à Menton, Monaco, Nice, Cannes, Toulon, Marseille. Ce climat, l'hiver, convenait à sa santé, qui commençait à réclamer quelques ménagements.

Dès lors, en effet, il traînait un peu la jambe, il avait des varices, et souffrait tellement des yeux qu'il avait été dispensé par le souverain pontife de réciter son bréviaire.

Mais d'autres raisons l'appelaient : c'étaient les besoins pressants, les besoins immenses et insatiables de fondations qui n'avaient pour revenus que les dons de la charité publique.

Le passage de dom Bosco était pour chacune d'elles le moment de la moisson.

Voici quelle était alors la vie que menait le véritable serviteur de Dieu et des enfants abandonnés :

Il se levait à sept heures, terminait sa messe à huit heures, déjeunait rapidement et se rendait dans sa chambre, régulièrement assiégée par de nombreux visiteurs. Il recevait jusqu'à midi, venait dîner, et reprenait ses audiences d'une heure à huit heures du soir, à moins qu'il ne se rendit en ville. Il soupaît avec la communauté, toujours gai, toujours gracieux, et ne négligeant pas l'occasion de placer un bon mot.

Dans une conférence on lui parlait de ses miracles : « Non, dit-il, dom Bosco ne fait pas de miracles; mais j'avoue que

Dieu s'est plu à récompenser visiblement, quelquefois, la générosité des bienfaiteurs des œuvres de dom Bosco ; d'ailleurs il ne les laisse jamais, jamais sans récompense. »

En deux traits de pinceau, joignez la simplicité de saint Vincent de Paul à la cordiale affabilité de saint François de Sales, et vous aurez, nous dit un de ses compagnons d'alors, le portrait de dom Bosco.

Un jour, à Nice, dans le parloir d'une communauté de religieuses, maison de retraite pour dames, non loin de la gare, on lui présenta un enfant de sept ans, qui n'avait jamais pu marcher sans béquilles. C'était le fils du chef ou d'un sous-chef de la gare. Au sortir de la chapelle où dom Bosco avait dit la messe, la mère pria le saint prêtre de lui donner sa bénédiction. « La bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice, bien volontiers, » répondit dom Bosco. Et immédiatement après avoir donné cette bénédiction, accompagnée d'une caresse sur la joue enfantine, il recula jusqu'à l'extrémité du parloir et commanda à l'enfant de venir le rejoindre : « Viens, mon petit ami, mais sans tes béquilles ; laisse-les tomber, là, n'aie pas peur ! Et vous, laissez-le faire, ne lui donnez pas la main. » L'enfant hésitait ; la mère, tremblante d'émotion, l'encourageait ; il partit d'un pied timide et arriva jusqu'à dom Bosco, marchant tout seul et sans appui, ce qu'il n'avait jamais pu faire jusqu'alors. Dom Bosco lui commande alors de retourner prendre ses béquilles ; l'enfant y va en courant ; de là, il s'élançe dans l'avenue de la gare et la traverse d'un pas assuré pour se rendre à son domicile, faisant le moulinet avec ses béquilles, au grand étonnement des passants ; et sa mère de le suivre toute pâle et chancelante en criant : « C'est mon enfant, c'est un miracle de dom Bosco ! »

Dom Ronchail fut témoin de ce fait, ainsi que plusieurs religieuses et plusieurs dames qui attendaient pour parler à dom Bosco.

Une autre fois, toujours à Nice et dans la même année, dom Bosco était allé dire sa messe chez les Ursulines, au haut de la ville. En descendant il passait devant les sœurs du Très-

Saint-Sacrement. Dom Bosco s'arrêta pour voir la supérieure, qui était malade et alitée depuis quatre ou cinq ans. Dom Ronchail, directeur de l'orphelinat, voulait l'en empêcher, alléguant qu'il était l'heure du dîner. « Non, dit-il, quand il s'agit de malades, le dîner n'a point d'heure. » Il s'approche du lit de la malade et lui demande : « Ma sœur, avez-vous la foi ? » Etonnement de la religieuse : « Mais, j'espère que oui, mon père. — Eh bien ! ma sœur, à qui a la foi, tout est possible. Une politesse en vaut une autre ; je vous fais une visite, il faudra me la rendre. — Ah ! plutôt à Dieu, mon père ! Mais quand ? — Ce soir même ; plus tôt un acte de politesse est accompli, plus il a de mérite. » Et sur ces paroles, il salua et s'en va.

Dans l'après-dîner, il se rendit à l'évêché, en compagnie de celui qui nous a raconté ce fait (1). En sortant, lorsqu'ils furent sur le quai, à un point d'où l'on peut apercevoir le Patronage Saint-Pierre : « Mon ami, demanda dom Bosco à son compagnon, vous avez de meilleurs yeux que moi, n'apercevez-vous rien devant notre maison ? — Rien, mon père. — Pas de voiture arrêtée ? — Non, rien. — C'est étonnant, ajouta dom Bosco comme se parlant à lui-même ; elle ne sera pas encore venue. »

Vingt-cinq pas plus loin, il s'arrêta : « Regardez encore : elle doit y être. — Qui ? — La voiture, et ne voyez-vous pas une religieuse en descendre ? »

Effectivement, le compagnon aperçut deux religieuses sortant d'une voiture ; l'une d'elles était la supérieure du Très-Saint-Sacrement.

Le compagnon n'apprit que plus tard, à souper, la visite faite à midi à la supérieure. On en parla à table ; on s'accorda à trouver surnaturelle la guérison survenue. Dom Bosco se contenta de dire : « Mes amis, vous voyez comme le bon Dieu est bon ! »

(1) M. l'abbé J. Rulland, professeur aujourd'hui à la Providence agricole de Seillon, près Bourg, alors au Patronage Saint-Pierre, à Nice. Une très grande partie de ce chapitre a été rédigée d'après ses souvenirs.

Après souper on s'occupait de la correspondance. Dom Bosco recevait quantité de lettres, jusqu'à cent et davantage par jour. Il tenait à répondre à toutes; il avait, pour cela, deux secrétaires, un Italien et un Français. Il ne lisait pas lui-même ordinairement, mais il se faisait rendre compte, indiquait les réponses à donner et, le lendemain, se faisait lire la rédaction et signait. On voyait là les secrets d'une foule de familles; chacun parlait à cœur ouvert, comme à un confesseur; il y avait de tout: vocations à déterminer, entreprises temporelles projetées ou manquées, guérisons à obtenir, tant était grande la confiance d'une multitude de gens, des conditions les plus diverses, sur toutes sortes d'affaires imaginables.

Dom Bosco se couchait vers onze heures.

M. Harmel, frère du directeur de l'usine du Val-des-Bois, se trouvait à Nice en mars 1880. Il régala tous les enfants du Patronage Saint-Pierre d'un bon dîner, auquel furent invités les professeurs salésiens et, naturellement, dom Bosco.

Avant de se mettre à table, M. Michel, autre catholique éminent et bien connu par son zèle pour toutes les bonnes œuvres, s'entretenait avec dom Bosco, qui lui exprimait son affliction de n'avoir pu encore bâtir pour le Patronage une chapelle convenable. Il avait bien un plan que venait de lui remettre son architecte, M. Levrot; mais le devis s'élevait à trente mille francs.

« Trente mille francs! je doute que vous les trouviez en ce moment à Nice. Nous avons eu cet hiver tant de sermons de charité, tant de quêtes, tant de loteries...

— Cependant, insista dom Bosco, il me les faudrait aujourd'hui même; j'ai honte de voir Notre-Seigneur si mal logé. »

M. Michel ne répliqua rien; midi sonnait, on se mit à table.

Au dessert, le notaire de la maison, M. Sajetto, se lève:

« Mon Père, dit-il, je vous annonce que vous pouvez faire toucher trente mille francs chez moi; une personne charitable me les a remis pour vous ce matin.

— Louée soit Notre-Dame Auxiliatrice ! » s'écria dom Bosco en levant les yeux au ciel et en joignant les mains.

Quant à M. Michel, il resta tout saisi en voyant ainsi arriver la somme précise réclamée par dom Bosco une demi-heure auparavant.

Une autre fois, dom Bosco était encore à dîner avec M. Harmel, mais au Patronage Saint-Pierre ; c'était le 19 mars, fête du directeur dom Ronchail, qui s'appelle Joseph. On parlait d'un achat de matériel devenu nécessaire pour l'imprimerie. Dom Bosco déclara avoir besoin de dix mille francs. « N'est-ce que cela ? dit le notaire, tirant de sa poche une feuille de papier et un crayon ; nous sommes dix ici, sans compter les révérends Pères ; j'ouvre une souscription et je m'inscris en tête pour mille francs. » Ce disant, il passe la feuille à M. Harmel, qui s'inscrit pour une somme égale. Les huit autres convives en font autant. Les dix mille francs étaient trouvés.

Dom Bosco avait une confiance illimitée dans la divine Providence. Causant avec lui et dom Ronchail, M. Harmel lui demanda quelles conditions il exigeait pour fonder un établissement.

« Deux, pas davantage.

— Et lesquelles, mon père ?

— D'abord que la fondation soit nécessaire ou grandement utile ; ensuite, trouver un directeur capable.

— Fort bien ; mais le côté matériel ?

— Dieu y pourvoit toujours, mon cher monsieur ; demandez à dom Ronchail quel capital je lui ai donné en l'envoyant à Nice. »

Dom Ronchail sourit ; mais le grand industriel paraissait encore hésitant.

« Vous ne comprenez pas, cher monsieur ? Eh bien, répondez-moi : Les enfants abandonnés des hommes sont-ils, oui ou non, les enfants du bon Dieu et de la Providence ?

— J'admets ceci, mon père.

— Si vous l'admettez, voulez-vous donc que le bon Dieu soit un mauvais père, et la Providence une mauvaise mère ? »

M. Harmel, saisi d'admiration, ne trouva rien à répliquer (1).

L'aventure suivante a eu lieu près de Turin. Dom Bosco, rentrant d'une de ses courses, traversait un petit bois. C'était à la tombée de la nuit, et l'endroit était solitaire. Un homme armé se précipite sur lui et lui demande la bourse ou la vie.

« La bourse, je n'en ai pas, répondit le pauvre prêtre ; la vie, c'est Dieu qui me l'a donnée, et lui seul a droit de la reprendre.

— Allons, abbé, pas tant de phrases ; la bourse, ou bien je frappe. »

A ce moment, dom Bosco reconnut dans son agresseur un ancien détenu qu'il avait autrefois catéchisé dans la prison de Turin.

« Tiens, c'est toi, un tel ! fit-il en l'appelant par son nom ; il faut avouer que tu tiens bien mal tes promesses, et que tu fais un vilain métier. J'avais tant de confiance en toi, et te voilà ! »

Le voleur avait également reconnu à qui il avait affaire, et il baissait la tête, tout penaud :

(1) Il semble, du reste, que dom Bosco avait transmis à ses enfants et sa confiance et le pouvoir de contraindre en quelque sorte le Ciel à la justifier.

Dom Ronchail avait parfois de terribles migraines, lorsqu'il voyait arriver l'échéance d'une traite et que sa caisse sonnait creux. Un matin, entre autres, M. l'abbé Rulland entra chez lui pour prendre de ses nouvelles : il avait été alité la veille.

« Prenez une de mes cartes sur mon secrétaire, dit-il, et donnez-moi ce qu'il faut pour écrire. »

Il écrivit quelques lignes, mit une adresse et dit : « Envoyez quelqu'un porter ce pli, et faites prier nos enfants : j'ai une traite de deux mille francs à payer avant midi, et pas un sou ! Que Dieu nous épargne la honte de voir ma signature protestée ! »

Une heure après, M. Rulland lui rapportait la réponse :

« Voici pour guérir votre migraine ; j'ose espérer que le père des orphelins m'en tiendra bon compte. »

Deux billets de mille francs accompagnaient la carte de celle que les enfants aimaient à appeler : « la bonne maman. »

Une autre fois, le même dom Ronchail attendait une traite de douze cents francs dans la quinzaine. Pendant le dîner, le cocher d'une voiture de place lui apporta un pli cacheté, contenant un billet de cent francs, enveloppé d'un petit carré de papier qui ne portait que cette mention : « Priez pour moi ! » Et pendant douze jours consécutifs, le même fait se renouvela, à la même heure ; c'était chaque fois un messenger différent, mais toujours la même somme et les trois mêmes mots du billet, sans signature. On n'a jamais connu ce singulier anonyme.

« Bien sûr, mon père, si j'avais su que c'était vous, vous pouvez croire que je vous aurais laissé bien tranquille.

— Cela ne suffit pas, mon enfant, il faut absolument changer de vie. Tu lasses la bonté divine, et si tu ne fais bien vite pénitence, prends garde que tu n'aies pas le temps de te repentir à l'article de la mort.

— Certainement, mon père, je changerai de vie, je vous le promets.

— Il faudra te confesser.

— Je le ferai.

— Et quand cela ?

— Oh ! bientôt.

— Alors, tout de suite, c'est plus sûr ; mets-toi là, mon enfant. »

Et s'asseyant sur une grosse pierre, dom Bosco désigne une place à ses pieds.

Après quelques hésitations, l'autre se met à genoux. Dom Bosco lui passe un bras autour du cou, comme autrefois, et le pressant sur son cœur, il entend l'aveu de ses fautes.

Puis il l'embrasse, lui donne une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice et le peu d'argent qu'il avait sur lui. Après quoi il part en compagnie de son voleur, qui le conduit jusqu'aux portes de la ville et qui devint, par la suite, un très bon sujet.

Nous avons signalé déjà le don de seconde vue dont jouissait dom Bosco. Un jour, il raconta à ses confrères qu'il avait eu un songe au sujet d'un enfant qu'il ne connaissait pas, mais qui devait être à l'Oratoire. Il en fit le portrait ; on chercha dans la cour et on amena un enfant qui répondait au signalement donné. Dom Bosco se recueillit pour prier intérieurement, caressa l'enfant, et après l'avoir renvoyé à ses jeux : « Cet enfant, dit-il, n'a pas fait l'exercice de la bonne mort. Préparez-le ; il n'y a pas de temps à perdre. »

Le catéchiste prit la recommandation au sérieux. L'enfant fut confessé et communia. Le soir même, après une chute malheureuse, il dut se mettre au lit, perdit rapidement connaissance et mourut.

En 1878, dom Bosco, partant en voyage, annonça confidentiellement qu'à son retour il trouverait cinq enfants de moins. Il donna leurs noms, qui furent inscrits séance tenante sur un papier cacheté ensuite soigneusement, et recommanda de les bien préparer.

Pendant son absence, quatre de ces enfants succombèrent en effet à diverses maladies. Le cinquième restait, frais et dispos, lorsqu'on annonça le retour du Père par le dernier train de la journée. Grâce à Dieu, se dirent ceux des Salésiens qui étaient au courant de la prédiction, pour cette fois, dom Bosco s'est trompé. Il avait annoncé cinq décès ; il n'y en a eu que quatre.

Mais le soir même l'enfant tombait malade. On n'eut que le temps de lui administrer les derniers sacrements. Il expira au moment où dom Bosco arrivait à la gare.

Les Pères qui avaient inscrit la prédiction rouvrirent le billet cacheté ; ils y trouvèrent les noms des cinq enfants enregistrés dans l'ordre même où ils avaient succombé ⁽¹⁾.

(1) *Dom Bosco*, par le docteur DESPINEY, page 331, édition de 1888.



CHAPITRE XXIII.

MISSIONS DE PATAGONIE. — L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN
L'ÉVANGÉLISTE A TURIN.

Il existe, à la pointe méridionale du continent découvert par Christophe Colomb, une vaste contrée encore mal explorée par les Européens, froide et d'un climat très rude, mais où les saisons sont au rebours des nôtres ; le soleil y brille du côté du nord, et les vents glacés sont ceux du midi ; l'hiver sévit de mars à septembre, et l'été, fort court, ne réchauffe les rares habitants que pendant les quatre mois de novembre, décembre, janvier et février. C'est la Patagonie.

Elle est divisée, comme toute l'Amérique, en deux parties inégales par la Cordillère des Andes, prolongement des Montagnes rocheuses, qui courent du nord au sud, de l'une à l'autre extrémité de l'immense continent. La partie occidentale, entre les montagnes et l'Océan, est de beaucoup la plus étroite. La partie orientale, qui s'étend jusqu'à l'Atlantique, présente les aspects les plus variés, quoique non les plus riants : du côté des Cordilières, pics gigantesques, couverts de neiges éternelles, forêts épaisses et sombres, sentiers escarpés à peine praticables ; du côté de l'Atlantique, vastes prairies appelées pampas, mais beaucoup moins fertiles que les pampas de la République argentine, que féconde un soleil plus chaud ; lacs saumâtres, champs couverts de sel et faisant l'effet de la neige, même en été ; point de collines, aucun acci-

dent de terrain ; de grands fleuves torrentueux qui ne souffrent que difficilement la navigation ; bref, rien qui réjouisse le regard de l'homme. L'impression de tristesse est plus vive encore lorsque, plus au sud, traversant le détroit de Magellan, on arrive à la Terre de Feu, grande île ainsi appelée non à cause de sa chaleur, puisque les glaces la rendent presque inhabitable, mais à cause de ses volcans.

La Patagonie ne possède point de villes dignes de ce nom, mais on y rencontre çà et là des campements de nomades (en espagnol *talderias*), composés de quelques habitations qui tiennent le milieu entre la tente de l'Arabe et la hutte du nègre africain. Ce sont des peaux de chiens sauvages (*huancos*) qui, tendues sur des piquets, servent de toits et de murs à ces mobiles demeures. Là, au milieu d'une fumée épaisse et fétide, les familles vivent dans une sorte de promiscuité. Le Patagon, à défaut de tabac, fume des excréments de bœuf ou de cheval, animaux qui se sont multipliés prodigieusement dans les pampas depuis que les Espagnols y en laissèrent quelques-uns en liberté. Il est grand chasseur, de haute taille, quoique pas toujours un géant comme l'ont décrit les premiers explorateurs ; il mange beaucoup plus que nous et, dans les intervalles de ses chasses et de ses guerres, mène une vie oisive, monotone et bestiale.

Le mélange du sang espagnol avec celui des indigènes a formé un type particulier, les *Gauchos*, population composite qui emprunta aux Indiens leurs armes, le *lazo* et les *bolas*, à l'Espagnol le cheval. Il semblait que cette race pourrait servir d'intermédiaire entre le sauvage et le civilisé ; il n'en a rien été : le Patagon se montre aussi réfractaire à tout rapprochement avec les Argentins et les Chiliens que ses aïeux le furent avec le gouvernement de Madrid ; il a toujours la même horreur pour les usages et la religion des Européens.

Dom Bosco voyait ses vaillants missionnaires, incessamment renforcés par des envois successifs, s'étendre de proche en proche, de Buenos-Ayres, leur quartier général, sur l'Uruguay, où ils s'établissaient à Montevideo, à Villa-Colombo ; à

Paysandu, à Las Piedras, et sur le Brésil, à Rio de Janeiro et à Nichteroy. Mais si nécessaires et si fructueuses pour les âmes que fussent ces colonies en des pays riches et civilisés, elles lui semblaient moins en rapport avec le zèle apostolique que les âpres solitudes. Aussi saisit-il avec empressement, en 1878, la proposition que lui fit M^{gr} Aneyro, archevêque de Buenos-Ayres, de passer le Rio-Negro et d'aller évangéliser les Patagons.

Par son ordre, dom Fagnano, déjà installé à Carmen de Patagones, sur la limite de la République argentine et de la Patagonie indépendante, envoya dom Costamagna et quelques autres Salésiens, avec des sœurs de Marie-Auxiliatrice, faire un premier essai dans les pampas. M^{gr} Espinoza, vicaire général de l'archevêque, les accompagnait. L'expédition fut heureuse, excepté pour deux sœurs, qui, s'étant séparées de la colonne, tombèrent au milieu d'une tribu de sauvages en guerre avec la République argentine. Bien que ces sauvages eussent la réputation d'être anthropophages, ils ne leur firent aucun mal, mais ils voulurent les garder auprès d'eux. Elles éprouvèrent de telles frayeurs dans leur captivité que, délivrées au bout de six mois, elles ne tardèrent pas à mourir des suites de leurs privations et de leurs souffrances.

La Patagonie fut, pour les dernières années de dom Bosco, le champ de travail de prédilection. Il écrivait à ses coopérateurs, dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1880 :

« Le champ le plus glorieux que la divine Providence offre maintenant à votre charité est celui de l'immense Patagonie. Jusqu'ici les ouvriers de l'Évangile n'avaient pu pénétrer dans ces régions reculées ; mais le temps de la miséricorde paraît venu. M^{gr} Aneyro, archevêque de Buenos-Ayres, d'accord avec le gouvernement du pays, nous engage chaleureusement à accepter cette mission si coûteuse ; et moi j'ai consenti, plein de confiance en votre générosité. La première tentative, bien que rude et périlleuse, nous a parfaitement réussi : cinq cents indigènes ont été réunis au bercail du pasteur suprême en recevant le baptême.

» Des rives du Rio-Negro, en tournant vers le sud de ces immenses déserts, se trouvent six colonies, espèces de villages ou hameaux placés à une distance de plusieurs journées. Au mois de mars prochain, un peu plus tôt, un peu tard, les Salésiens et nos religieuses iront ouvrir des écoles dans ces pays-là. Patagones sera le centre nouveau duquel nos ouvriers évangéliques s'élanceront dans les régions inconnues. »

Ces projets ne s'exécutèrent pas sans entraves; le manque de ressources pécuniaires en fut une considérable; dom Bosco s'exprimait ainsi dans sa circulaire du commencement de 1881 :

« Voici deux ans que nous n'avons pu faire d'expédition nouvelle dans l'Amérique du Sud, pour venir en aide à nos confrères et aux sœurs de Marie-Auxiliatrice : les moyens pécuniaires nous ont fait défaut. Toutefois, après avoir pris conseil de la nécessité et de la gravité des besoins, nous avons compté sur votre coopération, ô bien-aimés confrères, et nous avons décidé de faire un envoi de douze pères ou frères et de huit sœurs. Ils partiront, les uns le 22 janvier, les autres le 3 février....

» L'agriculture a pris un développement tout particulier dans nos fondations patagones; nous avons élevé des églises, ouvert des écoles, construit des habitations pour les curés et les instituteurs, et des hospices pour les Indiens errant sur les deux rives du Rio-Negro.

» Ces sauvages se montrent très dociles à la voix de la charité et de la vérité; ils manifestent le plus vif désir d'apprendre les arts, les métiers et surtout l'agriculture, inconnue encore de ces peuplades errantes.... »

Le général Roca, président de la République argentine, donnait à dom Bosco un appui déclaré; cette lettre en est la preuve :

« Buenos-Ayres, 20 décembre 1880.

» *Au Révérend Père dom Bosco, de l'Oratoire de Saint-François de Sales, à Turin.*

» Très Révérend Père,

» J'ai reçu votre lettre du 10 novembre, dont j'accueille avec empressement les sentiments honorables. Vous pouvez être assuré que les missions dans les pampas et la Patagonie tiendront toujours, pour notre République, la place que méritent les entreprises civilisatrices, et que vos religieux seront toujours traités avec la considération dont, jusqu'à présent, ils se sont rendus dignes de la part des autorités civiles et politiques du pays.

» Désirant vivement le secours de vos prières pour pouvoir supporter la lourde charge du gouvernement, je vous salue avec une particulière considération et estime.

» Votre fils, ROCA,

» *Président de la République.* »

Les autorités religieuses, de leur côté, ne négligeaient rien pour seconder les Salésiens. L'évêque de Saint-Sébastien de Rio Janeiro, dom Pedro Maria de la Cerda, adressa à ses diocésains, en 1883, une lettre pastorale dans laquelle il faisait un éloge enthousiaste de dom Bosco et de ses œuvres.

Enfin, en novembre 1883, la cour de Rome, prenant en considération les propositions de dom Bosco, créa deux provinces religieuses dans la Patagonie. Le nord et le centre du pays formèrent un provicariat apostolique, et le midi, réuni à la Terre de Feu et aux îles voisines, devint une préfecture apostolique.

En même temps, Sa Sainteté choisissait, comme provicaire apostolique, dom Jean Cagliero, docteur en théologie, auquel il conférait la dignité épiscopale, et comme préfet apostolique dom Fagnano; tous deux enfants de l'Oratoire salésien.

M^{gr} Jean Cagliero est même un des premiers d'entre ces enfants. Né à Châteauneuf d'Asti, comme dom Bosco, il était

déjà grand lorsque celui-ci jeta les fondements de sa Société ; il s'empessa de se donner à lui et, depuis lors, il n'a cessé d'être un de ses meilleurs auxiliaires, en même temps que sa consolation et sa gloire.

Il revint en Europe, afin de recevoir la consécration épiscopale et de remercier le souverain pontife. Dans l'audience de congé que lui accorda Léon XIII, il dit, en rendant compte de l'état des travaux de dom Bosco et de sa Société dans l'Amérique du Sud : « Nous sommes actuellement deux cents Salésiens, tant religieux que religieuses, dans ces vastes régions ; nous occupons dix-sept maisons et vingt stations.

— Ce sont de bien beaux commencements, soupira Léon XIII ; mais qu'est-ce que cela pour des besoins si étendus ? Mais nous avons confiance dans votre zèle et dans celui de votre père dom Bosco : vous ne vous en tiendrez pas là ; les missions salésiennes dans l'Amérique méridionale sont une des plus chères espérances de l'Eglise universelle. »

Nous avons parlé déjà de la construction de l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, commencée à Turin en mémoire de Pie IX, sur le cours Victor-Emmanuel II, tout près du temple vaudois. Le défaut de ressources, joint à l'extension des plans primitifs, en retarda l'achèvement jusqu'en 1882 ; alors on eut non seulement un temple magnifique, mais à côté de lui une maison nouvelle comprenant orphelinat, écoles, ateliers, en un mot un Oratoire complet comme les entendait dom Bosco.

Une belle statue de Pie IX, en marbre blanc de Carrare, due au ciseau de François Confalonieri, de Milan, y fut érigée. Elle dut servir, comme dit l'inscription placée sur le piédestal, de « monument d'amour et de reconnaissance des Salésiens et de leurs coopérateurs envers un pontife qui se montra toujours pour eux un père. »

Dom Bosco fut si heureux de cet achèvement de l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, qu'il en annonça, par une circulaire spéciale à ses collaborateurs, la date de la consécration, fixée au 23 octobre :

« Au jugement des artistes les plus distingués, cette église est, disait-il, un des monuments religieux les plus parfaits et les plus élégants qui enrichissent la ville du très saint Sacrement et de la très sainte Vierge Marie.

» Nous devons maintenant remercier Notre-Seigneur de nous avoir, en tant de manières, aidés à surmonter les diverses et innombrables difficultés que nous avons rencontrées pour élever cet édifice à sa gloire.... Je voudrais que tous nos coopérateurs non seulement de Turin, mais de toute l'Italie et des autres nations, pussent assister aux solennités de la consécration....

» Demandons au doux Sauveur de daigner prendre cette nouvelle église sous sa protection toute-puissante, et de regarder d'un œil de bienveillance et d'amour ceux qui y viendront répandre leur cœur au pied des autels....

» De mon côté, je ne cesserai jamais d'unir mes pauvres prières à celles des Salésiens et des enfants et jeunes gens confiés à leurs soins, pour que Dieu récompense nos bienfaiteurs et répande sur vous, sur vos parents, sur vos amis, les meilleures bénédictions en cette vie, et vous accorde en l'autre une couronne de gloire, suivant les divines promesses de la sainte Ecriture :

« Ma miséricorde ne se retirera pas de celui qui élèvera un temple à l'honneur de mon nom, et j'établirai son trône dans le royaume éternel : Misericordiam meam non auferam ab eo ; et stabiliam thronum regni ejus usque in sempiternum. »

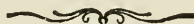
» Veuillez, Monsieur, me continuer le puissant appui de votre généreuse charité pour les œuvres nombreuses que la bonté de Dieu m'a remises entre les mains. Par là, nous pourrons ensemble faire un peu de bien à notre prochain et surtout à la pauvre jeunesse abandonnée ; en attendant, avec les sentiments de la plus profonde gratitude, j'ai l'honneur de me dire

» Votre très humble serviteur.

» Jean Bosco, *prêtre salésien.*

» Turin, le 15 octobre 1882. »

Un *post-scriptum* indiquait que, pour les frais de construction et d'ornementation, il restait une somme de quarante-cinq mille francs à solder. Ce passif fut comblé partie par les fidèles qui se rendirent à la fête de l'inauguration, partie par un pèlerinage de six cents Français qui, revenant de Rome, s'arrêtèrent à Turin pour voir et entendre dom Bosco et recevoir sa bénédiction.



CHAPITRE XXIV.

DOM BOSCO A PARIS, A AVIGNON, LYON, LILLE, DIJON

En 1882, dom Bosco étendit un peu le cercle de ses excursions en France. Il se rendit à Toulouse, à Brignoles, à Valence, et enregistra partout de nouveaux coopérateurs.

A Brignoles, il opéra une conversion tout en faisant sa quête. Après avoir promené sa bourse lui-même à travers les rangs de la foule qui remplissait l'église, il sortit sur la place où, selon l'usage, un grand nombre d'hommes étaient restés. Il s'approcha d'un ouvrier ; mais celui-ci l'arrêta par un geste de refus. Alors dom Bosco, avec un sourire affectueux : « Merci, mon ami. » L'homme, étonné et touché, mit la main à sa poche, en retira un sou, et le déposa dans la bourse. — « Ah ! merci, encore une fois ; et il faut à mon tour que je vous donne quelque chose. Avez-vous une femme ? — Oui, monsieur l'abbé. — Eh bien, donnez-lui cette médaille. Avez-vous une fille ? En voilà encore une pour elle. Dites-leur de se la mettre au cou : cela leur portera bonheur à elles et à vous. » Dom Bosco s'éloignait ; l'homme le retint. « Monsieur l'abbé, c'est que j'ai aussi une vieille mère ; elle sera jalouse. — Ah ! oui ; eh bien, voilà encore une médaille.... Mais (et il souriait malicieusement) je vous ai donné trois médailles, il est bien juste que vous me donniez, vous aussi, quelque chose. » L'ouvrier cherchait dans sa poche. « Oh ! ce n'est pas de l'argent que je vous demande ; vous m'en avez déjà donné. Mais voyons, mon ami, avez-vous fait vos pâques ? — Non, mon-

sieur l'abbé, depuis longtemps. — Eh bien, faites-les cette année; promettez-le-moi. » L'homme promit, avec un accent, nous dit le témoin oculaire, qui répondait de sa fidélité à tenir cette promesse.

L'année des grands voyages en France fut 1883. Dom Bosco sentait sa santé faiblir; il voulut profiter de ses dernières forces.

De Nice et de Marseille, il arriva à Avignon le 3 avril, et passa deux jours et deux nuits chez M. Michel, négociant. La nouvelle fit comme une trainée de poudre dans la ville. La maison Michel fut pour ainsi dire assiégée par la foule; magasin, où toute vente était suspendue, cours, salon, chambres, furent envahis; mais dans cet envahissement régnaient une tranquillité, une sorte de recueillement, qui attestaient une vénération dont le saint prêtre, lui seul, ne s'apercevait pas. M. Michel le suivait partout et avait assez à faire de le garantir, vu sa faiblesse; aussi dom Bosco appelait-il son hôte « mon ange gardien, » et le jeune Guillaume Michel, « mon enfant de chœur, » parce qu'il lui servait la messe. Malgré cette surveillance, on alla jusqu'à couper, pour les garder comme des reliques, des morceaux de la soutane de dom Bosco. Celui-ci s'en aperçut, et se retournant avec la bonhomie qui le caractérisait : « On coupe ma soutane, dit-il, au moins si c'était pour m'en donner une neuve ! »

A Lyon, où il passa une semaine chez son ami, M^{gr} Guiol, recteur des Facultés catholiques, il monta d'abord à Notre-Dame de Fourvière. Il y donna la bénédiction, le samedi 7, à l'exercice du soir, puis au dehors, sur la place, à une multitude de fidèles qui n'avaient pu pénétrer dans la chapelle. M^{gr} Guiol, M. l'abbé Desgeorges, supérieur des missionnaires de Saint-Irénée, dom Pothier, bénédictin, et le supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, assistaient à cette cérémonie.

Lyon est une terre classique de bonnes œuvres. Plusieurs fondations du même genre que celles de dom Bosco l'y ont précédé; on connaît, pour ne citer que les principales, l'œuvre des catéchismes du Prado, établie par l'abbé Chevrier, de

sainte mémoire; la cité ouvrière de l'abbé Rambaud; l'orphelinat d'Oullins, par l'abbé Rey; dans la même région, à Couzon-sur-Saône, l'asile Saint-Léonard, par l'abbé Villon, et à Bourg, la Providence agricole de Saint-Isidore, par l'abbé Griffon.

Dom Bosco visita le Patronage de Notre-Dame de la Guilloitière (13, rue de Crémieux). Là se trouvait un atelier chrétien d'apprentissage, établi sur le modèle des ateliers du Valdocco par M. l'abbé Boisard, qui était allé chercher à Turin le modèle dont il avait besoin.

Après le compte rendu de M. Boisard, dom Bosco se leva :

« Les enfants, dit-il en commençant, sont les délices de Dieu. » Et il établit la nécessité de maintenir l'enfance dans cet état de vertu qui lui vaut les complaisances divines. Du point de vue religieux passant au point de vue social : « Si la jeunesse est mauvaise, dit-il encore, mauvaise sera la société. Il faut donc, pour sauver la société, sauvegarder la jeunesse. Le salut de la société, savez-vous, Messieurs, où il est? Il est dans votre poche. Ces enfants que le Patronage, que l'œuvre des Ateliers accueillent, ils ont besoin de votre aide, ils attendent votre aumône. Si vous les repoussez, si vous laissez ces enfants en proie aux théories communardes, ils viendront vous demander un jour ces biens que vous leur refusez aujourd'hui; ils vous les demanderont non plus chapeau bas, mais le couteau sur la gorge, et peut-être, avec vos biens, vous demanderont-ils votre vie. »

Dom Bosco termina en disant : « La charité des Lyonnais s'étend jusqu'aux œuvres de Turin; elle ne saurait donc manquer aux œuvres lyonnaises. Que je parte d'ici, Messieurs, avec cette conviction que l'entreprise de M. l'abbé Boisard, si bien commencée, continuera et progressera, et que la protection des gens de bien ne lui fera pas plus défaut que la bénédiction de Dieu ¹. »

De Lyon il s'achemina sur Paris.

Paris est une Babylone, ville de luxe et de frivolités, de

(1) *L'Echo de Fourvière*, du 21 avril 1883.

folie et de perdition : nul au monde ne l'ignore. Mais Paris est aussi une Jérusalem, ville de prière et de travail, de dévouement et de charité ; sous ce deuxième aspect, Paris n'est guère connu que de ceux qui l'ont habité et qui ont cherché à le pénétrer à fond.

La capitale de la révolution et de la mode, le centre de toutes les sociétés secrètes, c'est Paris, incontestablement ; mais le centre de la résistance à l'action dissolvante de ces mêmes sociétés, la ville qui poursuit, malgré tous les obstacles, la construction de la basilique du Sacré-Cœur, et qui y apporte, pierre par pierre et sou par sou, son million de contributions volontaires chaque année, la ville des conférences de Saint-Vincent de Paul et des sœurs de la Charité, c'est Paris également. Ville unique, où la contradiction côtoie partout la contradiction, où le bien et le mal s'enchevêtrent sans se heurter, presque sans se voir, tant le milieu dans lequel ils se meuvent l'un et l'autre est immense. On peut séjourner des années à Paris sans y voir autre chose que des magasins et des cafés, des journaux et des théâtres ; mais il est des gens, et il en est beaucoup, qui y vivent si pleinement absorbés par les bibliothèques, les églises, la famille et les bonnes œuvres, que le bruit des boulevards leur arrive à peine. Ainsi, dans un même lieu, un peuple de poissons et un peuple d'oiseaux se meuvent l'un au-dessus de l'autre et se touchent presque, sans que l'habitant des eaux rencontre l'habitant de l'air, ou que l'habitant de l'air se préoccupe de ce qui se passe sous les eaux.

Le Paris chrétien s'émut à la nouvelle de l'arrivée du saint Vincent de Paul italien ; on ne se contentait pas de le suivre ; partout où l'on supposait, où l'on devinait qu'il devait aller, des flots de fidèles accouraient, attendaient de longues heures et se précipitaient sous les bénédictions de l'homme de Dieu avec un enthousiasme dont rien ne saurait rendre le doux et imposant spectacle. L'ébranlement se communiqua au Paris frivole, à celui qui se lève chaque matin, comme l'ancienne Athènes, en se demandant : « Quoi de nouveau ? »

Quoi de nouveau ? Un thaumaturge, un saint, n'est-ce pas quelque chose d'étrangement nouveau à Paris, en plein dix-neuvième siècle ?

Et le peuple gouailleux et sceptique, entraîné par la curiosité d'abord, par la surprise ensuite, et par il ne savait quelle émotion irrésistible, s'inclina à son tour devant l'homme de Dieu. On affectait de sourire avant son apparition, on était respectueux en sa présence, on ne le quittait qu'avec un sentiment de vénération profonde, moitié stupeur, moitié tendresse, qui était un réveil de la foi endormie et une protestation énergique contre les forfanteries d'athéisme. Si un terme aussi profane était ici de mise, nous dirions que dom Bosco fut pendant deux semaines le « lion du jour. »

D'où venait-il ? où était-il ? que faisait-il ? Quinze jours auparavant son nom était à peine connu ; maintenant la foule n'en prononçait plus d'autre.

Dom Bosco s'abandonna en quelque sorte, écoutant tout le monde, s'intéressant à tout le monde, appelant sur tout le monde les grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. Il parlait à chacun comme s'il n'y eût eu personne autre sur terre. On admirait son calme, qui faisait contraste avec l'empressement et l'agitation de la foule qui le cherchait ; on s'étonnait de voir un homme aussi simple, à l'air joyeux et doux plutôt qu'austère, au regard profond plutôt que vif, et de penser que cet homme faisait des miracles. Quelques-uns demandaient si ces miracles étaient bien prouvés, s'il n'en fallait rien rabattre. Il y avait au moins un miracle qui sautait aux yeux, un miracle quotidien et persistant, c'était celui de l'étonnante extension et de la persistance de l'œuvre salésienne.

« Je ne l'ai pas vu dans ses orphelinats, au milieu des prêtres qu'il a formés, écrivait un observateur, mais je l'ai vu au travers des foules que son nom transporte, qui se jettent à ses pieds, lui baisent les mains, se courbent sous sa bénédiction ; mais ce qui fait la beauté de ce triomphe, c'est la modestie de celui qui en est l'objet. On voit qu'il n'en prend rien pour lui, il rapporte tout à Dieu et à la sainte Vierge. Lui,

c'est un fils de paysan ; il est resté fils de paysan, ne visant à aucun prestige. Le curé d'Ars avait sainte Philomène ; lui, il a Notre-Dame Auxiliatrice, et c'est à elle qu'il attribue toutes les merveilles qui se sont accomplies par lui.

» Il va faisant le bien et se donnant à tous, sans choix et sans prédilection. On le prend, on le mène. L'autre jour, à Saint-Thomas de Villeneuve, deux petits garçons se fauflant, et passant pour ainsi dire entre les jambes des assistants, parvinrent jusqu'à lui et, le contemplant en souriant, lui prirent chacun une main. Le bon prêtre leur adressa un sourire, quelques paroles, et, sans essayer de se débarrasser de leur étreinte, les laissa maîtres de ses mains, que les enfants étaient tout fiers de tenir. Dom Bosco écoutait cependant ceux qui se présentaient et leur répondait, et il restait comme prisonnier de ces deux petits garçons, qui ne voulurent pas le quitter ; il fallut que les parents vinsent rendre la liberté de ses mouvements au bon prêtre, qui ne songeait pas à résister, même à des enfants ⁽¹⁾. »

Les premiers jours il avait été convenu qu'il recevrait, à une certaine heure de la journée, dans une maison de la rue la Ville-l'Evêque. Chacun prenait son rang ; on avait des numéros ; mais bien avant l'heure indiquée, les salons étaient envahis, et les escaliers et la cour étaient combles. Ceux qui n'avaient pu avoir des numéros espéraient voir au moins au passage l'homme de Dieu et recevoir sa bénédiction. On attendait des heures et des heures. On récitait le chapelet et on faisait des prières ; dom Bosco, qui se laissait conduire, n'était jamais bien exact. Il faut l'avouer, par son extrême condescendance il en arrivait à sacrifier l'intérêt général à l'intérêt du premier venu, et cet emploi flottant de sa journée faisait perdre beaucoup de temps, sinon à lui, du moins à d'autres. Mais l'absolu dans la perfection n'est pas de ce monde, et personne n'osait lui reprocher une imperfection si belle. Au contraire, dans la longueur de l'attente, la foule

(1) LÉON AUBINEAU, *Dom Bosco à Paris*, p. 11.

elle-même était un spectacle touchant. Elle était vraiment dans l'atmosphère du bon Dieu : elle était patiente, elle savait céder, et elle laissait passer au milieu d'elle et devant elle les malades qu'on amenait en grand nombre.

« Un jour, un vieillard est survenu, désirant parler à dom Bosco et voulant le conduire auprès d'un enfant mourant. Il y avait là des gens qui avaient passé des heures et des heures, et depuis plusieurs jours, pour attendre leur tour, et qui pensaient toucher enfin au but de leurs désirs. Tous s'effacèrent devant la douleur du vieillard ; tous applaudirent en le voyant emmener dom Bosco, et sacrifièrent joyeusement leurs propres désirs, se refusant à satisfaire eux-mêmes la soif ardente qui les dévorait. On dit que l'enfant a été guéri ; j'ai lieu de l'espérer, je ne puis cependant l'affirmer (1). »

Les prédications de dom Bosco à Paris furent nombreuses ; elles commencèrent par l'église de Notre-Dame des Victoires. Notre-Dame Auxiliatrice devait bien sa première visite à Notre-Dame Refuge des pécheurs. C'était un samedi. Dom Bosco dit la messe hebdomadaire de l'Archiconfrérie ; ensuite, en français correct, mais avec un accent italien très marqué, il exposa le but de ses œuvres et fit appel à la charité. Même sujet de sermon le lendemain, aux vêpres, à la Madeleine, où sa quête obtint une dizaine de mille francs ; à Saint-Sulpice, le mercredi 2 mai, où elle en produisit six, et à Sainte-Clotilde, le lendemain jeudi, où elle fut également fructueuse. Partout les vastes nefs regorgeaient. L'orateur s'exprimait d'abondance, avec calme, simplicité et douceur ; il n'avait pas besoin de discours préparé, son thème ne variait point, il ne pouvait parler que de ce dont il avait le cœur plein : ses enfants.

Il assista à la réunion de l'œuvre des Orphelins agricoles, chez les Lazaristes, rue de Sèvres, ou plutôt il présida cette réunion. Elle avait un caractère privé et un encombrement moindre, mais une sorte d'éclat dont la modestie du bon

(1) LÉON AUBINEAU, *Dom Bosco à Paris*, p. 17.

prêtre fut quelque peu troublée ; il se voyait là entouré des plus grands noms de France, qui composent les comités de patronage des orphelinats agricoles, et assis à côté de M^r Dufougerais, président de la Sainte-Enfance. Mais il se remit bien vite, et rattacha, avec toute la finesse italienne, l'œuvre qui l'occupait uniquement à celle qui avait réuni ses auditeurs :

« Votre œuvre ressemble tellement à la mienne, dit-il, que, au premier coup d'œil, je ne vois entre elles aucune différence ; mais quand je regarde ce qui m'entoure ici, je ne sais plus comment les concilier. La mienne est celle de la pauvreté, de l'ignorance et de la misère ; la vôtre me semble appuyée sur la distinction, la science, la richesse.

» Il est vrai que pour mener à bonne fin des œuvres si belles et si grandes, il faut deux choses : d'une part la richesse, qui a de quoi donner et qui donne ; d'autre part la pauvreté, qui reçoit avec reconnaissance.

» La richesse, elle éclate à profusion, et de tous côtés, dans cette grande ville de Paris ; je la trouve aussi dans votre œuvre, Messieurs, mais là, elle se déverse dans la pauvreté. Pour nous, cette dernière fut et restera notre unique apanage ; vous le savez, Monseigneur : vous avez honoré quelquefois de votre présence la ville de Turin, et c'est une faveur dont nous conserverons toujours le plus cher souvenir. »

Après cet exorde insinuant, il parla de ses orphelins comme toujours, et exhorta tous ses auditeurs à donner le bon exemple et à s'occuper, avec une ardeur croissante, de préserver la jeunesse, espoir de la belle et noble France.

Dom Bosco passa ensuite quelques jours dans les départements du nord. Il y trouva partout une réception enthousiaste, mais nulle part plus qu'à Lille, cette opulente fondatrice d'œuvres, qui unit à l'élan français le sens pratique et la ténacité des Flamands, et qui a pris si hardiment, depuis quinze ans, la tête du mouvement catholique.

Les souscriptions lilloises permirent à dom Bosco de se charger d'un orphelinat fondé en 1870 par la baronne Séguier. Cet orphelinat devint l'Oratoire de Saint-Gabriel (rue

Notre-Dame), qui, en 1887, comptait déjà cent soixante apprentis, et dont M. le chanoine Lasne a expliqué la raison d'être :

« Depuis près de cent ans, par suite d'un bouleversement formidable, les ouvriers, qui étaient autrefois alliés ensemble et soutenus par les sages règlements de la corporation, se trouvèrent isolés et livrés en proie à la cupidité des patrons. Les sectaires du socialisme ont profité de ce malaise pour inculer dans la classe ouvrière le venin de la haine contre l'autorité; ils se sont attachés surtout à séparer le pauvre de l'Eglise catholique, qui, comme une tendre mère, avait présidé à son éducation et obtenu son émancipation. L'ouvrier, devenu libre, s'est retourné contre sa bienfaitrice. Ces sentiments d'aversion qu'on lui a inspirés sont sans cesse excités par des journaux hostiles, qui ne reculent ni devant le mensonge ni devant la calomnie, quand il s'agit de discréditer la religion et ses ministres. Et pourquoi? Parce que le socialisme sait par expérience que ses doctrines perverses n'ont pas d'adversaire plus redoutable que l'enseignement chrétien, et qu'elles ne pourront jamais prévaloir dans les âmes éclairées par la lumière de l'Evangile.

» Qu'est-il résulté de cet état de choses pour les jeunes apprentis? Un immense danger pour leur foi et pour leurs mœurs? En effet, l'esprit d'impiété et d'immoralité règne dans la plupart des ateliers. En vain les meilleurs patrons essaient-ils de réagir contre cet état de choses déplorable; ils obtiennent peut-être un certain ordre extérieur, mais les esprits, gangrenés par les mauvaises doctrines, n'en sont que plus haineux et plus portés à la révolte.

» Dom Bosco apporta le remède.... Avant son arrivée et l'installation de ses collaborateurs, on avait fait un essai avec le concours dévoué des sœurs de Charité. Mais cet essai, qui n'avait d'influence sur les orphelins que jusqu'à l'époque de la première communion, ne pouvait pas aboutir; car, au début de leur apprentissage, ces jeunes orphelins étaient obligés de se répartir dans les différents ateliers où les portait

leur aptitude spéciale, et ils y perdaient bientôt tout ce qu'ils avaient acquis durant leurs premières années.

» Tout a changé de face depuis l'établissement d'ateliers salésiens. Ici l'apprentissage n'a plus aucun danger, et la main se forme au travail, tandis que le cœur se forme à la vertu (1)... »

Puis il reparut à Paris, s'y arrêta pour accomplir diverses promesses qu'il n'avait pu remplir à son premier passage, et visita encore quelques églises : Saint-Augustin, Saint-Pierre du Gros-Caillou, Sainte-Marguerite, dans les quartiers populaires de Popincourt et de la Roquette; c'est dans ces quartiers qu'il aspirait à fonder un Oratoire.

A Saint-Augustin, il fit sur les devoirs des catholiques envers la jeunesse une instruction dont voici le commencement :

« Notre divin Sauveur est descendu sur la terre pour sauver tout le genre humain, et il a donné des preuves de sa charité et de sa bonté envers tous les hommes. Mais la jeunesse a été, pour ainsi dire, l'objet préféré de sa tendresse. Il laissait approcher les petits enfants, il menaçait, comme jamais il ne menaça pour aucun crime, ceux qui scandalisent la jeunesse; enfin il a voulu que les Livres saints, par leur simplicité et leur clarté, fussent à la portée des enfants et du peuple, qui est un grand enfant.... »

A Saint-Pierre du Gros-Caillou, dom Bosco se trouva en présence du cardinal Lavigerie, qui voulut se charger lui-même de le recommander aux fidèles :

« Depuis que j'ai appris la présence à Paris du saint Vincent de Paul italien, je n'ai eu qu'un désir, dit le cardinal, celui de me rencontrer avec lui dans quelque-une de nos églises et de recommander ses œuvres à la générosité française. Ces œuvres, je les ai vues commencer à Turin, s'étendre ensuite sur la France, et devenir comme un trait d'union de bienfaisance et de paix entre les deux nations.

(1) Discours prononcé à l'orphelinat de Saint-Gabriel. (*La Vraie France*, de Lille, 5 septembre 1887.)

» Appelé à remplir moi-même en Tunisie, où les Italiens sont en majorité dans la population chrétienne, un ministère semblable, je suis heureux, mes très chers frères, de vous rappeler la grande pensée de l'apôtre saint Paul, à savoir que nous ne formons tous qu'un même corps, dont tous les membres doivent s'entr'aider. C'est ce que vous faites, mon très Révérend Père, lorsque vous, prêtre italien, vous recueillez et élevez les orphelins de la France ; c'est ce que je cherche à faire en Tunisie, où moi, prêtre français, j'aime comme mes fils les enfants de votre Italie.

» Vous consommerez cette œuvre de rapprochement et de paix, mes très chers frères, en venant en aide à ce prêtre humble et dévoué. Il faut qu'en rentrant dans sa patrie, il puisse dire que la France est toujours fidèle à sa grande mission de protectrice de tous ceux qui souffrent, sans distinction de frontières. »

L'éminent restaurateur du siège épiscopal de Carthage, apôtre lui aussi et, avec dom Bosco et les papes Pie IX et Léon XIII, une des plus grandes figures de ce siècle, fit ensuite un magnifique éloge de la charité, puis, après avoir sollicité pour dom Bosco, il se mit à solliciter dom Bosco lui-même :

« J'habite un pays où le saint Vincent de Paul de la France fut autrefois entraîné par la force et plongé, durant deux années, dans l'esclavage. Aujourd'hui, il faut à la Tunisie un saint Vincent de Paul nouveau, qui y soit conduit non par la violence, mais par l'amour. Ce saint Vincent de Paul, c'est vous-même, mon très cher Père ; avec votre famille religieuse, moitié italienne, moitié française, vous accomplirez mieux que tout autre l'œuvre de conciliation et de paix qui nous est le plus nécessaire.

» Votre place y est tout à fait marquée. Jusqu'ici, ce sont les familles italiennes qui forment presque seules la partie européenne de ce grand pays désert, placé désormais sous la protection généreuse de la France. Ces familles, dont je suis le pasteur, trop souvent, comme toutes celles qui s'expa-

trient, elles sont décimées prématurément et privées de leurs chefs. Il nous faudrait pouvoir recueillir tous ces orphelins, et même tous les enfants qui manquent d'un appui nécessaire. Père des orphelins italiens, je fais un appel à votre cœur. Il a déjà répondu à celui de l'Europe et de l'Amérique; voici l'Afrique qui lui présente ses enfants délaissés. Votre cœur est assez grand pour les contenir. Envoyez-leur vos fils. Vos fils leur parleront à la fois la langue harmonieuse de leur pays natal et la langue de la France. Nous les aimerons ensemble; ensemble nous leur apprendrons à bénir Dieu et la France.

» Et vous, mes très chers frères, vous porterez aujourd'hui vos aumônes à ces mains qui vous sont tendues. Souvenez-vous que vous allez servir deux causes également sacrées : la cause de la charité et la cause de la patrie. »

Dom Bosco ne pouvait résister à cet appel. Il protesta contre les éloges qui lui étaient décernés, mais il promit son concours : « Oui, dit-il, la généreuse, la grande nation, la nation qu'on a pu appeler le chevalier de l'Eglise et de l'humanité, ne saurait s'adresser en vain à mon cœur. Lorsqu'elle me réclame de mes enfants pour venir en aide à mes compatriotes italiens, j'ai deux raisons au lieu d'une pour lui en donner. » Et il promit d'employer en Tunisie une partie de ces aumônes qu'il avait reçues si abondamment en France (1).

Empruntons encore à Léon Aubineau le récit d'une visite de dom Bosco à Paris.

Des relations anciennes, des grâces particulières, une guérison entre autres, avaient depuis longtemps mis dom Bosco en relations avec le libraire Josse, rue de Sèvres. Ce dernier réunit chez lui les dames quêteuses de Saint-Sulpice, qui avaient versé dans les mains du saint prêtre une collecte de plus de six mille francs. Dom Bosco, qui ne savait rien refuser, promit de venir les remercier. La réunion devait être intime; on la fixa à deux heures.

(1) Nous avons tout lieu de croire que cet engagement pris par dom Bosco sera réalisé, s'il ne l'est déjà au moment où nous écrivons.

Toute chose se sait à Paris ; dès midi, les appartements du libraire étaient envahis, la cour était occupée, encombrément partout. On prenait patience comme on pouvait. L'homme de Dieu n'arriva que vers six heures et demie. La voiture qui le devait emmener et était venue le chercher l'attendait dès cinq heures du soir. La rue était tellement encombrée qu'il eût été difficile d'y descendre et de traverser le trottoir ; on fit entrer la voiture dans la cour, déjà pleine, elle aussi, mais où l'on se tassa davantage. La foule suivit la voiture. C'était l'heure où les ouvriers quittent leur travail ; ils s'arrêtèrent, dévots ou curieux, et tous ceux qui purent s'ouvrir un passage se mêlèrent à la foule.

On fit remarquer à dom Bosco qu'il était attendu patiemment dans cette cour depuis déjà cinq heures, que cependant les magasins et les appartements étaient pleins de gens qui l'attendaient également ; qu'il avait à peine une heure à donner à tout ce monde, qu'il lui était impossible de parler à chacun. Alors, du marchepied de la voiture, il adressa quelques paroles édifiantes aux cinq à six cents personnes qui occupaient la grande cour. On l'écouta dans un admirable silence, avec une piété sensible. Tous les hommes étaient découverts, et lorsqu'il annonça qu'il allait donner la bénédiction, tous s'agenouillèrent et se signèrent respectueusement. Aucun de ceux qui ont assisté à cette bénédiction donnée par dom Bosco à la foule entassée dans la cour du n° 31 de la rue de Sèvres n'en oubliera le spectacle. C'était la communion des saints. Tout ce peuple dans la livrée du travail ou sous la richesse des vêtements, hommes, enfants, grandes dames, ouvriers et ouvrières, tout ce peuple était chrétien, faisait acte de foi à Dieu, de respect et de vénération à la sainteté.

Une heure et demie plus tard, dom Bosco sortit du logis de M. Josse, où il avait, sinon longuement parlé à chacun, du moins patiemment écouté à peu près tout le monde et répondu en bloc. Mais quand dom Bosco voulut accéder à la voiture qui l'attendait, il trouva dans la cour autant de peuple qu'il y

en avait à son arrivée. On l'avait attendu, on se précipitait vers lui, tout le monde voulait lui baiser la main ou lui faire toucher quelque objet de dévotion, chapelet ou médaille. Nous avons eu alors le même spectacle qu'à Saint-Sulpice et dans les autres églises. Il fallut user du même procédé pour parvenir à faire les quelques pas nécessaires. Un homme précédait l'apôtre de la charité, écartant et fendait la foule, tandis que deux autres, de chaque côté, le protégeaient contre les empressements et les emportements du zèle et de la piété, qui saisissaient les mains, les baisaient et se les disputaient à l'envi ; un autre enfin suivait, en résistant au flot qui voulait se reformer et se précipiter sur l'homme de Dieu. Monté en voiture, il donna une dernière bénédiction, et lorsque la voiture se mit en marche, la foule, jusque-là recueillie, éclata en vivats. Les mains élevaient et agitaient en l'air les mouchoirs, les casquettes et les chapeaux. *L'Ad multos annos* du peuple chrétien était dans tous les cœurs.

Cette manifestation que nous avons vue et à laquelle nous avons assisté dans une maison de la rue de Sèvres se renouvela chaque jour dans les divers quartiers de la ville, et elle accompagna dom Bosco le 26 mai, jusque sur le quai de la gare de Lyon. Le saint prêtre partait pour rentrer à Turin. Il n'avait pas annoncé l'heure de son départ, il ne s'était pas arrêté dans l'intérieur de la gare, il en avait rapidement traversé les salles et avait pris place dans le compartiment qui lui était destiné, avant même que son secrétaire eût retiré du guichet les billets de voyage. Néanmoins il se fit autour du compartiment où il était entré un petit concours qui attira bien vite l'attention de tous. Y en avait-il beaucoup à ignorer le nom qu'on donnait à ceux qui s'informaient ? Ils s'étonnaient de l'empressement manifesté autour de ce prêtre aux allures si simples et que rien ne relevait aux yeux du public. Sa physionomie souriante, où s'épanouissait une modeste bonhomie, mêlée à une exquise finesse, n'expliquait pas le mystère, et il fallut bien répondre aux curieux qui mettaient trop d'insistance que ce brave homme était un faiseur de mi-

racles. Cela pouvait étonner quelques-uns ; mais, selon la remarque d'un savant prélat, dans l'état des esprits en France, aujourd'hui, le miracle n'a rien qui répugne à la foule, ni qui puisse la choquer. Lorsque le train se mit en route, les fronts se découvrirent, et dom Bosco fut salué respectueusement par presque toute l'assistance (1).

Mais ce qu'il laissa de meilleur, ce qui reste et restera de son passage à Paris, c'est l'Oratoire Saint-Pierre, sur la colline de Ménilmontant. Cet établissement existait déjà. Fondé par l'abbé Pisani, confié ensuite aux Frères de Saint-Vincent de Paul, il s'était vu compromis subitement par des difficultés d'ordre intérieur. Dom Bosco ne recula devant aucun sacrifice pour le maintenir. Lorsque, en juin 1887, M^{gr} Gay, évêque d'Anthédon, vint y ériger solennellement une statue de Marie Auxiliatrice, due au ciseau de David d'Angers, et à laquelle on avait fait faire le voyage de Turin, afin qu'elle revînt bénite par dom Bosco, l'inspecteur des maisons salésiennes de France, dom Albéra, trouva que l'Oratoire de Ménilmontant était déjà un des plus prospères et peut-être celui qui a le plus d'avenir.

Au retour, dom Bosco s'arrêta à Dijon et passa trois jours chez M. le marquis de Saint-Seine. Là comme partout, il fut entouré et assiégé ; c'était par cent, cent cinquante personnes qu'on l'attendait dans chaque maison où il se rendait. Un témoin oculaire nous écrit :

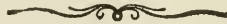
« On ne lui a rien vu faire d'extraordinaire à Dijon. Les carmélites l'avaient beaucoup désiré, dans l'espoir qu'il guérirait leur supérieure malade ; la supérieure ne fut pas guérie. On se rappelle seulement qu'après sa première messe, célébrée au Carmel, il dit, en montrant trois cents francs qu'il venait de recevoir : « C'est d'une dame qui avait promis cette somme si elle obtenait une certaine grâce, et elle l'a obtenue. » Quand il revenait des courses qu'il faisait un peu partout, en descendant de voiture il remettait pêle-mêle, à M^{me} la

(1) LÉON AUBINEAU, *Dom Bosco à Paris*.

marquise de Saint-Seine, argent, or, billets, en lui disant « Veuillez me garder cela. » Sa simplicité, sa bonté, ne sauraient s'exprimer ; on peut dire qu'une vertu sortait de lui, une vertu qui lui attirait les cœurs ; on voyait des hommes, prévenus à l'avance contre lui, se trouver retournés rien qu'en le regardant, et ne vouloir plus le quitter, émus jusqu'aux larmes, et convenant de leur transformation.

» A son arrivée, on lui demanda comment il fallait l'appeler : monsieur l'abbé ? mon Père ? « Appelez-moi dom Bosco, et, si vous tenez à ajouter quelque chose, dites : Pauvre dom Bosco ! » Mais comme il aimait ses confrères et estimait, en particulier, dom Rua ! Ce dernier étant venu le rejoindre, il dit, la veille de son arrivée : « Dom Rua sera ici demain ; vous le considérerez, vous l'étudierez, c'est celui-là qui est un saint ! »

Dom Bosco fut aussi appelé, durant l'été de 1883, au lit de douleur du comte de Chambord, à Frohsdorf en Autriche. L'auguste malade, que les journaux donnaient déjà comme mort, éprouva de cette visite un soulagement tel qu'on le crut guéri. Ce ne fut malheureusement qu'une amélioration passagère ; les causes mystérieuses qui avaient produit la maladie, et que l'histoire révélera peut-être un jour, reçurent bientôt une aggravation nouvelle et qui, cette fois, amena le dénouement fatal désiré des sociétés secrètes. Mais le bruit de la guérison troubla l'Europe révolutionnaire qui, en Italie, chercha à se venger sur dom Bosco. On publia les plus viles calomnies contre son institut de Turin ; nous n'avons pas besoin d'ajouter que les infâmes désordres dont on parla n'existaient que dans l'imagination des journalistes sectaires.



CHAPITRE XXV.

L'ÉGLISE DU SACRÉ-COEUR A ROME. — DOM BOSCO EN ESPAGNE.
— LE TREMBLEMENT DE TERRE EN LIGURIE.

L'année 1884 fut marquée pour dom Bosco par une grave maladie qui excita les plus vives alarmes. Il fit insérer au *Bulletin salésien* de décembre la note ci-après :

« Dom Bosco remercie du plus profond de son cœur ses bien-aimés coopérateurs pour les prières publiques et privées que, dans leur charité, ils ont bien voulu adresser et faire adresser à Dieu pour sa guérison.

» Ces prières ont été exaucées. Grâce à elles, il a pu reprendre une partie de ses anciennes occupations. Comme témoignage de sa reconnaissance il a, le 21 novembre dernier, fête de la Présentation de la très sainte vierge Marie, célébré la sainte messe pour tous ceux qui ont bien voulu le secourir de leurs prières.

» Avec tous ses enfants, il ne cesse de prier le Seigneur de bénir tous ses coopérateurs, de les combler de toutes sortes de prospérités, et, dans nos temps si difficiles et si éprouvés, de tenir loin d'eux et de leurs familles toute espèce de disgrâces. »

L'œuvre spéciale qui l'occupa le plus à cette époque fut l'érection d'une nouvelle basilique.

Il semble que les églises ne manquent point à Rome, et ce serait vrai si les centres d'agglomérations humaines ne se déplaçaient pas.

Une population de quinze mille âmes, sur le mont Esquilin, se trouvait sans édifice convenable pour le service paroissial. Pie IX, un peu avant de mourir, remarqua ce vide et songea à le combler. Il en parla au grand bâtisseur d'églises, qui avait achevé déjà celle de Marie-Auxiliatrice et plusieurs autres, et qui travaillait, à ce moment, à celle de Saint-Jean l'Évangéliste, à Turin. « Il faut, lui dit-il, que vous en fassiez une de plus, ici à Rome; elle sera le couronnement de votre carrière et, afin d'attirer plus sûrement le concours de la divine Providence, nous la mettrons sous le vocable du Sacré-Cœur. »

Dom Bosco trembla d'abord à la pensée d'accepter une nouvelle charge aussi lourde. La fondation et l'entretien de ses asiles ou orphelinats, qui s'élevaient alors à près de quatre-vingts, et les missions de l'Amérique du Sud engloutissaient déjà des sommes fabuleuses, de nature à épouvanter quiconque n'aurait compté que sur l'industrie humaine pour les trouver.

De plus, le nouveau monument, pour être digne de la ville éternelle, coûterait des millions, et le souverain pontife, n'ayant pour subsister lui-même que la charité de ses enfants, n'était pas en mesure d'offrir une contribution efficace.

Pie IX acheta le terrain, mais vint à mourir sur ces entreprises. Son successeur ne vit pas de meilleure preuve de bienveillance à donner à dom Bosco, ni de plus haut témoignage de confiance, que de lui confirmer et de lui renouveler le mandat de cette construction nouvelle.

Dom Bosco n'avait rien à refuser à Léon XIII. Après avoir élevé ses regards vers le ciel, il se mit à parcourir l'Italie, la France et bientôt l'Espagne.

A ceux qui s'étonnaient d'un projet si audacieux, si téméraire même, il faisait toujours la même réponse : « Confiance! Confiance! La très sainte Vierge a pris sous sa protection toutes nos œuvres. » Et non seulement il accepta le projet primitif, mais il l'agrandit et acheta des terrains pour fonder un Oratoire salésien.

Et les fidèles répondirent à son appel. Léon XIII, malgré la pénurie du saint-siège, fut le premier à donner l'exemple. Le cardinal Alimonda, archevêque de Turin, s'adressa à l'Italie tout entière, qui lutta de générosité pour envoyer au saint-père les ressources nécessaires.

Les travaux durèrent six ans et coûtèrent près de trois millions; mais bientôt la ville éternelle put voir surgir du mont Esquilin l'édifice naissant qui, peu à peu, se garnit de tours. Le style est celui du *xvi^e* siècle, auquel Bramante a attaché son nom; le plan a été donné par M. le comte François Vespignani, architecte romain, que son confrère et compatriote, M. Valentin Grazioli, a brillamment secondé. L'ensemble est des plus imposants.

Les portes viennent de Turin et sont le travail des enfants de l'Oratoire (1).

(1) La coupole, d'une hardiesse pleine de grâce et de majesté, retrace un sujet merveilleusement traité par Monti : la glorification du Sacré-Cœur. Le Sauveur montre son cœur environné de flammes à Marguerite Alacoque et à Catherine de Raconigi; les deux vierges, le visage resplendissant, le contemplant en extase.

Les peintures sont de Caraselli et de Monti; les mosaïques sont de Perozzi. Le maître-autel est en marbre de Californie.

Des deux autels latéraux, les premiers mis en place, l'un, don du prince Torlonia, provient d'un sanctuaire démoli dans la rue Porta Pia; l'autre a appartenu à l'église des *Cento preti* à Ponte Sisto, édifice qui, lui aussi, a dû disparaître.

Une inscription latine, approuvée de Sa Sainteté Léon XIII, dont elle rappelle le style par sa souveraine élégance, resplendit au fronton du monument. Elle apprendra aux générations à venir que ce temple grandiose, commencé par Pie IX, a été construit par les Salésiens avec les aumônes des amis du Cœur de Jésus; un mot spécial dit que le fronton est dû à la munificence de Léon XIII, aidé dans cette œuvre par les deniers de la piété catholique:

Voici du reste le texte de cette inscription :

TEMPLVM SACROSGANCTI CORDIS IESV
A PIO IX PONT. MAX.
SOLO EMPTO INCHOATVM
SODALES SALESIANI
CVLTVORVM EIVSDEM SS. CORDIS
STVDIO ET CONLATIONE
ERIGENDVM
MVNIFICENTIA LEONIS XIII
ET NOVIS PIORVM SVBSIDIIS
FRONTE ADSTRVCTA CVLTVQVE ADDITO
PERFICIENDVM CVRARVNT
ANNO CH. M DCCC LXXXVII

A l'intérieur, à droite en entrant, sur un magnifique piédestal, se dresse la statue monumentale de Pie IX, due au ciseau de Confalonieri, de Milan.

Toutefois le monument n'était pas complètement achevé, la façade attendait encore ses statues, et plusieurs chapelles de l'intérieur leurs autels, lorsqu'on songea à l'inaugurer. On aurait pu attendre ; mais dom Bosco était impatient de pourvoir au service religieux de ce quartier, qui s'accroît sans cesse, et surtout il avait grandement à cœur de faire coïncider l'inauguration avec le jubilé sacerdotal de Léon XIII, et d'offrir à l'auguste vieillard du Vatican ce premier cadeau de fête, prémices de tant d'autres dons que l'univers entier allait apporter.

L'inauguration de l'orgue eut lieu les 12 et 13 mai 1887. Le 14, le cardinal-vicaire consacra solennellement l'église du Sacré-Cœur, en présence de dom Bosco et d'un grand nombre d'invités, car il n'avait pas été possible d'admettre tout le monde. La messe fut célébrée par dom Dalmazzo, curé de la nouvelle paroisse.

A cette occasion, Léon XIII donna une longue audience privée à dom Bosco et à dom Rua, et leur témoigna toute sa reconnaissance au nom de la ville de Rome et de l'Eglise universelle.

Afin de ne pas interrompre ce qui concerne l'église du Sacré-Cœur, nous avons différé un événement antérieur d'une année : le voyage de dom Bosco en Espagne.

C'est le 8 avril 1886 qu'il arriva à Barcelone ; il y resta jusqu'au 8 mai : « Ah ! disait-il, voilà la première et la dernière fois que je visite l'Espagne ; je l'aime cependant beaucoup ; elle est la mère patrie des pays de nos missions ! »

Dès le mois de décembre 1880 il avait appelé au chapitre général dom Jean Branda, attaché alors à la maison de Turin,

Le grand pape, tenant de la main gauche un parchemin, la main droite levée pour bénir, semble prendre son élan vers le ciel : cette attitude heureuse et l'angélique sourire qui illumine le visage donnent à l'œuvre quelque chose de saisissant ; elle rappelle l'effigie si vivante et si rayonnante du curé d'Arts, par M. Emilien Cahuchet, et celle du B. de la Salle, par le même statuaire, qui est en France, à notre époque, le grand interprète de la sainteté par le bronze et le marbre. Ne nous donnera-t-il pas quelque jour une statue de dom Bosco ?

pour le charger d'une mission en Espagne. « Il s'agit, lui dit-il, de fonder un collège à Utrera, près de Séville; vous allez vous y rendre; mais ce ne sera pas pour des années : vous recevrez en son temps une lettre d'une dame très riche, de Barcelone, qui vous demandera d'établir une maison salésienne dans cette ville, et cette maison sera appelée à de grandes destinées. »

Dom Branda partit de Turin en janvier 1881, avec un personnel de cinq autres Salésiens et accompagné de dom Cagliero, aujourd'hui vicaire apostolique de la Patagonie. Il ne resta qu'un an à Utrera et fut envoyé ensuite à Malaga, pour organiser et diriger un orphelinat, celui de Saint-Barthélemy, dont le directeur venait d'être frappé d'une maladie incurable, et qui, pour ce motif, était en pleine désorganisation. Dom Branda le reconstitua et même l'accrut; mais les Salésiens ne purent le conserver, faute de personnel.

Au mois de septembre 1882, une lettre arrivait de Barcelone à Malaga, signée d'une dame très connue et par sa fortune et par ses largesses, M^{me} veuve Serra. Cette dame offrait vingt mille douros, en d'autres termes cent mille francs, pour que la société de Saint-François de Sales fit quelque chose en faveur de la jeunesse abandonnée et pauvre de Barcelone.

Dom Branda fut frappé de cette lettre. Avant même d'avoir tout lu, il se rappela la prédiction de dom Bosco; mais sa surprise redoubla lorsqu'il arriva à la signature.

Dans sa réponse à M^{me} Serra, il raconta ce que dom Bosco avait annoncé, et ajouta : « Peut-être, Madame, seriez-vous cette personne. » La généreuse donatrice renouvela sa proposition directement à Turin, et son offre fut acceptée d'autant plus volontiers que l'Oratoire de Malaga allait être abandonné.

On acheta donc, à la fin de 1883, la maison de Sarria. Dom Branda, d'accord avec dom Bosco, fit faire les travaux indispensables pour adapter le bâtiment à sa nouvelle destination, et M^{gr} l'évêque de Barcelone daigna poser la première pierre d'une modeste chapelle provisoire, qui existe encore. L'établissement fut ouvert le 1^{er} mars 1884. Ce jour-là, il rece-

vait cinq enfants. A la fin de l'année, il en avait trente. Actuellement (1), la maison renferme cent cinquante personnes, y compris le personnel dirigeant; de plus, environ deux cent cinquante jeunes gens viennent suivre des cours primaires pour adultes, pendant le jour ou le soir, et les Pères salésiens dirigent dans Barcelone un cercle qui compte environ deux cents membres.

L'apôtre de la charité ne pouvait qu'être bien reçu sur la catholique terre d'Espagne. Toutes les autorités civiles et ecclésiastiques de Barcelone vinrent lui rendre visite; l'*ayuntamiento* mit à sa disposition la garde à cheval, pour maintenir l'ordre dans la foule qui ne cessait d'entourer l'établissement.

Dom Bosco était déjà d'une faiblesse extrême; seule l'énergie de sa volonté le soutenait. Il ne marchait qu'appuyé sur un bâton, et, quand il n'en avait pas, il ne pouvait avancer qu'en formant une sorte de balancier avec ses bras ramenés derrière le dos; mais il paraissait reprendre des forces pour sa messe, qu'il disait avec une angélique piété, et cependant vite, en homme très occupé. Les visiteurs étaient toujours les uns sur les autres; à moins d'affaires graves, on ne faisait que défiler devant la bénédiction du saint, et, même pour affaires, celui-ci ne pouvait guère soutenir plus de vingt minutes d'entretien.

Un jour, faisant quelques pas au jardin avec dom Rua, qui l'avait accompagné en Espagne, et dom Branda, il leur désigna du doigt un grand champ voisin: « Achetez ce terrain, dit-il à dom Branda, ce sera pour votre jardin, car votre jardin actuel doit être occupé par les constructions. — Mais, observa dom Branda, je n'ai point d'argent. — Vous doutez de la Providence? Je vous dis, moi, que ce terrain doit être acheté, et qu'il le sera. »

Puis, dirigeant son doigt vers un jardin contigu: « Achetez encore ceci; vous placerez là une maison de Marie-Auxilia-

(1) 25 avril 1888.

trice; on s'y occupera des jeunes filles pauvres et l'on y formera des religieuses pour les missions.

— C'est impossible, répliqua dom Branda; le propriétaire est un homme très riche, qui aime beaucoup cette propriété, et il ne la céderait pas pour quarante mille douros (deux cent mille francs).

— N'eussiez-vous pas un centime, achetez, car c'est la volonté formelle de la sainte Vierge qu'il y ait ici une maison pour nos sœurs et pour nos missions. Vous verrez, du reste, comme les difficultés vont disparaître. »

Surpris d'une affirmation aussi nette, dom Rua le supplia de vouloir bien parler plus clairement.

Alors il leur raconta que dans la nuit du 10 au 11 mars de cette même année, c'est-à-dire une des premières nuits qui suivirent son arrivée, la sainte Vierge lui était apparue. « Elle était en costume de bergère, comme je la vis une fois quand j'étais encore enfant, et qu'elle m'annonça bien des choses que j'ai faites depuis pour les pauvres orphelins de Turin....; bref, elle m'a ordonné l'achat de ce jardin et l'établissement ici d'une maison de religieuses. »

L'événement ne tarda pas à vérifier ces paroles. Le propriétaire du terrain vendit, quoique non sans peine. Quant au propriétaire du jardin ou maison de campagne, il répondit qu'il ne céderait point sa villa pour son pesant d'or. Quelques jours après, il mourut; son héritier aimait aussi beaucoup cette propriété; mais, informé de la destination qu'on lui voulait donner, il s'empressa de la céder à des conditions très avantageuses pour les Salésiens, dont il est resté un des collaborateurs les plus généreux. Ainsi dom Branda se rendit acquéreur des deux côtés, et, dès le mois de novembre 1886, les religieuses de Notre-Dame Auxiliatrice furent installées. Elles ont déjà un petit collège et un noviciat.

La maison des jeunes gens a des ateliers de menuiserie, d'ébénisterie, de sculpture, de cordonnerie, de reliure, de typographie et de stéréotypie, ainsi qu'une académie de musique vocale et instrumentale.

Dom Bosco, en s'éloignant, laissa en Espagne, plus que dans aucun autre pays, la réputation d'un thaumaturge, car nulle part ailleurs, en aussi peu de temps, on ne vit autant de grâces merveilleuses obtenues par lui. Nous en raconterons trois, en reproduisant textuellement, dans sa sécheresse éloquente de procès-verbal, l'extrait du Journal de la maison, que dom Branda lui-même a bien voulu nous communiquer :

« Sarria-Barcelone, 28 avril 1886.

» Rosa Tarragona y Dore, fille de feu Joseph et de Séraphine, âgée de trente ans, du village de Pons, diocèse d'Urgel, malade à une jambe depuis trois ans, à la suite d'une chute, les efforts des médecins et chirurgiens n'ayant rien pu pour la guérir, est venue visiter dom Bosco. C'était une espèce de pèlerinage ; plus de cinquante personnes du même diocèse se trouvaient avec elle. Rosa marchait appuyée sur deux femmes, ses compagnes, et, même avec cet appui, se tenait à grand'peine. Elle reçut la bénédiction de dom Bosco à six heures du soir, dans le parloir de la maison. Sortie et à peine descendue de l'escalier, sur la porte qui donne dans la cour de l'établissement, elle se trouva tout d'un coup guérie. Elle revint immédiatement, suivie de ses compagnes, remercier dom Bosco et la très sainte Vierge de la grâce reçue. »

« Sarria-Barcelone, 30 avril 1886.

» Domingo Medina y Pujol, fils de Joseph et de Célestine, de Barcelone (rue Feu de la Creu, n° 22, quatrième étage), âgé de treize ans, atteint de la gangrène à un doigt de la main droite ; nulle cure n'avait réussi ; l'amputation du doigt, et probablement de la main, était décidée ; a assisté à la messe de dom Bosco, reçu sa bénédiction ; le jour suivant, son doigt se trouvait parfaitement sain et guéri. »

« Sarria-Barcelone, 5 mai 1886.

» Stefania Marty y Debernose, de Gracia, près Barcelone (rue Torrente de la Olla, n° 290), depuis dix-huit ans avait une maladie de nerfs qui ne lui permettait de rien faire, pas même son ménage ; voulut visiter dom Bosco ; trouva opposi-

tion de la part de son mari, pas très pieux ; choisit un moment où il était sorti, prit une voiture et arriva comme dom Bosco commençait sa messe ; y assista avec dévotion, reçut sa bénédiction et fut instantanément guérie. Venue en voiture, repartit à pied, sans même remercier dom Bosco, mais toute bouleversée et craignant ce que dirait son mari.

» Le 1^{er} juin suivant, elle et lui sont venus ensemble remercier. L'homme était transformé dans ses idées ; une grâce spirituelle était descendue sur lui, tandis que la femme obtenait grâce matérielle. »

Une terrible catastrophe, que rien ne pouvait faire prévoir ni éviter, éprouva en 1887 les maisons salésiennes d'Italie. Dom Bosco fut obligé d'adresser à ses coopérateurs une circulaire où il disait :

« Le 23 février, un tremblement de terre est venu ruiner en un instant des pays presque entiers. Les dommages sont immenses et les victimes nombreuses, surtout en Ligurie.

» Pour ce qui nous concerne, je dois avant toutes choses, et l'âme pleine de reconnaissance envers Dieu, vous déclarer que nous n'avons à déplorer aucun accident de personnes. Salésiens, religieuses et enfants de toutes nos maisons, tous sauvés ; point de morts, ni blessures, ni contusions....

» Mais sur quelques parties du littoral, à Varazzo, Alassio, Bordighera, il a fallu passer plusieurs nuits sous la tente, dans les cours et les jardins : comment, en effet, se risquer, même le jour, dans des maisons qui pouvaient s'écrouler à chaque instant?....

» Les dégâts sont considérables ; la façade de l'église du collège d'Alassio menace ruine ; la maison de Vallecrosia, près Bordighera, a été tellement ébranlée qu'on a dû l'évacuer, puis fermer les écoles publiques et le pensionnat de filles, et en même temps rendre à leurs familles une partie des enfants, tandis qu'on envoyait à Nice de Montferrat celles qui demeuraient orphelines ou dont les maisons s'étaient écroulées....

» Comment faire pour réparer tant de désastres?.... Je ne puis abandonner des œuvres qui nous ont coûté beaucoup

d'argent et des fatigues immenses. Il faut pourvoir aux frais de voyages, de réparations, comme aussi à l'entretien des enfants qui n'ont plus d'asiles... Si j'étais encore valide, j'irais moi-même vous tendre la main ; néanmoins j'ai la ferme espérance d'obtenir de votre charité les secours nécessaires. »

De cette charité il fut le premier à donner l'exemple sans compter. Il adopta vingt jeunes filles ou jeunes garçons devenus orphelins.

Il fit également cette remarque, que plusieurs de ses coopérateurs, habitant la région la plus éprouvée, avaient été préservés comme par miracle. « Je vois là, disait-il, la preuve d'une protection céleste que je n'ai jamais trouvée en défaut ; Dieu a tant de manières de rendre ainsi, quelquefois sans que l'on s'en doute, le centuple promis dans l'Évangile à qui fait l'aumône pour l'amour de lui ! »

Et il terminait par son refrain habituel : « Rendons grâce à Notre-Dame Auxiliatrice, et demandons-lui de nous couvrir toujours de son manteau maternel ! »

Malgré sa faiblesse, il ne résista pas au désir d'aller lui-même solliciter des secours, sans cependant dépasser Gènes, que les chemins de fer ont mise, en quelque sorte, dans la banlieue de Turin. Il s'y montra, le 21 avril 1887, dans la vaste basilique de Saint-Sire. Quand il parut, entouré de ses principaux collaborateurs génois et de quelques-uns de ses religieux, l'assemblée entière se leva avec respect ; un sympathique murmure parcourut la profondeur des nefs, et tous les yeux cherchèrent le saint vieillard qui, lentement et péniblement, gagnait sa place pour entendre le sermon de charité. L'archevêque vint s'asseoir auprès de lui.

Le prédicateur, M^{gr} Omodée-Zorini, avait son sujet tout indiqué : d'une part, les désastres du tremblement de terre ; de l'autre, l'éloge de la charité personnifiée devant lui dans le fondateur de l'Oratoire, et aussi celui du zèle apostolique, personnifié dans l'archevêque de Gènes, si souvent sur la brèche pour la vérité et la justice. M^{gr} Omodée fut éloquent ;

en présence de ce double spectacle si édifiant, la piété des auditeurs fut généreuse, et les maisons salésiennes du littoral purent réparer leurs ruines.

Quand dom Bosco voulut sortir, la foule, jusque-là retenue par l'ordre des cérémonies, forma autour de lui un cercle étroit, qui se déplaçait avec lui et ne consentait pas à se rompre. Tout le monde voulait le voir, le toucher, lui parler une fois encore. Il mit une heure pour arriver à la sacristie.

« On s'explique cet enthousiasme de vénération, dit le journal auquel nous empruntons ces détails : tout près de nous, à Sampierdarena, une des maisons salésiennes exerce une telle influence chrétienne que, par le spectacle seul qu'elle nous offre, nous chéririons et admirerions l'œuvre de dom Bosco, lors même que nous ne connaîtrions pas le fondateur (1). »

Cependant, plus dom Bosco approchait de sa fin, plus le surnaturel devenait en quelque sorte son élément naturel.

Le 1^{er} janvier 1886, quelques semaines avant de se mettre en route pour l'Espagne, recevant à l'Oratoire de Turin les quatre-vingts élèves environ qui formaient les classes de quatrième et de cinquième, il leur dit : « Je voudrais bien avoir des étrennes à vous donner, car vous êtes la joie de ma maison. »

Avisant à ces mots un petit sac de papier qui renfermait des noisettes : « Tenez, ajouta-t-il, en puisant dans le sac et en donnant une poignée du contenu à son plus proche voisin ; c'est bien peu de chose ! »

— Et il n'y en aura pas pour tous, pensa l'écolier en recevant le cadeau. »

Mais, à la surprise universelle, la distribution continua, et chacun reçut autant de noisettes qu'en pouvaient contenir ses deux mains réunies.

Tout le monde étant enfin pourvu, on fit observer à l'aimable distributeur que trois ou quatre des élèves se trouvaient absents.

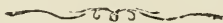
(1) *Le Cittadino*, de Gènes, 22 avril 1887.

« Il ne serait pas juste qu'on les oubliât, » reprit dom Bosco. Il replongea la main dans le sac et en tira encore la part des absents.

Lorsqu'on lui reparla de ce fait, il avoua que pareille chose lui était déjà arrivée pour des châtaignes, dans le temps où il faisait parfois lui-même la cuisine de ses enfants. Puis, après un instant, son visage étant devenu très sérieux, il ajouta :

« Une autre fois, il n'y avait que trois hosties dans le ciboire ; cependant j'ai pu donner la communion à toutes les personnes qui se sont présentées à la sainte table.... et il y en avait beaucoup (1). »

(1) DESPINEY, page 375, édition de 1888.



CHAPITRE XXVI.

DERNIÈRES VISITES A DOM BOSCO. — DERNIÈRE CIRCULAIRE
ET DERNIÈRES FONDATIONS.

L'excursion à Gênes fut, croyons-nous, la dernière de dom Bosco hors de Turin.

Dans Turin une des dernières, sinon la dernière, fut sa visite au restaurant Sogno, où l'attendaient neuf cents ouvriers des cercles catholiques du nord de la France, se rendant en pèlerinage à Rome, et qui avaient sollicité le bonheur de le voir.

Dom Bosco y descendit appuyé sur les bras de M. Léon Harmel et de dom Rua. Il s'arrêtait presque à chaque pas pour dire, des yeux plus que de la voix, combien il était heureux de retrouver d'anciens amis; l'attendrissement, autant que la faiblesse, lui coupait la parole. Prévenu que la salle n'avait pu les contenir tous, il s'assit à l'extérieur, devant la porte de l'établissement.

Après quelques minutes de repos, et quand tous les pèlerins furent réunis autour de lui, dom Bosco les bénit de toute son âme, eux et leurs familles absentes, puis, se sentant trop fatigué et trop ému, il chargea dom Rua de prendre la parole à sa place.

Dom Rua remercia et félicita la France, la vraie, que dom Bosco, lui aussi, travaillait à refaire. « A cette France, dit-il, lui et ses œuvres doivent beaucoup. Il voudrait pouvoir laisser monter à ses lèvres le cri qui est au fond de son cœur »

Vive la France! Cela ne lui est point permis ; mais ce que personne ne pourra lui défendre, c'est de le jeter vers Dieu avec un élan de reconnaissance et de particulière affection. »

Après cette allocution, chacun des pèlerins vint devant dom Bosco et lui baisa la main ; on se mettait à genoux pour recevoir de lui une médaille de Marie-Auxiliatrice. Pendant cet émouvant défilé qui dura trois quarts d'heure, le vénéré vieillard ne cessait de faire les meilleurs souhaits : « Que la sainte Vierge vous protège et vous guide jusqu'au paradis ! » et, s'il parlait à des prêtres : « Que Dieu vous accorde de lui donner beaucoup d'âmes ! » Un pèlerin de Chartres lui apprit qu'il connaissait dom Bellamy et qu'il l'aimait beaucoup. Dom Bosco retint par la main celui qui avait prononcé ce nom : « Mais alors, lui dit-il, si dom Bellamy est votre ami, vous êtes le mien, parce que moi aussi je l'aime beaucoup : il est mon ami et... *très mon bel ami.* » Son bon sourire souligna aimablement ce jeu de mots qui exprimait un sentiment vrai.

Pour écarter jusqu'à la possibilité d'une manifestation quelconque, la municipalité avait déployé un luxe de police que le sérieux et la bonne tenue de la population turinaise rendaient assez inutile : il y avait donc très peu de monde au *Valentino*. Un incident très remarqué, ce fut que des hommes de la police firent comme les autres, et vinrent s'agenouiller aussi pour recevoir une médaille.

Dom Bosco, en regagnant l'Oratoire, rappelait avec un vif accent de reconnaissance les plus petits détails de cette scène pieuse ; il recommanda de les donner à tous les coopérateurs, dans les bulletins publiés en différentes langues. « Pouvons-nous ne pas dire aussi, ajoute le *Bulletin*, que dom Bosco a reçu dans cette soirée des preuves nombreuses d'une générosité devenue proverbiale ? Il faut qu'on sache bien et surtout quelle longue et lumineuse traînée de foi laissent derrière eux les pèlerinages de France. »

Un correspondant d'un journal belge a raconté la visite qu'il fit, au mois de décembre 1887, à dom Bosco :

« Pour arriver jusqu'à lui j'eus à gravir d'innombrables escaliers, et là, sous les combles, j'entrai dans une très modeste chambre. J'y remarquai toutefois deux magnifiques tableaux à la plume, qui attestent que si l'Institut a pour but de former des artisans, on y rencontre aussi des artistes. Je me trouvais en présence des principaux collaborateurs du fondateur, l'un, le révérend dom Rua, son vicaire général, et l'autre, le révérend dom Durando, son assistant. Le premier, jeune encore, dans lequel on reconnaît de prime abord l'homme d'action, le second, dont la figure ascétique rappelle singulièrement les traits émaciés de saint Vincent de Paul.

» Comme l'antichambre était pleine de visiteurs où se confondaient toutes les classes de la société, dom Durando eut l'obligeance de me faire passer dans sa cellule. En y pénétrant, je fus tout à fait saisi de voir un pareil dénuement. Bien des pauvres sont mieux logés et mieux meublés que cet éminent religieux, et je me dis à part moi que l'état-major salésien se contentait pour logis d'un corps de garde. L'expression est peu révérencieuse sans doute, mais c'est l'impression qui me vint à l'instant même. Et voilà comment vivent les chefs de ces communautés religieuses, dont les richesses fabuleuses et l'avidité légendaire fournissent un thème inépuisable aux déclamateurs des parlements ou des cabarets. Plus laborieux que des manouvriers, plus pauvres que les pauvres eux-mêmes, ils peuvent répéter cette parole de l'Apôtre : « De l'or et de l'argent, je n'en ai pas, mais ce que j'ai, je te le donne : Lève-toi et marche ! »

» Enfin j'allais avoir le bonheur de pouvoir aborder dom Bosco. Le cœur me battait un peu plus qu'en approchant des puissants du monde, en pensant que j'allais me trouver en présence d'un de ces hommes que Dieu se plaît à susciter à certains moments pour montrer ce que sont et ce que peuvent les saints.

» La sainteté — que de gens éclairés ce mot fait sourire ! Et cependant, même au point de vue humain, les saints ont joué un rôle immense dans la vie des peuples. Qui oserait

dire, par exemple, que l'influence *sociale* d'un saint Vincent de Paul n'a pas été autrement profonde, autrement durable et surtout autrement heureuse que celle d'un Richelieu ou d'un Mazarin? Qui oserait dire que l'initiative providentielle de dom Bosco dans cette épineuse question ouvrière, si elle vient à se généraliser, n'apportera pas des solutions inespérées?

» Tout en faisant ces réflexions, mon tour d'entrer arriva. Je jetai un rapide coup d'œil dans la chambre aussi pauvrement, aussi misérablement meublée, devrais-je dire, que possible, et j'aperçus avec émotion un vénérable vieillard, assis sur un canapé usé, courbé par l'âge et les labeurs d'un long apostolat.

» Ses forces défaillantes ne lui permettaient plus même de se tenir debout, mais il releva la tête, qu'il tenait inclinée, et je pus voir ses yeux un peu voilés, mais pleins encore d'une intelligente bonté. Dom Bosco parle parfaitement le français; sa voix était lente et marquait un certain effort, mais il s'exprimait avec une remarquable netteté. Je trouvai chez lui un accueil d'une simplicité chrétienne, à la fois digne et cordiale. Ce qui me toucha bien profondément, ce fut de rencontrer chez un vieillard presque moribond et sans cesse assailli de visiteurs, un intérêt aussi sympathique, aussi vrai, pour ceux qui l'approchent.

» En quels termes émus il me parla de l'évêque de Liège et de son zèle ardent pour les œuvres ouvrières! Chez dom Bosco l'épée a usé le fourreau, mais quelle force d'âme encore dans ce corps débile! Avec quels accents d'intime regret il déplorait que sa faiblesse ne lui permit plus de se dévouer activement à la direction de ses innombrables œuvres! Et cependant qui plus que lui a le droit d'entonner avec confiance le cantique du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum in pace?* La discrétion m'obligeait malheureusement à abrégé beaucoup plus que je ne l'aurais désiré cette émouvante entrevue avec un homme que Dieu a visiblement marqué de son sceau et qui, dans peu de jours peut-être, ira recevoir

ces magnifiques récompenses promises à ceux qui ont combattu le bon combat !

Permettez-moi de recommander instamment à ceux de vos lecteurs qui se rendent en Italie la visite de l'Institut de la via Cottolengo. Ils en sortiront émus, ravis et songeurs, et se répéteront avec une intime conviction : Là est la vérité, là est la vie, là est la solution de ces formidables questions sociales que le sphinx du xix^e siècle pose aux hommes d'Etat et aux penseurs, — car il est écrit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. »

» J. B. (1) »

Déjà depuis longtemps l'existence du saint patriarche semblait ne plus tenir qu'à un fil. En 1884, le docteur Combal, de Montpellier, appelé pour l'ausculter, l'avait examiné minutieusement, durant une heure entière, et avait terminé son examen par cette déclaration : « On est libre de raconter des choses merveilleuses de dom Bosco. Pour moi, le plus grand miracle est qu'il puisse vivre, usé comme il l'est. Il ressemble à un vêtement qui ne tient plus, à force d'avoir été porté, et qu'on devrait renfermer soigneusement dans un meuble, si on veut le conserver encore un peu de temps. »

Malgré cet excès de faiblesse, dom Bosco n'acceptait aucune trêve avec les immenses sollicitudes que lui imposaient ses œuvres. Former des projets et en poser les jalons avec une sûreté de coup d'œil étonnante, assister avec une persévérance surhumaine à toutes les délibérations du Chapitre; lire, apostiller toutes les lettres qui lui arrivaient si nombreuses chaque jour, y répondre parfois de sa main; retenir la direction immédiate de la pieuse Société salésienne; se montrer enfin l'âme de toutes choses : tel est le prodige que le Père présenta à ses enfants jusqu'au terme de sa vie.

Sa mémoire était restée souple et fidèle comme aux plus beaux jours de sa jeunesse; il suffisait de prononcer devant lui le nom d'une personne avec laquelle il avait été en rap-

(1) *Gazette de Liège*, supplément du 5 janvier 1887.

ports ou d'une de ses maisons : il retrouvait immédiatement les moindres détails concernant la personne, et la situation exacte des affaires de la maison.

Nous croyons devoir reproduire ici en entier sa dernière circulaire à ses coopérateurs et coopératrices. Elle est longue, mais elle fixe, à peu de chose près, l'état de la Société salésienne au décès du fondateur ; de plus, elle respire jusqu'au bout ce que l'avenir appellera l'esprit de dom Bosco, zèle, charité, douceur : saint François de Sales doublé de saint Vincent de Paul, comme nous l'avons dit déjà ; nous avons la confiance qu'on la trouvera courte :

LETTRE DE DOM BOSCO AUX COOPÉRATEURS SALÉSIENS.

« Généreux et bien chers Coopérateurs,

» Ma santé chancelante ne me permet pas de vous écrire aussi longuement que mon cœur le souhaiterait ; mais je ne puis me résoudre à ne point vous adresser, cette année encore, la lettre prescrite par notre règlement, pour m'entretenir quelque peu avec vous : n'êtes-vous pas les bienfaiteurs de mes enfants, et n'est-ce pas vous qui soutenez avec une infatigable charité les œuvres confiées par Dieu à la pieuse Société de saint François de Sales ? Et que dois-je vous dire ? Je vous inviterai tout d'abord à réciter avec moi au moins un *Pater*, *Ave* et *Requiem æternam* pour plus de 1,000 coopérateurs et coopératrices, retournés à Dieu dans le cours de l'année qui s'achève. Je vous demanderai de remercier avec moi le Seigneur de ce que, parmi tant de victimes de la mort, il a eu la bonté de nous épargner et de nous faire voir un nouvel an. Réjouissons-nous aussi ensemble, pleins d'une sainte allégresse, des bonnes œuvres sans nombre qu'avec le secours d'en haut nous avons pu accomplir pour le salut des âmes et pour le plus grand bien de la société. Apprenez enfin que ce qui nous reste à faire semble se multiplier à mesure que grandissent nos efforts : c'est vous dire que la raison et la religion exigent de nous une bonne volonté plus

entière, des sacrifices plus généreux, et une somme plus considérable que jamais de charité efficace.

COUP D'ŒIL RAPIDE SUR L'ENSEMBLE DES PRINCIPALES ŒUVRES
ACCOMPLIES PENDANT L'ANNÉE 1887.

» Le *Bulletin salésien* vous a fait connaître, dans l'ordre de leur accomplissement, les principales œuvres auxquelles nous avons consacré l'année qui vient de finir ; je crois néanmoins utile de les grouper sous vos yeux comme en un tableau qui vous donne une vue d'ensemble.

» La première et la principale est la consécration de l'église du Sacré-Cœur de Jésus à Rome. La splendeur des rites sacrés, la présence de nombreux prélats et membres du Sacré Collège, le choix de musique classique, rien n'a manqué à cette inauguration solennelle ; mais ce qui m'a causé la plus grande joie, c'est la pleine satisfaction de notre saint-père Léon XIII, qui m'avait confié, dès le commencement de son glorieux pontificat, le soin d'édifier ce monument.

» A Vallecrosia, près de Bordighera, on a réparé les dégâts causés à la maison de Marie-Auxiliatrice par le tremblement de terre du 23 février dernier.

» Il a fallu reprendre presque depuis les fondements la construction entière, qui était devenue à peu près inhabitable ; les dortoirs, les classes et le clocher de l'église ont exigé de sérieuses et longues réparations : l'édifice pourra être livré au culte le 18 décembre. A Mathi (près Turin) on a exécuté à l'usine à papier des travaux importants qui feront monter à 4,000 kilos par jour la fabrication, actuellement de 1,500 seulement ; cet accroissement de production, en permettant d'abaisser le prix de vente, viendra en aide à la presse catholique.

» A Catane (Sicile), nous avons fait l'acquisition d'une propriété dite *Villa Piccioni*. Elle comprend environ 8,000 mètres de terrain, et une humble maisonnette, destinée à céder la place à une vaste construction pour un Oratoire et une école

professionnelle. La charité généreuse de la noble cité ne nous fera pas défaut : c'est l'instrument dont se servira la Providence pour ouvrir un asile de plus aux enfants du peuple, à qui on enseignera, avec le moyen de gagner honorablement leur pain, le secret de devenir l'appui de leurs familles et d'honnêtes citoyens. La ville sera la première à ressentir les heureux résultats de cette institution. A Marseille, nous avons dû aussi acheter un lot considérable de terrain pour agrandir l'Oratoire Saint-Léon, devenu insuffisant ; nous aurons par conséquent bientôt la consolation de pouvoir admettre un plus grand nombre d'enfants. Les mêmes mesures ont été prises pour donner une nouvelle extension aux maisons de Paris et de Lille, pour la France ; d'Utrera (Séville) et de Sarria-Barcelone, en Espagne ; enfin de Faenza et Florence, en Italie.

» A Trente (Tyrol) la haute bienveillance de Son Altesse le prince-évêque, le précieux appui du premier magistrat de la cité, et le concours de nombreuses personnes ecclésiastiques et laïques, toutes dévouées aux œuvres charitables, nous ont permis de faire une fondation, en acceptant la direction d'un orphelinat. L'entrée des Salésiens en Autriche ouvre la voie à de nouveaux établissements que la Providence et le zèle des catholiques ne tarderont pas, je l'espère, à semer en grand nombre dans le vaste empire. A Londres, la piété généreuse d'une noble dame nous a mis à la tête d'une école où se pressent environ deux cents élèves, garçons et filles ; en outre M^{re} l'évêque de Southwark a confié aux Salésiens l'administration d'une paroisse d'environ 30,000 âmes, presque tout entière protestante ; j'aime à espérer que le temps amènera de nombreuses conversions (1).

» Je dois à mes coopérateurs de leur faire connaître que les ouvriers de salut soutenus par eux ne négligent rien pour procurer la plus grande gloire de Dieu.

» Dans différents pays, les autorités civiles leur ont rendu les témoignages les plus honorables.

(1) Les catholiques compris dans le chiffre donné plus haut sont très peu nombreux encore : 2,000 à peine.

» A Catane (Sicile) et à Saint-Nicolas de los Arroyos, dans la République Argentine, c'est le choléra qui leur a fourni la précieuse consolation de porter aux victimes du fléau des secours spirituels et temporels ; et le tremblement de terre qui a ravagé la Ligurie et en particulier la petite ville de Dianomarina, les a trouvés au poste du dévouement. Dans ces deux circonstances ils ont pris un soin tout spécial des orphelins. Pour ce qui concerne l'Amérique, je serais certainement bien long si j'entreprenais de vous indiquer, même brièvement, tout ce que la protection divine et la charité catholique nous ont permis d'y opérer durant l'année qui vient de finir. En dehors des missions, dont je vais vous dire un mot aussi, les Salésiens ont ouvert à Conception du Chili une école professionnelle, et disposé des résidences : à Punta-Arenas (Chili), à Chol-Malal et à Guardia-Pringles, en Patagonie (République Argentine).

» Dans tous ces postes et ailleurs encore, on a construit des chapelles assez grandes pour servir à l'instruction des infidèles et pour assurer en même temps le service du culte.

» Beaucoup de maisons, surtout les Oratoires et les écoles professionnelles, ont reçu des agrandissements considérables, grâce auxquels des centaines d'enfants ont pu trouver un abri ; pour ne parler que des principales, je nommerai Patagones et Viedma sur les rives du Rio Negro, Paysandù dans l'Uruguay, et Saint-Paul de Nictheroy au Brésil. Les missions n'ont pas été négligées. M^{gr} Cagliero, vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale, M^{gr} Fagnano, préfet apostolique de la Patagonie méridionale, se sont avancés, l'un jusqu'aux gorges des Cordilières, l'autre dans la Terre de Feu, au prix de fatigues inouïes et au milieu des plus graves périls, mais avec de grands et consolants résultats.

» Les missionnaires ont eu en effet le bonheur de jeter le germe de la divine parole dans le sein d'une terre déshéritée ; ils ont pu découvrir des tribus inconnues, étudier leurs mœurs et préparer, grâce à l'établissement de centres d'évangélisation, des conquêtes merveilleuses à la civilisation, par

la foi que personne encore n'a portée à ces pauvres âmes. Je ne puis passer à un autre sujet sans offrir à mes bien-aimés coopérateurs mes plus vives actions de grâces pour leur inépuisable charité. Tout récemment encore, contraint par une nécessité particulièrement pressante, j'ai dû faire appel à leur générosité en faveur des missions salésiennes : il m'est doux de reconnaître que ma voix a été entendue ; les secours qui m'arrivent me réjouissent dans le Seigneur, parce qu'ils m'apportent le moyen de continuer la prompte diffusion de l'Évangile dans les plus lointaines contrées du monde.

» Il y a quelques jours à peine, une expédition de huit Salésiens faisait route pour Quito, capitale de la République de l'Équateur. Leur premier soin sera d'ouvrir des classes et d'installer des ateliers pour les enfants ; mais ils ne tarderont pas à porter la lumière de la foi à des milliers de pauvres Indiens qui vivent au pied des Andes et ne connaissent pas encore les bienfaits de la civilisation chrétienne.

» Enfin, je suis heureux de vous annoncer que la pieuse société dont vous faites partie à un titre si réel ne sera pas la dernière à concourir au spectacle qu'offre le monde catholique ; cette joie sainte et filiale qui remplit tous les cœurs à l'approche du jubilé sacerdotal de Léon XIII, nous l'éprouvons vivement, nous aussi, et nous avons cherché à la témoigner dans la mesure de nos humbles forces.

» Toutes nos maisons d'Europe et d'Amérique, et nos chers néophytes eux-mêmes, du fond de la Patagonie, ont réuni nombre d'objets précieux ; l'évêque salésien les déposera lui-même au pied du trône auguste du Père commun des fidèles, avec notre hommage de profonde vénération pour ses vertus, d'inébranlable attachement à sa personne sacrée, et de vive allégresse en présence des gloires de ses noces d'or.

NOUVELLES MAISONS & ŒUVRES DES FILLES DE MARIE-AUXILIATRICE.

» Nos sœurs, appelées Filles de Marie-Auxiliatrice, ont eu la consolation, elles aussi, d'étendre leurs œuvres en faveur

des enfants de l'autre sexe. Elles ont pris la direction de salles d'asile, ouvert des écoles, des ouvroirs et des patronages en huit endroits. En Italie, Gattinara, Torre di Baio, Parigliano, Pecetto Torinese et Mathi.

» A Moncrivello et à Novare, la charité de deux zélées coo-pératrices a procuré aux sœurs deux vastes bâtiments qui seront bientôt aménagés pour recevoir de nombreuses élèves.

» En Amérique, dans l'Uruguay, une noble famille de Montevideo a fait une fondation complète à Paysandù; plusieurs centaines de petites filles fréquentent déjà le Patronage du dimanche et l'externat.

» Les maisons des sœurs à Buenos-Ayres et à Patagones ont été agrandies; dans cette dernière, on a même recueilli quelques enfants de la Terre de Feu; on les a instruites, puis baptisées, pour offrir à Dieu les prémices de ces malheureuses peuplades, perdues à l'extrémité du monde.

» A Bronte (Sicile), nos sœurs se sont prodiguées au chevet des cholériques; quelques-unes, pour l'amour de Jésus-Christ, n'ont pas hésité à s'installer dans le Lazaret, afin de soigner plus facilement les victimes du fléau.

» Je n'ai fait qu'indiquer les principales œuvres accomplies par ceux à qui vous fournissez le moyen de travailler à la gloire de Dieu par le salut des âmes : le *Bulletin* vous en ayant donné tous les détails, je me suis dispensé d'y revenir; et puis j'ai hâte de vous parler d'une autre œuvre qui doit nous être particulièrement à cœur, l'année prochaine. Ce coup d'œil, un peu rapide peut-être, jeté sur nos labeurs, vous permettra cependant de voir quelle abondance de fruits a produits votre charité. Secours temporels, éducation et instruction donnés à une foule d'enfants des deux sexes, recueillis à quelque titre que ce soit dans les oratoires, écoles professionnelles, patronages du dimanche, ouvroirs, classes quotidiennes et hebdomadaires, églises et chapelles; nombreuses conversions d'infidèles, à qui le missionnaire est allé porter, jusqu'aux terres inexplorées, la civilisation chrétienne; la foi conservée chez tant de chrétiens d'Europe et

d'Amérique surtout, où chaque année le torrent de l'émigration amène par centaines de mille de pauvres gens qui, pour trouver le bien-être ici-bas, risquent toujours et perdent souvent leur héritage du ciel; ajoutez à ce résultat magnifique le bien incalculable opéré par la publication incessante, et en quantités innombrables, de bons livres de tout genre, tous de nature à exciter l'esprit religieux et à nourrir la piété, vous aurez alors une idée générale, mais bien incomplète, du fruit de vos aumônes. Après Dieu, auteur de tout bien, c'est à vous que la Société salésienne doit la joie suprême d'avoir procuré le salut des âmes. Nous ne l'oublions pas, soyez-en sûrs, et nous demandons continuellement au Seigneur qu'il daigne faire retomber sur vous, en bénédictions abondantes, vos sacrifices de tous les jours en faveur de nos enfants, dont vous êtes la providence visible.

ŒUVRES PROPOSÉES POUR L'ANNÉE 1838.

» Les entreprises que je devrais recommander à votre charité, pour le cours de l'année qui commence, sont nombreuses et importantes; mais il en est une qui me tient à cœur d'une manière toute particulière.

» Les fidèles peuvent maintenant jouir de l'église du Sacré-Cœur de Jésus à Rome; ils peuvent y entendre la parole divine, y recevoir les sacrements, y trouver enfin tous les secours de nature à entretenir et augmenter en eux la vie chrétienne. C'est beaucoup, sans doute, mais ce n'est pas tout.

» Notre saint-père Léon XIII désire que l'Oratoire, commencé comme complément de l'église salésienne, soit achevé selon les proportions déjà réglées. L'établissement pourra recevoir au moins cinq cents élèves, qui représenteront les petits enfants de la Palestine accourant se grouper autour de la personne adorable de Jésus pour être comme eux bénis, instruits, dirigés dans le chemin de la vertu et formés pour le ciel.

» Cette œuvre est hautement réclamée par les circonstances. Rome compte par centaines des enfants originaires de la ville ou venus d'un peu partout, que la pauvreté, l'état d'abandon ou les embûches des mauvais exposent aux plus grands dangers du corps et de l'âme. Beaucoup d'entre eux, parce qu'ils ne trouvent d'asile fixe nulle part, se livrent à l'oisiveté, grandissent dans le vice, et, après avoir fait leurs premières armes dans le mal, ont enfin maille à partir avec la justice et vont finir dans les prisons. D'autres, et ils sont nombreux aussi, accourus de divers points pour chercher du travail, se consolent de leur insuccès dans une honteuse inaction; entraînés par de mauvaises compagnies, ils perdent même cette religion qui a dans la ville éternelle son centre, d'où elle répand sur le monde entier la vivifiante ardeur de ses rayons bienfaisants. Quel malheur qu'un pauvre enfant doive trouver le naufrage de sa foi et de ses mœurs précisément dans cette Rome qui, par le Vicaire de Jésus-Christ, a illuminé et illumine encore, sanctifia et continue de sanctifier les peuples! Si des ruines de ce genre causent au Pape une douleur cruelle quand elles se produisent sur n'importe quel point de l'Eglise, elles l'affligent profondément quand elles se renouvellent constamment, comme sous ses yeux, sans qu'il puisse ni les prévenir ni y porter remède, quand surtout les victimes sont des enfants nécessairement légers et inexpérimentés, qui sont cependant l'espoir de l'Eglise et de la société.

» Or il est en notre pouvoir de mettre un baume souverain sur cette blessure faite au cœur de Rome; nous pouvons, par le même acte, sauver de nombreux enfants, reconforter le courage du pontife romain, et consoler le Cœur de Jésus : vous avez deviné que l'érection de l'Oratoire projeté est le moyen de procurer ce multiple résultat. Il n'est plus permis d'en douter, après la parole du Pape; et le zélé pontife a daigné me dire à ce sujet son sentiment formel dans l'audience particulière que j'ai eu le bonheur d'obtenir en mai dernier.

» Sa Sainteté venait d'apprendre avec plaisir l'inauguration de l'église du Sacré-Cœur. Après m'avoir chargé de remercier les Salésiens et les coopérateurs qui avaient contribué à la sainte et difficile entreprise, le saint-père ajouta : « Mettez-
» vous maintenant à l'œuvre pour achever le plus tôt possible l'Oratoire déjà commencé, afin que nous ayons la
» consolation d'y réunir et d'y sauver tant de pauvres enfants, en leur apprenant à devenir de bons chrétiens et
» d'honnêtes citoyens. A cette fin, je vous bénis, vous et
» tous ceux qui vous viendront en aide. »

» Ces paroles du Vicaire de Jésus-Christ sont gravées au plus profond de mon cœur, et j'avais hâte de les livrer à vos méditations.

» Il serait vraiment digne de votre zèle, en 1887-1888, d'honorer les splendides fêtes jubilaires de Léon XIII, en menant à bonne fin les œuvres principales qu'il vous a confiées, à peine monté sur le siège de Pierre. La première est terminée, et nous l'avons présentée au Souverain Pontife par la consécration solennelle de l'église du Sacré-Cœur, le 14 mai 1887; c'était comme une inauguration du jubilé sacerdotal. Et maintenant, le nouveau monument sacré excite, avec tant d'autres merveilles de Rome, l'admiration des pèlerins qui y accourent de tous les points de l'univers. Quelle douce consolation vous procurerait votre charité si, à la fin de l'année qui commence, nous pouvions couronner dignement ces fêtes des noces d'or et dire au saint-père : « L'asile que vous appeliez de vos vœux les plus ardents est prêt à sauver des enfants; plusieurs centaines de ces chers petits y ont trouvé un abri protecteur; près de vous et comme à l'ombre de votre chaire suprême, ils grandiront en vrais fils de l'Eglise et en bons citoyens, avec les plus sérieuses garanties de moralité, et préparés à toutes les luttes de la vie. »

CONCLUSION. — QUATRE SOUVENIRS.

» Je veux, en terminant, vous laisser quatre pensées en

guise de souvenir. Je remarque en premier lieu qu'une maison où l'aumône est en honneur ressemble à la mer. Le soleil a beau, par l'évaporation, prélever sur elle un tribut considérable : son immensité n'est pas amoindrie pour cela ; c'est que ces nuages, chargés d'eau, se résolvent en pluie, en neige, en glace, et après avoir, sous ces diverses formes, arrosé et fécondé la terre, se hâtent de rentrer, sous forme de fleuves, dans le sein de l'océan.

» C'est exactement l'image de ce qui arrive à une personne, à une famille qui consacre ses biens, ou seulement son superflu, à procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain.

» L'aumône de chacun peut n'être qu'une goutte : mais unie à tant d'autres, elle forme comme un nuage qui se résout en une pluie de bienfaits sur une infinité d'infortunes, sur les fidèles et les infidèles, sur des enfants en danger de se pervertir, sur des familles, des populations, sur la société humaine tout entière. Et ces bienfaits ne sont jamais perdus. Ceux qui les reçoivent les reconnaissent par des prières, et ces prières ont une force particulière pour obtenir des grâces ; de plus, l'éducation religieuse et morale que permettent de leur donner les aumônes accumulées les forme à la vertu ; grandissant dans un bon milieu, ils prêchent plus tard sans effort, dans leur vie publique et privée, la concorde et la paix ; le travail, l'industrie et le commerce profitent de cette transformation ; les vols, les rixes, les rébellions diminuent, et, pour ainsi dire, sans qu'il s'en doute, tout citoyen ressent les heureux effets de cet état de choses et voit rentrer dans sa maison, en sécurité prospère, le centuple de ce qu'il avait consacré aux œuvres de religion et de charité.

» Le premier souvenir peut donc revêtir la forme suivante : *Si nous tenons à prendre un soin véritable de nos intérêts spirituels et temporels, tâchons avant tout de soigner les intérêts de Dieu, et procurons, par l'aumône, le bien temporel du prochain.*

» Le second souvenir me fournit l'occasion de vous rappeler qu'ordinairement, pour obtenir de Dieu une grâce par l'in-

tercession de la très sainte Vierge ou de quelques saints, on a coutume de poser à peu près une sorte d'*ultimatum*. « *Si cette grâce m'est accordée, je ferai telle aumône, telle offrande.* » Ce mode de procéder, très permis, peut être employé ; toutefois, je ne le crois pas de nature à obtenir promptement et avec certitude les faveurs divines, celles surtout qui nous tiennent plus à cœur. La note générale d'une demande ainsi faite est une défiance vis-à-vis de Dieu, de la très sainte Vierge et des saints invoqués. Il serait bien préférable et bien plus efficace de donner *avant* ce que nous voudrions offrir seulement *après* avoir obtenu la grâce sollicitée.

» Donner *avant*, c'est accomplir une bonne œuvre qui, fécondée par la foi et la confiance en Dieu, a sur son cœur une puissance particulière. Donner *avant*, c'est obliger en quelque sorte Dieu, la très sainte Vierge et les saints à ne pas être en reste de générosité avec nous, qui nous sommes comme abandonnés à leur bonté souveraine et à leur précieuse intercession. Donner *avant*, c'est procurer l'accomplissement des paroles de Jésus-Christ, qui recommande en ces termes l'aumône : *Donnez, et on vous donnera : date, et dabitur vobis*. Comme on le voit, Jésus-Christ ne dit pas : *Promettez de donner, et on vous donnera*, mais bien : *Donnez, vous autres, d'abord, et ensuite on vous donnera*.

» L'expérience démontre que ce moyen est extraordinairement efficace pour obtenir les grâces les plus signalées ; j'ai pu m'en convaincre des milliers de fois.

» Voici donc le second souvenir : *Si vous voulez obtenir plus facilement une grâce, faites d'abord vous-même la grâce, c'est-à-dire l'aumône aux autres, avant que Dieu ou la très sainte Vierge vous ait exaucé. Date, et dabitur vobis*.

» En troisième lieu, retenez bien que la loi de l'aumône en faveur de la religion et du prochain n'est pas seulement un conseil dont nous puissions nous dispenser sans porter tort à notre âme, mais que c'est un précepte véritable et rigoureux, compris dans les commandements de la loi divine : les uns nous obligent à honorer Dieu et à l'aimer. les autres

nous font un devoir de l'amour du prochain. Le simple conseil, c'est l'abandon total de ce que l'on possède, comme le pratiquent les divers religieux, qui s'engagent à la pauvreté volontaire ; mais il y a un précepte qui oblige à donner le superflu de son avoir, selon ce passage de l'Évangile : *Quod superest date elèmosynam*. Et c'est pour l'observation de ce précepte que Jésus, au jour du jugement, dira aux réprouvés : *Retirez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel !* Et pourquoi ? Parce que vous n'avez pas fait l'aumône à qui en avait besoin. C'est pour n'avoir pas donné le superflu de ses biens au pauvre Lazare que, selon la parole de Jésus-Christ, le mauvais riche fut enseveli dans l'enfer : *Mortuus est dives et sepultus est in inferno*. Et ce sont ceux de qui les pauvres ne reçoivent rien que l'apôtre saint Jacques déclare avoir une foi morte, sans utilité pour le salut éternel.

» Le même apôtre ajoute que *la religion pure et immaculée* consiste à *pourvoir aux besoins des veuves et des orphelins*, c'est-à-dire à accomplir les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles. Tous ces passages, comme les autres paroles de l'Esprit-Saint sur le même sujet, prouvent jusqu'à l'évidence que ne pas faire l'aumône selon ses moyens, est d'un chrétien qui ne l'est que de nom, d'un homme qui, au jour du jugement, entendra prononcer contre lui une sentence de condamnation, d'un homme enfin qui aura beau apporter d'autres mérites : comme le riche sans miséricorde, à son tour il verra Dieu sans miséricorde pour lui.

» Vous avez compris le troisième souvenir : *Au moyen des œuvres de charité, nous fermons sous nos pieds les portes de l'enfer, et nous ouvrons celles du Paradis*. Enfin, je dois vous dire que ma santé va déclinant à vue d'œil : je sens que je vous quitte, et je prévois le jour prochain où il me faudra payer mon tribut à la mort et descendre au tombeau. Si mes prévisions se réalisaient et si cette lettre doit être la dernière que vous recevrez de moi, voici le quatrième souvenir que je vous laisse : *Je recommande à votre charité toutes les œuvres que Dieu a daigné me confier pendant près de cinquante ans ;*

je vous recommande l'éducation chrétienne de la jeunesse, les vocations ecclésiastiques et les Missions lointaines ; mais je vous recommande aussi, et d'une manière toute particulière, le soin des enfants pauvres et abandonnés qui, sur la terre, furent toujours la portion de ma famille la plus chère à mon cœur, et qui seront, je l'espère par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ma couronne et ma joie dans le ciel. Et maintenant, il ne me reste plus qu'à invoquer Dieu, afin qu'il daigne répandre sur vous, sur les vôtres et sur vos intérêts ses plus précieuses bénédictions ; si ma prière est exaucée, vous aurez une vie heureuse et pleine de mérites, couronnée, au jour fixé par Dieu, de la mort des justes.

» A cet effet, les Salésiens et tous les enfants de nos maisons unissent tous les jours leurs prières aux miennes ; et par l'intercession de Marie-Auxiliatrice et de saint François de Sales, nous avons la ferme et bien douce espérance de nous retrouver tous réunis au sein de l'éternité bienheureuse.

» Ayez la charité de prier à votre tour pour moi, qui me dis avec la plus profonde reconnaissance, bien-aimés coopérateurs,

» Votre serviteur très humblement dévoué.

» Jean Bosco, *prêtre.*

» Turin, 8 décembre 1887. »

Après les fondations que mentionne sa dernière circulaire (à Rome, en Angleterre, en Autriche, à l'Equateur), dom Bosco eut la joie d'en inaugurer quelques autres qui furent le couronnement de sa carrière.

A Val-Salice, où il avait déjà un collège, il ajouta, en 1887, un séminaire pour les missions étrangères, et donna de ses propres mains, le 24 novembre, mais dans l'église de Marie-Auxiliatrice de Turin, l'habit ecclésiastique à trois élèves de ce séminaire, un Français, un Polonais, un Anglais, et au prince Auguste Czartorisky, héritier d'une des plus grandes familles de l'Europe. La cérémonie fut imposante, bien que le cardinal Alimonda, qui devait la présider, fût empêché par la maladie.

Ce fut un moment solennel que celui où, après le chant du *Veni, creator*, dom Bosco, debout, prononça d'une voix faible mais claire encore, l'*exuat vos Dominus veterem hominem cum actibus suis* : que le Seigneur vous dépouille du vieil homme et de ses actes mauvais ; et l'un après l'autre, les jeunes apôtres vinrent revêtir la soutane bénite par dom Bosco. L'assistance ne pouvait comprimer une vive émotion ; et les enfants de l'Oratoire se voyaient déjà, dans un avenir plus ou moins éloigné, appelés à la même gloire apostolique.

En France, la pieuse société salésienne prit en charge, au mois de janvier 1888, l'orphelinat agricole de Gevigney (Haute-Saône), don de M. Willemot, ancien président du conseil général de ce département. Ayant perdu depuis 1838 son unique enfant, M. Willemot avait résolu de consacrer sa fortune aux orphelins. Après bien des difficultés surmontées, un contrat conforme à ses désirs fut passé, le 11 novembre 1887, entre lui et dom Albéra, supérieur de l'Oratoire salésien de Marseille, ainsi que dom Rua, au nom de dom Bosco.

Les religieuses de Marie-Auxiliatrice fondèrent aussi vers la même époque, à Guines, près de Calais, une maison pour les jeunes filles.

En Belgique, M^{gr} Doutreloux, évêque de Liège, sollicitait depuis longtemps une fondation salésienne pour sa ville épiscopale. Le chapitre de la société, réuni à Turin le 8 décembre 1887, ne voyait d'autre réponse à donner qu'un délai illimité, et dom Bosco était du même avis. Mais après une visite personnelle de l'évêque, il donna sa parole et fixa l'époque où ses enfants se rendraient à Liège. On se demanda quel était le mystère d'un tel changement d'idée chez un homme dont les déterminations, une fois mûrement prises, restaient généralement immuables. Faut-il en chercher la raison dans une échappée sur des vues ordinairement cachées aux conseils humains ? Dieu le sait.

Enfin, en Angleterre, la maison projetée fut établie à Londres, quartier de Battersea, au milieu d'une population

ouvrière composée en majeure partie d'Irlandais. Cette fondation a pris le nom de maison du Sacré-Cœur de Jésus ; elle occupe l'emplacement où se trouvait jadis le jardin de Thomas Morus, l'illustre chancelier martyr.

Dom Bosco surveillait et dirigeait tout cela, de son regard paisible et doux, du fond de son petit appartement de l'Oratoire de Saint-François de Sales, sa première maison. Son appartement, composé de deux chambres étroites, à peine meublées, et d'une salle d'attente, s'ouvrait sur une petite galerie au midi. C'est là qu'il faisait encore quelques pas, au bras d'un de ses prêtres, depuis que ses jambes affaiblies lui refusaient leur service. Il se plaisait tantôt à sourire aux enfants, qui jouaient dans une des cours que dominaient ses fenêtres, tantôt à mesurer, sur des cartes appendues à la muraille, les infatigables progrès de ses missionnaires et de ses fondations diverses, dispersées bientôt par toute la terre. Lui-même se considérait comme un instrument passif entre les mains de la Providence : « C'est Marie-Auxiliatrice qui opère par dom Bosco, répétait-il souvent ; sans elle dom Bosco serait un prêtre ignoré, enseveli dans la dernière paroisse du Piémont. »

Son humilité avait quelque chose de naïf et ne ressemblait point à celle des autres. Si on l'interrogeait sur certaines faveurs extraordinaires dont il avait été l'objet, par exemple sur *il Grigio*, le fameux chien, il confirmait les faits sans vantardise, mais sans fausse honte, sans nulle recherche ni coquetterie. Il souffrit que, de son vivant, non seulement son enfance et la vie admirable de sa mère, mais quelques-uns de ses miracles personnels fussent mis par écrit et publiés. On s'en est étonné parfois, on a même trouvé là un sujet de scandale ; on s'est demandé s'il était sincèrement humble. C'est qu'on connaissait mal son extrême simplicité.

« Mon cher ami, disait-il un jour à un de ses disciples, si Dieu eût trouvé un prêtre plus petit, plus faible et surtout plus nul que dom Bosco, il l'eût à coup sûr chargé de cette œuvre. Pour moi, je devrais être desservant dans quelque pauvre hameau de montagne ; c'est tout ce que je mérite. »

CHAPITRE XXVII.

MORT DE DOM BOSCO.

Plusieurs deuils successifs furent comme un avertissement pour dom Bosco. Les meilleurs de ses amis dans le monde, en dehors de ses enfants, le précédèrent de quelques mois ou de quelques jours seulement. Ce fut d'abord l'illustre abbé Jacques Margotti, directeur de l'*Armonia*, le Louis Veuillot de l'Italie (1); ce fut ensuite l'éditeur parisien Josse, qui eut

(1) Dom Bosco ne rencontra pas d'ami plus fidèle ni de défenseur plus intrépide que M. Margotti. En 1860, quand l'Oratoire eut les honneurs de la persécution officielle, ce fut M. Margotti, qui, plus vivement traqué lui-même que nul autre, oublia ses propres dangers pour apporter les conseils et les encouragements au Valdocco. On lit dans le *Bulletin salésien* de juin 1887 :

« La presse catholique de tous les pays porte le deuil de l'abbé Margotti; elle a loué la sagesse et la constance du champion autorisé, convaincu, éloquent, de la religion et du droit, du pape et de la patrie; elle a retracé en termes émus les quarante années de labeur qui ont couvert de gloire ce prêtre admirable et procuré à l'Eglise, comme à la société civile, des bienfaits immenses. Pour nous, il fut un bienfaiteur, et nous ne sommes pas près de l'oublier.

» Quand il pensait qu'une visite pourrait apporter un peu de joie à dom Bosco déjà souffrant, M. Margotti accourait, malgré ses propres infirmités, et passait auprès de son ami, des moments où il n'était pas seul à être heureux. Le lundi de Pâques a été le dernier de ces jours qui, en nous le faisant mieux connaître, nous le faisaient aimer davantage.

» Il vint à l'Oratoire et causa longtemps cœur à cœur avec dom Bosco, lui offrant de nouveau, et pour la millièème fois, son concours, ses ressources, son influence, se mettant, en un mot, complètement à la disposition de notre Père. Et comme dans le cours de sa vie, en qualité d'homme d'action, il en venait toujours aux actes, apprenant que dom Bosco se rendait à Rome pour la consécration de l'église du Sacré-Cœur, il voulut remettre une dernière aumône pour cette œuvre, qu'il avait appuyée de tout son pouvoir, avec un zèle plein d'aimables industries.

» Il embrassa dom Bosco et lui souhaita prompt et heureux retour, sans se douter que cet adieu était le dernier. » Il mourut le 6 mai, fête de saint Jean *ante portam Latinam*, qui est la fête des imprimeurs, et aussi un peu des journalistes.

le bonheur de mourir le 24 décembre 1887, en sortant du confessionnal ; enfin, le 31 janvier, ce fut M. Colle de la Farlède, dont le jeune fils, Louis-Fleury-Antoine, avait eu dom Bosco pour biographe.

Dom Bosco les pleura et en conçut pour lui-même, nous ne dirons pas les plus sombres, car la mort ne l'effrayait pas, mais les plus vifs pressentiments. « Hâte-toi, disait-il à l'économe (on remarquera cette douce et paternelle familiarité qui le faisait tutoyer tous ses enfants), hâte-toi de demander une concession pour ma tombe. » Afin de concéder à ce désir plusieurs fois exprimé, on entama des négociations avec la municipalité de Turin ; et comme elles traînèrent en longueur : « Si tu ne te hâtes pas davantage, ajouta-t-il sur un ton de plaisanterie qui lui était familier, quand je serai mort, je me ferai porter dans ta chambre. »

Ce fut sur ses instances pressantes que l'on fixa au mois de mai 1887 la consécration de l'église du Sacré-Cœur à Rome. A ceux qui lui opposaient l'état peu avancé des travaux et le priaient de remettre la cérémonie à l'année suivante, il répondait invariablement : « Je sais tout cela, mais je veux voir l'église consacrée ; si l'on diffère, je ne la verrai pas. »

On parlait quelquefois en sa présence de son jubilé sacerdotal, en 1891 ; mais alors il disait à ses plus intimes : « Vous êtes dans l'illusion ! » Une éminente bienfaitrice de ses orphelins étant près de mourir et l'ayant fait appeler à son chevet : « Ah ! madame la comtesse, lui dit-il, vous deviez immoler deux veaux gras pour mon jubilé sacerdotal ; c'était convenu entre nous ; est-ce que vous allez faillir à la parole donnée ? Mais rassurez-vous, je n'ai pas le droit de vous reprendre de manquer à ce rendez-vous de fête, car, de mon côté, je n'y serai pas plus fidèle que vous. »

Enfin, au mois de novembre 1887, se trouvant au chevet d'un de ses prêtres gravement malade et déjà administré, il lui commanda de reprendre confiance : « Ton tour n'est pas encore venu ; c'est un autre qui doit prendre ta place. » En

effet, le malade guérit, et le malade qui mourut ensuite le premier dans la maison, ce fut lui, dom Bosco. Circonstance plus remarquable encore : son lit étant peu commode pour les infirmiers, on le mit dans le lit même où il avait trouvé, moribond, le prêtre qu'il était venu consoler. Il ne pouvait prendre sa place plus complètement.

En dehors des paroles de ce genre, dont la signification échappait le plus souvent et qui n'ont été comprises qu'après coup, la constante diminution de ses forces inspirait les plus justes appréhensions.

Le 6 décembre, les missionnaires salésiens demandés par la république de l'Equateur partaient pour leur lointaine destination. Dom Bosco voulut descendre à l'église pour présider la cérémonie des adieux.

Soutenu par son secrétaire dom Viglietti et par l'abbé Festa, il prit place dans le sanctuaire, pendant le sermon de dom Bonetti. L'assistance entière se tenait debout pour le voir. Mais lorsque les chers voyageurs eurent défilé devant lui pour lui baiser la main, il faillit tomber, traversa la cour au milieu des acclamations des enfants, et rentra chancelant dans sa chambre.

Le lendemain lui apporta une grande consolation, M^{gr} Cagliero arriva de Patagonie. Dom Bosco le reçut dans ses bras en pleurant, et aussitôt l'idée lui vint de réunir une dernière fois ceux de ses enfants, les aînés de l'Oratoire, qui pouvaient quitter pour quelque temps les divers emplois parmi lesquels ils étaient dispersés. Il manda dom Cerutti, dom Branda, dom Albéra. En les attendant, ou à mesure qu'ils arrivaient, il semblait rajeunir, il plaisantait sur ses douleurs, et, parlant de son dos qui se voûtait de plus en plus, il répétait ces vers d'une chanson piémontaise :

O schina, pòvra schina,
T' as fini de porté bascina (1).

(1)

O échine, pauvre échine,
Tu as fini de porter charge.

Depuis plusieurs années, les infirmités lui interdisaient de confesser tous les matins, comme il l'avait fait durant presque un demi-siècle ; mais il tenait à consacrer encore à ce ministère, qui était vraiment le sien, le soir du mercredi et celui du samedi. Après le curé d'Ars, personne peut-être, de nos jours, n'a autant confessé que lui. Le 17 décembre, une trentaine de pénitents, la plupart des classes supérieures et en voie de déterminer leur vocation, se présentèrent dans son antichambre. L'abbé Festa, second secrétaire de dom Bosco, voulait les éloigner ; mais lui, après avoir tenu conseil un instant avec lui-même, s'écria : « Laissez-les entrer : c'est la dernière fois ! » Il les confessa, et, effectivement, ce furent les dernières confessions qu'il entendit.

Le 20 décembre, il voulut sortir encore ; on le transporta dans son fauteuil jusqu'à une voiture, où dom Viglietti, son premier secrétaire, et dom Bonetti s'installèrent à ses côtés. Devant l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, un inconnu fit arrêter la voiture. C'était un brave homme de Pignerol, qui tenait absolument à parler à dom Bosco. A peine le vénérable vieillard l'eut-il aperçu, qu'il le reconnut pour un de ses premiers enfants, un de ceux qu'il avait recueillis tout au début de son orphelinat.

« Eh ! lui demanda-t-il, comment vont tes affaires ?

— Tantôt bien, tantôt mal, répondit le paysan, mais je tâche d'être toujours un digne fils de dom Bosco.

— Bravo, je te remercie, Dieu te récompensera, prie pour ton vieux Père ! »

Et il le congédia en lui recommandant de sauver son âme. Puis se tournant vers son secrétaire :

« Viglietti, lui dit-il, dès que nous serons rentrés à la maison, souviens-toi d'écrire ces paroles, qui seront pour vous tous : Que les supérieurs salésiens traitent toujours avec bonté leurs inférieurs, et surtout les gens de service ! »

On le conjurait de demander à Dieu sa guérison, mais il ne voulut jamais y consentir. « Vous vous rappelez, disait-il, ce que je vous ai répété souvent lorsque j'étais en santé :

« L'unique sacrifice que j'aurai à faire à l'heure de la mort, ce sera de vous quitter. » Un de ses anciens élèves étant venu le voir de fort loin, avec son jeune fils, dom Bosco dit à l'oreille de dom Rua : « Ils ne sont pas riches, tu leur paieras leur voyage à tous deux en mon nom. »

Nous avons déjà noté la plénitude avec laquelle il se donnait à ses amis et à ses interlocuteurs ; chacun le possédait si bien qu'il croyait le posséder sans partage. Un de ses fils, au sortir d'un entretien avec lui durant sa dernière maladie, disait plein d'émotion : « C'est donc moi, je le vois maintenant, c'est moi que le bon Père aimait le plus. — Dieu le sait ! lui répondit un autre Salésien, mais, de mon côté, j'ai des raisons de penser que c'est moi. » Et tous les autres confrères présents avouèrent qu'ils avaient pu croire, chacun pour soi, à une préférence analogue. Il n'y avait eu là ni calcul de la part de dom Bosco, ni exagération hypocrite ; seulement l'amour paternel avait chez lui un rare développement. L'amour paternel, l'amour le plus désintéressé qui soit sur terre, et, par suite, le plus parfait, est un fidèle reflet de l'amour universel du Créateur. De même que le Créateur veille sur chaque chose individuellement, sans perdre de vue l'ensemble de l'univers, de même l'amour paternel a ce doux privilège que, parmi les enfants, selon la belle expression d'un poète :

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Lorsqu'un père, lorsqu'une mère contemplent un de leurs enfants, c'est celui-là qu'ils préfèrent ; mais si leurs yeux ou leur pensée s'attachent à un autre, celui-ci absorbe aussitôt leur cœur. Puissance merveilleuse de concentration et de dilatation, simultanée en Dieu, successive dans l'homme ; sans cela, l'amour paternel serait trop parfait pour l'humanité !

Cependant, à la grande surprise des médecins, une amélioration se produisit dans l'état du malade le 1^{er} janvier 1888. Ses enfants respirèrent. M^{gr} Cagliero demanda l'autori-

sation de se rendre à Nice-en-Montferrat pour une cérémonie de prise d'habit. « Va, répondit dom Bosco, mais reviens, et ne tarde pas. » Un instant après, il dit à son secrétaire : « Cher Viglietti, te souviens-tu pourquoi, lors du premier départ de Cagliari pour l'Amérique, je n'ai pas voulu te laisser aller avec lui ? »

Dom Viglietti répondit par des larmes.

« Bien, bien, reprit dom Bosco, je vois que tu t'en souviens, car je te l'ai annoncé dès ce temps-là : C'est toi qui dois me fermer les yeux. »

Toute la ville de Turin, ou, pour mieux dire, l'univers catholique tout entier, se reprenaient à espérer avec les enfants de dom Bosco. M^{re} Cagliari, de retour après quatorze jours, sollicitait, avec dom Branda, une nouvelle autorisation d'absence ; il désirait aller aux fêtes de Rome. « Non, attendez encore, répondit dom Bosco ; attendez jusqu'à la Saint-François de Sales ; alors, un autre vous commandera. »

Le cardinal Alimonda, qui vint en personne plusieurs fois, le duc de Norfolk, l'archevêque de Malines, l'archevêque de Cologne, l'évêque de Trèves, l'archevêque de Paris, et un certain nombre d'amis piémontais ou de pèlerins étrangers qui se rendaient à Rome ou en revenaient, obtinrent successivement la faveur d'approcher du vénéré malade. A l'archevêque de Paris, il demanda avec instance sa bénédiction. M^{re} Richard obtempéra à ce pieux désir, mais aussitôt il se jeta lui-même à genoux pour recevoir celle du Père des orphelins.

« Oui, dit dom Bosco, je bénis Votre Grandeur, et je bénis Paris.

— Et moi, s'écria le saint archevêque, je dirai à Paris que j'apporte la bénédiction de dom Bosco. »

Mais les médecins n'avaient jamais partagé l'illusion des Salésiens. Le docteur Fissore écrivait : « Dom Bosco est perdu. Il est atteint d'une affection cardio-pulmonaire ; le foie est attaqué ; la moelle épinière présente une complication qui engendre la paralysie dans les membres inférieurs. Cette

maladie n'a aucune cause directe ; elle est le résultat d'une existence usée par le travail ; la lampe s'éteint faute d'huile. »

Le 25 janvier, au lendemain de la visite de l'archevêque de Paris, dom Bosco tomba dans un délire intermittent, ou plutôt dans un assoupissement profond. Mais on l'entendait souvent prononcer avec amour quelque courte prière, ou murmurer le nom de quelqu'un de ses enfants ou des bien-fauteurs de ses œuvres. Le 27, on parlait autour de son lit de l'inscription à mettre sur la tombe de son digne ami, le comte Colle de la Farlède. Dom Rua proposait ce texte : *Orphano tu eris adjutor* : Tu seras l'appui de l'orphelin. M^{gr} Cagliero aurait préféré : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* : Heureux qui sait secourir le pauvre et l'abandonné ! Dom Bosco, qui paraissait ne prendre aucune attention à l'entretien, ouvrit les yeux et parvint à faire entendre, syllabe par syllabe, une sentence plus belle encore que toutes les autres, et qui peint si bien sa vie à lui-même et toute l'œuvre salésienne : « Vous graverez, dit-il : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me* : Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a adopté. »

Le 29 janvier, fête de saint François de Sales, il reçut le saint viatique. Pendant plusieurs heures il élevait fréquemment les bras vers le ciel en disant : *Fiat voluntas tua*. Mais comme la paralysie gagnait peu à peu le côté droit, il continua avec le bras gauche son acte de résignation, et lorsqu'il eut perdu complètement la parole, on le vit, durant tout le jour et la nuit suivante, employer le peu de forces qui lui restaient à lever sa main gauche ; cette offrande muette était un spectacle de profonde édification.

Le mardi 31 janvier, vers deux heures du matin, il entra en agonie. Joseph Buzzetti rappela en toute hâte les supérieurs majeurs qui s'étaient retirés très tard d'auprès de lui. Bientôt dans la chambre du mourant se trouvèrent réunies, on peut le dire, plus de personnes qu'elle n'en pouvait contenir ; prêtres, clercs et laïques se serraient, à genoux, autour du

lit. Mais ici nous ne saurions mieux faire que de transcrire simplement le *Bulletin salésien* :

« A l'arrivée de M^{sr} Cagliero, dom Rua lui cède l'étole et passe à la droite de dom Bosco. Alors, se penchant à l'oreille du bien-aimé Père : *Dom Bosco*, lui dit-il d'une voix étranglée par la douleur, *nous sommes là, nous, vos fils. Nous vous prions de nous pardonner toutes les peines que nous avons pu vous causer; en signe de pardon et de paternelle bienveillance, donnez-nous une fois encore votre bénédiction. Je vous conduirai la main et je prononcerai la formule.*

» Quelle scène de déchirante émotion ! Tous les fronts se courbent jusqu'à terre et dom Rua, rassemblant toutes les forces que lui laisse l'angoisse du moment, prononce les paroles de la bénédiction, en même temps qu'il élève la main déjà paralysée de dom Bosco pour appeler la protection de Notre-Dame Auxiliatrice sur les Salésiens présents et sur ceux qui sont dispersés sur tous les points du globe.

» Vers trois heures, on recevait de Rome la dépêche suivante : *Saint-père donne du fond du cœur la bénédiction apostolique à dom Bosco gravement malade. — Cardinal Rampolla.*

» Monseigneur avait déjà lu le *Proficiscere*.

» A quatre heures et demie, à notre église de Notre-Dame Auxiliatrice sonne l'*Angelus*, que tous les assistants récitent autour du lit. Puis dom Bonetti suggère au vénéré malade une oraison jaculatoire qu'il avait répétée bien des fois les jours précédents : — *Vive Marie!* — Tout à coup le faible râle qui durait depuis une heure et demie cessa; et pour un instant la respiration redevint régulière et tranquille. L'instant fut bien court : ce dernier souffle s'éteignait : — *Dom Bosco meurt!* — s'écria dom Belmonte. Ceux que la lassitude avait jetés sur une chaise accoururent aussitôt : M^{sr} Cagliero disait la prière suprême : *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie!... Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie!... Jésus, Marie, Joseph, que j'expire en paix avec vous!* Le moribond poussa trois

soupirs à peine perceptibles : DOM BOSCO ÉTAIT MORT ! Il comptait 72 ans 5 mois et 15 jours.

» La pendule marquait 4 heures 45. Dom Rua, prenant alors la parole, trouva dans sa filiale vénération pour dom Bosco la force de montrer aux assistants, en quelques mots entrecoupés, les sublimes enseignements de cette mort couronnant une telle vie. M^{sr} Cagliero, à son tour, d'une voix aussi peu assurée, entonna le *Subvenite, sancti Dei*, puis bénit la vénérable dépouille, en demandant pour l'âme qui venait de la quitter le repos éternel. Il ôta ensuite son étole et en revêtit le défunt, à qui on joignit les mains pour y faire tenir le crucifix où s'étaient posées tant de fois, et avec une indicible ferveur, les lèvres du mourant.

» Le *De profundis*, récité à genoux, ne fut qu'un long sanglot. »



CHAPITRE XXVIII.

FUNÉRAILLES DE DOM BOSCO.

Le corps fut laissé toute la matinée sur le lit où il venait d'expirer ; il fut ensuite lavé et habillé, avec l'aide des infirmiers, par Enria, un des premiers enfants de dom Bosco, et depuis longtemps attaché spécialement à sa personne. Un photographe et un peintre furent autorisés à prendre les traits du défunt ; c'est tout ce que les supérieurs voulurent permettre : la pensée seule de mouler ce visage vénérable leur semblait une profanation. La même délicatesse les fit s'opposer à un embaumement. Un des médecins disait : « Je connais dom Bosco depuis longtemps ; son corps m'inspire un tel respect que je ne me sentirais pas le courage de le profaner. »

La ville de Turin, instruite du douloureux événement, était sous une pénible et profonde impression. Beaucoup de magasins se fermèrent dès le matin ; ils portaient l'inscription suivante : « Fermé pour cause du décès de dom Bosco. » La foule assiégeait la porte de l'Oratoire et demandait avec instances à contempler les restes de l'homme de Dieu. On ne put admettre d'abord que le personnel de la maison, ensuite les sœurs de Marie-Auxiliatrice et un petit nombre de personnes connues. Le corps, revêtu des ornements sacerdotaux violets, la barrette sur la tête et le crucifix entre les mains jointes, fut assis dans un fauteuil, au fond de la galerie située derrière la chapelle privée de dom Bosco. Quand on entra dans cette

chapelle, la porte, ouverte à deux battants, laissait apercevoir, au fond de la galerie, le défunt adossé à la fenêtre qui a vue sur l'église de Saint-François de Sales. Les traits n'étaient nullement altérés, et sans la pâleur du visage et des mains qui tranchait sur le violet de la chasuble, on eût dit dom Bosco endormi et réjoui par une vision du ciel. Cette illusion n'était pas seulement celle de ses enfants ; tous les visiteurs la partageaient ; instinctivement on marchait sur la pointe des pieds pour ne pas le réveiller, en venant s'agenouiller devant lui et déposer un baiser de tendre vénération sur cette main blanche qui tant de fois s'était levée pour bénir.

Dom Michel Rua, vicaire et successeur de dom Bosco, dominant sa douleur par le sentiment du devoir, avait déjà télégraphié la triste nouvelle au souverain pontife, au cardinal Alimonda et aux diverses maisons salésiennes. En recevant la dépêche, Léon XIII leva les yeux au ciel et s'écria : « *Dom Bosco è un santo, un santo, un santo* (1) ! »

Dom Rua rédigea ensuite une lettre de part destinée aux coopérateurs salésiens et qui, tirée à 53,000 exemplaires (2), ne fut pas encore suffisante et n'arriva pas à tous. Cette circulaire se terminait ainsi :

« Avec le concours et les conseils de mes confrères, je suis sûr d'avance que la pieuse Société de Saint-François de Sales, soutenue par le bras de Dieu, forte de la protection de Marie Auxiliatrice et de la généreuse charité des coopérateurs salésiens, continuera les œuvres créées par son vénéré et regretté fondateur, et en particulier l'éducation chrétienne de la jeunesse pauvre et abandonnée et les missions aux pays infidèles.... Salésiens, Filles de Notre-Dame Auxiliatrice, coopérateurs, chers enfants confiés à nos soins, nous n'avons plus notre bon Père au milieu de nous ; mais nous le retrouverons au ciel, si nous mettons en pratique ses conseils et si nous marchons fidèlement sur ses traces. »

(1) Dom Bosco est un saint, un saint, un saint !

(2) 32,000 pour l'Italie, 13,000 pour la France, 8,000 pour les pays de langue espagnole.

Cependant la galerie intérieure était trop étroite pour recevoir les visiteurs. L'église de Saint-François de Sales elle-même devait être à peine suffisante; mais c'était la première qu'il eût édifiée; berceau de la pieuse Société, elle remplaçait le misérable hangar où il avait commencé son apostolat d'éducation populaire; pouvait-on choisir un autre endroit pour y recevoir les derniers hommages du peuple à l'ami de ses enfants abandonnés? Et quelle prédication éloquente que celle de ce pauvre prêtre endormi du sommeil des ouvriers qui succombent à la fatigue, au soir d'une vie prématurément usée par la charité! Pouvait-on garder pour quelques privilégiés seulement ce doux et fortifiant spectacle? Le corps fut donc transféré, le 1^{er} février au matin, dans le sanctuaire de l'église de Saint-François de Sales.

Tandis que s'opérait le transport, la communauté assistait, dans la grande église de Marie-Auxiliatrice, à une messe solennelle de *Requiem*, précédée de la récitation du rosaire et pieusement couronnée par une communion générale.

A l'issue de cette cérémonie, les enfants et les ouvriers de l'Oratoire furent admis à visiter les restes vénérables de leur bienfaiteur. Le jour commençait à paraître, mais les tentures noires entretenaient une demi-obscurité qui eût imposé le recueillement, si le besoin de prier n'eût pas été spontané dans tous ces cœurs.

Sur l'autel, caché sous les draperies, se dressait une grande croix, l'unique espérance du bien-aimé défunt, qui était assis comme à l'ombre de l'instrument du salut. Autour de lui, des cierges nombreux; leur lumière douce laissait voir ce visage béni, où, après trente heures, la mort n'avait pas encore mis son empreinte.

Cependant les enfants se pressent dans la chapelle devenue trop étroite. A travers leurs larmes, ils cherchent à voir la chère apparition qui est là, devant eux, élevée de quelques degrés, dans le sanctuaire.

Dans l'attitude d'un homme qui dort, la tête légèrement inclinée à gauche, les traits calmes, reposés, presque sou-

riants, les yeux légèrement entr'ouverts, mais dirigés vers le crucifix qu'il serre pieusement dans ses mains jointes, dom Bosco repose. *Notre Père ! Il était notre Père !* répétaient dans un même cri douloureux ces mille cœurs brisés, et tous pleuraient à cette vue et à celle de cette chaire, de cet autel, de ce confessionnal, qu'il avait occupés durant tant d'années et où il ne reparaitrait plus.

Mais, malgré tout, le deuil avait je ne sais quel fond d'intime allégresse. Les prières commencées pour dom Bosco prenaient instinctivement une autre direction et se changeaient en prières adressées à lui.

L'église de Saint-François de Sales fut ouverte au public vers huit heures du matin. La grande cité s'ébranla tout entière pour venir saluer la dépouille du patriarche. Le cours Reine-Marguerite et celui du Valdocco livraient passage à une foule immense et recueillie. La place de Marie-Auxiliatrice était encombrée d'équipages. Une multitude de vendeurs de journaux criaient et distribuaient par milliers l'*Unità cattolica* et le *Corriere nazionale*, tous deux pleins de détails sur le défunt et ornés de son portrait. On évalua à quarante mille le nombre des étrangers qui défilèrent dans la petite église de Saint-François durant cette journée de mercredi.

Les précautions prises pour maintenir l'ordre permettent de croire que ce chiffre n'avait rien d'exagéré. Le commandeur Voli, maire de Turin, en magistrat prévoyant, avait mis à la disposition de dom Rua de fortes escouades d'agents, tant pour les cours intérieures que pour les abords de la maison.

Autour du fauteuil où dom Bosco recevait la dernière visite du peuple qu'il avait tant aimé, se tenaient, seuls autorisés à stationner et à s'agenouiller longtemps, les Pères salésiens, le clergé de Turin et les prêtres de l'hospice Cottolengo. Il y avait aussi quelques bancs disposés pour les vétérans de l'Oratoire, dont plusieurs venus de loin, et qui ne pouvaient s'arracher à cette filiale et suprême entrevue avec celui auquel ils devaient tout.

On lui faisait toucher des médailles, des chapelets ; une

main pieuse et délicate glissa sous sa chasuble une offrande pour ses orphelins, enveloppée dans un papier portant ces simples mots : « Bien-aimé dom Bosco, priez pour moi ! » Mais parmi les grâces obtenues, il en est une que nous devons mentionner (1).

La sœur Adeline Marchesi, religieuse de Marie-Auxiliatrice (Oratoire de Sainte-Angele, via Cottolengo, 33, à Turin), était depuis quelque temps complètement aveugle, à la suite d'une attaque de goutte seraine. Les médecins jugeaient l'infirmité incurable.

Adeline Marchesi se fit conduire à la chapelle ardente où reposait dom Bosco, dans l'église de Saint-François de Sales. En y arrivant, elle fut étonnée de distinguer d'abord des lumières, puis, entre celles-ci, la forme vague et, peu à peu, quelques traits du défunt. Enhardie, et quoiqu'on voulût la retenir, elle saisit la main droite du vénéré cadavre, qu'elle trouva docile et flexible, et la porta à ses yeux. A l'instant même elle recouvra pleinement la vue.

Elle renvoya la personne qui l'avait amenée, resta aussi longtemps qu'on le lui permit, à remercier Dieu et son bienheureux serviteur, et s'en retourna seule. Ses yeux sont depuis parfaitement sains et clairs.

Vers neuf heures du soir, après la sortie des étrangers, tous les enfants de l'Oratoire se rendirent auprès de la chère dépouille, pour faire la prière du soir. Lorsqu'elle fut achevée, dom Francesia adressa au jeune auditoire, toujours agenouillé, quelques mots qui allèrent remuer jusqu'au fond de l'âme maîtres et enfants.

« Voyez-vous là, devant vous, notre bien-aimé père, avec » ce calme imposant du dernier repos, avec ce sourire qui est » resté sur ses lèvres ? On dirait qu'il veuille encore vous par- » ler, et vous attendez presque qu'il se lève et vous fasse en- » tendre pour la dernière fois le son pénétrant de cette voix

(1) Elle est attestée par une lettre, en date du 12 avril, de la supérieure du couvent de Marie-Auxiliatrice, de Turin, sœur Thérèse.

» si chère.... Mais non, c'est bien fini!.... Il ne peut plus
» vous les répéter, ces saints enseignements qu'il vous donna
» si souvent.

» Et c'est moi qui dois vous laisser ce dernier souvenir.
Mais, dans ce sanctuaire où dom Bosco s'est sacrifié pour
vous, que puis-je vous rappeler, sinon la dernière parole
qu'il nous a léguée pour vous : *Dites à mes enfants que je
les attends tous en paradis.* »

Pendant cette allocution bien courte, dom Bosco, dans la
sérénité de la mort, paraissait bénir une fois encore sa famille
réunie autour de lui.

On eut de la peine à emmener les enfants dans leurs dor-
toirs : immobiles, ils paraissaient ne plus rien écouter, et ne
pouvaient se résoudre à quitter ce père si bon, qu'ils ne de-
vaient plus revoir ici-bas.

Des prêtres et des coopérateurs salésiens passèrent la nuit
dans la chapelle ardente. A l'aube du jeudi 2 février, le corps,
revêtu des ornements sacrés, fut déposé dans trois cercueils :
le premier, où il repose, est en zinc capitonné de soie ; le se-
cond, enfermant le premier, est en plomb, et le troisième,
enveloppant le tout, en chêne avec vis, poignées et orne-
ments en bronze doré ; sur le couvercle s'étend une large
croix.

On ne le ferma point immédiatement, afin d'attendre les di-
recteurs des Oratoires de France.

La messe des funérailles fut chantée dans l'église de Marie-
Auxiliatrice. Dès le point du jour, le cours Reine-Marguerite
fut sillonné par une foule considérable se dirigeant vers cette
église. Dans la rue Cottolengo, les gardiens de la paix, les
agents de police et les gendarmes avaient fort à faire pour
contenir et pour ainsi dire endiguer ce flot de peuple qui
grossissait à vue d'œil. Les voitures ne pouvaient plus avan-
cer. A la porte de l'Oratoire, les gendarmes ne réussissaient
qu'à grand'peine à frayer un passage aux amis du défunt, aux
coopérateurs et coopératrices.

Les places qui étaient destinées à ceux-ci dans l'église se

trouvaient occupées dès le grand matin ; autour du catafalque étaient rangées les filles de Marie-Auxiliatrice ; des chaises avaient été réservées pour quelques invités de distinction. Mais au dehors, dans la cour, restaient debout un grand nombre d'étrangers en habit de voyage ; c'étaient des pèlerins français, suisses ou irlandais, les uns se dirigeant sur Rome, les autres en revenant après avoir assisté aux fêtes jubilaires, mais tous ayant modifié leur itinéraire pour assister aux derniers honneurs rendus à dom Bosco. Le silence était universel, le recueillement profond ; seul, un murmure confus, à peine perceptible, arrivait de la rue, exprimant le désir de tout un peuple de s'associer à une démonstration de filial amour.

Un peu après neuf heures, une psalmodie encore éloignée annonça l'arrivée du corps. Bientôt une porte latérale s'ouvrit, et l'on vit apparaître les ecclésiastiques qui portaient ou accompagnaient le cercueil de leur père. Parmi eux se trouvaient trois curés des paroisses de Turin, tous trois enfants de dom Bosco ⁽¹⁾, et plusieurs chanoines élevés également par lui. Quand la porte se fut refermée, d'innombrables flambeaux, ornés des armes de la Société salésienne et chargés de couronnes, s'allumèrent en un clin d'œil ; une longue file d'enfants de chœur déboucha de la sacristie ; les ministres sacrés suivaient lentement et la messe commença. Célébrée par M^{gr} Cagliari, elle avait été aussi composée par lui, et ceux qui la chantaient, avec des larmes dans la voix, étaient tous des enfants du vénéré père ; c'était une véritable fête de famille que ce deuil triomphal où l'espérance et les joies célestes surmontaient la douleur d'une séparation terrestre et momentanée.

A deux heures, avant de faire souder le cercueil, le procès-verbal suivant, après que lecture en eut été donnée à haute voix, fut scellé dans une bouteille de verre et déposé sous les pieds du défunt :

(1) Les théologiens Reviglio, curé de Saint-Augustin, Piano, curé de la *Gran Madre di Dio*, et Muriano, curé de Sainte-Thérèse.

« Les soussignés certifient que dans ce cercueil repose la dépouille mortelle de dom Jean Bosco, prêtre, fondateur de la congrégation de Saint-François de Sales, des filles de Marie-Auxiliatrice et des Coopérateurs salésiens. Il naquit à Castelnuovo d'Asti, le 15 août 1815, de François et de Marguerite Occhiena, et mourut d'une consommation lente de la moelle épinière, comme il résulte du bulletin de décès remis au Municipio et signé du médecin traitant, le docteur Albertotti, le 31 janvier 1888, à 4 heures $\frac{3}{4}$ du matin, quelques minutes après l'*Angelus*, qui parut la voix de la Vierge Auxiliatrice l'appelant au ciel; sur la fin de l'année neuvième du glorieux pontificat du très sage pape Léon XIII, sous l'épiscopat de S. E. le cardinal Alimonda, archevêque de Turin, et sous le règne de Humbert I^{er} de Savoie, notre souverain.

» L'histoire dira la charité et le zèle admirable, les fondations diverses, la grandeur de l'héroïsme des vertus, la vie entière de l'illustre défunt et le deuil public causé par sa mort.

» Le cadavre est revêtu de la soutane et des ornements violets, comme pour célébrer la sainte messe.

» Le cercueil renferme, avec le présent parchemin, et scellées également dans un étui de verre, trois médailles de Notre-Dame Auxiliatrice et une autre médaille commémorative du jubilé sacerdotal de Léon XIII.

» Restes précieux, objets de si douloureux regrets et arrosés de tant de larmes, reposez en paix jusqu'au jour où la trompette de l'ange vous appellera, vous aussi, à l'éternité de la gloire; que l'âme dont vous étiez animé veille sur nous des splendeurs des cieux, où nous avons la douce persuasion de la savoir déjà heureuse en Dieu et en Marie, qu'elle aima d'un si grand amour et en qui elle eut toujours la plus inébranlable confiance.

» Turin, 2 février 1888. »

(Suivent les signatures des docteurs Albertotti et Bestente, et de plusieurs supérieurs de la Congrégation salésienne.)

Pour la dernière fois, les quelques personnes admises à la triste cérémonie purent contempler les traits de ce père bien-aimé, et baiser cette main bénie, parfaitement souple encore ; puis le couvercle fut soudé.

C'est sous l'église de Notre-Dame Auxiliatrice et dans un caveau préparé tout exprès que les enfants de dom Bosco avaient compté garder ses saintes dépouilles. Mais les généreuses et pieuses traditions de la maison de Savoie ont fait naufrage au milieu des ambitions politiques, et le roi d'Italie n'a plus, à l'égard de la révolution antichrétienne, son associée, la fière indépendance du petit roi de Sardaigne. L'autorisation fut demandée ; le gouvernement, avec une expression de regret sincère sans doute, mais inexorable, la refusa. Le choix du chapitre salésien se porta alors sur la maison de Val-Salice, près de Turin, dans laquelle dom Bosco a installé son séminaire des missions étrangères. Bien que Val-Salice soit tout à fait en dehors de l'enceinte de la ville, le bon vouloir officiel s'attardait encore en une telle série d'hésitations, qu'on dut prévoir le cas où les restes mortels du plus illustre peut-être des enfants du Piémont contemporain seraient dirigés sur une autre maison, mais hors de l'Italie. Dès que la possibilité d'un semblable projet fut connue, la perspective de l'effet qu'un exil aussi inattendu pourrait produire sur le patriotisme des masses encore croyantes fit tomber les oppositions ; le permis d'inhumér fut libellé pour Val-Salice.

Mais le caveau ne se trouvant pas immédiatement prêt, le corps dut être ramené à l'église, le cortège des obsèques revint donc à son point de départ.

Il se mit en marche à 3 heures 1/2.

L'assistance a été évaluée par les journaux à cent ou cent dix mille personnes, et l'on peut croire que ce chiffre est plutôt inférieur à la réalité : sur une longueur de deux kilomètres, le cortège funèbre défila constamment entre deux rangées profondes de spectateurs attendris, tous dans une attitude aussi respectueuse que le permettait le peu de place dont chacun disposait ; la largeur des avenues regorgeait de monde,

les arbres en étaient garnis, et les fenêtres des maisons, chargées jusque sur les toits. On sait qu'en Italie les balcons, qui remplacent un corridor intérieur, sont prodigués même dans les plus humbles demeures et se changent, à l'occasion, en tribunes commodes pour tous les spectacles du dehors.

Les jeunes filles des écoles primaires et de l'école supérieure de Marie-Auxiliatrice ouvraient la marche ; venaient ensuite les garçons et jeunes gens des patronages des dimanches, puis les élèves de l'Oratoire de Saint-François de Sales et de la maison de Saint-Jean l'Evangéliste, partagés par classes et par ateliers ; ensuite les anciens élèves de dom Bosco : professeurs et artisans, hommes de lettres et avocats, magistrats et militaires, industriels et simples ouvriers, tous s'avançaient côte à côte, mêlés comme au temps de leur jeunesse, et retrouvant la sainte et durable amitié des jours de leur formation chrétienne, beaux jours qu'ils avaient dus à leur père et éducateur commun.

On ne pouvait voir sans émotion ces milliers d'enfants de dom Bosco, la plupart encore tout jeunes, mais quelques-uns la tête déjà grisonnante, garder un silence absolu et s'avancer, tous découverts, malgré le froid, tous priant ou repassant en eux-mêmes leurs souvenirs. Parmi ceux qui atteignaient l'âge où les rêves d'avenir cessent et où l'on aime à vivre dans le passé plus que dans le présent, plus d'un cheminait encore en pensée, sur la route des Becchi, en compagnie de l'aimable et infatigable père ; ou bien il se revoyait récitant devant lui une leçon apprise avec amour, pour lui faire plaisir ; ou bien encore il se sentait pressé entre ses bras et sa poitrine, au confessionnal, et épanchant son cœur dans son cœur.

Tous les membres du clergé et des ordres religieux de Turin et des environs qui avaient pu venir, le grand séminaire, toutes les œuvres catholiques, un nombre immense de coopérateurs et coopératrices suivaient le cercueil. Celui-ci était porté par huit salésiens et immédiatement précédé de trois évêques : M^{gr} Cagliero, M^{gr} Leto, évêque de Samarie, et

M^{er} Bertagna, auxiliaire du cardinal de Turin. Sur le drap noir qui recouvrait la bière on avait disposé les ornements sacerdotaux et les deux médailles d'or décernées à l'apôtre de la jeunesse par la Société de géographie de Lyon et par l'Académie de Barcelone.

A mesure que passait la vénérable dépouille, beaucoup tombaient à genoux, mais tous s'inclinaient, tête nue, et répétaient l'exclamation de Léon XIII : « *Dom Bosco, un santo! un santo!* »

L'Italie gouvernementale n'était représentée que par l'établissement de la police, mais les pauvres abondaient, et aucune des institutions charitables et populaires ne manquait à cette grande solennité funéraire.

Était-ce bien un cortège de deuil ? N'était-ce pas plutôt un triomphe ? Le second mot rendait seul convenablement l'impression universelle. Sans doute on allait rendre à la terre, au silence, et peut-être tôt ou tard à l'oubli, les membres mortels de l'homme qui fut dom Bosco ; mais cet homme était plus vivant que jamais dans la vénération de la multitude ; il vivait surtout dans les institutions nées de sa grande âme ; et dût la multitude perdre son souvenir, dussent ses institutions elles-mêmes périr un jour, Dieu n'oublie pas, lui ! Dieu l'avait récompensé et le récompenserait à jamais ; cet homme avait donc atteint le but suprême de l'existence humaine et réalisé la vie dans sa plénitude : il avait aimé et servi Dieu ; il le posséderait éternellement. Tel était le sentiment plus ou moins confus ou plus ou moins précis qui résumait toutes les impressions des spectateurs. Ces funérailles furent, à proprement parler, le triomphe de la sainteté.

La foule en eut une intuition particulièrement vive lorsqu'on passa devant l'hospice de Cottolengo. Là, une niche pratiquée dans la façade contient un très beau groupe rappelant les actions merveilleuses de cet autre saint ami des pauvres, qui fut le compatriote, le contemporain et un des modèles de dom Bosco.

Debout, Cottolengo jette un regard de tendre compassion

sur un vieillard et un enfant, tous deux infirmes et à genoux près de lui, dans l'attitude de la supplication ; mais ce regard n'est pas celui d'une tendresse purement philanthropique : le Vénéral, qui tend une main aux deux malheureux, de l'autre leur montre le ciel, où ceux qui souffrent chrétiennement ont leur place assurée.

Tout à fait au-dessous de cette niche, on voit deux fenêtres éclairant une salle pour les enfants malades.

Au moment où le cercueil s'arrêtait, précisément devant la statue de Cottolengo, les deux fenêtres se remplirent de têtes mignonnes, se pressant et s'agitant pour connaître la cause de cette affluence inaccoutumée.

La vie que dégageait ce tableau d'un charme ineffable sembla passer dans le marbre et lui prêter le mouvement ; on crut voir Cottolengo montrant le ciel à dom Bosco, et entendre dom Bosco lui répondant du fond de son cercueil : « Oui, gloire à Dieu ! Nous l'avons bien aimé, vous et moi, et nous avons bien aimé nos semblables par amour pour lui. Gloire à lui seul ! Il n'y a que lui ! »

La rentrée à l'église s'effectua dans l'ordre le plus parfait. Les agents n'avaient qu'à faire signe pour être obéis sur-le-champ, et ils en manifestaient hautement leur surprise, les foules n'étant pas coutumières d'une pareille docilité.

Déjà au sortir de l'église, quand la multitude avait aperçu le cercueil, elle s'était précipitée pour mieux satisfaire ses sentiments de pieuse vénération. Un seul mot des gardiens de la paix avait eu raison de cet empressement.

Lorsque l'absoute fut terminée, le peuple donna un témoignage édifiant de sa foi profonde. Tous se précipitèrent pour baiser le cercueil comme on baise les choses saintes. En un instant, les couronnes eurent disparu. Ceux qui n'avaient pu avoir une fleur se préparaient à mettre en pièces le drap mortuaire si un service d'ordre, promptement organisé, n'eût protégé et le drap et le cercueil, également menacés.

Le précieux cercueil resta encore deux jours avant d'être mis au tombeau. Il quitta définitivement l'Oratoire le soir du

4 février, vers cinq heures. Dom Rua le couvrit de baisers et de larmes tandis qu'on le glissait dans le corbillard.

Avec dom Rua, prirent place dans la voiture qui servait aux promenades de dom Bosco dans les dernières années de sa vie, M^{gr} Cagliero, dom Sala et dom Bonetti. De Turin à Val-Salice on récita le chapelet.

Arrivé au séminaire des Missions, le cercueil entra par le cloître qui aboutit à la chapelle. Les scolastiques et les professeurs de la maison, un cierge à la main, formaient la haie, et huit d'entre eux transportèrent la bière dans l'église, où M^{gr} Cagliero donna l'absoute, immédiatement suivie de l'office des Morts, chanté par les cent vingt scolastiques du séminaire.

Dom Sala, économe de la congrégation, entoura le cercueil de trois rubans de soie, fixés chacun par deux cachets de cire portant le sceau de la pieuse Société de Saint-François de Sales.

Pendant ce temps on achevait de préparer le caveau, pratiqué à 1^m20 du sol, dans le mur plein de l'escalier double qui relie la grande cour à la terrasse de la chapelle. Dom Cerruti, dom Lazzero, la supérieure générale des filles de Notre-Dame Auxiliatrice accompagnée de deux de ses religieuses, et un certain nombre de confrères salésiens venus de Turin, se joignirent au cortège, qui parcourut tout le cloître avant de s'arrêter devant la tombe.

M^{gr} Cagliero la bénit, puis renouvela l'absoute, et dom Bosco prit possession de sa dernière demeure.

Enfin, en présence de plus de cent trente personnes, les ouvriers fermèrent le caveau avec une pierre qui est un peu en retrait, afin de laisser la place d'une plaque de marbre destinée à recevoir une inscription (1).

Le moment où le cercueil disparut aux regards fut une minute déchirante.

(1) On peut se rendre de Turin à Val-Salice en voiture. De la gare, le trajet est d'un quart d'heure, et de l'Oratoire, trente minutes. *Les étrangers sont admis tous les jours à visiter la tombe de don Bosco.*

Ni le sépulcre ni l'emplacement choisi ne répondent aux vœux des Salésiens; mais ce n'est pas l'absence de pompe extérieure qui l'empêchera de devenir glorieux, si surtout, comme on le raconte déjà, il plaît à Marie-Auxiliatrice de continuer aux reliques de son serviteur les faveurs qu'elle lui prodigua vivant (1).

Du reste, la piété filiale s'occupe de disposer en ce lieu privilégié quelque chose de moins provisoire et de moins désolé.

Il nous faut te quitter maintenant, nous aussi, après t'avoir accompagné du berceau au seuil de l'éternité; nous ne te quitterons pas sans t'avoir remercié de l'édification que ta vie donna à chacun de nous, heureux dom Bosco.

Heureux dom Bosco! Heureux croyant qui ranimas dans notre siècle de foi affaiblie la foi ardente et simple des temps apostoliques; heureux amant de la divine Eucharistie, qui mis à la base de l'éducation la pratique assidue des sacre-

(1) Le *Bollettino salesiano* de mai 1888 parle de diverses grâces extraordinaires obtenues par l'intercession de dom Bosco après sa mort; elles sont réservées, dit-il, à l'examen de la sainte Eglise; il cite seulement une lettre de M^{sr} François Zambì, préfet apostolique de la haute Egypte, racontant la guérison merveilleuse d'une femme copte catholique, le 23 février 1888. Voici un extrait de cette lettre, datée de Louqsor, 12 mars :

« Guta Abd Mariam, âgée de 25 ans et déjà mère de trois enfants, assaillie, vers la fin de janvier 1888, d'une forte fièvre et d'une maladie des bronches, avait perdu l'ouïe et la parole... Le glas de l'agonie sonnait pour elle le 21 février. Le P. Athanase, qui l'avait administrée, récitait les prières de la recommandation de l'âme, lorsqu'il eut une heureuse inspiration : il implora sur la pauvre jeune mère le secours de Marie Auxiliatrice par l'intercession de son serviteur dom Bosco et s'engagea, s'il obtenait la faveur qu'il sollicitait, à la publier à la gloire de l'une et de l'autre.

» Le P. Athanase m'ayant, à son retour à notre maison, communiqué l'inspiration qu'il avait eue, je confirmai son vœu et unis mes prières aux siennes... Toutefois, comme je devais partir dans la nuit pour Kéné, nous primes toutes les dispositions nécessaires pour les funérailles, au cas probable où la malade succomberait durant mon absence, qui devait durer deux jours.

» Dans la matinée du 22, le P. Athanase trouva Guta Abd Mariam dans un état qui ne semblait plus permettre aucun espoir. Il lui posa sur la tête une image représentant dom Bosco, et l'y laissa. Eh bien, à partir de ce moment, la malade éprouva un mieux aussi rapide qu'inexplicable; en peu de jours elle revint à la santé...

» Nous sommes convaincus, le P. Athanase et moi, du caractère surnaturel de cette guérison, et c'est pour accomplir notre vœu que nous sollicitons la publication de cette lettre.... »

ments ; heureux écrivain, dont la plume laborieuse ne traça pas une ligne qui ne fût à la gloire de la vérité ; heureux dompteur de sauvages — hélas ! de nos jours, les plus rebelles ne sont pas ceux qui errent dans les déserts ! — heureux initiateur de vocations de prêtres, de religieux et de religieuses ; heureux père d'innombrables enfants que tu engendras à la grâce et qui sans toi étaient perdus ; fut-il jamais carrière mieux remplie, plus utile à l'humanité et plus enviable que la tienne ?

Celui auquel tu bâtissais des temples a dû t'ouvrir toutes grandes les portes des tabernacles éternels ; mais ici-bas, la science et la charité, auxquelles tu élevas tant d'asiles, garderont ta mémoire ; la postérité te rendra des honneurs auxquels tu ne songeais point ; ton nom restera comme un encouragement à tes humbles coopérateurs et comme un appel à quiconque voudra, à ton exemple, s'en tenir à la parole du Maître : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

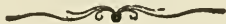


TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE	vii
CHAPITRE PREMIER — Enfance de dom Bosco. — Sa mère, modèle des mères.	1
CHAPITRE II. — Dom Bosco entre dans les ordres	15
CHAPITRE III. — Premiers débuts de l'œuvre salésienne. — Les tribulations d'un fondateur	25
CHAPITRE IV. — L'archevêque Franzoni, le marquis de Cavour et le roi Charles-Albert. — Maladie de dom Bosco	41
CHAPITRE V. — La veuve Bosco vient assister son fils. — Anecdotes	55
CHAPITRE VI. — Etablissement de l'internat. — Héroïques et touchants souvenirs.	67
CHAPITRE VII. — Deux nouveaux oratoires dans Turin. — Dom Bosco et les Vaudois	83
CHAPITRE VIII. — Attentats contre la vie de dom Bosco. — <i>Il Grigio</i>	95
CHAPITRE IX. — Acquisitions et constructions — Le choléra. — Dom Bosco et l'ex-abbé de Sanctis. — Dom Bosco et Ratazzi. — Trois cents détenus en promenade sans gendarmes	103
CHAPITRE X. — Dom Bosco perd sa mère. — Derniers souvenirs sur cette femme incomparable.	119
CHAPITRE XI. — Notre-Dame Auxiliatrice. — Guérisons étonnantes	131
CHAPITRE XII. — Vies de quelques élèves de dom Bosco racontées par lui-même.	141
CHAPITRE XIII. — Dom Bosco écrivain. — Dom Bosco imprimeur	155
CHAPITRE XIV. — Comment dom Bosco entendait l'éducation. — Système préventif et système répressif. — S'attacher à former la volonté. — Dieu partout	167
CHAPITRE XV. — Comment dom Bosco entendait l'enseignement. — Naturalisme et christianisme. — Résultats obtenus	185
CHAPITRE XVI. — Dom Bosco et le comte de Cavour. — L'œuvre salésienne se répand hors de Turin.	193
CHAPITRE XVII. — L'atelier salésien	203

CHAPITRE XVIII. — Mort de Joseph Bosco. — Excursions diverses aux Becchi.	211
CHAPITRE XIX. — Marie Mazarello; fondation de la Congrégation de Marie- Auxiliatrice.	225
CHAPITRE XX. — Pie IX approuve la règle salésienne. — Premières fonda- tions dans l'Amérique du Sud.	233
CHAPITRE XXI. — Coopérateurs et coopératrices, ou tiers ordre salésien. — Grâces signalées	245
CHAPITRE XXII. — Dom Bosco dans le midi de la France. — Anecdotes. . .	259
CHAPITRE XXIII. — Missions de Patagonie. — L'Eglise de Saint-Jean l'Evan- gélisme à Turin.	273
CHAPITRE XXIV. — Dom Bosco à Paris, à Avignon, Lyon, Lille, Dijon . .	281
CHAPITRE XXV. — L'église du Sacré-Cœur à Rome. — Dom Bosco en Espagne. — Le tremblement de terre de Ligurie	297
CHAPITRE XXVI. — Dernières visites à dom Bosco. — Dernière circulaire et dernières fondations	309
CHAPITRE XXVII. — Mort de dom Bosco.	329
CHAPITRE XXVIII. — Funérailles de dom Bosco	339

